

L'ESPRIT

DES

JOURNAUX,

FRANÇOIS ET ÉTRANGERS.

PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS-DE-LETTRES.



JANVIER, 1783.



TOME I.

DOUZIÈME ANNÉE



A PARIS;

Chez VALADE, Imprimeur-Libraire, rue des
Noyers, vis-à-vis Saint-Yves.

Pour les Pays étrangers, à LIEGE,

Chez JEAN-JACQUES TUTOT, Imprimeur.

—————
AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.

Conditions pour l'Abonnement.

On s'adressera , pour toute la France , à Paris , chez *Valade* , Imprimeur-Libraire , rue des Noyers , vis - à - vis Saint - Yves , aux conditions suivantes ; savoir : le prix de la Souscription est de 27 liv. pour Paris , & de 33 pour la Province , rendu franc de port par - tout le Royaume.

A Liege , pour les Pays étrangers , chez *J. J. Tutot* , Imprimeur - Libraire , & à *M. Mauff* , Officier au Bureau des Postes Impériales , pour toute l'Allemagne.

A Bruxelles , à *M. Horgnies* , Expéditeur des Gazettes étrangères , pour tous les Pays-Bas Autrichiens ; chez *B. Lefrancq* , Libraire.

A Amsterdam , chez *Van-Harrevelt* , Libraire , dans le Kalvestraat , pour toute la Hollande , & *B. Vlam* , Libraire.

A Stockholm , chez *Oerstrom* , Libraire de la Société.

A Pragues , chez *Wolfgang-Gerle* , Libraire.

A Vienne , chez *Græffer* , Libraire.

A Hambourg , chez *Virchaux* , Libraire.

Les Libraires , & autres personnes qui voudront faire annoncer des Livres , Estampes , Musique , & autres objets , dans l'*Esprit des Journaux* , sont priés de les adresser au Directeur du Journal , chez *Valade*. Et pour les mêmes objets , pour tous les Pays étrangers , chez *J. J. Tutot* , Imprimeur-Libraire , en Vinave-d'Isle , à Liege.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la Grace de Dieu, Roi de France & de Navarre, à nos amés & féaux Conseillers, les Gens tenant nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans-Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra : *Salut.* Notre amé le Sr. *Valade*, Imprimeur-Libraire, à Paris, nous a fait exposer qu'il désireroit faire imprimer & donner au Public, l'*Esprit des Journaux*, s'il nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilège pour ce nécessaires. A ces causes, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces présentes, de faire imprimer ledit ouvrage autant de fois que bon lui semblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par-tout notre Royaume, pendant le tems de quinze années consécutives, à compter de la date des présentes. Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires & autres personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangère dans aucun lieu de notre obéissance : comme aussi d'imprimer, ou de faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire ledit ouvrage, sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ses hoirs ou ayant-cause, à peine de saisie & confiscation des exemplaires contrefaits, de six mille livres d'amende ; qui ne pourra être modérée pour la première fois ; de pareille amende, & de déchéance d'état, en cas de récidive, & de tous dépens, dommages & intérêts, conformément à l'Arrêt du Conseil du 30 août 1777, concernant les contrefaçons ; à la charge que ces présentes seront enrégistrées tout au long sur le registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impression dudit ouvrage sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en beau papier & beaux caractères, conformément aux Réglemens de la Librairie, à peine de déchéance du présent Privilège ; qu'avant de l'exposer en vente, le manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit ouvrage, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal

Chevalier Garde-des-Sceaux de France le Sieur *Hue de Miromenil*, Commandeur de nos Ordres; qu'il en sera ensuite remis deux exemplaires dans notre Bibliothèque Publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier de France le Sr. *de Maupeou*, & un dans celle dudit Sr. *Hue de Miromenil*; le tout à peine de nullité des présentes: du contenu desquelles vous Mandons & Enjoignons de faire jouir ledit Exposé & ses ayant-cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des présentes, qui sera imprimée tout au long, au commencement ou à la fin dudit ouvrage, soit tenue pour dûment signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers, Secrétaires, foi soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires: car tel est notre plaisir. DONNÉ à Paris, le 13 Mars 1782. Et de notre regne le huitieme.

Par le Roi en son Conseil. Signé LE BEGUE.

Réglé sur le réglé XXI de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N^o. 2612. Fol. 651, conformément aux dispositions énoncées dans le présent Privilege, & à la charge de remettre à ladite Chambre les huit exemplaires prescrits par l'article 208 du Réglé de 1723. A Paris, le 18 Mars 1782.

Signé LE CLERC, Syndic.



L'ESPRIT

D E S

JOURNAUX.

HISTOIRE de Charlemagne , précédée de considérations sur la premiere race , & suivie de considérations sur la seconde ; par M. GAILLARD , de l'académie françoise , & de l'académie des inscriptions & belles - lettres. A Paris , chez Moutard , imprimeur-libraire de la reine , de Madame , & de madame la comtesse d'Artois , rue des Mathurins , hôtel de Cluny. 1782. Avec approbation & privilege du roi. Quatre volumes in-12. de plus de 400 pages chacun.

SI l'honneur d'une histoire particuliere doit être réservé aux princes dont le regne a fait époque dans le monde , qui ont été conquérans & législateurs , qui ont réuni la gloire des lettres avec la gloire des armes , la piété du chrétien , avec les exploits du héros ; en un mot ,

6 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

qui ont été au-dessus de leur siècle , & qui n'ont pas été moins applaudis par la postérité , toujours sévère , que par leurs contemporains , plus aisés à gagner ; il faut convenir que *Charlemagne* mérite , par tous ces titres , de trouver un historien judicieux & élégant , qui rassemble avec discernement , & qui emploie avec goût ce que les anciens annalistes nous ont laissé sur la vie & les actions du plus puissant monarque qui ait gouverné les François ; un historien qui proportionne son style à son sujet , qui ait l'esprit aussi étendu que sa matière , dont les principes soient sûrs , la critique éclairée , dont la narration soit noble & simple , les réflexions justes & ingénieuses , & dont l'art , s'il est possible , ajoute un nouveau prix aux choses intéressantes qu'il entreprend d'exposer.

M. Gaillard est-il cet écrivain que *Charlemagne* attend ? Sa plume exercée depuis longtemps dans le genre historique , va-t-elle couronner par un chef-d'œuvre les essais qu'elle nous a donnés jusqu'ici ? Ce sera au public à décider. En attendant qu'il le fasse , il nous semble que le fils de *Pepin* auroit quelque plainte à faire sur la forme de cet ouvrage , & qu'il pourroit dire à l'Auteur avec une sorte de raison : » Pourquoi , ayant promis d'écrire quatre » volumes en mon honneur , & les ayant décorés de mon nom , ne s'en trouve-t-il réellement que deux qui me regardent personnellement ? Quelle est cette nouvelle fantaisie » d'étouffer l'histoire du principal personnage » sous des accessoires qui l'égalent en longueur ,

» & qui ruinent toutes les proportions? Tite-
 » Live s'est contenté de trois ou quatre pages
 » pour annoncer une entreprise infiniment su-
 » périeure à la vôtre; & vous, M. Gaillard;
 » trente-fix pages de préface ne vous semblent
 » rien, il vous en faut encore trois cens soi-
 » xante-quinze pour une introduction, dans la-
 » quelle il n'est pas question de moi; & ce n'est
 » qu'après avoir parcouru cet espace immense;
 » qu'on trouve à la dernière ligne: *entrons dans*
 » *l'histoire de Charlemagne*. Et où sont les lec-
 » teurs dont la patience ne seroit pas épuisée
 » par de tels préliminaires, aussi-bien que par
 » le supplément qu'il vous a plu d'ajouter, pour
 » que la fin répondît au commencement, & que
 » le monument que vous m'avez érigé fût placé
 » symétriquement entre deux hors-d'œuvres?
 » Je respecte beaucoup la première & la seconde
 » race, mais je trouve qu'elles embarrassent mon
 » portrait, au lieu de l'orner, & je ne convien-
 » drai jamais que pour faire connoître un roi;
 » il faille remonter deux siècles avant sa nais-
 » sance, encore moins descendre deux siècles
 » après sa mort. «

Ces reproches paroîtront bien fondés à toute
 personne équitable: nous doutons cependant
 qu'ils fassent beaucoup d'impression sur M. Gail-
 lard. Il s'est fait un plan qui lui paroît devoir
 réunir les parties les plus hétérogènes, les plus
 indépendantes les unes des autres. Il falloit
 montrer, dit-il, tout le mal que Charlemagne
 avoit à corriger, & qu'il a corrigé en partie;
 il falloit montrer tout le bien que ses succes-

8 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

feurs avoient à détruire, & qu'ils ont détruit entièrement. Voilà le beau projet d'après lequel notre académicien a cru pouvoir nous présenter une histoire, qui *seule a toute son étendue*, entre deux histoires qui *ne sont qu'en abrégé*, mais qui sont entières, & qui doivent l'être dans les vues de l'auteur.

Il est bien tard de donner aujourd'hui des conseils à M. Gaillard sur un plan qui a reçu son exécution; cependant nous ne pouvons nous dispenser d'observer que les *vues de l'auteur* manquoient de netteté & de précision.

1°. Pour montrer le mal que Charlemagne avoit à corriger, quelle nécessité d'entasser tant d'événemens! ne suffisoit-il pas de réduire à certains chefs les désordres qui régnoient de son tems, & de nous apprendre ce qu'il a fait pour les réprimer? Pour faire honneur à Louis XIV d'avoir aboli en grande partie l'horreur des duels, faut-il raconter tous ceux qui ont eu lieu sous ses prédécesseurs. Voilà pourtant la méthode de notre écrivain à l'égard de son héros. Il a accumulé tous les attentats, tous les forfaits que nous offre l'histoire de la première race, & il pense que cela est indispensable pour bien entendre celle de Charlemagne. Pour nous, nous ne voyons là dedans que l'envie de multiplier les volumes, & nous sommes convaincus que cette énorme introduction n'est propre qu'à impatienter les lecteurs, & à leur faire perdre le desir de voir le corps de l'ouvrage.

D'ailleurs, le système de M. Gaillard n'a

pas encore toute l'étendue dont il est susceptible. Il commence à Clovis : mais pourquoi ne pas reprendre les choses de plus haut ? Nous serions curieux de savoir ce que ce prince avoit à détruire. Sur ce pied-là, il nous faudra l'histoire du gouvernement Romain, qui devra être précédée à son tour d'une autre histoire *abrégée, mais entière*, des tems antérieurs ; & nous ne voyons pas comment M. Gaillard, d'après ses principes, peut refuser de nous conduire au moins jusqu'au déluge.

2°. Quand on lui passeroit son assommant préliminaire, pour montrer *le mal* que *Charlemagne avoit à corriger* ; qui est-ce qui soutiendra une *suite* aussi déplacée que celle dont il allonge son récit principal, sous le prétexte singulier de montrer *le bien* que les successeurs de ce prince *avoient à détruire* ? M. Gaillard veut-il donc nous faire entendre qu'il y a une obligation de *détruire le bien*, comme il y en a une de *corriger le mal* ; que par une révolution nécessaire, les abus qui ont été détruits par un roi digne de ce nom, doivent reparoître après lui, & que ses successeurs ne peuvent se dispenser en conscience de renverser toute sa réforme. Ajoutez qu'on demandera ici, par une raison contraire, pourquoi l'auteur, arrivé à la fin de la seconde race, s'est arrêté en si beau chemin, & ne nous a pas donné une esquisse de la troisième ?

Après nous avoir proposé son plan & les matières qu'il doit embrasser, M. Gaillard passe à la manière dont on doit traiter l'histoire. Ses

10 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

réflexions à cet égard nous ont paru fort sensées , & nous croyons qu'on nous saura gré de les présenter ici. » L'histoire doit non-seulement être racontée , mais encore être *raisonnée* : il faut que les hommes & les événements nemens soient jugés ; il faut que les fautes & les erreurs du passé soient la leçon de l'avenir ; il faut qu'on sache ce qui s'est fait pour savoir ce qu'il faut faire , & ce qu'il faut éviter ; & sur un si grand intérêt l'historien ne doit point s'en rapporter à la sagacité du lecteur , il doit la provoquer , il doit l'aider par des réflexions. Tous les bons historiens , anciens & modernes , en ont usé ainsi : chez eux les réflexions accompagnent toujours le récit des faits , ils ont tous été philosophes ; & sans philosophie , qu'est-ce que l'histoire ? Ce n'est pas qu'il n'y ait des lecteurs ennemis des réflexions , qui disent encore : *racontez-nous les faits , & laissez-nous juger.* On ne peut que féliciter les esprits assez éclairés , pour n'avoir aucun besoin des lumières d'autrui ; mais ce n'est pas sans doute le grand nombre. D'ailleurs , l'historien plus rempli , plus pénétré des événements qu'il raconte , les ayant médités plus long-tems , & les ayant vus sous plus de faces , n'en est-il pas le juge le plus naturel ? N'est-il pas le plus capable d'en saisir les rapports , d'en fixer les résultats , d'en embrasser les conséquences ? Le lecteur peut-il comparer l'impression légère qu'il reçoit par la lecture , à l'impression profonde que

» l'historien a dû recevoir par l'étude. «

Nous n'avons qu'à applaudir à ce morceau ; & nous permettrons toujours à un écrivain , de *raisonner* l'histoire , pourvu qu'en cela , comme en toute autre chose , il sache éviter l'excès , & que dans le dessein d'instruire ses lecteurs , il n'aille pas prêcher à tout propos , & faire revenir trop souvent certaines maximes favorites , qui ne sont pas néanmoins aussi vraies qu'il se l'imagine. N'est-ce pas un peu le cas de M. Gaillard ? Il a pris la guerre en grippe , & sous un certain rapport , cela fait honneur à son cœur ; mais emporté par son zèle , il ne garde aucune mesure dans ses déclamations à ce sujet , & même , si nous l'en croyons , son ouvrage , dans sa totalité , est destiné à décrier la guerre : de manière qu'après avoir établi sa thèse au commencement de son introduction , tout le reste de son histoire ne doit plus être regardé que comme un long recueil de pièces justificatives pour appuyer son sentiment. Dans son enthousiasme il trouve que les historiens , même les plus éclairés , n'ont pas toujours jugé assez sainement des choses , ils ont été trop souvent entraînés par les idées de leur siècle. En conséquence , *il faut réformer la plupart des jugemens de l'histoire*. Et voilà la tâche dont M. Gaillard veut bien se charger , voilà le service qu'il espère rendre au genre humain.

Ecoutez-le annoncer ses intentions : » Il faut » rayer des annales de l'histoire ; il faut dé- » mentir à la face de l'univers ces *éloges de la*

12 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

» guerre, ces hommages prostitués au crime
» réputé heureux, à la fourberie réputée
» adroite; il faut s'élever contre ces ennemis
» du genre-humain, contre ces écrivains ou
» stupides ou pervers, qui laissant dans l'oubli,
» ou livrant même au mépris les vertus paci-
» fiques & bienfaisantes, ont toujours célébré
» les vices turbulens & funestes, & ont fourni
» par-là aux tyrans & aux rebelles, des en-
» couragemens & des motifs. « M. Gaillard
se sent appelé à réfuter tant de mauvais juge-
mens, il a *plaidé la cause de l'humanité contre
les oppresseurs & les esclaves*. Mais il a mis tant
de chaleur dans son plaidoyer, qu'il pourroit
bien avoir donné dans quelque erreur.

Dans l'état actuel où nous sommes, les na-
tions n'étant point encore accoutumées à suivre
les conseils de la raison, & se laissant entraî-
ner, comme des barbares, par des passions
aveugles, n'y a-t-il point de danger à nous
répéter sans cesse que la guerre est une *ab-
surdité*, une *atrocité*? N'est-ce pas éteindre toute
l'ardeur de nos citoyens, qui peuvent être obli-
gés de se défendre, puisqu'on peut les atta-
quer, & qui certainement le feront mollement
& avec répugnance, s'ils sont persuadés que
combattre est une folie, & vaincre, une ca-
lamité? Investivez avec force contre un
agresseur injuste, couvrez-le d'opprobre si vous
pouvez; j'approuverai ce noble courroux, &
je vous aiderai à arracher aux conquérans les
lauriers funestes dont ils sont si jaloux; mais
je ne saurois souffrir que vous enveloppiez

dans une proscription commune , tous les guerriers en général , & qu'il fuffise de prendre les armes , pour être à vos yeux un monstre d'in-humanité.

Je passe sur le grand chemin , ou dans une forêt , je vois deux hommes aux prises l'un avec l'autre ; ils luttent avec fureur , se roulent sur la poussière ; déployant toutes leurs forces , n'oubliant pas la ruse au milieu de leur rage , ils cherchent réciproquement à se porter un coup mortel , & chacun voudroit répandre tout le sang de son ennemi. Ce spectacle offre bien l'image de la guerre , dans ce qu'elle a de plus affreux ; des coups , des blessures , le vœu de se détruire. Hé bien ! serois-je un grand philosophe , si j'allois les traiter tous deux d'insensés & de bêtes féroces ? Pourrois-je raisonnablement les accabler des mêmes reproches , & prononcer contre tous les deux le même arrêt de condamnation ? L'un est un infâme brigand , accoutumé au crime depuis long-tems , qui ne se nourrit que de sang & de carnage , & qui après avoir observé sa victime ; s'est élancé sur elle , comptant bien lui arracher la vie & s'enrichir de ses dépouilles. L'autre est un voyageur innocent , qui , surpris par une attaque imprévue , a trouvé des ressources dans son courage , qui use de son droit en rendant le mal qu'on veut lui faire , & n'a plus d'autre moyen de se sauver lui-même , qu'en faisant périr un ennemi barbare.

Ne peut-on pas dire que deux armées qui en viennent aux mains ressembtent tout à fait

14 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

aux deux combattans dont nous venons de parler ? Il y en a toujours une qui a tort, & qui attaque sans nécessité. L'autre doit-elle se laisser écraser sans se défendre ? Doit-elle par une première complaisance inviter l'ennemi à de nouvelles entreprises ? Et de crainte de passer pour déraisonnable , faudra-t-il tout souffrir , & se soumettre au plus dur esclavage ? Ainsi il est ridicule de déclamer contre la guerre en-général , parce qu'elle est toujours forcée pour un des deux partis ; & si l'on décrie cette générosité , qui méprise les dangers & la mort même , ce ne sera plus plaider la cause de l'humanité , mais favoriser les tyrans , qui verront avec plaisir ces principes adoptés par les peuples voisins , tandis qu'eux-mêmes trouveront assez de partisans du système contraire , pour imposer le joug à tous nos raisonneurs pacifiques.

M. Gaillard dit que les poètes , les orateurs , les historiens même , ont consacré le *fléau de la guerre*. Cela n'est pas tout-à-fait exact. Certainement il y a de la différence entre célébrer des victoires , & faire l'éloge de la guerre en elle-même. A-t-on célébré chez les Perses la bataille d'Arbele ; chez les Romains , celle de Canne ? Ne les a-t-on pas regardées au contraire chez ces deux peuples , comme d'affreux désastres ? Nous ne voyons pas que les Romains eux-mêmes , qui ont presque toujours eu les armes à la main , aient jamais fait la guerre seulement pour le plaisir de la faire. Qu'on parcoure leur histoire , ils n'entrepre-

noient aucune expédition militaire sans avoir épuisé auparavant les voies de conciliation ; ils envoyoient des députés, demandoient des réparations. Nous ne disons pas que la justice fût toujours de leur côté, mais au moins ils lui rendoient hommage par toutes ces démarches, & rémoignoient assez que si cela eût dépendu d'eux, ils eussent préféré la paix à la guerre. Horace, lorsqu'il veut qu'on donne une éducation mâle à la jeunesse, & qu'on l'exerce dans les camps, ne cherche point à former des conquérans ; il suppose toujours un objet légitime de combattre, & il semble réduire, comme le voudroit M. Gaillard, tout l'emploi du courage & tout l'héroïsme de la valeur, à défendre sa patrie, & à se sacrifier soi-même pour la tirer du danger.

*Non ille pro caris amicis
Aut patria timidus perire.*

Cette antipathie naturelle, que notre académicien a conçue contre la guerre, le rend grondeur, quelquefois fort mal-à-propos ; par exemple, il suppose toujours qu'on *respecte la guerre*, & qu'on la croit absolument *nécessaire* ; en conséquence, il lui plaît de s'étonner de ce qu'on cherche à la rendre moins malfaisante, moins destructive, moins fréquente. Nous aurions cru qu'une pareille attention auroit attiré quelques complimens de la part de M. Gaillard ; que ces traités, ces pragmatiques, & tous ces pactes destinés à prévenir les guerres, lui auroient paru des précautions indispensables, aussi honorables aux ministres, qu'utiles aux peuples,

16 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

Point du tout , il ne voit en cela qu'*inconséquence*, que *contradiction*. Au lieu de nous féliciter , il nous dit durement : » Si la guerre est un bien ,
 » laissons-lui toute son étendue & son énergie ;
 » si c'est un mal , pourquoi se contenter de
 » l'affoiblir , & ne pas chercher à l'anéantir.
 » On a senti que la guerre , si elle avoit toute
 » son action , si on lui laissoit tous ses moyens
 » de nuire , dévoreroit la terre avec ses habi-
 » tans , & détruiroit le genre - humain. Mais
 » pourquoi veut - on bien lui laisser faire une
 » partie de ce funeste ouvrage ? Et comment ,
 » si c'est un mal qu'un incendie ravage ma mai-
 » son , fera-ce un bien qu'il en consume au
 » moins une aîle « ?

C'est-là montrer de l'humeur , & nullement raisonner. M. Gaillard croit-il donc que deux peuples se fassent la guerre , seulement pour prendre leurs ébats , & parce qu'elle est un exercice récréatif & salulaire , à-peu-près comme des joueurs qui font une partie de paume ? Ne fait-il pas que si l'un des deux commence le jeu de gaieté de cœur , l'autre n'y prend part que malgré lui , & qu'ainsi il est fort éloigné de le regarder comme *un bien* ? Si après s'être battus pendant quelque-tems , ils font un traité , en vertu duquel l'un possède tranquillement ce qu'il a gagné , & l'autre prévient de plus grandes pertes ; qu'y a-t-il à reprendre à cette conduite , & celui qui les chicaneroit là-dessus , ne ressembleroit-il pas à *Sganarelle* , qui vouloit battre sa femme , & qui en même-tems ne vouloit pas la battre ?

L'auteur convient d'abord , avec raison , que la guerre a sa source dans les passions des hommes ; & puis , oubliant cette vérité , il soutient qu'aujourd'hui on ne fait la guerre que par routine , par préjugé , pour se conformer à l'usage ; en un mot , *sans objet* ; parce que la guerre a fait long-tems l'admiration des peuples stupides , comme l'occupation des peuples barbares. En vérité , M. Gaillard oublie ce qu'il devoit savoir le mieux. Comment , lui qui a tant écrit sur nos démêlés avec une nation voisine , vient-il nous dire aujourd'hui que cette même nation n'est entraînée que par un froid préjugé , par une simple routine , dans la guerre qu'elle nous fait. Eh ! qu'appellera-t-on passion , si l'on ne veut pas donner ce nom à un desir insatiable d'autorité & de richesses ? A une ambition démesurée , pour laquelle tous moyens de s'agrandir est légitime ; à une fierté , qui tente de soumettre la nature elle-même ; le préjugé & la routine entretiennent-ils donc des haines si vives & si durables ? Entrez dans les assemblées publiques de cette nation , qu'aucune passion n'enflamme , & à laquelle M. Gaillard croiroit faire trop d'honneur ; que de lui supposer de si nobles motifs ; entendez avec quelle violence elle se déchaîne contre nous ; avec quelle prédilection elle abandonne toute autre entreprise , pour se tourner vers ceux qu'elle appelle ses ennemis naturels , avec quelle effusion elle applaudit à ceux qui lui promettent notre ruine ; & venez nous dire après cela , qu'elle n'est pas animée par la colère , qu'elle ne

18 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

se soucie pas de la guerre, & que tout ce qu'elle fait, n'est qu'une combinaison froide, une spéculation tranquillement atroce, un système, un rêve, &c. C'est vous-même, dira-t-on à l'auteur, c'est vous-même qui combinez, & qui rêvez dans votre cabinet; c'est vous, qui par des spéculations déplacées, & cherchant à prouver que la conduite de nos ennemis annonce de la folie plutôt que de la fureur, vous méprenez également sur les sentimens qui doivent nous animer, confondez nos idées, suspendez nos coups, & nous faites hésiter entre la crainte ridicule de mériter vos censures, & le devoir sacré de défendre la patrie.

On nous cite Horace, qui prêchoit contre la guerre. Oui, contre la guerre civile; il avertissoit ses freres de leurs folies & de leurs erreurs : *Quò quò, scelesti ruitis ?* Il est vrai, mais eût-il tenu le même langage, si, de son tems, un nouveau *Pirrhus*, ou un nouvel *Annibal*, fût venu fondre sur l'Italie ? Eût-il crié aux Romains de jeter leurs armes, & de cesser de répandre du sang ? M. Gaillard répond que son invitation n'est pas faite à une seule nation, mais qu'elle s'adresse à toutes en général, parce qu'apparemment il regarde tous les hommes comme freres. Il faut qu'il ait une grande idée de son éloquence, s'il espere gagner quelque chose sur elles, & les convertir toutes, sans en excepter une seule ; car il n'en faudroit qu'une pour tout déranger. Il aura beau interposer son caducée, il ne séparera point les épées qui se croisent, il ne réconci-

liera point des ennemis qui cherchent à s'entre-détruire.

Il se fait à cette occasion une objection assez naturelle. Mais si on cesse de faire la guerre, l'esprit militaire s'affoiblira & s'éteindra; & si un voisin ambitieux & aguerri vient nous attaquer, comment nous défendrons-nous? Cela est embarrassant. L'auteur répond d'abord par un passage d'Isocrate, qui n'est pas trop capable de nous rassurer : mais il nous permet ensuite d'aller nous former chez les nations qui ne seroient pas assez philosophes pour renoncer entièrement à la guerre : » Nous » imiterions, dit il, la sage politique des Suisses, » qui font la guerre pour tous ceux de leurs » alliés qui veulent la faire, mais qui ne la » font jamais pour leur propre compte. « C'est-à-dire, si nous voulons parler d'après les principes de l'auteur, que nous ne pouvons pas être *atrocés & stupides* en notre propre & privé nom, mais seulement par complaisance, & pour faire plaisir à nos amis.

Enfin, M. Gaillard est tellement animé contre l'esprit de guerre, qu'il le poursuit jusques dans l'empire littéraire. Il y voit des *disputeurs intolérans* qui *dégradent la science & humilient le génie*. Sûrement il ne désigne pas ici les *critiques*, puisque lui-même en exerce quelquefois les fonctions, peut-être avec moins de ménagemens que ne voudroient les intéressés; mais son humeur pacifique est blessée de la moindre idée de combat; & il sent bien qu'il est aussi difficile de guérir l'ambition du génie, que celle de la politique.

20 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

L'exemple de M. Gaillard nous a gagnés ; nous ne nous appercevons pas que nous disferions depuis long-tems , & que nous n'avons pas encore dit un mot de *Charlemagne*. Quittons donc , pour n'y plus revenir , ce sentiment de l'auteur sur la guerre en général , & disons seulement qu'on trouvera la thele contraire parfaitement bien traitée dans la préface de l'esprit militaire des Germains , par M. de *Sigrais* , ouvrage dont nous avons rendu compte dans le journal de décembre , pag. 28 & suiv. & qui montre toute la supériorité du militaire sur l'homme-de-lettres , pour traiter cette matiere plus curieuse , que vraiment importante.

Notre historien ayant à traiter une matiere longue & compliquée , a suivi un ordre singulier , bon pour les détails , mais qui nuit peut être à l'effet de l'ensemble. Sans s'astreindre à la suite des années , il a préféré une espèce de distribution géographique , c'est-à-dire , qu'il rapporte sans interruption tout ce qui est arrivé dans chaque partie différente de ce vaste empire de Charlemagne. Outre cela , il considere ce prince comme *Roi* , comme *Empereur* , comme *Législateur* , ce qui établit naturellement trois grandes parties dans son ouvrage. Il en a ajouté une quatrième , qui ne fera pas moins agréable ; c'est l'histoire romanesque de Charlemagne , & son rapport avec l'histoire véritable.

Dès que ce prince eut commencé à régner , il s'éleva un grand orage contre lui ; une foule de mécontents réunirent leurs haines , leurs

efforts , leurs ressources ; mais , ajoute M. Gaillard , Charlemagne réunissoit à vingt-neuf ans toute la monarchie françoise. Là dessus , l'historien nous donne un état très-curieux des nombreuses provinces dont elle étoit composée. Il nous peint d'une manière très-intéressante la Germanie , l'Italie , l'Espagne & l'Aquitaine ; & le tableau politique qu'il en trace , est absolument indispensable pour l'intelligence de la narration. Il expose ensuite les opérations qui eurent lieu sur ces divers théâtres.

En Germanie , on est principalement occupé de la guerre contre les Saxons ; elle dura 33 ans ; M. Gaillard remarque que la destinée de la Germanie semble avoir été de soutenir des guerres remarquables par leur longueur ; le dernier siècle en a vu une dans la même contrée , distinguée entre les autres , par le nom de *guerre de trente ans*. Mais d'où venoit cette opiniâtreté indomptable des Saxons , & cet acharnement constant du monarque François , pour soumettre ces peuples lointains ? L'auteur en donne la raison ; c'est d'un côté la tendance continuelle , & comme un courant & un flux constant de la Scandinavie vers la Germanie , & de la Germanie , vers des climats plus doux ; & de l'autre , l'ambition des rois Francs , qui après avoir passé le Rhin , prétendoient encore conserver leurs anciens établissemens , qui vouloient acquérir , & ne vouloient point perdre. Les anciens écrivains ne nous fournissent aucuns détails sur cette guerre

22 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

aussi ennuyeuse qu'elle est longue. M. Gaillard s'en console aisément, cela est bien dans son caractère. » Si leur sécheresse, dit-il, nous » a privé de ces tableaux intéressans, elle » nous a épargné bien des scènes d'horreur, » qu'une histoire plus circonstanciée nous eût » offertes. Le carnage & la désolation ne s'y » montrent, pour ainsi dire, qu'en masse, sans » que des détails affreux, viennent souiller » les regards & effrayer l'imagination. «

Il en reste encore assez pour affliger les âmes sensibles. Qui ne frémiroit, quand l'historien nous raconte, que quatre mille cinq cents Saxons furent décapités par l'ordre de Charlemagne ? » Leurs concitoyens désarmés » entouroient l'échafaud, & étoient entourés » eux-mêmes par les François en armes ; leurs » regards furent fouillés de cet affreux spectacle, qui réunissoit l'appareil d'un supplice » & l'horreur d'un massacre général ; ils furent obligés de renfermer dans le fond de » leur cœur, la rage & la douleur dont ils étoient » dévorés. Charlemagne, en cette occasion, » prit Alexandre pour modèle, & le surpassa » en cruauté. Le conquérant Macédonien ayant » forcé la ville de Tyr, fit attacher à des » croix plantées le long du rivage de la mer, » deux mille Tyriens échappés au carnage, » spectacle horrible aux yeux mêmes des vainqueurs. « Nous abandonnons volontiers les conquérans de cette espèce à M. Gaillard ; qu'il en fasse justice, qu'il les rende odieux au genre-humain, qu'il efface, s'il est possi-

ble , cette gloire dont ils ont été si avides ; nous applaudirons à son juste courroux. Ah ! si pour maintenir ses conquêtes , il est nécessaire de commettre de pareilles horreurs , il ne faut jamais faire de conquêtes.

Cette leçon revient souvent dans l'histoire de Charlemagne. Il se croyoit toujours obligé de punir. Quelle vengeance cruelle n'a-t-il pas tirée du duc de Gascogne & du duc de Frioul ? Et quelle raison d'état pourroit lui servir d'excuse sur cet article ? Aussi , M. Gail-
lard ne l'épargne pas ; & il faut convenir que dans ces sortes d'occasions , il *raisonne* l'histoire vigoureusement.

Dans le chapitre des guerres d'Italie , on lit avec plaisir tout ce qui regarde la fameuse *Irene*. On admire ses talens , on déteste sa politique , on seroit touché de ses malheurs , si elle ne les avoit mérités que par des crimes ordinaires. Elle connoissoit l'art de régner , mais pour l'exercer il fallut qu'elle immolât un beau-pere , un mari , un fils : nous dirions qu'elle acquit de la gloire , si l'on pouvoit en gagner quand on outrage si indignement la nature. Cette princesse prenoit part alors aux affaires d'Italie , où elle eût voulu soutenir la monarchie des Lombards , c'eût été une barrière contre la puissance de Charlemagne. Elle ne put y réussir ; Pavie fut prise , l'inquiet Didier tombe aux pieds de son vainqueur , qui l'envoie en France , & l'oblige de se faire moine. Ce singulier événement fournit à M. Gail-
lard les réflexions suivantes.

24 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

» Quand on voit ces grands souverains qui
 » ont troublé la terre , & se sont privés eux mê-
 » mes de la paix , descendre ainsi du trône dans
 » l'obscurité d'une retraite , où leurs noms restent
 » ensevelis , c'est alors qu'on les plaint , c'est alors
 » qu'on gémit sur eux & sur l'instabilité des cho-
 » ses humaines , & c'est alors peut-être qu'ils
 » cessent d'être à plaindre. Peut-être l'ambition ,
 » qui , comme l'amour , s'éteint avec l'espé-
 » rance , *respecte-t-elle leurs jours* devenus *inno-*
 » *cens* ; peut-être le plaisir nouveau de vivre
 » à l'abri des orages & de toute inquiétude ,
 » dans un état tranquille & respecté , comme
 » l'état monastique l'étoit alors , suffit-il à une
 » ame sur laquelle les passions n'ont plus de
 » prise. Un Ebroin devoit mourir de rage dans
 » la retraite ; Clodoalde & Siagre y vécurent
 » heureux & s'y sanctifièrent. Si le bonheur
 » existe sur la terre , il est dans la paix &
 » dans la solitude , le monde ne l'apperçoit
 » pas ; ceux dont le monde est forcé de s'oc-
 » per , parce que leur *existence pèse sur celle des*
 » *autres* , parce qu'ils agissent , & qu'on *réagit*
 » *sur eux* , parce que l'*agitation multiplie leur*
 » *être* , sont envieux , & ne sont pas heureux. «
 Quelqu'édifiant que soit ce morceau , l'auteur
 auroit peine à trouver chez les bons auteurs
 qu'il se propose d'imiter , des exemples qui l'au-
 torisassent à moraliser si longuement : outre
 cela , on sent bien que le style pourroit être
 moins métaphysique.

Les événemens politiques & militaires qui
 occupent l'historien , demandent à être lus de
 suite ,

fuite , & ne font guère fufceptibles d'extraire. Nous nous bornerons ici à quelques détails qui peuvent être détachés. Le premier eft relatif au mariage de Charlemagne avec la fille de Didier , roi des Lombards ; le pape s'y oppofa tant qu'il put , il ne voyoit dans cette union que celle de fon proteéteur avec fon ennemi ; il ne négligea rien pour la traverser. Il faifit avec empreflement une efpece d'engagement qu'avoit déjà Charlemagne , mais que la nation ne paroît pas avoir regardé comme un vrai mariage , & qui étoit un foible obftacle que le divorce & mille autres moyens en ufage dans ce tems pouvoient lever. Il n'arrêroit pas d'ailleurs Charlemagne. Le pape , dans une lettre fort curieufe & qui existe , infifte fortement fur l'indiffolubilité des nœuds du mariage ; & pour toucher par un endroit fenfible les princes Charles & Carloman , fon frere , à qui il l'adreffe en commun : *Souvenez - vous* , leur dit-il , *que le pape Etienne III , mon prédéceffeur , empêcha Pepin de répudier votre mere. Il infifte bien d'avantage encore fur l'indignité prétendue de cette alliance ; il affûre que toutes les Lombardes font puantes , lépreufes , dégoûtantes : Quæ eft talis defipientia , quod veftra præclara Francorum gens perfidâ ac fatentiffimâ Longobardorum gente polluat , quæ in numero gentium nequaquam computatur , de cujus natione & leproforum genus oriri certum eft ! Quelle monftrueufe alliance , s'écrie le pontife , entre la lumière & les ténèbres ! Quelle fociété du fidele avec l'infidele ! Les Françoises , dit-il , font li*

aimables ! Aimez-les , c'est votre devoir. Etienne ne se borna pas à ces exhortations : il finit par lancer tous les anathêmes , les foudres de l'église , contre quiconque , après ce charitable avertissement , pourroit encore s'occuper d'un pareil projet , & il leur promet le paradis , s'ils se rendent à ses remontrances.

Ce zèle parut excessif en France ; on n'en jugea pas non plus les motifs assez purs , & on n'y eut aucun égard ; on se contenta d'engager Didier , en faveur de cette alliance , à donner quelque satisfaction au pape , & à lui rendre quelques-unes des places qu'il retenoit de l'Exarchat & de la Pentapole : car on jugea avec raison que c'étoit-là la lepre dont la nation Lombarde étoit frappée. Cependant le pape fut vengé par ce mariage même. Charlemagne n'aima point sa nouvelle épouse ; quelques infirmités secrètes qu'il lui trouva , l'en dégoûtèrent ; il la répudia , quoiqu'on lui eût fait jurer de la garder , & il épousa Hildegarde , qui étoit d'une famille noble des Sueves. Il fut fort attaché à celle-ci , qu'il perdit en 784 ; comme il ne pouvoit se passer de femme , il épousa bientôt , & trop tôt pour le bonheur de son peuple , Fastrade , fille d'un seigneur François , femme impérieuse , injuste & cruelle ; si elle toucha moins son cœur qu'Hildegarde , elle prit un plus grand empire sur son ame , & elle abusa de cet empire en rendant Charlemagne complice de ses violences , & en lui faisant faire des coups d'autorité contraires à son inclination.

Les événemens militaires de la vie de ce prince tiennent à l'histoire de la plupart des nations auxquelles il eut affaire. On le vit en général aimer mieux porter ses pas dans le nord que de marcher au midi. On ne conçoit pas d'abord pourquoi il préféreroit de faire une guerre infructueuse à des peuples barbares, tandis qu'il pouvoit la faire avec plus d'avantage à des peuples amollis par les arts & corrompus par le luxe. On cesse d'en être étonné en considérant que Charlemagne suivoit en cela moins l'intérêt de sa politique que celui de la religion : ce prince vouloit d'abord convertir ; les conquêtes n'étoient pour lui qu'un objet secondaire. S'il étoit jaloux d'agrandir ses états, il l'étoit encore plus d'étendre le royaume des cieux sur la terre : aussi quelques-uns des historiens germaniques, recueillis par Meibomius, l'appellent-ils l'apôtre de la Saxe & de la Westphalie. On fait comment il s'y prit dans cet apostolat, qui fit couler tant de sang. Il eut pendant long-tems un ennemi redoutable dans Witikind ; ce prince finit par se soumettre & recevoir le baptême. On raconte qu'étant imparfaitement instruit de nos mystères, il lui vint à l'esprit de se déguiser & de passer à la cour de Charlemagne pour être témoin des cérémonies de l'église pendant la semaine sainte. Découvert & conduit à l'empereur, il ne lui cacha point le motif qu'il avoit eu. Le monarque lui ayant demandé ce qu'il avoit observé, il répondit qu'il avoit vu avec surprise que tous ceux qui approchoient d'une certaine table pla-

cée au milieu du temple , recevoient dans la bouche des mains du prêtre un bel enfant qu'il avoit vu distinctement sourire avec tendresse aux uns , & s'approcher des autres avec répugnance. Que vous êtes heureux , s'écria alors Charlemagne , d'avoir vu ce que ni moi ni nos prêtres n'avons encore mérité de voir !

» Qu'Albert Crantz , observe M. Gaillard ,
 » à la fin du 15e. siècle , ou au commencement
 » du 16e. , ait rapporté ce trait dans sa *Métro-*
 » *pole Saxone* , ou l'histoire ecclésiastique de la
 » Saxe , d'après quelque légende du tems ou
 » quelque vieille tradition , il n'y a rien là
 » d'étonnant ; mais on peut être surpris de voir
 » les auteurs de l'*Eglise Gallicane* , qui se pi-
 » quent de critique , redire la même chose sur
 » sa parole , au milieu du 18e. siècle , sans té-
 » moigner le moindre doute , quoique la ré-
 » ponse même de Charlemagne soit propre à
 » en faire naître. «

Au livre second de cette histoire , Charlemagne est considéré comme empereur. Ce titre brillant lui fut donné le jour de Noël de l'an 800 , par le pape Léon III. La plupart des historiens suppose que le prince François n'avoit point été prévenu , & qu'il reçut la couronne impériale avec plus de surprise que de joie. M. Gaillard , au contraire , pense que tout avoit été concerté entre Charles & Léon , & il nous semble qu'il en donne de bonnes preuves. Au reste , quoique le nouvel empereur n'eût pas besoin de ce titre pour augmenter réellement sa puissance , il étoit trop éclairé pour

ne pas sentir toute l'impression qu'il étoit capable de faire sur l'esprit des peuples , qui tiennent souvent plus aux mots qu'aux choses. Charles étoit substitué au nom des *Césars*, parce qu'il en avoit la grandeur; il n'acqueroit rien positivement, mais il paroissoit désormais posséder légitimement tout ce qu'il avoit acquis jusques-là. On prouve très-bien qu'avant cette époque, Charlemagne exerçoit dans Rome les droits de la souveraineté, mais ce n'étoit qu'à titre de conquérant, titre violent, qui a-besoin de se cacher sous des titres plus populaires, pour sa propre sûreté : *la tyrannie adroite feint de devoir quelque chose à la liberté.*

Nous ne savons si M. Gaillard a travaillé son troisieme volume avec plus de complaisance pour lui donner l'avantage sur celui qui traite des conquêtes; mais la peinture de Charlemagne, législateur, nous a paru beaucoup plus attachante que tout ce que nous avons lu sur ses exploits militaires. Il est juste de comprendre sous sa législation tout ce qu'il a fait pour faire fleurir la littérature, & pour réformer les mœurs. Ses soins & encore plus ses exemples en ces deux genres, n'ont pas été moins utiles que les ordonnances qu'il a rendues pour l'administration de la justice. Sans entrer dans le détail de ses réglemens & de ses capitulaires, soit pour l'ordre ecclésiastique, soit pour l'ordre civil, nous dirons seulement que jamais prince ne parut si convaincu de la nécessité de rendre justice à ses sujets, & de la leur rendre promptement: » Il vouloit qu'on le réveillât à.

30 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

» toute heure de la nuit, pour entendre les
 » plaintes qu'on avoit à lui porter; pour ter-
 » miner les affaires de la veille, il avançoit le
 » lendemain l'heure de son lever; celle même
 » où il s'habilloit n'étoit point perdue, il l'em-
 » ployoit à entendre les raisons des parties.
 » Jamais plaideur ne vit un seul instant la sé-
 » rénité disparaître de son visage, & ne sur-
 » prit dans ses mouvemens une *trace* d'impa-
 » tience ou d'ennui. Charlemagne enfin, est à
 » cet égard, plus encore qu'à tant d'autres,
 » le meilleur modele à proposer aux rois &
 » aux juges. «

Une idée excellente de ce prince, c'étoit
 de faire rédiger les loix en langue vulgaire. Il
 trouvoit de l'absurdité à les proposer dans une
 langue savante. » Il pensoit que c'étoit imiter
 » cet empereur cruellement insensé, qui faisoit
 » écrire ses édits en caractere très-fin, & les
 » faisoit afficher très-haut, afin que personne
 » ne pût les lire, & que l'ignorance multipliant
 » les contraventions, fournît un prétexte aux
 » supplices. « Ce qui paroissoit si absurde à
 Charlemagne, subsiste encore parmi nous huit
 siècles après lui. Les citoyens vivent en grande
 partie d'après un code qui est à peine entendu
 d'un petit nombre d'entre eux, & l'on a été
 si occupé jusqu'à présent, qu'on n'a pas encore
 eu le loisir de corriger un abus si révoltant.
 Charlemagne fut arrêté dans son projet, parce
 que la langue tudesque, qu'il avoit choisie pour
 faire connoître ses volontés, étoit encore trop
 barbare; que n'eût-il point fait s'il avoit eu une

langue comme la nôtre , également claire & élégante , & portée à son dernier point de perfection ?

Sous cet empereur , l'église fut agitée par de vaines disputes théologiques , dont quelques-unes n'auroient été que ridicules , si malheureusement elles n'avoient pas traîné à leur suite l'intolérance & la persécution , & souvent des guerres & des massacres. L'auteur observe que celle de France fut préservée de toutes les hérésies qui se répandirent alors ; mais sa discipline intérieure étoit tombée dans un grand relâchement par l'esprit de licence & de désordre qu'avoit introduit la continuité des guerres tant civiles qu'étrangères , & cela fournit au zèle de Charlemagne une ample matière de réglemens & de capitulaires. Ces dernières loix sont plus célèbres sous le nom de ce prince que sous aucun de ceux de la seconde race , parce que ce fut lui qui leur donna le plus d'éclat. Elles se faisoient dans des assemblées composées des évêques & des grands du royaume , & elles sembloient réunir par-là le double caractère & la double autorité des synodes & des parlemens. Le clergé lui-même étoit l'objet & l'auteur de la plupart de ces réglemens.

Lorsque Charles Martel donna aux guerriers de sa suite quelques-uns des biens de l'église , il ne considéra que son armée , ses conquêtes , & le desir qu'il avoit de se faire roi de France. Il ne vit pas toutes les conséquences de cette périlleuse innovation. Dès ce moment les mœurs du clergé furent changées & détruites ; elles

32 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

devinrent toutes militaires. Les ecclésiastiques ; persuadés, qu'une nation uniquement guerrière, pour qui combattre étoit gouverner, les regardoit comme des hommes inutiles à l'état ; parce qu'ils ne portoient point les armes, crurent que le moyen de s'assurer leurs bénéfices, & d'empêcher qu'on ne les donnât à des laïcs, étoit de ne point laisser à ceux-ci l'avantage de servir seuls l'état de l'unique manière dont il vouloit être servi : ils devinrent en conséquence militaires, & l'on peut croire qu'avec la valeur des soldats, ces nouveaux guerriers en prirent les mœurs & les usages. On ne distinguoit plus, même à l'extérieur, un ecclésiastique d'un laïc ; les riches baudriers, les épées garnies d'or & de pierreries, les éperons d'or, les habits riches & recherchés, tout le luxe militaire avoient passé aux ecclésiastiques. Les églises furent abandonnées ; l'instruction, le culte, la prière, tout cessa ; les fideles, livrés à la plus grossière ignorance, ne connurent plus que la superstition. Sous Pepin-le-Bref, & plus encore sous Charlemagne, prince qui aimoit trop la guerre, mais qui concevoit pourtant qu'il pouvoit y avoir une autre gloire que celle des armes, & que chacun étoit né pour vivre sous l'empire des loix, l'ordre se rétablit insensiblement ; le clergé connut ses véritables devoirs ; plusieurs de ses membres commencerent à desirer d'être dispensés du service militaire, & ce fut l'objet d'un capitulaire fait dans une assemblée tenue à Worms.

Plusieurs des loix de Charlemagne annoncent un prince très-supérieur à son siècle ; & lorsqu'on apperçoit de la contradiction entre quelques-unes de ces loix , il convient d'examiner si celles qui paroissent démentir les vues du législateur , n'ont pas été accordées à des circonstances auxquelles il étoit de sa sagesse d'avoir égard : ce qui concerne les asyles en offre un exemple : toutes les églises , avant ce prince , en servoient pour toutes les espèces de crimes ; le peuple n'étoit pas assez instruit alors pour soupçonner le moindre abus dans cet usage , qui pouvoit cependant consacrer tous les crimes & sauver tous les coupables. Charlemagne restreignit le droit d'asyle aux crimes que la loi ne punit point de mort.

Si l'histoire des loix se joint à celle de l'église sous ce regne , il en est plus particulièrement de même de celle des lettres , parce que la plupart des études se rapportoient à la religion , & que presque tous les gens-de-lettres étoient des ecclésiastiques. Cet état même étoit pour eux un moyen de parvenir ; & l'on voit les principaux d'entr'eux pourvus des plus riches bénéfices par la faveur du roi. Quoique les anciens canons aient défendu l'accumulation des bénéfices , & mis en danger le salut de ceux qui en posséderoient plusieurs , il faut avouer que , dans tous les siècles , il s'est trouvé de grands bénéficiers qui ont bien voulu en courir les risques. Alcuin & Théodulfe furent les deux principaux coopérateurs de Charlemagne dans la restauration des lettres. Il travail-

loit avec eux , & en fit ses amis & non ses protégés ; il étoit tour-à-tour leur instituteur & leur disciple. Agé de 30 ans , & déjà roi depuis long-tems , il avoit appris la grammaire de Pierre Pisan , maître célèbre , qu'il avoit fait venir de Pavie ; Alcuin lui enseigna la rhétorique : aussi écrivoit-il à ce dernier : *Il ne tient pas à vous & à moi que nous ne fassions de la France une Athenes chrétienne* : car alors les lettres ne se séparoient point de la religion. Si l'on étudioit la grammaire , c'étoit pour mieux entendre l'écriture sainte , & pouvoir la transcrire plus correctement ; la musique , dont on s'occupoit beaucoup alors , étoit presque toute renfermée dans le chant ecclésiastique ; & c'étoit pour disputer avec avantage contre les hérétiques qu'on cherchoit à se rendre habile dans la rhétorique & dans la dialectique.

M. Gaillard a mis à la suite de l'histoire de Charlemagne la discussion de plusieurs questions relatives à ce prince. Il s'est élevé un doute si ce monarque , ami des lettres , & qui les protégeoit avec tant d'éclat , savoit écrire. Eginard , son secrétaire , s'exprime ainsi : *Tentabat & scribere , tabulasque & codicillos ad hoc in lecticulo sub cervicalibus circumferre solebat , ut , cum vacuum tempus esset , tamen effigiendis litteris assuesceret ; sed parùm prosperè successit labor præposterus ac serò inchoatus*. Voilà sans doute un texte bien précis , & qui , dans son sens naturel , nous représente clairement Charlemagne comme étant dans l'usage de mettre sous son

chevet des tablettes pour essayer la nuit , quand il ne dormoit pas , de tracer des caracteres , & comme réussissant peu dans cette fonction , parce qu'il s'y étoit exercé trop tard. Il est prouvé d'un autre côté , par les récits du même Eginard & de plusieurs autres historiens , qu'il existe des ouvrages écrits ou corrigés de la main de Charlemagne. Les savans se sont en conséquence partagés : les uns ont trouvé piquant & singulier que ce prince ne fût pas écrire ; les autres ont cru seulement qu'il n'avoit pas la facilité de former promptement une écriture courante , qu'il s'y exerçoit en vain , & qu'il ne put y parvenir : peut-être ceux-ci se rapprochent-ils plus que les autres du texte que nous avons cité d'Eginard.

La seconde question qu'examine M. Gaillard , est si l'on doit regarder Charlemagne comme le fondateur de l'université de Paris. Il paroît qu'il ne fit que renouveler des établissemens antérieurs dont on voit des traces dans la première race : ce sont d'abord les écoles établies dans les monasteres , les cloîtres des chanoines , & les maisons épiscopales. Il y en avoit eu avant lui : l'objet de ces écoles étoit de former des ecclésiastiques , & l'on n'y enseignoit guere que les sciences relatives à cet objet. Mais il falloit former des savans de tout état , instruire tous ceux qui vouloient être instruits , & enseigner tout ce qui pouvoit être enseigné : pour remplir cet objet plus vaste , Charlemagne fonda dans son palais cette école ou ce corps littéraire qui paroît à M. Gaillard

36 L'ESPRIT, DES JOURNAUX;

une véritable académie, & que du Boulay regarda comme une université & l'université de Paris. On lui donna en effet ce dernier nom, parce qu'on y enseignoit *universa universis*; mais elle n'étoit encore que renouvelée, puisqu'il dans la première race on voit des vestiges d'une école tenue dans le palais des rois, où la jeune noblesse se formoit, & acquéroit les connoissances nécessaires aux places qu'elle étoit destinée à remplir un jour.

L'auteur recherche ensuite si ce prince fut l'instituteur des pairs & de la pairie, & s'il changea la forme des assemblées nationales. Ces deux questions présentent des discussions intéressantes sur plusieurs points de notre histoire; mais elles demandent à être lues de suite, & ne pourroient que perdre dans un extrait.

Charlemagne méprisoit le luxe, & par goût & par politique, & il savoit bien que le plus bel appareil du héros, c'est la simplicité. L'auteur rapporte à ce propos une anecdote assez plaisante.

» La conquête de l'Italie fit naître le goût
» des habits de soie ornés de ces riches pel-
» teries que les Vénitiens rapportoient du Le-
» vant. Un jour Charlemagne voyant ses cour-
» tisans ainsi parés, leur proposa une partie de
» chasse, & monta sur le champ à cheval,
» par la pluie, par la neige, couvert, selon son
» usage, d'une grosse peau de mouton attachée
» négligemment sur l'épaule, & qu'il tournoit
» à son gré d'où venoit le vent & la pluie.
» Les courtisans n'osèrent pas ne le pas sui-

» vre. Leurs magnifiques pelletteries, & leurs
 » fragiles soieries furent déchirées par les ro-
 » ces, & gâtées par la neige. Au retour de la
 » chasse, transis de froid, & n'aspirant qu'au
 » moment de réparer le désordre de leur ha-
 » billement, ils voulurent se retirer; Charles
 » ne les en laissa pas les maîtres. Séchons-nous,
 » dit il, en s'approchant d'un grand feu, & en
 » les exhortant à l'imiter. Il s'amusoit de leur
 » embarras : il ne paroissoit pas s'appercevoir
 » que le feu, en séchant leurs habits, faisoit
 » retirer & grimacer les bandes de peaux dont
 » ils étoient ornés, & achevoit de les mettre
 » hors d'état de servir. En congédiant les chas-
 » seurs, il leur dit : demain nous prendrons
 » notre revanche, & avec les mêmes habits.
 » Quand ils reparurent le lendemain avec leurs
 » habits tout déformés & tombant en lambeaux,
 » ils fournirent à la cour un spectacle risible.
 » Le roi, après les avoir beaucoup raillés,
 » leur dit : foux que vous êtes; connoissez la
 » différence de votre luxe & de ma simplici-
 » té; mon habit me couvre & me défend, si
 » la fatigue vient à l'user, ou le mauvais tems
 » à le gâter, vous voyez ce qu'il m'en coûte,
 » tandis que le moindre accident vous coûte
 » des trésors. «

M. Gaillard observe avec raison, que le seul
 moyen d'attaquer le luxe avec succès, n'est
 pas de le défendre au peuple par des loix,
 & d'en laisser l'usage aux princes & aux grands;
 mais c'est que les rois & les grands donnent
 l'exemple de la simplicité qui convient seule

38 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

à des hommes, & laissent les pompons aux enfans; qu'ils rendent la magnificence ridicule, & la proscrivent, non par les loix, mais par les mœurs.

Raoul de Presles, &, d'après lui, M. Lancelot, rapporte encore un trait d'économie; ou du moins de simplicité assez singulière de la part de Charlemagne. Le voici dans les propres termes de M. Lancelot, dont quelques-uns sont empruntés de Raoul de Presles.

» Charlemagne ayant essuyé une fort grosse
 » pluie dans un voyage qu'il faisoit à Metz,
 » fit sécher au feu son capuce, restant la tête
 » nue. Son petit-fils (son fils) Charles, lui
 » remontra poliment, à la manière française,
 » *urbanè Gallorum more*, qu'il pourroit en
 » prendre un autre. Charlemagne souriant,
 » lui répondit: *J'ignorois qu'il fallût deux bon-*
 » *nets ou capuches pour une seule tête.* « Cette
 réponse n'est-elle pas plutôt une plaisanterie
 qu'un trait d'économie ou de *parcimonie*, comme
 l'appelle M. Lancelot?

Charlemagne, selon le témoignage des historiens, n'avoit pas moins d'éloignement pour le luxe de la table, que pour celui des habits. On pourroit cependant trouver quelque luxe, au moins d'étiquette, dans l'histoire suivante que rapportent les légendaires. » Les jours de
 » jeûne, disent-ils, Charlemagne dînoit à deux
 » heures après-midi, contre l'usage commun,
 » qui étoit de ne dîner qu'à trois heures. Un
 » évêque parut scandalisé de ce léger relâche-
 » ment. Charlemagne lui dit qu'il avoit raison,

» mais il lui ordonna de jeûner jusqu'après
 » le dîner des derniers officiers du palais. Or
 » il y avoit cinq tables consécutives. Les prin-
 » ces & les ducs servoient l'empereur, & ne
 » mangeoient qu'après lui; les comtes servoient
 » les ducs, & étoient à leur tour servis par
 » des officiers inférieurs; de sorte que la der-
 » niere table ne finissoit que bien avant dans
 » la nuit. Ainsi, l'évêque eut lieu de juger
 » que l'empereur avançoit l'heure de son dîner
 » par une juste condescendance pour ses offi-
 » ciers; mais nous ne savons si cet argument
 » étoit sans réplique. Il semble qu'un si zélé
 » partisan du jeûne eût pu dire à l'empereur :
 » ayez quelques tables de moins, & dînez
 » plus tard; c'est à votre cérémonial à res-
 » pecter la loi du jeûne, & non pas à la loi
 » du jeûne à se plier à votre cérémonial. «

Le grand & inconcevable talent de Charle-
 magne étoit de suffire à tout, aux affaires, à
 l'étude, aux plaisirs. Ce prince, toujours oc-
 cupé, n'en étoit pas moins un ardent chasseur,
 goût de race ou de nation, selon Eginard, qui
 donne la supériorité aux François sur tous les
 autres peuples dans l'art de la chasse.

Charlemagne voulut un jour donner aux
 ambassadeurs de Perse le divertissement d'une
 chasse aux buffles dans la forêt Noire. Ce di-
 vertissement n'en fut point un pour eux. La
 fureur de ces fougueux animaux causa tant
 d'effroi à ces étrangers, qu'ils prirent la fuite.
 Charlemagne courut au plus furieux buffle pour
 lui abattre la tête d'un coup de sabre. Le buf-

fle , n'ayant été que blessé , s'élance , tête baissée , sur le cheval du prince , pour l'éventrer ; l'empereur eut à peine le tems de se détourner , ce qu'il ne put même faire si promptement que sa botte ne fût déchirée & sa jambe effleurée. Le buffle alloit redoubler , lorsqu'un homme qu'on n'attendoit pas-là , & qu'on fut très-surpris d'y voir , parut tout-à-coup comme s'il eût été envoyé du ciel pour sauver l'empereur , & perça le cœur de l'animal , qui mourut sur la place. Charles parut n'avoir pas remarqué cet homme , on n'en fut pas étonné. Tous les courtisans s'empressoient autour de Charles , & on étoit trop occupé de lui , pour qu'il pût être occupé des autres. On vouloit lui ôter sa botte , visiter & panser sa jambe. *Non , non ,* dit-il , *je veux paroître en cet équipage devant la reine Hermengarde ;* c'étoit la femme de Louis son fils. Il rentre , il lui montre sa botte déchirée , sa jambe sanglante , la tête & les cornes effroyables du buffle. » Que croyez-vous , dit-il , que je » doive à celui qui m'a tiré d'un tel péril ? — Ah ! » dit Hermengarde toute éplorée , que ne lui de- » vons-nous pas tous ? — Eh bien ! dit l'em- » pereur , demandez-moi donc sa grace , c'est » Isambard. » Ce seigneur François étoit tombé dans la disgrâce ; & sa faute , que les historiens ne spécifient pas , mais qui sembleroit , d'après les circonstances , avoir eu quelque rapport à Hermengarde , avoit paru assez grave pour que ses biens eussent été confisqués ; tout lui fut rendu , & de justes bienfaits signalèrent la reconnoissance de Charlemagne.

On peut voir dans l'ouvrage, chapitre *Législation*, ce que fit Charlemagne pour la réforme du clergé. Il avoit sur-tout à cœur de le rappeler au premier de ses devoirs, l'aumône. Un jour, apprenant la mort d'un évêque, il demanda combien il avoit légué aux pauvres en mourant ; on répondit : *deux livres d'argent*. Un jeune clerc s'écria : *C'est un bien petit viatique pour un si grand voyage*. Charlemagne, très-content de cette réflexion, dit au clerc : *Soyez son successeur ; mais n'oubliez jamais ce mot*.

Il veilloit attentivement sur les progrès des jeunes écoliers, & il prenoit plaisir à examiner, avec les maîtres, leurs compositions. Il trouva un jour que des enfans du peuple, qu'il faisoit instruire avec la jeune noblesse, avoient eu sur celle ci un avantage très-marqué, soit par hasard, soit que comptant moins sur les graces de la cour, ils sentissent la nécessité d'être quelque chose par eux-mêmes : il jura que les évêchés & les abbayes seroient pour eux ; & , se tournant vers les enfans des nobles : » Pour vous, leur dit-il, vous comprez, » je le vois, sur le mérite de vos ancêtres ; » mais apprenez qu'ils ont reçu leur récompense, & que l'état ne doit rien qu'à ceux » qui se rendent capables de le servir, & de » lui faire honneur par leurs talens. «

Difons un mot de l'histoire romanesque de Charlemagne. M. Gaillard observe que la fable rentre ici dans la vérité, en peignant la supériorité de ce prince sur tous les autres, l'empire que sa gloire exerçoit sur l'imagination,

42 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

l'enthousiasme qu'il inspiroit aux romanciers & aux poètes, comme aux guerriers. En conséquence, il fait l'extrait des principaux romans qui concernent Charlemagne, & s'attache à découvrir le peu de vérité cachée sous cet amas de fables, & qui en a fourni la matière, ou qui en a été le prétexte. Il seroit trop long d'abréger même cette analyse, dont voici néanmoins quelques traits plaisans.

Charlemagne se bat contre le fils de *Wit-kind*, le renverse, lui met l'épée sur la gorge, l'oblige à demander la vie & à recevoir le baptême.

Prenez loi chrétienne, amendez votre vie,
Si créez à Jesus, le fils sainte Marie,
Car Mahom ne vaut pas une pomme pourrie.

Le vaincu n'étoit rien moins que mahométan, mais les romanciers n'y regardent pas de si près, ils confondent toujours le paganisme & le mahométisme.

Le fameux *Roland*, encore jeune, n'avoit d'autre moyen de faire subsister sa mere, que de demander l'aumône, ou de se la faire donner. Il entre un jour dans la salle où mangeoit l'empereur, prend à sa vue un plat d'argent, rempli de viande, & le porte à sa mere. Le prince voulant voir où aboutiroit ce hardi badinage, fit signe qu'on le laissât faire. Peu de tems après, *Roland* rapporte le plat d'argent, & en emporte un d'or. L'empereur lui crie, en grossissant sa voix : *Enfant, que fais-tu là ?* L'enfant lui répond du même ton, & en le

contrefaisant : *Crois-tu me faire peur avec ta grosse voix d'empereur. Tu as trop à manger, ma mere meurt de faim, partageons ; cette audace plut à l'empereur.*

Nos écrivains romanesques disent souvent que Charlemagne a été fait prisonnier, ce qui ne lui est jamais arrivé : mais ils écrivoient du tems du roi Jean ou de François I, & ils attribuoient à leur héros, les événemens frappans dont ils étoient témoins. M. Gaillard remarque chez eux un grand nombre de traits, qui ne sont que des faits historiques qu'ils répètent sous d'autres noms, avec des circonstances qui les défigurent. Il est aisé de voir par l'ensemble de tous ces récits, que quoique les romanciers Espagnols & Italiens ne soient pas favorables à Charlemagne, & qu'ils cherchent même à l'avilir ; cependant, le grand nom de ce prince les subjugué souvent malgré eux ; la force de la vérité les entraîne ; leur plume se refuse à leur mauvaise volonté, & ils sont obligés de le peindre grand, lors même qu'ils voudroient le dégrader. Cette observation de notre écrivain est très-vraie ; & ces louanges, arrachées comme par force à des ennemis jaloux, sont encore plus flatteuses que celles qui sont données par des amis toujours suspects.

Quoique l'histoire que nous venons d'examiner puisse prêter à la critique, relativement à ses accompagnemens peu nécessaires, à sa forme un peu trop dissertative, à une énumération d'hérésies très-déplacée, qui ouvre le troisieme volume, à plusieurs jugemens qu'on y

44 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

trouve , sur les personnages qui y paroissent ; elle est cependant à d'autres égards , digne de la réputation de l'auteur , c'est-à-dire , d'un homme versé dans la connoissance de nos antiquités , exercé dans l'art de penser comme dans celui d'écrire , & qui cherche encore plus à être utile qu'à se faire admirer. Une pareille intention , que nous croyons être celle de M. Gaillard , doit lui faire trouver grace auprès de ceux pour qui il travaille.

(*Année littéraire ; Journal encyclopédique ; Journal de Paris ; Journal de Monsieur ; Mercure de France.*)

LA BEAUTÉ, conte traduit de l'allemand de M. NICOLAÏ , bibliothécaire de S. Aul. Mgr. le grand-prince de Toutes-les-Russies ; par M. DE LA F***. petit in - 8vo. de 102 pages , édition élégante , dont les pages sont encadrées. A Berlin , chez Nicolaï.

ON voit briller également dans cette ingénieuse fiction la philosophie la plus solide & la plus saine morale. Nous allons d'abord en présenter le fond.

» Il y avoit en Asie , dit l'auteur , un royaume
» dont le souverain avoit quatre fils , qui lui
» étoient également chers. Les loix du pays lui
» permettoient de nommer entr'eux , sans égard
» à l'âge , celui qui devoit lui succéder. Sa ten-

» dresse , allarmée d'un choix qui sacrifioit la
 » fortune de trois de ses enfans à celle d'un
 » seul , lui suggéra l'idée de s'en remettre à
 » une espece de sort , où le hasard toutefois
 » devoit avoir moins de part que l'esprit &
 » le jugement de ces jeunes princes. «
 » Mes enfans , leur dit-il un jour qu'il les
 » vit rassemblés autour de lui , une des choses
 » les plus utiles à un prince destiné à régner ,
 » est sans doute de connoître son peuple , ses
 » états , & même les pays étrangers. Quoi qu'il
 » puisse m'en coûter de me séparer de vous ,
 » l'amour que je vous porte & à mon peuple ,
 » me fait prendre la résolution de me priver
 » de vous pendant trois ans. Employez ce tems
 » à des voyages utiles : dirigez chacun votre
 » route suivant votre bon plaisir : visitez non-
 » seulement mes états , mais encore ceux que
 » vous jugerez dignes de votre curiosité : ob-
 » servez tout ; & parmi les différentes choses
 » que vous verrez , & dont l'acquisition fera
 » en votre pouvoir , apportez - moi celle qui
 » vous aura paru la plus belle. Sachez que je
 » destine à me succéder celui dont le choix
 » aura eu l'approbation la plus générale. «

Les princes partent , voyagent & reviennent.
 Chacun d'eux est nanti de ce qu'il a trouvé de
 plus précieux. On convoque l'assemblée générale
 du peuple , & l'on assigne aux quatre frères ,
 en commençant par le cadet , & remontant
 à l'aîné , les jours où ils doivent produire leurs
 merveilles. Le plus jeune présente un phénix ;
 & disserte éloquemment sur les ouvrages de la

46 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

nature. Le suivant offre la Vénus de Praxitele ; & plaide en faveur de l'art. Le troisieme apporte les livres de Zoroastre , dont il a fait la découverte , & développe les prérogatives de la science. Enfin l'aîné ramene un vieillard courbé sous le poids des ans , qui a rendu des services essentiels au souverain , à la patrie , & qui est encore capable d'en rendre , mais que les odieuses intrigues des perfides courtisans avoient éloigné de la cour & des affaires. Il est facile de deviner la décision. Le roi partage dès ce moment l'empire avec son fils aîné , & prie le respectable vieillard de les conduire tous deux. *Que votre sagesse , lui dit-il , soit notre guide ! Ouvrez à la vertu un libre accès auprès du trône. Qu'elle puisse constamment y trouver la confiance & les distinctions qui lui sont dues. Aidez-nous à écarter le voile dont la modestie s'enveloppe , à la tirer des humbles asyles où elle aime à se cacher : car l'homme vertueux se laisse volontiers découvrir par l'homme vertueux qui le cherche.*

Il n'y a certainement rien à perdre de cet ouvrage ; mais obligés de choisir , nous en détacherons le parallele de la nature & de l'art , tendant à donner la préférence à celui-ci. Ce morceau , qui nous paroît très-digne de l'attention des lecteurs , fera connoître la maniere de penser & d'écrire de l'auteur , ainsi que le style du traducteur.

» Je respecte , j'admire la puissance , l'ordre ,
 » la sagesse de la nature. Je lui accorde qu'il
 » n'est en aucune façon au pouvoir de l'art de

» rien produire de nouveau ; que tout ce qui
 » lui est donné se réduit à changer quelques
 » formes , à imiter ; mais il n'est pas question
 » ici d'opposer le pouvoir de la nature au pou-
 » voir de l'art. Il n'est pas question de créer , d'a-
 » nimer ; il est question de plaire. Autre chose
 » est l'existence , autre chose la beauté d'un
 » objet. Tout ce qui nous environne est l'ou-
 » vrage de la nature , aussi sage dans la moin-
 » dre de ses productions que dans la plus grande ;
 » mais dans cet ordre donné des choses , elle-
 » même a voulu que les unes attirassent par
 » le charme de la beauté , que d'autres nous
 » repoussassent par la répugnance qu'inspire son
 » contraire , & que la plupart nous laissassent
 » dans le calme d'une entière indifférence. Les
 » productions les plus révoltantes pour nos
 » sens n'en sont pas moins sagement , pas moins
 » admirablement organisées. Est-ce donc que le
 » hideux même seroit beau ? «

» Peut-on dire que la nature ait fait pour
 » tous les tems , pour tous les lieux , pour tous
 » les sens , un amas si considérable de beautés
 » que son unique but dans la création paroisse
 » n'avoir été que de chercher à recréer l'hom-
 » me , à le charmer ? Pour moi , je ne le
 » trouve point si commun , si prodigué dans
 » la nature , ce beau propre , non à exciter
 » dans l'ame des émotions superficielles & pas-
 » sageres , mais à la pénétrer toute entière de
 » sentimens profonds & durables. Ces scenes
 » riantes de prés fleuris , de claires fontaines ,
 » de vallons délicieux , de côteaux fertiles , les

» rencontre-t-on même dans les déserts de l'A-
 » rabie ? Parcourez les sables brûlans de la Ly-
 » bie , les landes arides de l'Ethiopie , les ma-
 » rais de l'affreuse Scythie ; cherchez dans ces
 » vastes contrées les beautés que la nature y
 » étale. Transportez-vous dans ces régions où
 » l'art n'a pas encore pénétré. Là , au milieu
 » de quelqu'un de ces grands bouleversemens
 » dont la terre conserve par-tout l'empreinte ,
 » au milieu des rochers embrasés , des amas
 » confusément épars d'une matiere calcinée &
 » fumante , parmi les marais infects , les terres
 » fangeuses couvertes de plantes parasites ou
 » empoisonnées , en bute aux vapeurs pestilen-
 » tielles qu'elles exhalent , aux insectes mal-
 » faisans , aux reptiles venimeux , aux bêtes
 » féroces qui y abondent , contemplez dans les
 » regards farouches des sauvages habitans de
 » ces tristes contrées , ce charme , cet attrait
 » tout-puissant & victorieux de la nature aban-
 » donnée à elle-même. »

» Non , la nature n'a point tout calculé pour
 » le plaisir de l'homme : c'est à l'art qu'elle a
 » réservé le soin de s'occuper uniquement des
 » moyens de nous plaire , en travaillant sans
 » relâche à notre bien-être par l'augmentation
 » de la somme de nos plaisirs & la diminution
 » de celle de nos maux. C'est l'art qui , de
 » toutes les parties du monde , de tous les re-
 » gnes de la nature , rassemble & combine les
 » objets les plus propres à nous plaire ; il écarte ,
 » il bannit , pour ainsi dire , loin de nous tout
 » ce qui pourroit blesser notre délicatesse , &
 » porter

» porter quelque obstacle à l'exercice de no-
 » tre sensibilité. Il nous transporte par un effet
 » de sa magie dans un monde nouveau, où
 » tous les objets sont faits pour nous char-
 » mer : c'est dans la nature qu'il les prend ;
 » mais, semblable à l'abeille, il ne s'attache
 » qu'aux fleurs pour en extraire le doux nectar. »

» Nos obligations envers la nature demeurent
 » toujours les premières & les principales. Elle
 » nous donne ce que l'art ne peut jamais nous
 » donner, la vie, le sentiment ; mais combien
 » le peu qu'elle nous accorde, soit pour le
 » soutien, soit pour l'agrément de la vie, n'a-
 » t-il pas besoin de l'intervention, du secours
 » de l'art ? Le créateur, en nous donnant l'in-
 » dustrie en partage, nous a accordé la jouis-
 » sance de la nature entière sous la condition
 » du travail. Jettons les yeux sur l'espace que
 » l'art nous a fait franchir. C'est lui qui nous
 » a tirés des forêts où les hommes erroient
 » avec les bêtes féroces, pour nous inviter
 » aux douceurs de la vie sociale ; c'est lui qui
 » nous met à l'abri des injures de l'air, qui
 » nous défend contre les assauts des ennemis
 » innombrables dont nous sommes assiégés ; c'est
 » lui qui nous asservit les élémens. Il comman-
 » de, & la terre obéissante nous livre ses fruits,
 » se couvre d'habitations commodes ; de villes
 » opulentes, nous ouvre son sein pour nous
 » abandonner les trésors qu'il recèle. Il ordonne
 » au feu, cet agent terrible & salutaire, de
 » fondre les métaux ; il les contraint & les
 » plie à mille formes différentes, il les con-

» cre à autant de différens usages. Il rend plus
 » pur l'air que nous respirons ; au doux mur-
 » mure des eaux , au frémissement du feuillage ,
 » aux mélodies des oiseaux , il mêle des sons
 » plus doux & plus mélodieux encore. Il or-
 » donne au vent d'enfler les voiles pour nous
 » frayer une route nouvelle : le navire rapide
 » fend les ondes , & réunit des contrées qui
 » sembloient être séparées par des barrières
 » insurmontables. Que n'osera-t-il point tenter
 » dans la suite des siècles ? Quels prodiges nou-
 » veaux nos neveux ne lui verront-ils pas en-
 » core opérer ? Peut-être , peut-être qu'il vien-
 » dra un tems où , donnant plus d'activité à
 » l'œil , il semblera rapprocher de nous les as-
 » tres , & nous dévoilera un monde entier d'es-
 » peces & de générations nouvelles. Que fais-je ?
 » En ravissant la foudre même aux mains de
 » Jupiter , il en armera celles des hommes , trop
 » méchans pour ne pas abuser d'un don aussi
 » funeste. «

» Si la nature semble avoir donc si peu fait
 » pour nous , c'est qu'elle prévoyoit l'art. L'hom-
 » me , comme délaissé par l'une , est reçu en-
 » tre les bras de l'autre pour y être ranimé
 » par sa chaleur vivifiante , nourri & élevé
 » par ses soins. Sans cesse occupé de nous , no-
 » tre bonheur est son unique objet ; & ce n'est
 » qu'à force de nous rendre meilleurs , qu'il
 » parvient à nous rendre plus heureux. C'est
 » en adoucissant nos mœurs qu'il nous dispose
 » aux plaisirs qu'il nous prépare : c'est en ren-
 » dant notre sensibilité plus active qu'il per-

» fectionne en nous le goût du beau ; mais plus
 » il a réussi à l'épurer , plus il s'est imposé l'o-
 » bligation de le satisfaire. De-là cette atten-
 » tion continuelle à prévenir nos desirs , à
 » remplir notre attente , à la surpasser même.
 » Faut-il s'étonner après cela , si l'art réussit
 » plus souvent & plus sûrement à nous plaire
 » que la nature même qu'il imite ? Croyez-
 » vous que parmi les cinq beautés qui servi-
 » rent de modele à Zeuxis , aucune approchât
 » de la perfection de son Helene , qui réunis-
 » soit leurs charmes partagés ! Cherchez dans
 » la nature ces masses symétriques & majes-
 » tueuses , ces colonnes sveltes , ces voûtes har-
 » dies , ces belles proportions que vous admi-
 » rez dans un temple grec. Le ramage bizarre
 » des oiseaux vous causera-t-il une émotion
 » aussi douce que les accens mesurés & har-
 » monieux du chantre , qu'accompagnent les
 » accords de sa lyre ? Quelle contrée dans la
 » nature égalera la richesse , l'enchantement de
 » celle que vous dépeint dans ses vers l'ima-
 » gination du poëte ? «

» Mais quelque esprit sévère s'offensera peut-
 » être d'entendre toujours parler de plaisir , tan-
 » dis que le besoin nous assiege de toutes parts.
 » Helas ! je le fais. Mais le plaisir lui-même
 » n'est-il donc pas un besoin ? Condamnés au
 » travail , en butte à tant de maux , voulez-vous
 » détourner la main secourable qui cherche à
 » semer de quelques fleurs le sentier pénible de
 » la vie ? Le plaisir est nécessaire à l'homme ,
 » & l'art est une des sources les plus pures du

52 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

» plaisir. Chaque animal se plaît dans l'exercice
 » de ses facultés. Le cerf, sans être lancé ,
 » franchit à la course de vastes espaces dans
 » d'épaisses forêts : l'alouette quitte un paisible
 » gazon pour s'élever rapidement dans les airs ,
 » qu'elle fait retentir au loin des accens de sa
 » joie : le sentiment seul de sa force excite le
 » bélier au combat. Rien n'est plus agréable que
 » l'action de réveiller ses passions & de les
 » mettre en jeu. La crainte même, le saisisse-
 » ment, la terreur plaisent, lorsqu'on peut les
 » éprouver à l'abri du danger. Cependant ,
 » combien de mortels dont la vie paisible s'é-
 » coule sans qu'ils aient jamais été les témoins
 » d'aucun événement propre à exciter de ces
 » vives émotions qui nous font sentir que nous
 » avons un cœur ? Mais l'art, en parcourant
 » tous les pays & tous les âges, rassemble de
 » toutes parts les sujets les plus propres à émou-
 » voir nos ames, pour nous les présenter sous
 » le point de vue le plus frappant. Il donne
 » à l'instant qui nous saisit dans un événement
 » quelconque, une permanence qui le retrace
 » sans cesse à nos yeux ; il sonde tous les re-
 » plis de nos cœurs, remue tous les ressorts
 » de notre sensibilité, & procure ainsi à l'hom-
 » me la jouissance la plus complète de lui-
 » même. «

» Encore un mot en faveur de l'art. Le beau
 » qu'il nous présente est bien plus sûr, bien
 » plus déterminé pour nous que le beau de la
 » nature. Dans chaque ouvrage de l'artiste ;
 » son intention peut nous être connue ; nous

» pouvons savoir jusqu'à quel point son imi-
 » tation approche du modele , ou s'en écarte ;
 » mais rarement connoissons-nous l'intention
 » du créateur dans les ouvrages de la nature.
 » Pourquoi a-t-il peint le perroquet de cette
 » couleur plutôt que d'une autre ? Aucun sage
 » n'en dira la raison ; mais celle qui détermine
 » le peintre dans le choix des couleurs qu'il
 » emploie pour en retracer l'image , faite aux
 » yeux : c'est qu'il a voulu peindre le perro-
 » quet. Dans les ouvrages de l'art nous avons
 » deux données , le modele & l'imitation. Dans
 » les ouvrages de la nature , nous n'avons
 » qu'une donnée : c'est l'objet lui-même , dont
 » nous ne jugeons jamais que relativement à
 » notre façon de voir , de sentir & d'être. «

(*Journal encyclopédique.*)



SUPPLÉMENT au dictionnaire de physique; par M. SIGAUD DE LA FOND, professeur de physique expérimentale, membre de la société royale des sciences de Montpellier; des académies d'Angers, de Bavière, de Valladolid, de Florence, de Saint-Petersbourg, &c. Tom. V. A Paris, rue & hôtel Serpente. 1782. In 8vo. de 559 pag. avec fig. - Prix 5 liv. broché, & 6 liv. relié.

L'ACCUEIL favorable que le public a fait à ce dictionnaire (*), a engagé l'auteur à le perfectionner, & c'est ainsi que devoient agir tous ceux qui voient leurs premiers efforts couronnés par des succès. Il étoit échappé à M. Sigaud de la Fond quelques articles importants, & d'autres omissions qu'il desiroit de réparer le plus promptement possible. En différant ces additions jusqu'à une nouvelle édition de l'ouvrage entier, il mettoit le public dans la nécessité d'acheter cette nouvelle édition, comme beaucoup plus complète que la première, & le constituoit ainsi en de nouveaux frais. Il a donc cru de son devoir de procurer à ceux qui ont acquis la première, tous les avantages qu'ils pourroient trouver dans la se-

(*) Voyez le journal d'avril, 1781, page 63.

conde , en publiant le supplément dont il est ici question : nouvelle preuve d'honnêteté , d'autant plus digne d'éloges , que les exemples de brigandage typographique sont plus fréquens.

Dans les quatre premiers volumes , l'auteur s'étoit interdit les articles mathématiques & astronomiques : mais on lui a observé que , dans la plupart des démonstrations employées pour établir les loix du mouvement , dans celles dont il s'est servi pour confirmer les principes de la mécanique , dans quantité d'articles concernant les propriétés des fluides , il n'avoit pu se dispenser d'user d'expressions mathématiques ; qu'il étoit impossible de lire cette partie de son ouvrage , sans avoir l'intelligence des termes , & quelques notions superficielles de géométrie ; on lui a représenté que , si son dictionnaire n'étoit point destiné à ceux qui font leur étude de l'astronomie , le physicien & même l'amateur devoient néanmoins être instruits des principaux phénomènes célestes , & connoître jusqu'à un certain point les différentes parties , & conséquemment qu'il seroit important , pour éviter l'embarras d'avoir recours à un autre ouvrage , que toutes ces connoissances se trouvassent rassemblées dans celui-ci.

M. Sigaud de la Fond n'a donc rien négligé pour traiter ces nouvelles matières d'une manière satisfaisante , sans entrer néanmoins dans des détails trop longs & trop diffus , utiles seulement à ceux qui se livrent spécialement à l'étude des mathématiques & de l'astronomie.

C'est pour cela qu'il a refait quelques articles déjà traités dans les premiers volumes, mais dans lesquels il s'étoit borné à de simples définitions, & qu'il en a inséré ici une multitude qui n'entroient point originairement dans son plan. Ainsi ce supplément complète le dictionnaire de physique, & devient indispensable à tous ceux qui ont les quatre premiers volumes.

Nous n'avons pas besoin de dire, que ce tome Ve. est digne à tous égards de ceux qui l'ont précédé, & si nous en citons quelques articles, c'est moins pour donner une idée de la clarté, de la précision & des talens de l'auteur, que pour nous occuper quelques instans des matieres intéressantes qui y sont traitées. On distinguera les articles *aberration*, *acier*, *algebre*, *analyse*, *arithmétique*, *astronomie*, qui, chacun dans leur genre, sont autant de petits traités particuliers, faits avec le plus grand soin. Nous nous arrêterons un peu à l'article *automate* qui offre des détails curieux.

» On désigne communément sous cette expression, dit l'auteur, toute piece de mécanique, qui renferme en elle-même le principe de ses mouvemens. Dans ce sens, nos montres, nos horloges, plusieurs spheres mouvantes qu'on a imaginées en différens tems, sont autant d'automates. Il en est d'autres d'un genre plus parfait, en ce qu'ils représentent les mouvemens & les opérations des animaux. On distingue parmi ces derniers ce fameux pigeon, construit anciennement par *Archytas*. A l'aide d'un res-

» fort disposé avec art, & caché dans l'inté-
 » rieur du corps de cet animal, il voloît de
 » la même manière qu'un pigeon naturel; il
 » soutenoit son vol assez long-tems, & il s'a-
 » battoit ensuite sans aucun effort. On doit en-
 » core ranger dans la même classe, & regarder
 » comme une mécanique bien plus industrieu-
 » se, cette tête d'airain qui avoit la faculté de
 » prononcer plusieurs sons articulés. Les uns
 » en attribuent la gloire à Albert-le-Grand,
 » d'autres la rapportent à Roger Bacon. Le
 » coq de l'horloge de Lyon, ainsi que celui
 » de l'horloge de Strasbourg, sont encore deux
 » automates très-curieux du même genre que
 » le précédent. Mais les plus surprenans, &
 » en même-tems ceux qui supposent des con-
 » noissances plus étendues dans la méchan-
 » que, & qui ont plus coûté de travaux à leurs
 » inventeurs, sont, sans contredit, ceux qui
 » sont sortis de nos jours des mains du célèbre
 » *Vaucanson*, qui se distingue encore dans ce
 » genre de travail, & auquel nos manufactu-
 » res sont redevables de plusieurs inventions
 » également propres à perfectionner & à hâ-
 » ter la main-d'œuvre. *

Ici M. Sigaud de la Fond fait la descrip-
 tion du flûteur, du canard & du Provençal,
 ainsi que du fameux tableau mouvant du P.
 Sébastien, qui représentoit un opéra en cinq
 actes, & n'avoit que 16 pouces 4 lignes de
 largeur, 13 pouces 4 lignes de hauteur, &
 1 pouce 3 lignes d'épaisseur. A la suite de cet
 article, l'auteur examine très-amplement cette

58 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

question si long-tems agitée dans l'école, *si le principe du mouvement des animaux est un principe spirituel, ou un simple principe mécanique.* Il met ses lecteurs au fait des argumens des deux partis, & semble pencher pour le premier. Il faut convenir que nombre de faits peuvent lui servir de preuves, & nous nous contenterons d'en rapporter deux qu'il cite. Il garantit le premier sur le témoignage d'un homme d'une probité reconnue, & incapable d'en imposer.

» Trois chiens, dit-il, destinés à tourner
 » alternativement la broche dans la cuisine
 » d'une communauté, s'acquittoient depuis long-
 » tems, à leur tour & sans difficulté, de ce
 » pénible exercice. Deux s'échappèrent un jour,
 » & particulièrement celui qui étoit de ser-
 » vice; le troisième, qui n'avoit rien à faire,
 » se tenoit tranquillement couché devant le
 » feu. Lorsque le souper fut à la broche, &
 » qu'il fallut envoyer le tourneur à son poste,
 » le cuisinier l'appella inutilement pendant quel-
 » que tems. Lassé de l'appeller, il prit son
 » parti, & voulut faire tourner celui qui se
 » trouvoit à sa disposition. L'animal, mécon-
 » tent de ce qu'on violoit ainsi la loi qui affu-
 » roit son repos, se révolta contre son maître,
 » le mordit & prit la fuite. Grande rumeur
 » dans la cuisine. Quelques personnes entre-
 » rent & furent témoins des plaintes du cui-
 » sinier. Mais tandis que chacun faisoit son
 » commentaire sur ce qui venoit de se passer,
 » on vit arriver le délinquant, qui chassoit
 » devant lui & qui ramenoit à coups de dents

» l'auteur de la querelle, qui ne se fit point
 » prier pour prendre son poste & faire son ser-
 » vice. «

Le second fait , rapporté par M. Sigaud de la Fond , est dû à M. de Bouffanelle , capitaine de cavalerie dans le régiment de Beauvilliers. » En 1757 , un cheval de la compagnie , hors d'âge , très-beau & du plus grand feu , ayant tout-à coup les dents usées , au point de ne pouvoir plus mâcher le foin & broyer son avoine , fut nourri pendant deux mois , & l'eût été davantage , si on l'eût gardé , par les deux chevaux de droite & de gauche qui mangeoient avec lui. Ces deux chevaux tiroient du râtelier du foin qu'ils mâchoient & qu'ils jettoient ensuite devant le vieillard. Ils en usoient de même pour l'avoine , qu'ils broyoient bien menue , & mettoient devant lui. C'est ici , ajoute M. de Bouffanelle , l'observation & le témoignage d'une compagnie entière de cavalerie , officiers & cavaliers. «

Biere , cartésianisme , catalepsie , cave , chaleur animale , cimetiere , cometes , constellations , eudiometre , fractions , géométrie , Jupiter , Mars , Mercure , &c. sont autant d'articles dignes d'attention. L'on verra avec plaisir celui qui est intitulé : *Messier*. C'est le nom d'une nouvelle constellation fabriquée par M. de la Lande , à l'occasion de la comete observée en 1774 , dans une partie du ciel où il se trouvoit un grand nombre de petites étoiles qui n'avoient encore aucun nom. » Ce sont ces étoiles sparfiles ou

60 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

» informes, dit M. Sigaud de la Fond, situées
 » entre *Cassiopee*, *Céphée* & la *Giraffe*, qu'il a
 » plu à M. de la Lande de rassembler sur les
 » nouveaux globes célestes qu'il vient de pu-
 » blier, & de consacrer à la gloire de son
 » ami M. Messier, si digne de cet hommage
 » par ses travaux infatigables, & les décou-
 » vertes précieuses dont il a enrichi l'astrono-
 » mie. Tout le monde applaudit dans le tems
 » à cet hommage, & le P. Boscovich lui-même
 » ne fit point difficulté, lorsqu'il vit cette nou-
 » velle constellation, de lui donner sa sanc-
 » tion, par ce beau distique latin qu'il écrivit
 » au-dessous :

» *Sidera non messes, Messerius iste tuctur;*

» *Certè erat ille suo dignus inesse polo.* «

L'auteur traite de la maniere la plus satis-
 faisante les articles *œil* (phénomene physique),
parallaxe, *passage*, *phosphore*, *planetes*, *plantes*
 & *pompes*. Nous nous arrêterons, dans ce der-
 nier article, à deux points, qui regardent la
 machine établie près de Chaillot par MM. Per-
 rier, & celle dont nous devons la découverte
 à M. Vera. » En 1680, il parut un petit ou-
 » vrage de M. Papin, alors professeur de ma-
 » thématiques dans l'université de Marbourg,
 » touchant plusieurs machines nouvelles qu'il
 » avoit inventées, & parmi lesquelles il pro-
 » posoit la construction d'une nouvelle pompe,
 » dont les pistons seroient mis en mouvement
 » par la vapeur de l'eau bouillante, alternati-
 » vement dilatée & condensée. Cette maniere

» d'élever l'eau, imaginée & publiée dès-lors,
 » fut proposée encore depuis , & même exé-
 » cutée par M. Dalesme, qui fit voir en 1705
 » à l'académie des sciences une machine , par
 » laquelle il faisoit jaillir l'eau à une grande
 » hauteur , sans employer d'autre puissance
 » que le ressort de cette vapeur dilatée par le
 » feu. Enfin , les Anglois usant de ce principe,
 » & peut-être de l'application qu'on en avoit
 » déjà faite (car M. Papin étoit de la société
 » royale , & son ouvrage étoit public) en
 » firent une pompe , qu'ils employèrent avec
 » succès dans les travaux publics , & que nous
 » avons nous-mêmes imitée. C'est par le moyen
 » de cette admirable machine qu'on dessèche
 » les mines de Condé en Flandres. C'est en-
 » core par une machine de cette espece , que
 » MM. Perrier font actuellement construire à
 » Paris, qu'on se propose de fournir de l'eau
 » à plusieurs quartiers de cette grande ville,
 » & personne n'est plus en état que ces habi-
 » les *entrepreneurs* de conduire une aussi belle
 » *entreprise*. « M. Sigaud de la Fond renvoie,
 pour une ample description de cette machine,
 à l'*Architecture hydraulique* de M. Bélidor , & il
 se contente de décrire ici une application du
 même principe , dans une machine beaucoup
 plus simple & sans pistons , ingénieusement ima-
 ginée par M. l'abbé Nollet.

Il donne beaucoup plus d'étendue à ce qui
 concerne l'invention de M. Vera , & avec d'au-
 tant plus de raison , qu'on doit la regarder com-
 me un service très-important rendu à l'humana-

62 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

nité. Il est certain que , de tous les moyens connus pour élever l'eau à une très-grande hauteur , & l'élever à un très-grand volume , la pompe à feu mérite , sans contredit , la préférence. Mais comme sa construction est coûteuse , il est une multitude de cas où l'on ne sauroit l'employer ; elle est plus particulièrement destinée à des ouvrages publics , qui peuvent dédommager des frais immenses qu'elle occasionne. Les particuliers ont donc été obligés jusqu'à présent de se contenter de pompes ordinaires , qui ne peuvent élever l'eau qu'à des hauteurs très-bornées , & entraînent après elles des dépenses assez considérables de construction , d'entretien & même de service. On ne peut donc avoir trop d'obligations à l'homme industrieux qui nous fournit , dans une seule corde sans fin , le moyen de monter en très-peu de tems un très-grand volume d'eau à une hauteur plus considérable que celle à laquelle une pompe ordinaire peut atteindre. Cette machine très-simple & très-peu dispendieuse , que M. Sigaud de la Fond , a fait graver dans ce 5e. volume de son dictionnaire , a été approuvée par l'académie des sciences , & les curieux sont allés en foule la voir chez M. Vera son auteur , employé dans le service de la poste. Comme nous avons eu occasion de parler , dans le tems , de la découverte de M. Vera , nous nous dispenserons de donner ici la description de la machine qu'il a inventée (*).

(*) Voyez le journal de *février* , 1782 , page 336 , & celui de *juin* , pag. 344.

Les commissaires nommés par l'académie pour lui rendre compte de cette ingénieuse machine, avoient dit dans leur rapport : » On trouve facilement la cause qui fait monter l'eau avec la corde. Il faut pour cela se représenter la corde comme formant, à raison de ses aspérités, une espece de chapelier sur lequel s'appuie une premiere couche d'eau ; de proche en proche succedent plusieurs filets ou anneaux fluides qui adherent les uns aux autres en vertu de leur viscosité. « M. Sigaud de la Fond, observe avec raison que ces Messieurs ne prennent sans doute point cette expression à la rigueur, & qu'ils entendent ici par *viscosité* ce que les chymistes appellent *affinité d'agregation*, ou plus simplement attraction réciproque.

Les mêmes commissaires ont cru que cette machine pourroit encore être perfectionnée. » Ce ne sera sans doute pas, remarque judicieusement M. Sigaud, pour la simplicité de sa construction ; ce sera donc pour augmenter le produit de l'eau qu'elle fournit. Or, le moyen le plus simple & le plus propre à produire cet effet, c'est sans contredit de multiplier les cordes ; & il est démontré, par l'expérience, qu'en doublant la corde, le produit est presque double de celui que l'on obtient par une seule corde. On double la corde, en faisant creuser deux gorges paralleles sur chacune des deux poulies destinées à les recevoir, & les deux cordes indépendantes l'une de l'autre sont paralleles,

64 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

» & ne doivent être éloignées que d'un peu
 » plus de la grandeur de leur diametre. Dans
 » ce cas , on voit un cylindre d'eau qui s'élève
 » entre les deux cordes paralleles. Mais si ce
 » moyen devient avantageux par la plus grande
 » quantité d'eau qu'il fournit, il ne faut pas
 » imaginer qu'on retireroit un grand avantage
 » de multiplier encore les cordes, comme il a
 » plu à quelqu'un de le faire, dans un petit
 » modele que j'ai eu occasion de voir. Avec
 » un peu plus de connoissance de la méchanique
 » & des loix de l'hydrostatique , l'auteur
 » de cette machine auroit su qu'en faisant
 » monter ainsi plusieurs cylindres d'eau en même
 » tems, la puissance a d'autant plus de
 » charge à soutenir. S'il ne s'est pas apperçu
 » d'une grande différence dans le joli petit modele
 » qu'il a fait faire, parce que ces colonnes
 » d'eau ayant très-peu de hauteur ne lui
 » ont pas fait éprouver beaucoup plus de résistance,
 » il n'en feroit pas de même s'il vouloit
 » faire construire cette machine en grand,
 » & monter l'eau à une hauteur de 30 à 40
 » pieds ; & elle deviendroit encore bien plus
 » grande , s'il s'agissoit de la faire monter plus
 » haut. C'est ainsi qu'on abuse souvent des
 » meilleurs moyens, & qu'on dégoûte le public
 » des meilleures pratiques, par les mauvaises
 » applications que l'ignorance des principes
 » en fait faire. De toutes les cordes
 » qu'on emploie pour le service de cette
 » machine, il n'en est pas de préférables à
 » celles de sparte qu'on fabrique dans une

» manufacture, établie rue Popincourt, faux-
 » bourg S. Antoine, à Paris : elles résistent
 » bien mieux à l'eau que les cordes ordinaires
 » faites avec le chanvre, & elles sont, outre
 » cela, bien moins chères. «

On trouve dans ce supplément, une notice de la nouvelle planète de M. Herschel, dont nous avons donné les calculs dans notre journal (*). Enfin il n'y a rien de curieux, de nouveau, d'intéressant, dans la physique terrestre ou céleste, dont on ne puisse se flatter d'avoir une idée suffisante, en joignant ce 5e. volume aux autres ouvrages de M. de la Fond.

On y trouve aussi la notice d'un nouveau pyromètre de M. Rouland, neveu de l'auteur, & qui commence à se distinguer dans la même carrière par des cours publics de physique. Nous apprenons, avec regret, que M. Sigaud de la Fond ne se propose plus de continuer ses leçons de physique; mais il ne s'occupera pas moins des expériences & des recherches qui lui ont mérité parmi les physiciens une réputation distinguée.

On en trouve un exemple dans ce volume relativement à l'air que les plantes respirent ou laissent échapper, & des qualités de cet air, relativement aux circonstances dans lesquelles il s'en échappe. M. de la Fond a répété & varié ces expériences, & on en trouve ici le

(*) Juillet, 1781, pag. 291; décembre, pag. 345; mars, 1782, pag. 301.

66 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

résultat. On savoit depuis long-tems que les végétaux de toute espece absorbent une portion de la masse d'air atmosphérique dans laquelle ils végètent. L'anatomie des plantes faite par Malpighi ; les expériences du docteur Hales, consignées dans sa *Statique des végétaux*, ne laissoient aucun doute à ce sujet : on savoit, ou au moins plusieurs célèbres naturalistes pensoient que cet air n'étoit pas entièrement absorbé ; qu'une partie se reportoit dans l'atmosphère ; & que si les végétaux ont une maniere qui leur soit propre d'inspirer l'air atmosphérique, ils en ont également une d'expirer ou de restituer une portion de cet air. Mais on ne connoissoit pas les qualités de cet air rendu par les plantes ; c'est le docteur Ingen-Housz qui nous donna sur cet objet une suite d'expériences faites avec le plus grand soin, & bien propres à piquer notre curiosité. On les trouve consignées dans un excellent ouvrage qu'il publia en 1780, intitulé, *Expériences sur les végétaux*, dont nous avons rendu compte dans notre journal (*) ; ce qui déterminâ le docteur Ingen-Housz à se livrer au travail dont il s'agit, ce fut sur-tout une observation rapportée par le docteur Priestley, célèbre par ses expériences de l'air fixe ; il nous apprend que la végétation d'une plante devient plus vigoureuse dans un air putride & incapable d'entretenir la vie d'un animal, & qu'une

(*) Volume d'août, 1781, page 39 & suivantes.

plante renfermée dans un vase plein d'air devenu mal-sain par la flamme d'une chandelle , rend à cet air sa pureté primitive & la faculté d'entretenir la flamme.

Ce phénomène présente deux conclusions qu'il n'eût pas été facile de prévoir auparavant : 1^o. qu'une plante se nourrit en partie des émanations méphitiques renfermées dans une masse d'air détérioré , soit par la respiration animale , soit par le phlogistique surabondant qui se porte habituellement dans la masse de l'atmosphère , puisqu'elle végète mieux dans un air infecté de ces émanations , que dans cette masse d'air pur : 2^o. que la plante prenant dans cet air la portion qui convient le mieux à sa nourriture , le purifie , le débarrasse de ces émanations dangereuses qui le rendent insalubre & moins propre à la respiration animale , puisque l'air que la plante expire & qui étoit mal-sain , lorsqu'elle s'en est emparé , est rétabli dans sa pureté primitive.

Telle est donc l'harmonie qui se trouve entre le regne animal & le regne végétal. Ce dernier est continuellement employé à préparer , à élaborer & à donner à l'air atmosphérique le degré de salubrité qui lui est nécessaire pour l'entretien de la vie des animaux , & ceux-ci se débarrassent dans la masse générale de l'air d'une quantité d'émanations dangereuses , qui servent à l'entretien , à l'accroissement de la végétation. On voit donc ici les animaux fournir aux plantes un air mal-sain qui leur est propre , & celles ci fournir aux

68 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

animaux l'air salubre qui leur est nécessaire.

Mais la véritable cause de la purification de l'air par l'intermede des plantes, est dans les rayons bienfaisans du soleil; les plantes éclairées par la lumiere de cet astre, transpirent un air salubre au suprême degré, un air parfaitement analogue à celui que le docteur Priestley appelle *air déphlogistiqué*, & que d'autres appellent *air pur*, *air vital*; les plantes versent, si on peut s'exprimer ainsi, une espece de pluie abondante de cet air vital & dépuré, lequel venant à se répandre dans la masse de l'atmosphère, la purifie & la rend plus salubre. Mais cette opération salutaire à l'homme & aux animaux, ne commence que quelques tems après que le soleil s'est élevé sur notre horizon. Au reste, nous avons parlé de ces expériences en rendant compte de l'ouvrage de M. Ingen-Houfz. Mais nous les rappellons à l'occasion du dernier ouvrage de M. Sigaud de la Fond, qui les a répétées, & qui y a ajouté des circonstances remarquables dans le volume que nous venons d'annoncer, & qui en profite sur-tout pour avertir ceux qui font trop d'usage des fleurs, qu'il y a un danger réel à se renfermer dans les émanations qu'elles fournissent, sur-tout à l'ombre.

(*Journal des savans; Journal de littérature, des sciences & des arts; Journal de Paris.*)

JAKOB Jonas Bjoernstaohls, professeur der Morgenlaendischen Sprachen zu Lund Briefe auf seinen auflaendischen Reisen, &c. *Lettres de M. BJOERNSTAOHL, professeur des langues orientales à Lund, adressées pendant le cours de ses voyages dans les pays étrangers, à M. GJOERWELL, bibliothécaire du roi de Suede à Stockholm; traduites du suédois en allemand; par Mrs. JUST-ERNST GROSKURD & CHRISTIAN-HENRI GROSKURD. Seconde partie du IIIe. vol. contenant les lettres écrites de Suisse; d'Allemagne, de Hollande & d'Angleterre. A Rostock & à Leipzig, chez Koppe, 1781. In-8vo. avec privilege de l'électeur de Saxe.*

LA divine providence ayant disposé du premier traducteur de ces lettres en allemand, M. Just-Ernst Groskurd, mort le 30 juillet 1780, à Moosgard près d'Aarhuus, âgé de 31 ans, précepteur des enfans du baron de Guldenkrone, ministre du roi de Danemarck; son frere, M. Christian Henri Groskurd, recteur du college de Stralsund, s'est chargé d'en poursuivre la version, sur laquelle nous continuerons d'en rendre compte. Les lettres originales sont intitulées en suédois : *Resa til Frankrike, Italien, Sweitz, Tyskland, Holland, Angland, Turkiet och Grekeland, beskriven af och efter*

Jacob Jonas Bjoernstaohl, osterlaenska och Grekiska Språkens, professor i Lund, ledamot af kongliga vetenskaps saetskapet i Upsala, och kongliga antiquitets-Societeten i London, samt correspondent af kongliga vitterhets-academien i Paris, m. m. Efter des Doed Utgifven af Carl Christopher Gjoerwel, konglig bibliothecarie. Stockholm tryckt hos Anders Jacob Nordstroem 1780, 3 parties, la premiere de 584 pag., la seconde de 251, la 3me. de 284. Chacune est ornée d'une préface de M. Gjoerwell, qui nous y informe que les manuscrits de M. Bjoernstaohl, concernant ses voyages, sont conservés en partie au château de Goerwaeln en Uplande, appartenant au baron de Rudbeck, maréchal de cour, pere du baron Charles-Frédéric de Rudbeck, compagnon des voyages de M. Bjoernstaohl, pendant les neuf premieres années des douze qu'ils ont duré; & en partie à Pera près de Constantinople, dans la chancellerie du ministre de Suede à la Porte, où ils ont été déposés par M. Debon, consul de Suede à Salonique, lieu de la mort de M. Bjoernstaohl, pour être de-là transportés en Suede. En attendant la commodité de les y envoyer, M. Blomberg, aumônier de l'ambassade de Suede, en a fait passer des copies à M. Gjoerwell, par la poste qui part tous les 15 jours de Constantinople pour les pays chrétiens.

M. Bjoernstaohl étoit né en 1731 à Rotarbo, paroisse de Naeshulta en Sudermanie, où son pere, après avoir été bas-officier dans un régiment, s'étoit retiré avec le brevet d'en-

seigne, & recevoit une petite pension d'invalides de la maison de Wadstena, ancien monastere converti en hospice pour d'anciens militaires. Le jeune Bjoernstaohl lutta contre l'indigence pour parcourir ses études d'abord, à Strengnaes & ensuite à Upsal, où il s'adonna particulièrement aux langues orientales, & passa maître en 1761. Son mérite fut assez long-tems négligé, jusqu'à ce qu'en 1763, il publia la premiere partie de son *Decalogus hebraicus ex arabicâ dialecto illustratus*. Etant entré chez le baron de Rudbeck, maréchal de cour, en qualité de gouverneur, il entreprit ses voyages dans les pays étrangers en 1767 avec ses deux fils, dont un retourna bientôt à la maison paternelle, & l'autre alla avec son Mentor jusqu'à Londres. La place d'adjoint à professeur des langues orientales à Upsal étant venue à vaquer, le roi, qui étoit à Paris en 1771, témoin de la réputation que M. Bjoernstaohl, alors à Naples, avoit laissée dans les académies & dans les bibliothèques, daigna l'y nommer, lui conféra en 1776 la place de professeur-extraordinaire en philosophie, en même-tems qu'elle lui ordonna de voyager en Turquie; le nomma en 1779, professeur des langues orientales & grecque à Lund, & lui envoya alors pour l'aider & l'accompagner dans ses voyages le savant M. Norberg, qui n'arriva à Constantinople qu'au moment que M. Bjoernstaohl mourut à Salonique le 12 juillet de la même année 1779.

M. Bjoernstaohl avoit les yeux bleus, clairs

& pénétrans , l'air sain , la constitution robuste ; & toute la phyfionomie d'un homme capable de fupporter les fatigues des voyages ; c'eft pourquoi M. Lavater l'avoit prié de fouffrir qu'il le deflinât pour avoir les vrais traits d'un voyageur. Il portoit avec lui un poëme grec de fa compofition , & une differtation en beau latin , pour au befoin lui tenir lieu de recommandation auprès des favans : il écrivoit en françois facilement , & parloit italien aifément ; mais il n'avoit point lu les principaux auteurs en ces langues : il entendoit peu l'allemand & l'anglois , au jugement de M. Bruns , qui prétend encore que l'aridité de fes études avoit influé fur fon goût & fes manieres , & qu'il n'étoit pas beaucoup verfé dans les hautes fciences. Mais où eft le favant univerfel ! & d'ailleurs il n'eft pas jufté de déferer en entier à ce jugement , fans fe fouvenir que Mrs. Bruns & Bjoernftaohl ont eu enfemble quelques difficultés au fujet du fragment de Tite-Live , trouvé dans la bibliothèque du Vatican.

M. de Villoifon , ayant appris à Venife la mort de M. Bjoernftaohl , s'exprime en ces termes à fon égard , dans une lettre qu'il en écrivit le 15 février 1780 à M. Gjoerwell , qui l'inféra dans la même année au 26e. cahier de fon journal fuédois , intitulé : *Lærdæ Tidningar*. » Comment pourrois-je trouver des ex-
 » preffions pour vous exprimer la vive dou-
 » leur , & l'éternel regret que me caufe la
 » mort cruelle de mon ami & cher maître
 » M. Bjoernftaohl ! Notre ambaffadeur à la
 » Porte,

» Porte, & ensuite M. Norberg, m'avoient
 » déjà appris cette cruelle nouvelle. M. Blom-
 » berg, que j'ai eu le plaisir de voir à Paris,
 » a bien raison d'observer que l'Orient a tou-
 » jours été le tombeau des savans Suédois. Je
 » vous remercie infiniment de m'avoir envoyé
 » son éloquente lettre, & je m'en suis servi,
 » Monsieur, pour en tirer des détails que j'in-
 » sère dans mon ouvrage que je joins à mon
 » *Eudocie*, & où je rends à M. Bjoernstaolh
 » une partie de la justice que je lui dois à
 » tant de titres. Ce foible hommage, joint à
 » l'*Eudocie*, passera à la postérité. J'ai préféré
 » cette voie, pour payer le tribut, que je
 » ne peux refuser à la mémoire d'un homme
 » qui m'est si cher, & à qui j'ai tant d'obli-
 » gations. Je vous prie de vouloir bien me
 » rappeler dans le souvenir des savans, mes-
 » sieurs Aurivillius & Floderus, auxquels je
 » destine, ainsi qu'à vous, Monsieur, un exem-
 » plaire de mon *Eudocie*, &c. »

M. Busching, dans sa feuille périodique,
 juge qu'on eût dû se servir plutôt des talens
 de M. Bjoernstaolh, & ne pas attendre pour
 l'envoyer en Orient, qu'il eût atteint presque
 un demi-siècle. S'il fût revenu heureusement
 avec la plus riche provision de connoissances
 extraordinaires, le tems de les employer
 utilement pour sa patrie, étoit presque passé
 pour lui.

On a placé à l'endroit où M. Bjoernstaohl
 est inhumé à Salonique, une tombe en pierre
 de la valeur de 80 à 90 piastres, avec une

inscription. Le respect des Turcs pour les monumens des morts , ne permet pas de penser qu'ils la violent. Sa tête a été modelée à l'antique à Rome , d'après nature , par M. Sergel. C'est sur ce modele donné par l'artiste même à M. Gjoerwell ; que M. Giberg l'a gravée en cuivre , telle qu'on la voit servir d'ornement en original à la premiere partie des voyages en suédois , & à la seconde partie du 3^e. vol. dans la version allemande , qui cependant n'en offre qu'une copie. Huit médaillons bronzés , qui le représentent également , ont dû être placés à la bibliothèque royale de Stockholm ; à celle d'Upsal , qu'il a augmentée par des présents ; dans l'académie royale des sciences , dont il étoit membre ; dans la bibliothèque de Lund , dont il est mort professeur ; au college de Strengnaes , où il a fait ses premieres études ; dans la salle de la nation de Sudermanie à Upsal , où il a signalé son savoir ; dans l'église de Naeshult , paroisse où il est né en Sudermanie , & dans la salle du college de Nykoeping , capitale de sa province paternelle. Une médaille en son honneur , dont le coin est gravé par M. Pehrman , a été distribuée par l'éditeur à tous ses protecteurs , & aux savans & amis qu'il estimoit & honoroit le plus. Nous publions avec gratitude que nous avons été compris dans cette libéralité. Voici son épitaphe , composée en latin par M. le chevalier af Sotberg.

Hic jacet qui Europam testem eruditionis & virtutis habuit peregrinator Suecia natus JACOBUS JONAS BJOERNSTAOHL , ad academiam quæ

Londini gothorum est ll. oo. & gr. professor, in procinctu ad oras Asiæ Africaque lustrandas vitæ suæ, Thessalonica D. XII Jul. A. O. R. MDCCLXXIX pari fato ac in Oriente non ita pridem concesserant historiæ naturalis magistri Fredericus Hasselqvisst & Petrus Forskael nostrates, manifesto numine ut videretur triga illa nobis dilecta satis sibi suæque gloriæ, sed eheu brevius quam sat patriæ & orbi erudito vixisse. Cippum posuerunt amici populares. C'est-à-dire : » Ci gît Jacques Jonas Bjoernstaohl, voyageur né en Suede, qui a eu toute l'Europe pour témoin de son érudition & de sa vertu, professeur des langues orientales & grecque dans l'université de Lund qui, se préparant à visiter l'Asie & l'Afrique, est mort à Salonique le 12 juillet 1779, par la même fatalité qui avoit enlevé, il n'y a pas long-tems, en Orient les savans naturalistes Frédéric Hasselqvisst & Pierre Forskael, nos compatriotes; la divine providence manifestant ainsi que ces trois personnages chéris de nous, ont assez vécu pour eux-mêmes & leur propre gloire, mais hélas! trop peu pour leur patrie & le monde savant. Ses amis communs lui ont posé cette tombe. «

Quant à ses voyages, pour en résumer l'histoire & en montrer l'ordre, il s'embarqua à Stockholm en 1767 pour Rouen, d'où il se rendit à Paris, & s'y tint jusqu'en 1770, que passant par Dijon, Geneve, Ferney, Lyon, Marseille & Toulon, il gagna Civita-Vecchia par mer, & delà Rome, puis Naples, le Vésuve, le Mont-Cassin, encore Rome, allant lentement & séjournant particulièrement à Sien-

76 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

ne, Pise, Livourne, Lucque, Florence, Bologne, Venise, Padoue, Verone, Mantoue, Parme, Milan, Pavie & Turin. Il revint en 1773 à Geneve & à Ferney par le Mont-Céni. Delà il prit le chemin de Lausanne, Berne, Zurich, Schafouse, Strasbourg, Carlsrouhe, où il fêta le premier jour de l'an 1774, Heidelberg, Mannheim, Mayence, Francfort, Cassel, Coblentz, Bonn, Cologne, Dusseldorf, Duisbourg, Cleves, Nimegue, Dordrecht, Rotterdam, La Haye, Leyde, Utrecht, Amsterdam, ayant vu plusieurs fois quelques-unes de ces villes. L'année suivante, étant parti d'Helvoet-Sluis, il aborda à Gravesende, & alla deux fois de Londres à Oxford. C'est de Gravesende qu'il fit voile, le 6 mars 1776, pour l'Orient. Il débarqua à Smyrne le 6 mai, ne tarda pas d'arriver à Constantinople, & demeura les années 1777 & 1778 à Galata, Pera, Tharapia, Bujukdere, Chalki, Belgrade, Scurari & Fanarali, tous lieux aux environs de Constantinople, d'où, en 1779, il partit par mer pour les Dardanelles, Larissa, Tirnova, Zarco, Triccala, Siagi, Vitorna, Haggilar, Baba, Lithocori, où il tomba malade, & Salonique, où il est mort.

Cet exposé indique les matieres des journaux laissés par M. Bjoernstaohl, qu'on a mis en état d'être communiqués au public. Il ne quittoit point un lieu qu'il n'y eût vu tout ce qu'il jugeoit digne de sa curiosité. Cette passion le rendoit hardi & quelquefois importun aux étrangers. En Turquie, elle pouvoit le rendre

suspect & lui devenir dangereuse ; c'est pour-
quoi le baron de Sparre , dans les dernières
instructions qu'il lui envoya , en date du 10
mai 1779 , & qu'il ne reçut pas , lui ordon-
noit , de la part du roi , la plus exacte cir-
conspection , pour ne pas frustrer la Suede du
fruit des dépenses qu'elle faisoit pour son voyage.

Il n'écoutoit pas assez les avis sur sa santé.
Comme il avoit coutume de se baigner à midi
dans l'eau froide , son fidele janissaire l'avertit
plusieurs fois en Thessalie de cesser un régime
qui ne s'accordoit point avec le climat , & pou-
voit lui attirer une fièvre mortelle. Il lui ré-
pondit de se mêler de ses affaires , & qu'il
savait par les livres que le bain froid lui étoit
salutaire. A la fin il gagna une fièvre chaude.
L'évêque de Lithocori lui conseilla , dans cette
situation , de boire de léger bouillon chaud ;
mais il voulut en boire de froid. Ne se trou-
vant point d'ecclésiastique de la religion de
Suede pour l'inhumer , suivant les rites de cette
nation , le capitaine Lagerstroem remplit ce triste
devoir.

M. Bjoernstaohl avoit fait son testament l'an-
née précédente. Il y a légué ses livres & ses
papiers au baron Charles - Frédéric Rudbeck ,
dont la société lui avoit rendu pendant dix ans
ses voyages agréables & utiles ; mais comme
ce seigneur ne peut faire usage des livres & des
manuscrits orientaux & grecs , il le prie de les
laisser à la bibliothèque de l'université d'Up-
sal , pour l'usage de ceux qui seront en état
d'en profiter ; & à l'égard des livres dont il

78. L'ESPRIT DES JOURNAUX,

n'aura pas besoin, de les faire vendre à l'encan, & d'en remettre le prix à sa sœur aînée Christine Bjoernstaohl, célibataire, en récompense des soins qu'elle a pris de leurs parens dans leur vieillesse à Wadstena. Il espere que son autre sœur Regine-Charlotte Bjoernstaohl, étant pourvue, ne prendra pas en mal cette disposition. Son frere unique, M. Magnus-Gustave Bjoernstaohl, qui demeure en Hollande, où dieu a béni son travail, n'ayant pas besoin de la dépouille d'un philosophe, en cas de mort de sa sœur Christine, le legs doit passer à son neveu Jacob-Gustave Ljung, fils de son autre sœur. Ce qui lui est dû d'honoraires de sa place de professeur à Upsal, il le destine à en former un capital qui sera placé pour entretenir, aux études des langues orientales, un étudiant, né en Sudermanie, d'un bas-officier. Enfin, dans le cas que le baron de Rudbeck, avançant en âge, jugeât à propos de faire quelque legs à l'université d'Upsal, il lui recommande d'y joindre les livres & les papiers qu'il lui a légués, pour y être réunis avec les autres.

XI. & XII^{me}. LETTRES. *De Berne les 18 & 29 octobre 1773, &c.* Il n'est pas nécessaire de s'arrêter beaucoup à décrire la bibliotheque de Berne, parce que le catalogue en a été publié en cinq vol. in-8vo., par son inspecteur, M. Sinner, membre du grand-conseil ou conseil des deux-cents, à qui nous avons présenté une lettre de recommandation de M. Seigneux de Correyon, de Lausanne. L'appartement,

quoique propre , étant trop petit , on l'agrandit d'une aîle , après en avoir obtenu l'agrément du sénat avec assez de difficulté , à cause de l'opposition des gens qui ne savent ce que c'est que livres & manuscrits ; mais le succès a été un triomphe pour les savans. Les loix interdisent l'entrée de la bibliothèque à toutes les femmes sans exception , & aux hommes qui n'ont pas atteint 25 ans. Parmi les manuscrits , on rencontre *le cinquieme livre de Galien* en belles-lettres onciales , qui semble du septieme siecle : *Johannes Necius Florentinus de moribus* ; la *chronique de Gênes* , par *Alexandre Sauvage* , écrite du tems de *Louis XII.* *Johannis Bordini Andegavenfis colloquium heptaplomeres de abditis rerum sublimium arcanis , libris VI digestum* 1588 , & les *Fastes ecclésiastiques en éthiopien* , qui ont appartenu à *François Wansleb* , sur lesquels le professeur *Kocher* s'est étendu dans un journal latin , publié à Berne. A l'entrée de la bibliothèque , on apperçoit une grande mappemonde , digne de remarque , en ce qu'elle est l'ouvrage d'un payfan , nommé *Roth*. Il y a en Suisse nombre de pareils élèves de la nature qui , sans autre maître , ont porté loin l'art auquel ils se sont appliqués.

Au cabinet de raretés près de la bibliothèque , on conserve dans une caisse vitrée , la statue du grand *Gustave-Adolphe* , en cire peinte au naturel , & qui semble respirer. Il est en habit de *Dalécarlien* , appuyant la main gauche sur son épée , & tenant de la droite le bâton de commandement. Ayant dit plusieurs

fois, qu'on en devoit faire présent au Gustave, qui regne aujourd'hui glorieusement, un conseiller m'a répondu que cela seroit difficile à refuser, si le grand Gustave, héritier de son royaume & de ses vertus, demandoit cette statue au gouvernement. Les Suisses, dont un grand nombre servoit dans son armée, faisoient grande estime de ce monarque. De son tems c'étoit la mode chez eux de porter sur la poitrine une médaille d'or ou d'argent, qui le représentoit. Le baron de Saffara, dont un des ancêtres l'a servi en qualité de colonel, conserve plusieurs especes de ces médailles. M. May, qui a écrit l'*Histoire militaire des Suisses* : Berne, 1777, 2 vol. in-8vo. y parle de Gustave-Adolphe, avec de grands éloges, & promet de le célébrer encore plus dans une nouvelle édition.

L'arsenal de Berne contient des armes pour quatre-vingt mille hommes, sans compter que chaque payfan de la république a son mousquet chez lui : il y a aussi sept à huit cents canons, dont plusieurs sont marqués de caracteres gothiques, qui font foi qu'ils ont appartenus à Charles-le-Téméraire, duc de Bourgogne.

On lit sur la porte de la salle du petit-conseil la maxime, *Audietur & altera pars.*

L'académie a beaucoup de professeurs célèbres. M. Lerber, plein de grandes vues en politique morale, ci-devant professeur en droit ; auteur du *Sigismundi Ludovici Lerber, professoris in academiâ Bernensi, de legis naturalis summâ liber singularis*, Zurich, 1752, in-4to. dont il

m'a fait présent, & nouvellement des *Essais sur l'étude de la morale*, Berne, 1773, in-8vo. auxquels il n'a point mis son nom, maintenant du conseil des deux-cents, & Bailli, a été remplacé dans sa place de professeur, par M. Fellenberg, aussi homme de mérite, qui a beaucoup voyagé. M. Wilhelmi, professeur en grec, est un homme charmant, qui a beaucoup de monde. M. Kocher, professeur des langues orientales, disciple des Hollandois Schultens & Hemsterhuis, possède une bibliothèque de livres & de manuscrits précieux : entre les derniers on remarque les observations d'Hemsterhuis sur les quatre évangélistes ; les sept poètes Arabes, dont les ouvrages sont suspendus dans le temple de la Mecque, & qu'on appelle pour cela les Muallakat ; des scholiastes Arabes sur ces poètes, d'autres manuscrits arabes copiés en Hollande ; le calendrier Ethiopien en vers, sur lequel il compose des explications, dont il n'y a encore que 240 pages d'imprimées, sous ce titre : *Fasti Habessinorum sacri ex veteri gentis poetâ editi, additis animadversionibus atque præfatione longiori, auctore Davide Kochero ; Berna, 1760, in-8vo.* Mais il n'y a guere d'apparence qu'il en donne la suite, ayant renoncé en quelque façon au monde, & travaillant sur l'Apocalypse.

M. Stapfer, qui a publié en latin une théologie complete, est curé de campagne auprès de Berne. Quelqu'un a depuis un certain tems conçu le dessein de perfectionner l'éducation dans la république, & a répandu à cet effet un

82 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

Projet de souscription en faveur d'un séminaire pour l'éducation de la jeunesse, 1770, Berne, in-8vo. mais il a rencontré de la contradiction. M. Engel a écrit des livres, dans lesquels il prétend démontrer qu'il n'y a point de glace au pôle septentrional. M. Haller & lui passent pour les meilleures mémoires qu'il y ait dans la république. Le premier se souvenoit des noms de baptême des Suédois, disant M. Torbern Bergman, M. Emanuel de Geer, & distinguant les professeurs Charles & Samuel Aurivillius. Ce n'est pas seulement en Suisse, mais par-tout où nous avons voyagé, & particulièrement en Italie, que nous avons eu la joie d'entendre louer le baron de Geer, tant pour ses talens, que pour sa conduite qui, pour nous servir des termes du baron de Choiseul, ambassadeur de France à Turin, manifeste sa noble manière de penser, sa bonne éducation & la grande connoissance qu'il a du monde.

A l'égard des revenus de la république, il faut poser pour fondement que ses hautes montagnes sont sa richesse, ce qu'on aura peine à croire dans les pays où les montagnes sont presque comptées pour rien : cependant elles doublent la superficie. Aussi la république de Berne, dont elles sont les prairies, regorge de bétail, & vend tous les ans pour un million cinq cents mille livres, monnoie de France, de bêtes à cornes, de fromage & de chevaux. Il en sort annuellement environ trois mille chevaux estimés 25 mille louis d'or : sans compter l'industrie des habitans qui ont des manufactures de

lin, chanvre & coton, & des moulins à scier le marbre, battre le plâtre, & propres à diverses usines de cuivre & de fer, tous mis en mouvement par l'Aar. Une troisième espèce de revenus provient de l'intérêt de vingt millions de capitaux, qui, placés en Angleterre, en Danemarck, en France, chez l'empereur & différens princes d'Allemagne, rapportent environ 25 mille louis d'or par an. La république ne doit rien à personne. Sa plus grande dépense est pour le sel, dont elle consomme tous les ans 90,000 quintaux; ses salines ne lui en fournissant que dix mille, elle achète le surplus en France & en Espagne : ce qui lui coûte à-peu-près l'intérêt de ses capitaux placés chez l'étranger. Des loix somptuaires y modèrent la dépense. M. Nicolas-Emanuel Tsharner, de Berne, a écrit un livre intitulé : *Ueber die nothwendigkeit der prachtfesetze in einem freystaate*; Zurich, 1769, in-8vo. pour en démontrer la nécessité dans une république. Il est parent de M. le bailli Bernard Tschaner, qui a fourni à l'*Encyclopédie* d'Yverdon, les articles qui regardent le corps Helvétique. Cette *Encyclopédie* d'Yverdon est imprimée sur du papier inférieur aux autres; mais elle les surpasse d'ailleurs, étant revue par d'habiles gens. L'aîné des fils de M. Haller a publié à Berne, en 1771, in-8vo. des *Conseils pour former une bibliothèque historique de la Suisse*, par M. Haller, correspondant de l'académie royale des sciences de Paris, qui sont l'extrait d'un ouvrage bien plus étendu sur l'histoire littéraire de la Suisse. J'ai vu chez lui de

84 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

rares médailles , entr'autres celle que Zurich a fait frapper en 1712 , avec la légende , *Uniti crescunt splendore leonibus urfi* , qui a déplu à Berne , enforte qu'on l'a changée , & qu'on lit dans les communes , *Uniti crescunt splendore leones & urfi* : une collection des monnoies battues à Zoffingen : une médaille frappée à Lausanne en l'honneur de Simon-Auguste , comte de la Lippe , dont l'exergue laisse lire , *Societas litteraria Lippiaca Lausannæ 1747*.

Les habitans d'un petit district de la vallée d'Harli , où ils ont leur principal village , nommé Meyringen , soutiennent qu'ils sont Suédois d'origine.

Les femmes vivent bien plus retirées à Berne qu'à Geneve & à Lausanne ; mais elles ont trouvé le secret de voir ce qui se passe dans les rues sans sortir , ni même mettre la tête à la fenêtre , en disposant des glaces avec art au-dehors de leurs maisons. Je ne me souviens pas d'avoir vu pratiquer cette industrie ailleurs. (*)

Le duel n'est puni à Berne que de l'exil à tems.

Les Suisses se sont plus distingués dans les sciences qu'aucun autre peuple , à proportion de leur territoire , qui occupe si peu d'espace sur le globe. De huit membres étrangers que l'académie des sciences de Paris admet dans son

(*) C'est que M. Bjoernstaohl n'avoit pas encore voyagé dans les villes d'Hollande & plusieurs d'Allemagne.

sein , trois sont Suisses , Mrs. Euler , Bernouilli & Haller : tous grands noms !

Nous avons eu le chagrin d'apprendre que le marquis Gentil de Langallerie , avec qui nous avons fait connoissance à Lausanne , y étoit mort de la rage le 17 de ce mois d'octobre. Huit jours auparavant nous soupions avec lui chez M. de Broglie, évêque de Noyon. Il étoit en si belle humeur qu'il y chanta une chanson suédoise , qu'il avoit apprise à Stockholm en 1738. C'étoit le dimanche : le mardi suivant le premier accès le prit , quoiqu'il y eût plus de cinq semaines qu'il eût été mordu d'un chat enragé sans y faire presque attention. Il passoit pour fils naturel du précédent landgrave de Hesse , frere du roi Frédéric.

M. le bibliothécaire Sinner m'a raconté que l'abbé de St. Vincent de Besançon , avoit acheté au poids , quatre sols la livre , les manuscrits du cardinal de Granvelle , composés d'environ six cens volumes , & qu'ils étoient dans cette abbaye de Bénédictins. Il doit se rencontrer des anecdotes curieuses dans les écrits d'un homme si mêlé dans les affaires de son tems.

Six familles passent pour les plus illustres & les plus anciennes de Berne : la premiere celle d'Erlach , & ensuite celles de Diesbach , de Watteville , de Mullenen , de Bohnstellen & de Lutternau. M. d'Erlach , avoyer-régent cette année , nous a donné mille témoignages de sa politesse. Son cabinet est orné de plusieurs tableaux d'Holbein , & aussi d'un de ses ancêtres , qui , malgré qu'il soit peint , il y a 174 ans , paroît aussi frais

86 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

que s'il étoit neuf : ce qu'il faut peut-être attribuer à la qualité de l'huile. Il nous a laissé voir un dessin satyrique qui représente Voltaire en figure de pénitent qui se confesse : Pégase est derrière lui avec des oreilles d'âne : & le libraire Crammer, derrière Pégase, ramasse ce que l'animal laisse tomber, pour s'enrichir de ce fumier. On lit au bas du dessin :

Pulchra Laverna ;

Da mihi fallere, da justum sanctumque videri.

H O R A C E.

Voltaire n'a guere de partisans à Berne, dont le gouvernement, convaincu que l'irréligion tend à dissoudre les liens de la société civile, & entraîne inmanquablement la décadence des mœurs, ne la souffre point. Il n'y a pas longtemps qu'un astronome y soutenoit ouvertement l'athéisme. S'il ne se fût pas de lui-même retiré ailleurs, il alloit être chassé. Il doit avoir pratiqué à Geneve la même impiété. Au-lieu de la crainte de dieu, il inspiroit celle des comètes. &c.

XIIIe. LETTRE. *De Bade, le 22 octobre 1778.* Nous avons été voir à deux lieues de Berne, dans l'église paroissiale de Hindelbank, deux beaux mausolées sculptés par Stahl, très-habile artiste ; maintenant en Saxe ; l'un de l'avoyer Erlach, mort en 1748 ; âgé de 80 ans, pere du présent avoyer, qui en a payé six mille livres ; l'autre de Marie-Magdelaine Langhans, épouse du seigneur de Hindelbank, morte en couche en 1751. Les bains de Bade ont donné

le nom à la ville, appelée des anciens *Aquæ verbigenæ* ou *urbigenæ*. Les capucins y ont dans leur bibliothèque une bible allemande, imprimée en 1485, & une autre aussi en allemand, imprimée à Ausbourg en 1490. Les fenêtres de verre sont fort grandes & multipliées dans les rues & la campagne de Bade : on me dit que c'étoit une preuve du grand nombre de personnes de chaque famille, qui toutes avoient besoin de mettre à profit le jour pour travailler. La propreté du dehors & de l'intérieur des maisons des Suisses est admirable, même chez les payfans. Tous sont bien vêtus, & on n'en voit point de couverts de haillons. &c. (*).

XIVe. LETTRE. *De La Haye, le 31 octobre 1774.* Je me propose de n'aller en Orient qu'après que j'aurai revu la Suede pour y arranger mes affaires domestiques, & mettre en ordre mes recueils : car celui qui voyage si promptement ressemble à un homme qui mange sans digérer. Il me faut quelque tems de relâche pour digérer mes matieres. Je désire aussi de rapprocher mes livres épars dans toute l'Europe. J'en ai laissé des caisses pleines dans tous les ports d'Italie, indépendamment d'un gros coffre que M. le chirurgien Oesterdam a eu le malheur d'oublier à Rouen. Sans avoir la maladie du pays, on peut souffrir d'être si long-tems séparé de sa patrie, & de ce qu'on a de plus

(*) Le défaut de suite qu'on peut remarquer ici sera réparé par l'extrait du journal de M. Bjoernstaahl.

88 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

cher. Avant de quitter l'Europe, je serai bien aise de publier quelques extraits des mss. littéraires & politiques que j'ai compulsés, afin que mes compatriotes tirent quelque profit de mes précédens voyages. La mort peut me surprendre, & avant que je tourne le dos, peut-être pour toujours, à l'étoile polaire, je veux revoir mon roi, & goûter à ses yeux les délices du nouveau gouvernement. En attendant, foyez l'interprete de ma reconnoissance aux pieds du trône.

Oserois-je vous prier d'obtenir de M. af Bjerkeen, conseiller de chancellerie, qu'il fassé écrire quelques lignes au consul de Suede à Rouen, par le college royal de chancellerie, dont les consuls dépendent, afin qu'il veille à la prompte expédition de mon coffre de livres. Ce coffre est pour moi de la dernière importance, puisqu'il renferme presque tous les manuscrits & les livres que j'ai rassemblés à Paris pendant trois ans. J'en suis d'autant plus inquiet, que M. Oesterdam les a confiés en des mains très-peu sûres. Il en doit avoir l'état & les connoissémens que je lui ai mis dans les mains à son départ de Paris pour la Suede. (*)

Nous avons vu tous les jours à La Haye M. Diderot, personnage dont les lumieres sont incroyablement érendues, la vivacité inexprimable, le commerce enchanteur, & les ré-

(*) Toutes les peines de M. le consul Lexurier pour en avoir des nouvelles ont été inutiles.

flexions neuves & extraordinaires sur tous les objets. Le caractère de l'impératrice de Russie qu'il a esquissé, est fort avantageux à cette auguste souveraine. Il a fait imprimer ici & revu le style & les épreuves du livre intitulé : *Les plans & les statuts des différens établissemens ordonnés par sa majesté impériale Catherine II, pour l'éducation de la jeunesse & l'utilité générale de son empire, écrits en langue russe, par M. Betsky, & traduits en langue françoise d'après les originaux par M. Clerc, avec cette épigraphe :*

Un bon prince est semblable à la divinité, à qui l'on ne peut rien offrir qui ne fasse partie de ses bienfaits :

à Amsterdam, chez Marc-Michel Rey, 1775; 2 vol. in-12. & in-4to. Il faut entendre en quels termes M. Diderot en parle. » Elle a, dit-il, les charmes de Cléopâtre & l'ame de César. Presque tous les jours il en obtenoit une audience particulière de deux ou trois heures. Elle connoît exactement ses états, quoi- qu'ils soient aussi étendus que le reste de l'Europe ensemble. Ses revenus sont administrés avec une économie qui la met en état de récompenser au-dessus du mérite. A voir la manière dont elle parle françois, on la croiroit élevée à Versailles. »

Elle a acheté 15000 livres la bibliothèque de M. Diderot; mais, pour qu'il conservât le droit de s'en servir toute sa vie, elle la lui a rendue, en le nommant son bibliothécaire; avec mille livres d'appointemens. Le paiement

50 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

de ces appointemens, ayant été oublié pendant la guerre, S. M. s'en est souvenue elle-même, & a dit : *ce qu'on a promis, il le faut tenir*, & afin qu'il ne fût plus oublié, elle lui a fait payer à Paris cinquante années d'avance. Remarquez que M. Diderot a plus de soixante ans, & n'a point d'autres enfans qu'une fille. Il connoît le gouvernement, les mœurs & l'état des sciences en Russie, autant qu'on peut s'en instruire, sans savoir la langue du pays. Il a long-tems attendu ici son ami M. Grimm, pour se rendre ensemble à Paris.

Enfin, M. Grimm vient d'arriver avec les deux jeunes comtes de Romanzow, fils du vainqueur des Turcs. Les deux jeunes comtes, qui promettent beaucoup, sont âgés, l'aîné de 22 ans, & l'autre de 20. Ils restent à Leyde pour y achever leurs études, tandis que Mrs. Grimm & Diderot vont à Paris. L'impératrice a défrayé entièrement M. Diderot, lui a fait faire une voiture de voyage, dans laquelle il peut s'asseoir, se coucher & dormir, & l'a fait accompagner par un chambellan, qui avoit ordre de le présenter dans toutes les cours qu'il voudroit voir ; mais M. Diderot a mieux aimé prendre le chemin le plus court de La Haye, où il est logé chez le prince de Gallitzin, qui fait autant d'estime de lui que la belle princesse Gallitzin.

Suivant Voltaire, M. Diderot étoit né pour être poète ; mais il a voulu devenir philosophe. Il fait Homère & Pindare presque par cœur, & ne sauroit dire lui-même combien

de fois il a lu Anacréon. Il nous a récité de beaux vers de sa composition, entr'autres son éleuthéromanie ou ivresse de la liberté, qu'il a faite à l'occasion de ce qu'étant tombé roi de la feve, il abdiqua le gouvernement.

L'impératrice de Russie lui a conseillé de refaire de l'*Encyclopédie* un nouvel ouvrage en changeant, ôtant & ajoutant ce qu'il jugeroit nécessaire. C'est lui qui en avoit dressé le plan. M. Dalember, qui travailla avec lui à rédiger les sept premiers volumes, y renonça; découragé par les traverses. Les auteurs de plusieurs articles n'osoient se nommer ni aller chez M. Diderot, avec leurs papiers, que de nuit. Tout ce qui traite des arts & des métiers, vient de lui. Il faisoit venir les dimanches dans son cabinet des ouvriers, auxquels il payoit à chacun leur journée entiere, pour les instructions qu'ils lui communiquoient. Il fait ainsi six à sept mille mots de plus que les autres François: car il connoît tous les termes des métiers. Il m'a dit qu'il ne s'étoit jamais ennuyé dans la compagnie d'un payfan, d'un savetier ou autre ouvrier, mais bien dans celle d'un courtisan qui ne fait rien des choses d'un commun usage. Aussi, se présente-t-il aussi peu avantageusement dans le grand monde, qu'il est affable & communicatif pour qui va le trouver. L'académie, surprise qu'un homme eût travaillé seul aux articles des métiers, est depuis entrée dans la même lice, en publiant successivement les arts & métiers. L'honneur de l'avoir excitée lui appartient. La société des libraires, intéressée

92 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

dans l'*Encyclopédie*, y a gagné deux millions & demi, tandis que M. Diderot avoit à peine le nécessaire, avant le secours du Nord.

M. Grimm m'a raconté avoir un jour accompagné le prince Ferdinand de Brunswic ; qui l'alla voir sous l'extérieur d'un simple voyageur Allemand. Ils restèrent trois heures ensemble, fort contents l'un de l'autre, & se parlant avec une confiance d'amis. M. Diderot se montra au prince dans son plus beau jour. En se retirant, M. Grimm demanda à M. Diderot, s'il vouloit venir avec eux souper chez le prince de Brunswic, & faire connoissance avec un héros, dont la réputation étoit si éclatante. *Non*, répondit M. Diderot : *je n'aime pas vos seigneurs ; car ils m'ôtent le sens commun, & ils ne m'en dédommagent pas.* M. Grimm lui répartit : *C'est le prince lui-même qui est chez vous.* Un autre auroit pu perdre contenance, M. Diderot, qui connut ainsi le prince qu'il aimoit déjà sans ce titre, dit à M. Grimm, sans se déconcerter : *Mettez-vous aux genoux du prince, & demandez-lui pardon des sottises que vous me faites dire.* Le prince l'embrassa & l'assura qu'il estimoit sa sincérité.

Il en arriva à - peu - près de même au duc de Saxe-Gotha Ernest II, qui lui fit plusieurs fois visite sous le nom d'un voyageur Suisse. M. Diderot lui trouva tant de maturité & de sagesse, qu'il lui dit : *Jeune homme, retournez bientôt en votre pays pour conserver votre innocence : ne vous laissez pas gâter ici.* Le prince étant encore retourné le voir, M. Diderot, qui ne

le connoissoit point encore , lui dit en lui frappant sur l'épaule : *Vous êtes encore à Paris ! ce seroit bien dommage &c.* Quelque tems après , M. Diderot étant dans une compagnie de gens-de-lettres , on annonça le prince de Saxe-Gotha. M. Diderot le reconnut pour son jeune Suisse , & , lui ayant demandé pardon de sa familiarité , le prince lui répondit : *La louange que vous m'avez donnée , est la plus flatteuse que j'aie encore reçue sans venir d'un flatteur. &c.*

XVe. LETTRE. De Londres , le 19 mai 1775. Notre ami commun , M. le professeur Liden , qui est encore à Aix-la Chapelle , vous salue (*). Il se propose d'aller à Naples prendre les bains d'Ischia. M. Matthesius , notre prédicateur Suédois , se trouve bien ici. C'est un zélé ministre. Imaginez ma joie d'avoir assisté le jour de pâques à un service divin , célébré en suédois , avec des Suédois , dans une église suédoise , où il y a orgue & autel. Je demeure avec M. Sprenger , vieillard de 70 ans , savant dans la politique & l'histoire secrète de l'Europe , qui parle en prophète des événemens passés & à ve-

(*) M. Liden , Suédois , a publié : *Andrea Rydelii Scanix olim & Blekingix episcopi , &c. Opuscula latina collecta & edita à Joanne Henrico Liden : Norrcopia 1779* ; comme aussi , *Catalogus disputationum in academiis & gymnasiis Sueciæ , atque etiam à Suecis extra patriam habitantium , quotquot huc usque reperiri potuerunt collectore Joanne-Henrico Liden , professore regio Upsalia , 1780.* De son vivant , il a donné sa bibliothèque à l'université d'Upsal.

nir : il est consulté comme un oracle : je le nomme le patriarche de la nation Suédoise. La maison de M. Lindegren, possesseur d'une précieuse collection de médailles , d'estampes & de tableaux , est ouverte à tous les Suédois : il a pour associé M. Grill , parent de Mrs. Grill de Stockolm & d'Amsterdam. M. Chambers , architecte du roi d'Angleterre , auteur de plusieurs excellens livres d'architecture & de jardinage , est né à Gothenbourg ; quoique de parens Anglois : il reçoit les Suédois & les traite en prince. Je me suis lié avec M. Jones qui a traduit du persan en françois la *Vie de Tamas-Koulikan* , par ordre du roi de Danemarck , & composé depuis peu un bel ouvrage , de *poësi asiaticâ*. Le docteur Solander (*) demanderoit seul un long article : c'est le premier Suédois qui ait fait le tour du monde ; il a continuellement chez lui neuf à dix graveurs & trois dessinateurs qui reçoivent par semaine les uns deux , & les autres trois guinées , pour préparer les estampes qui doivent orner les voyages qu'il a faits avec M. Bank.

Milord Mahon , gendre du lord Chatam , nous a montré une machine qui élève l'eau plus haut que les ordinaires , avec beaucoup moins de dépense. Celle de Marly , qui coûte tant d'entretien , ne rend pas la dixième partie du service de la sienne qui a été inventée en Suisse , mais qu'il a perfectionnée. Le lord

(*) Voyez son éloge historique au précédent journal.

Stanhope, pere de M. Mahon, fait imprimer superbement à ses dépens à Glaskow, les *Opera posthuma Simfonis*.

M. Brander, riche négociant, né à Londres de parens Suédois, possède un précieux joyau qui a appartenu à l'arsenal de Suede : c'est le trône des empereurs & rois de Bohême, en acier, parfaitement ciselé, sur lequel sont représentés un grand nombre de traits de l'histoire romaine & d'Allemagne, aussi le songe de Nabuchodonosor. Il avoit été enveloppé dans le butin ramassé à Prague par les Suédois, & transporté à Stockholm, où il est resté dans l'arsenal jusqu'en 1740. M. Brander dit l'avoir acheté de ****. C'est un chef-d'œuvre dont la ville d'Augsbourg fit présent en 1576 à l'empereur Rodolphe pour son couronnement.

Entre les Suédois qui font honneur à la nation; on peut encore compter à Londres Mrs. Clerk & Seele, chymistes; Wirgmann, Jouiailier; Carlesson, riche raffineur de sucre; Carlsberg, qui fait tous les secrets des Anglois pour polir l'acier; & d'autres marchands, ouvriers, & gens de mer, en plus grand nombre que la population de la Suede ne le permet. &c.

XVI. XVII. & XVIII^{me}. LETTRES. D'Oxford les 2, 7 & 24 d'octobre 1775. Au milieu des bibliotheques, des manuscrits, des colleges & des savans, je reçois l'ordre du roi de me préparer à faire au plutôt le voyage de Turquie, & ainsi de quitter promptement un pays où il me resteroit tant à apprendre pour l'utilité publique. J'ai trouvé à Oxford votre

Laerda Tidningar , que M. Winstaley a fait venir avec tous les autres journaux de l'Europe pour l'aider dans la composition du sien intitulé , *The general Review of foreign literature* , qui n'a duré que trois mois , faute de débit , les Anglois ne se souciant guere d'histoires littéraires , & ayant assez de différens journaux à Londres. Quoiqu'il sache beaucoup de langues , il n'est pas si fort dans le suédois que M. Bruns.

La multitude extraordinaire de savans , ne doit pas surprendre à Oxford , où il y a 20 colleges , composés de plus de 500 membres , sans compter les recteurs & les professeurs qui tous jouissent de pensions considérables pour travailler en particulier chacun suivant son goût , sans être la plupart assujettis à aucun exercice public. Pouvant être en même-tems professeurs , chanoines , curés , il y en a qui ont fix à sept cens livres sterlings de revenu. Les colleges ressemblent assez aux cloîtres de l'église romaine pour la discipline intérieure , jusques-là que leurs membres ne sauroient se marier sans quitter leur place. Il n'est pas vrai ce que j'ai lu dans plusieurs géographies & autres livres , que l'archevêque de Cantorbery n'a point la liberté de se marier. Chaque college a son église & sa bibliotheque bien garnie de livres attachés avec des chaînes de fer pour empêcher qu'on ne les dérobe , ce qui arrive encore assez souvent malgré cette précaution.

La superbe bibliotheque de Radclif n'est d'aucun college. Elle deyroit servir au public ;
mai.

mais le docteur Kennicot, qui en est bibliothécaire, est tantôt retenu par son grand ouvrage, & tantôt par sa goutte : enforte qu'elle n'est qu'un ornement dans la ville, comme son édifice, qui ne semble destiné qu'à contenter les yeux des voyageurs, & à entretenir les subalternes qui le montrent pour quelque monnoie.

La bibliothèque de Bodley, ouverte tous les jours sans aucune vacance, est d'une toute autre utilité. C'est un trésor inappréciable de littérature orientale, acquis par des personnes qui ont eu le moyen d'acheter tout ce qu'elles ont voulu. Le feu docteur Huns dit dans son discours *de usu dialecticorum orientalium ac præcipuè arabicæ in hebraico codice interpretando* :
 » Je ne vais jamais à la bibliothèque de Bodley, sans m'imaginer que j'approche de l'Arabie-Heureuse, où je peux converser avec les muftis, les imans & les autres savans musulmans, & puiser le pur arabisme dans sa source. « Cherchant aussi à y éteindre ma soif, après avoir prêté le serment & acquitté le droit ordinaire d'environ un ducat, je l'ai fréquentée tous les jours. Mon assiduité n'a pas manqué d'être observée, & on m'en a tenu compte par une distinction flatteuse, en m'accordant dans la bibliothèque une salle particulière dont on m'a donné la clef, pour que j'y pusse venir quand je voudrois, même les dimanches & fêtes. J'y demeure plus qu'à mon logis, m'y rendant tous les matins à six ou sept heures, pour n'en sortir qu'à huit du soir,

excepté le tems du dîné, auquel je suis invité tous les jours avec le baron de Rudbeck dans le voisinage de la bibliotheque, chez M. White, professeur d'arabe.

Tous les étrangers qui font usage de la bibliotheque, après avoir prêté le serment, s'inscrivent depuis 1683, dans un catalogue destiné à cet effet. M. Price, très-obligéant envers les étrangers, jouit de 150 livres sterling d'appointemens, en qualité de bibliothécaire de la bibliotheque de Bodley.

En vain j'ai sollicité M. Kennicot d'envoyer en Suede à la commission de la bible, ce qu'il y a de feuilles imprimées de la sienne, il ne peut s'y résoudre; le premier exemplaire en devant être présenté au roi d'Angleterre. Tout ce que j'en ai pu obtenir, c'est qu'il ait communiqué une feuille d'épreuve, qui contient le commencement du *Pentateuque*, à M. Serenius, évêque de Strengnaes (*), pour que la commission pût se former une idée de l'ouvrage. M. Bruns, qui assiste M. Kennicot, lui est si nécessaire, que le roi de Danemarc ayant offert à M. Bruns une place de professeur à Kiel, M. Kennicot l'a retenu auprès de lui en lui donnant 200 livres sterling par an, avec la demeure & la table. Il n'avoit auparavant que la moitié de cette somme; mais pendant

(*) M. Serenius est mort en 1777. Il avoit été prédicateur de Suede à Londres, & il est auteur d'un *Didionnaire anglois, suédois & latin*, qui est estimé.

tous ses voyages, il recevoit 20 guinées par mois, honoraire assez considérable pour un particulier qui y joignoit l'avantage de voir le monde, d'augmenter ses connoissances, & d'être recommandé par la cour d'Angleterre à tous les ministres dans les pays étrangers.

M. White, professeur d'arabe, a commencé de faire imprimer la version syriaque du *Nouveau Testament* de Phyloxenus, suivant le manuscrit de Ridley. De son côté, M. Burrington, élève de M. White, m'a promis de faire imprimer la version arabe du *Pentateuque Samaritain*. Il n'y a point de meilleure version de Moïse. Je négocie maintenant avec mon Arabe Schahin, pour l'attirer de Paris à Oxford, où M. White propose de lui faire une pension de cent guinées par an. C'est le triple de ce qu'il gagne à Paris avec les bénédictins, qui l'ont employé à la recherche des auteurs Arabes qui parlent des croisades. Mon cœur trouve de la joie à procurer plus d'aisance à un homme digne qu'on s'intéresse pour lui.

Où peut-on être plus favorablement qu'à Oxford pour l'impression des livres! Il y a des fonds uniquement pour cet objet: & quand un auteur ou un simple éditeur le mérite, il reçoit un présent de deux ou trois cents livres sterling, & des recommandations pour les meilleurs bénéfices. Presque par-tout ailleurs, j'ai vu les imprimeurs & les libraires riches, tandis que les auteurs sont pauvres.

Croiriez-vous que j'ai trouvé dans la bibliothèque de Bodley, en cinq volumes in-folio,

toute la correspondance parfaitement bien écrite d'entre Charles-Magnus Wafenberg, chargé des affaires de Suede à Londres, & le comte de Gyllenberg, vers 1740, avec l'explication des chiffres. Le baron de Rudbeck l'a lue soigneusement, admirant que de pareils secrets d'état fussent tombés en des mains étrangères. Le bibliothécaire m'a dit que c'étoit un présent du docteur Rawlinson, qui les avoit achetés à Londres dans une vente publique.

M. Théodore Lowth, fils de l'évêque d'Oxford, se dispose à marcher sur les traces de son pere. Il a remporté nouvellement le prix de vers latins, par un beau poëme sur les nouvelles découvertes des Anglois. Il y chante ainsi le voyage de M. Bank :

*Haënus oceanus patuit : panduntur ei
Occiduique immensa maris, sed utrinque reduci
Pars extrema latet mundi, geminoque sub axe
Zona rigens. En alter adest Columbus avorum
Vincere qui possit laudes, famamque tueri
Angliacam, cinctus navali tempora lauro.
Cernitis australes ut dudum vectus ad oras
Ignotos subiit fines & sparsa per aquor
Littora, &c.*

C'est-à-dire : l'Océan est depuis long-tems ouvert aux vaisseaux, les mers immenses de l'Orient & de l'Occident sont parcourues ; mais les extrémités du monde, les deux zones froides de son axe n'étoient point connues. Voici un nouveau Colomb capable de surpasser la gloire de l'ancien, & de soutenir la renommée

des Anglois. Voyez-le le front ceint du laurier naval, voguer jusqu'au pôle austral, & visiter les rivages des mers jusques-là ignorées, &c. Le jeune M. Lowth permit au baron de Rudbeck de transcrire ce poëme. Il en a fait un autre sur la victoires des Russes dans l'Archipel, intitulé, *Classis Russica*.

Ce seroit trop entreprendre, que de vouloir citer tous les savans ou bons écrivains d'Oxford; mais je dirai encore un mot de M. Jones, à cause de la liaison que j'ai eue avec lui. Outre la *Vie de Thamas-Koulïkan*, sa *Poesis asiatica*, & sa *Grammaire persane*, il a lâché des ouvrages anonymes contre M. Anquetil Duperon, si bien écrits en françois, que des François mêmes y sont trompés, & les prennent pour des productions des beaux-esprits de Paris. Il est en Angleterre, ce qu'est M. de Villoison en France: témoins ses vers grecs, arabes, anglois & latins. Le desir de faire une fortune plus brillante, l'a jetté dans le droit. Il n'a que vingt-huit ans, & avec le tems il peut devenir lord: car en Angleterre, comme à Naples, le droit est le moyen de parvenir: peut-être les trois quarts des pairs se sont poussés par cette porte. Dans ses momens de loisir il travaille à un poëme épique anglois, nommé *Britannais*, & il traduit l'orateur Isæus. Son pere, qui étoit grand mathématicien, & ami de Newton, a laissé des ouvrages si rares, que le fils même, qui se propose d'en donner une superbe édition, ne les possède pas tous.

Il n'y a dans l'université d'Oxford ni arif-

toocratie académique , ni népotisme qui brave les loix. Tous les docteurs & maîtres y ont également leur voix , n'importe qu'ils soient professeurs ou non. La matiere est proposée par un secrétaire ; ensuite le vice-chancelier qui préside toujours , demande : *Placet-ne vobis domine doctores ?* Et immédiatement après : *Placet-ne vobis domini magistri.* Quand personne ne contredit , l'affaire est conclue ; mais si un seul dit non , il faut aller aux voix , & l'on suit la pluralité. Pour devenir maître & docteur , il ne suffit pas d'avoir la science , il faut encore avoir parcouru le tems des études académiques. On ne peut devenir maître sans avoir étudié sept ans dans l'université. Il faut quatorze ans d'étude à un docteur en médecine , & dix-huit à un docteur en théologie. Aussi ils s'étonnent de voir de jeunes étrangers qui se qualifient docteurs.

Il y a à Glocestre une machine à poindre les épingles , au moyen de laquelle deux chevaux aveugles , en mettant vingt roues en mouvement , épargnent le travail de vingt personnes , qui coûteroient au maître chacune un schelling par jour , &c.

XIXe. LETTRE. *De Londres , le 26 de février 1776.* Divers obstacles nous ayant empêché de nous réunir le 24 de janvier , pour l'anniversaire du roi de Suede , nous le célébrâmes le 29 dans la taverne dite *de Londres* , chez le plus fameux traiteur de la capitale , où M. Grill , nouvellement naturalisé Anglois , nous traita splendidement à ses dépens , au nombre de

seize assis en cet ordre : Mrs. le comte Brahé, le baron de Rudbeck , le lieutenant Wettergwist, le pasteur Matthesius, le secrétaire Kaempe, Grill, le chargé d'affaires de Asp, Lindegren le jeune, le capitaine Gyldenstolpe, le constructeur de vaisseaux Acrel, Springer, Ardwidsen, Bjoernstaohl, Solander, Chambers, & Lindegren.

Victime des dissensions de l'état en 1747, M. Springer fut arraché pendant la nuit de l'hôtel de l'ambassadeur d'Angleterre à Stockholm, & emprisonné à Marstrand, jusqu'en 1752, qu'il se sauva déguisé en vieille femme. Refuge d'abord en Russie, l'impératrice Elisabeth le nomma assesseur du college de commerce à Pétersbourg, sous le nom de Sperat; mais le gouvernement de Suede l'ayant découvert & réclamé, il vint à Londres en 1754, où il se fit connoître du duc de Newcastle, premier ministre, qui le protégea. Les mauvais traitemens n'ont point éteint l'amour de la patrie dans ce vieillard plus que septuagénaire, à l'économie duquel l'église suédoise de Londres, doit l'état florissant de ses affaires. Le comte Brahé, fils de celui qui fut décapité en 1756, se fait estimer de tout le monde dans les voyages qu'il fait en compagnie de Mrs. Gyldenstolpe & Wettergwist.

M. Brander, riche de 85000 livres sterling, indépendamment de sa collection de mss. de statues, d'antiquités, de minéraux, & du trône, ne balanceroit pas à retourner en Suede avec tout ce qu'il possède, s'il avoit l'assu-

rance d'y recevoir des témoignages honorables & effectifs de la bienveillance du roi ; il est par conséquent facile de faire à peu de frais, une acquisition aussi précieuse. Une jolie colonie suédoise retourneroit aussi volontiers dans sa patrie : ce sont la dame & les demoiselles Hackson , retirées auprès de Londres , avec assez de fortune & d'attraits , pour pouvoir contribuer par-tout au bonheur des autres. Feu M. Hackson quitta Stockholm , par précaution , dans le tems qu'il ne suffisoit pas d'être vertueux & innocent pour être à l'abri des violences.

Il me reste à vous raconter encore que nous avons fait connoissance à Oxford avec le chevalier d'Eon , qui y étoit en compagnie du comte de Bourbon Buffet , & de M. de Beaumarchais (*), &c.

LETTRE de M. Bjoernstaohl à M. Charles de Linné , premier médecin du roi de Suede , & chevalier de l'Etoile polaire , datée de Carlscrouhe , le 1er. janvier 1774. Il est de mon devoir , au commencement de cette année , d'offrir mon hommage & mes vœux au plus grand homme

(*) Nous supprimons comme venant d'Angleterre & suspecte , l'anecdote touchant les prétendus ouvrages composés ou projetés par M. Morand , François retiré à Londres avec son frere. Avant de finir nous ferons connoître deux lettres jointes par forme de supplément , à celles écrites à M. Gjoerwell , l'une adressée au feu chevalier de Linné , l'autre à M. le professeur Lidéen.

que ma patrie ait jamais engendré , & que le reste de l'Europe envie à la Suede. Tous les jours j'entends parler de vous à la cour où je suis. Vous êtes le sujet fréquent de la conversation du prince régnant & de la princesse son épouse Caroline-Louise , née princesse de Hesse-Darmstadt , l'un & l'autre parfaitement instruits de votre système , suivant lequel ils ont disposé toutes les plantes nationales & étrangères , qu'ils ont rassemblées des quatre parties du monde dans leurs superbes jardins. La princesse a commencé de former un cabinet d'histoire-naturelle. L'impératrice Marie-Thérèse ayant donné ordre dans tous ses états de recueillir pour ce cabinet tous les minéraux , coquillages , pierres , marbres & plantes propres à y entrer , & l'impératrice de Russie en ayant fait autant dans les siens , toutes ces productions sont déjà arrivées. Si vous pouviez venir ici vous ou votre fils ! La princesse m'a chargé de vous y inviter. Elle vous promet une demeure aussi commode & d'aussi belles tapisseries qu'à Hammarby (*). Elle a entrepris un ouvrage digne d'elle & de vous , c'est de faire graver toutes les plantes chacune sur une planche particulière avec ses branches , ses racines , ses fleurs & ses fruits ; ainsi il y aura bien 10000. planches , & il sera facile de changer l'ordre des genres , & même des espèces , quand on voudra : chose impossible avec les figures de M. Gesner de Zurich , quelque

(*) Maison de plaisance du chevalier de Linné.

belles qu'elles soient , parce qu'il y en a souvent plusieurs sur la même planche. Dans ce dessein elle a fait venir de Paris M. Gauthier Dagoti, fils de celui qui a inventé la manière d'imprimer les estampes avec des couleurs. Il a déjà achevé toutes les especes de véronique. La princesse corrige les fautes & enlumine elle-même. Elle paie quatre louis de chaque planche. Cette collection aura pour titre : *Icones omnium specierum plantarum Linnei equitis*. L'ouvrage avance , parce que la princesse possède la plupart des plantes en nature , & qu'elle a acquis presque tous les livres que vous citez. Cependant elle n'a point encore pu se procurer les *Campi Elysi Rudbeckii* , ni la seconde partie du *Museum regis*. Je suis certain que si le roi en est informé , il lui enverra les livres qu'il a en quantité qui manquent à la princesse , & ne se vendent point. Elle a l'honneur d'être alliée de sa majesté qui est cousin issu de germain du margrave Charles - Frédéric de Bade-Dourlach , son cher époux ; Albertine-Frédérique , mere du roi Adolphe-Frédéric , ayant été une princesse de Bade-Dourlach , sœur du margrave Charles-Guillaume , aïeul du margrave régnant.

Le margrave est un des princes les plus sages & les plus éclairés d'Allemagne , protégeant les lettres , & étudiant lui-même assiduellement dans les intervalles des affaires. Sa cour est élégante & réglée , les princes ses enfans bien élevés. Il y a un mois que nous demeurons à Carlsruhe , admis tous les jours à

midi & le soir à la table de leurs alteſſes , qui vous prient de contribuer à la perfection de leur ouvrage , en leur envoyant avec vos conſeils les livres & les figures dont elles ont beſoin. La ville a été bâtie en 1715 par le margrave Charles Guillaume dont je viens de parler , qui aimoit fort les plantes , & l'a nommée de ſon nom Carlsrouhe , qui ſignifie le repos de Charles. Il envoya en 1731 , à ſes dépens , un jardinier exprès en Afrique , pour y apprendre la culture & la maniere de conſerver les plantes de ces climats. En 1747 , on imprima le catalogue des plantes de ſon jardin , dont madame la margrave m'a donné un exemplaire intitulé : *Sereniſſimi Marchionis & Principis Bada-Durlacenſis Hortus Carlsruhanus , in tres ordines diſpoſitus , exhibens nomina plantarum exoticarum , perennium & annualium quæ aluntur per Chriſtianum Thran Horti præſectum , &c. Loreaci , 1747 , in-8vo.* Ce catalogue contient bien 3000 plantes. Carlsrouhe a un ſavant profeſſeur de botanique en M. Koehltreuter , &c.

LETTRE à M. le profeſſeur Lideen , du 6 juin 1775 , à Londres. Allez à Naples , Monſieur , vous y ferez ſûrement guéri ou nulle part. Dans les environs de cette charmante ville , ſoit en terre ferme , comme à la grotte du chien , à Pouzzole , à Baye , &c. ſoit dans les iſles d'Iſchia , Procida , &c. il y a toute ſorte de bains merveilleux par leur effet. Le premier médecin de la reine des Deux-Sicules , M. Ser-
rao , fera charmé de faire votre connoiſſance , & vous trouverez en lui , l'homme qui ſaura

108 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

rétablir votre santé. Il m'honore de son amitié, & il sera charmé que vous lui donniez de nos nouvelles. Nous nous flattons d'avoir beaucoup d'amis dans cette belle capitale : les savans professeurs M. Ignarra, & M. Moccia, tous les deux, aussi bien que M. Serao, disciples du fameux Mazzochi, M. Pagani, M. Diodati, don Pacifico, don Migliaccio, M. Marlorelli, M. le marquis Vargas. Rétablissez votre santé, & lisez, *The Gentleman's Magazine*, volume XXIIIe. pour l'année 1753, pag. 25, afin de vous convaincre des vertus salutaires des bains de Pouzzole ; la description d'Ischia, pag. 75, & celle de Procida, pag. 161. &c. &c. &c.

PENSÉES morales de CONFUCIUS, recueillies & traduites du latin, par M. LEVESQUE. Petit format. Prix, 4 liv. en papier fin, & 1 liv. 10 sols en papier ordinaire. A Paris, chez Didot l'aîné, imprimeur du clergé en survivance, rue Pavée, & de Bure l'aîné, libraire, quai des Augustins. 1782.

CE recueil paroîtra avec avantage dans la collection des anciens moralistes dont il fait partie. On n'y trouvera pas moins de solidité dans les principes, de beauté dans les préceptes, de profondeur dans les vues. On y verra avec plaisir que la culture de la raison & l'é

tude de la morale donnent par-tout à-peu près les mêmes résultats.

L'air étranger qui s'y fait sentir quelquefois , la célébrité de l'auteur , même dans notre Occident , sa haute antiquité , la gloire de sa nation , en augmentent l'intérêt en piquant la curiosité. Les monumens de cet ancien peuple , méritent même une attention particulière.

La philosophie de ce siècle a arrêté ses regards avec satisfaction sur les restes de ces anciens peuples , qui furent célèbres , tels que les Indous & les Guebres. Leur existence , toute infortunée & couverte d'opprobre qu'elle puisse être , lui a paru surprenante. Elle en a recherché les causes ; & quand même elle ne les auroit pas absolument déterminées , elle a mieux vu sur ces tristes restes l'effet de leurs principes moraux & politiques , que dans l'histoire. Ces membres d'états , qui ne sont plus , ces citoyens sans patrie , quoique dégradés par le malheur , lui ont peint d'une manière plus vraie & plus sensible , que ne peuvent faire la pierre & le marbre , leur caractère & leur génie. Ce ne sont pas là des monumens sourds & muets. Elle les interroge , & ils lui répondent. Elle apprend de leur bouche la raison de leurs usages & de leurs mœurs ; ils rectifient ses idées sur leur compte quand elles sont fausses , tandis que ces marbres , à moitié rongés par le tems , la laissent errer selon tous les caprices de son imagination & de ses systèmes. C'est d'eux qu'elle tient la clef d'une bonne partie de l'antiquité. Enfin , considérant que conversant avec

un Guebre , avec un Indous , c'étoit comme s'entretenir avec des hommes de trois ou quatre mille ans , elle les a vus avec un sentiment respectueux , lorsque l'univers entier les méprisoit.

La Chine offre un autre spectacle. Il y a plus de différence entre elle & ces restes de peuples , jettés & errans avec opprobre sur la terre , qu'il n'y en auroit entre le Capitole conservé jusqu'à nous dans sa première fraîcheur , & des décombres de vieux édifices renversés , qui n'annonceroient que ruines & désolation.

Ce vaste empire n'existe pas seulement avec éclat ; il prédomine dans l'Asie depuis plus de quatre mille ans. Tout a été bouleversé , détruit sur la terre , & tout y est débris , ou renouvelé plusieurs fois , sans qu'il ait changé. Les autres empires n'ont fait pour ainsi dire que passer , leur gloire n'a duré que comme un jour , & la sienne est toujours allé en augmentant. Il semble que son sort soit attaché à celui du globe , & qu'il ne puisse disparaître qu'avec lui.

D'où peut venir cette étonnante différence ? Quelles causes ont prolongé sa durée si fort au delà du terme que les destinées sembloient avoir prescrit à toutes les nations ? Est-ce aux causes physiques & aux causes morales également qu'il faut attribuer ce phénomène politique ? On ne nie pas que les premières n'y aient plus ou moins de part , mais nous ne craignons pas d'affirmer que c'est principalement aux secondes qu'il appartient.

Tout est à peu pres égal du côté du physique chez les nations. C'est principalement le moral qui les distingue ; c'est lui qui leur élève l'ame & le courage, ou qui les dégrade ; qui maintient l'ordre parmi elles, ou qui y produit l'anarchie. La Chine n'est pas plus inaccessible à ses voisins que les autres états, ses peuples ne sont pas plus invincibles. Ce qui le prouve, c'est qu'ils ont été subjugués plusieurs fois, mais sans changer de loix, d'existence civile. Il faut donc chercher la principale cause de cette longue durée dans leurs principes politiques & moraux. C'est là qu'on la trouvera. Son histoire, & sur-tout ces pensées, servent à l'établir. On y voit que non-seulement on cultivoit la morale & la politique à la Chine dans l'antiquité la plus reculée, mais qu'on la dirigeoit vers l'ordre général ; que les empereurs même y tenoient une conduite conforme à ces sages & heureux principes.

Fo-hi instruisit lui-même ses peuples ; ses ouvrages existent encore, quoiqu'en des caractères dont on a perdu la clef. Jao habitoit une simple maison. Il perfectionna la police & les loix ; & , préférant l'intérêt général à celui de sa famille, il écarta du trône ses propres fils, qui en étoient indignes, pour y placer un simple sujet. Combien tout cela prouve que les droits des hommes étoient également connus & respectés dans cette partie du monde ; que l'on y avoit l'idée du bien moral deux mille cinq cens ans avant nôtre ère ;

112 L'ESPRIT DES JOURNAUX;

ce qui n'a pu avoir lieu qu'après les plus profondes réflexions sur les principes de la morale & sur la meilleure manière d'être des hommes.

On ne voit point chez les autres nations anciennes de l'Asie, des exemples d'une morale aussi épurée, ni des efforts aussi généreux pour atteindre au bonheur. Une chose qui sembloit devoir y mener les autres nations de l'Asie, s'y opposa, en arrétant les progrès de leur raison; c'est qu'elles eurent toutes de fausses révélations, excepté les Juifs. Toutes les autres révélations n'étant que l'ouvrage de l'imposture, furent un piège fatal pour ces peuples. Ils crurent qu'elles étoient les sources de la sagesse elle-même, qu'il seroit superflu, que dis-je, criminel de la chercher ailleurs. Ainsi, ils restèrent avec indolence au point où ils en étoient; tandis que les Chinois, ne reconnoissant d'autre guide que leur raison, la cultivèrent avec ardeur, & s'élevèrent d'efforts en efforts, jusques aux vrais principes de l'harmonie civile, prise dans l'état monarchique, qui est de toutes les espèces de gouvernemens la plus susceptible d'être perfectionnée.

Ils prenoient pour modèles, en aspirant à la perfection dans l'ordre civil, l'accord des mouvemens célestes, l'harmonie musicale.

Ces types augustes de bon ordre que leur fournissoit l'univers, leur servoient encore comme de degrés pour s'élever jusqu'au trône de la souveraine intelligence, véritable source de toute justice & de toute harmonie, de la loi

naturelle en un mot. » C'est le ciel lui-même.
 » qui l'a imprimée dans nos cœurs, dit Con-
 » fucius dans ses pensées; la suivre, c'est obéir
 » aux loix de la véritable vertu. «

» Celui qui, sincèrement & de bonne-foi;
 » dit-il encore, mesure les autres d'après lui-
 » même, obéit à cette loi de la nature, im-
 » primée dans son sein, qui lui dicte de ne
 » pas faire aux autres ce qu'il ne voudroit
 » pas qu'on lui fît. «.

Voilà donc cette maxime si sainte, si céle-
 bre, si mal observée parmi nous, parfaitement
 connue aux extrémités de l'Asie, dans la plus
 haute antiquité.

Qu'il est beau d'entendre ce grand philoso-
 phe sur la bienveillance universelle!

» C'est une qualité essentielle à l'homme;
 » dit-il; le propre de l'homme est d'aimer; de
 » cet amour naît la justice distributive: de là
 » encore l'harmonie de tous les devoirs. Cet
 » amour, cette charité pure que je recomman-
 » de, est une affection constante de notre ame,
 » un mouvement conforme à la raison, qui
 » nous détache de nos propres intérêts, nous
 » fait embrasser l'humanité entière, regarder
 » tous les hommes comme s'ils ne faisoient
 » qu'un corps avec nous, & n'avoir avec nos
 » semblables qu'un même sentiment dans le mal,
 » heur & dans la prospérité. Lorsque cette
 » piété aura fermement établi son empire dans
 » tous les cœurs, l'univers entier ne fera plus
 » qu'une seule famille. Aimons donc les autres
 » comme nous-mêmes. «.

114 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

La sagesse est ici soutenue par le sentiment. Quelle philosophie ! quelle belle ame sur-tout un pareil passage décele ! ce n'est pas-là de cette philosophie aride & avilissante qui exclut toute générosité, & qui ne veut rien faire qu'avec usure. Enfin , pour ne rien laisser à désirer ici au beau moral , il faut citer la pensée 189.

» Il est d'une grande ame de repousser les
» injures par des bienfaits. «

De ces principes universels, sortoit la regle de tous les devoirs selon les états & selon tous les rapports que les hommes peuvent avoir entr'eux. Nous nous arrêterons ici à ce qui regarde les rois.

Confucius veut qu'un souverain gouverne son état comme sa famille. C'est la grande maxime admise de tems immémorial à la Chine. Elle est simple , mais elle n'en est que meilleure.

» Régner , c'est diriger , dit-il ; l'équité doit
» régler les paroles d'un sage prince , & l'utilité publique ses actions. C'est à lui d'instruire ses sujets ; mais par l'exemple. Gouvernez vos peuples par la seule vertu , & qu'ils en contemplent en vous le modele. L'union d'esprit & de vertu entre les sujets & le monarque , rend facile la bonne administration. «

Ces maximes , & plusieurs autres contenues dans ces pensées , qui se rapportent au même objet , sont très-belles & très-saintes en elles-mêmes ; mais elles ont un mérite particulier à la Chine , c'est qu'elles y sont profondément

gravées dans tous les cœurs, qu'elles y font partie de l'instruction publique, tandis qu'ailleurs elles ne font que de belles parolles. Quelques personnes y prêtent une légère attention, & tout le reste glisse dessus ou les ignore, au lieu que les Chinois, s'en occupant sérieusement, savent en faire éclore une police quelquefois sévère, mais juste en général; une législation prompte & facile, quoiqu'armée contre les surprises de l'iniquité; une critique ferme, éclairée qui embrasse tout, qui a su trouver des contre-poids à tous les pouvoirs; des raisons de faire le bien dans tous les emplois; qui n'a laissé au roi même d'autre ressource pour acquérir de la gloire & pour mériter le titre de grand-homme, que de faire le bien & d'aimer les sujets; qui s'est fait jusques de la politesse un moyen d'ordre. Voilà sans doute les causes générales de cette longue durée de la Chine.

Il est encore quelques pensées que l'on juge à propos de faire entrer dans cet extrait. Le philosophe de la Chine demande, non ce qu'il y a d'extraordinaire & d'éclatant dans la vertu, mais ce qu'il y a de bon.

Il est intéressant de voir qu'il assigne la même place à la vertu qu'Aristote. » La vertu, » dit-il, repose dans le juste milieu. Le milieu est le point le plus voisin de la sagesse. » Il vaut autant ne le point atteindre que de le » passer. »

Combien les suivantes méritent d'être répétées !

116. L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» Entretenir l'amour & la concorde dans fa-
» famille, faire régner la vertu parmi ceux
» qui nous sont soumis, c'est gouverner en
» effet, c'est exercer une magistrature utile &
» glorieuse. Pourquoi donc rechercher une ma-
» gistrature publique ? Est-ce seulement pour
» se voir décoré du titre de magistrat ?

» Celui qui suit le matin la vertu peut mou-
» rir le soir. Il ne se repentira pas d'avoir vé-
» cu, il se consolera de mourir. «

Quelle idée ne donne pas du vrai sage la
pensée suivante !

» Le sage perfectionne, ou plutôt il crée les
» vertus des autres, il soutient la faiblesse, il
» encourage la timidité, il modère ceux qui
» s'emporent dans leur course, il presse ceux
» qui s'avancent avec trop de lenteur. Priees !
» choisissez des sages pour ministres ! «

Celle-ci devrait être gravée sur la porte de
tout homme en place.

» Magistrat, tu te plains du brigandage du
» peuple, sois ennemi toi-même de la cupidité ;
» & quand tu exciterois le peuple à la rapine
» par l'espoir des récompenses, il refuseroit
» de s'y livrer. «

Voilà une philosophie, qui a pour base
l'utilité publique, & toute au profit de l'hu-
manité.

Ces pensées sont précédées, 1°. d'un précis
de la philosophie des Chinois. 2°. De la vie
de Confucius.

La substance la plus essentielle de ce précis
se trouve dans l'extrait qu'on vient de donner.

des pensées. On y voit d'ailleurs comment Lao-Kium , contemporain de Confucius , s'écarta de la doctrine reçue & fit secte : à quelle occasion les superstitions & le culte du dieu Fo furent introduits à la Chine ; on y apprend que dans la suite il s'est formé une école , que l'on accuse d'avoir perverti l'ancienne doctrine des lettres , & de tendre à l'athéisme ; mais tout cela étant extrêmement abrégé , il faut le lire dans le livre même.

Nous observerons que malgré tous les changemens que le tems a pu apporter à la doctrine de Confucius , qui étoit celle des anciens sages , elle s'est pourtant conservée. Parmi le plus grand nombre des lettres ; on peut dire qu'elle compose encore la religion du gouvernement. Qu'il se soit élevé dans différens tems des doctrines hétérodoxes , cela est conforme à la nature ; mais il ne l'est pas qu'un peuple civilisé devienne tout-à-coup athée. C'est-là ce que l'on peut regarder comme impossible , & prouvé faux par les faits.

Pour ce qui concerne la vie de Confucius , elle est encore plus abrégée que ce précis de philosophie. Cet homme , qui a si fort honoré l'humanité , naquit 551 ans avant notre ère , dans une époque mémorable pour la sagesse dans notre occident même. *Solon vivoit encore , Thalès touchoit à ses dernières années , Pythagore florissoit , & Socrate alloit naître.*

Dès l'âge de quinze ans il se livra tout entier à l'étude des anciens livres. Il aspira aux premières magistratures , & y parvint ; mais il

118 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

les recherchoit pour faire le bien , & non par ambition.

A l'âge de cinquante-cinq ans , il devint premier ministre dans le royaume de Lon , sa patrie. Tout prit bientôt une face plus heureuse sous sa direction ; mais à peine le bonheur public étoit-il commencé , que ce ministre philosophe perdit sa place , par la raison même qu'il faisoit le bien. Il fuit en pleurant sur sa malheureuse patrie , erre malheureux de royaume en royaume ; mais l'insulte & l'humiliation ont beau s'attacher à ses pas , la vertu bannie & proscrite en lui , n'en est que plus respectable. Il meurt à l'âge de soixante-treize ans , en prononçant ces mémorables paroles : » Les rois » n'observent pas ce que j'enseigne , aucun » d'eux ne sent mes principes , il ne me reste » plus qu'à mourir. «

Après sa mort , on lui a prodigué tous les honneurs , excepté l'adoration pure. Tous ceux qu'on reçoit docteurs sont examinés sur ses livres. L'empereur donne le titre de disciple de Confucius aux premiers mandarins pour les honorer. On ne lui a pas bâti des temples , mais des maisons qui sont comme des académies. Enfin , tout l'empire lui rend hommage dans sa famille , qui existe encore.

Sur tout cela M. Levesque mérite beaucoup de louanges. Le choix des pensées est très-heureux. Quant au style , il est vif , pur , rapide & ferré , cependant très-convenable à son sujet ; mais il a peut-être un peu trop employé son laconisme dans le précis de la philosophie des

Chinois, ainsi que dans la vie de Confucius. On sent bien qu'il étoit nécessaire de conserver dans le tout une juste analogie, & qu'il n'y falloit point de disparate; mais sans tomber dans cet inconvénient, il étoit possible d'y mettre moins de roideur & de concision, d'y faire entrer quelques détails, même en observant la même brièveré. Ainsi, l'auteur auroit eu le mérite de varier davantage ses couleurs; & le lecteur n'auroit pas eu occasion de remarquer qu'une pareille maniere d'écrire rendroit la lecture trop tôt fatigante.

Il est des choses dont il ne faut point parler ou qu'on doit éclaircir. Par exemple, il est dit dans la vie de Confucius, *que son pere, illustré personnellement par les premieres magistratures, descendoit de l'avant-dernier empereur, de la dynastie des Chang.* Et voici ce que ce philosophe dit de lui même dans la 138e. pensée : *Né dans une condition obscure, élevé dans l'humiliation, j'ai eu pour maître le malheur, & il m'a beaucoup appris.*

Voilà une contradiction très frappante en apparence, qui arrête & surprend le lecteur, & qui auroit été suffisamment résolue dans un abrégé aussi court, en ajoutant que cette contradiction n'étoit qu'apparente; attendu qu'une autre dynastie étoit sur le trône, & que les princes du sang à la Chine ne sont presque considérés qu'autant qu'ils exercent de grands emplois, soit dans le civil, soit dans le militaire; sans quoi, après deux ou trois générations, ils rentrent dans la foule, & ne vivent plus que comme particuliers.

Il est dit encore dans la même vie, que la polygamie est permise à la Chine; cela manque d'exactitude. Les lettres édifiantes des missionnaires, disent positivement que les Chinois ne peuvent avoir qu'une femme légitime; qu'à la vérité ils ont des concubines, ce qui est regardé comme une licence.

Peut-être encore M. Levesque auroit-il pu suivre un meilleur ordre dans la disposition de ses pensées. Mais ces remarques critiques se réduisent à très-peu de chose, & le public lui doit beaucoup de reconnoissance pour un recueil aussi bien fait en général, & aussi précieux à la raison que profitable à la morale, dont le mérite est au moins orné, sinon relevé par la beauté du papier d'Annonai, & par tout ce qui tient à la typographie, dans laquelle M. Didot se distingue de plus en plus.

(*Mercur de France.*)



ORPHÉE sur les bords du Tanaïs, chante les voyages d'un jeune prince destiné à l'empire du Nord. Idylle grecque avec la traduction française ; par M. CHIVOT, professeur de belles-lettres en l'université de Paris, au college de Montaigu. A Paris, de l'imprimerie de Didot l'aîné, 1782.

LA fiction est l'ame de la poésie : le secours de l'imagination est sur-tout nécessaire pour rassembler des idées anciennes, & donner à des sujets usés une grace nouvelle : depuis que les poètes sont en possession de louer les princes, toutes les formules d'éloges sont épuisées : heureux ceux qui peuvent renfermer leurs louanges dans quelque cadre ingénieux, & les présenter sous une forme neuve & piquante ; c'est ce que M. Chivot a déjà fait avec succès dans plusieurs petites pieces fort agréables. S'il veut chanter les voyages de l'empereur en France, c'est l'aigle qui cherche Jupiter ; s'il veut déplorer la mort de l'impératrice Marie-Thérèse, c'est le grand-prêtre de Memphis qui rend compte au peuple assemblé des actions d'une reine d'Egypte : aujourd'hui qu'il s'agissoit du voyage du comte & de la comtesse du Nord en France, le poète suppose qu'Orphée, sur les bords du Tanaïs, déplore l'absence du prince & de la princesse, & qu'ensuite il se console

lorsque la Renommée lui apprend que ces deux illustres époux sont en France.

Cette idylle a donc deux parties : dans la première , Orphée exprime sa douleur & ses regrets ; dans la seconde , il décrit l'accueil que reçoivent en France le prince & la princesse , sans doute par le privilège qu'ont les poètes de voir ce qui se passe dans tout l'univers.

Chaque couplet de la première partie est terminé par ce refrain : *Inspire-moi , Calliope , inspire à ton fils des chants conformes à sa douleur*. La seconde partie a pour refrain : *Cesse , ô Calliope ! cesse d'inspirer à ton fils des chants tristes & lugubres*. Ces formules antiques , imitées de *Théocrite* , ont une grace & une suavité particulière.

Les plaintes d'Orphée sont pleines de la poésie la plus riche , & dignes de la réputation du chantre de la Thrace ; on croit vraiment entendre le fils de Calliope : rien n'est plus poétique que cette description de l'aurore boréale.

» La fille du Soleil , ce superbe ornement
 » des nuits boréales , a déchiré de ses doigts
 » de rose sa robe éblouissante. Elle a couvert
 » d'un sombre voile , cette couronne où bril-
 » lent toutes les nuances des fleurs , tous les
 » feux de l'escarboucle ; & , tristement assise
 » au milieu des nues , elle a maintenant ap-
 » pris , ainsi que l'Aurore sa sœur , à répandre
 » des larmes. «

La seconde partie réunit aux charmes de la poésie un intérêt national beaucoup plus tou-

chant ; c'est-là que le poëte répand avec profusion les traits les plus ingénieux & les plus délicats , & mêle avec adresse , à l'éloge du comte & de la comtesse du Nord , celui de notre monarque & de son auguste épouse.

» Maintenant il est à la cour d'un roi de
 » son âge , l'hôte & le modele des princes ,
 » la terreur de ses ennemis , les délices de ses
 » alliés , qui , nouveau Jupiter , tonne sur le
 » vaste océan ; tandis que son épouse , riante
 » Junon , répand sur la terre la joie & la sérénité. Cesse , ô Calliope , cesse d'inspirer à
 » ton fils des airs tristes & lugubres.

» Je les vois , ces augustes voyageurs , se
 » promener dans ce superbe jardin , mille fois
 » plus beau que le jardin des Hespérides. C'est-là
 » que fleurissent les myrtes ; c'est-là que l'olivier croît plus vigoureux sous les lauriers
 » qui l'ombragent. Là , le jeune souverain fait
 » voir ensemble , & les fleurs aimables du printemps , & les fruits mûrs de l'automne. Là ,
 » s'élève un tendre lys , rejetton chéri de Mars ,
 » que Vénus a fait éclore , que Minerve doit
 » cultiver. Cesse , ô Calliope , cesse d'inspirer à
 » ton fils des airs tristes & lugubres. «

La strophe suivante est remarquable par le tour heureux que le poëte a imaginé pour exprimer l'amour réciproque du roi pour ses sujets , & des sujets pour leur roi , & sur-tout par une allusion fine à ce zèle patriotique , que la nation vient de faire éclater.

» Là , les sujets aiment leur roi comme un
 » pere , le roi chérit ses sujets comme ses en-

» fans. Là , dans les besoins de la patrie , le
 » gracieux Amour , assis à côté du trône , im-
 » pose les tributs ; l'Amour , comme un sage
 » économe , en règle l'usage. Là , tous les cœurs ,
 » idolâtres de leur souverain , chérissent encore
 » tous les princes qui lui ressemblent : & fuf-
 » sent-ils venus des contrées les plus lointai-
 » nes , couronnés par tous les talens , accueil-
 » lis par tous les plaisirs , ils semblent voyager
 » dans leurs états. Cesse , ô Calliope , cesse
 » d'inspirer à ton fils des airs tristes & lugu-
 » bres. «

La piece est terminée par des prédictions
 aussi philosophiques que poétiques : on n'ignore
 pas que de profonds politiques ont annoncé
 que nos arts , notre politesse & nos lumières
 passeroient chez les peuples du Nord , & déjà
 l'oracle s'accomplit : Orphée prévoit les fruits
 que le jeune prince doit retirer de son voyage.

» Le souffle du froid Borée va bientôt s'a-
 » doucir : bientôt les fruits du midi , trans-
 » plantés par ses royales mains , & nourris de
 » fécondes rosées , fans oublier leur ancienne
 » mere , cesseront de craindre le voisinage de
 » l'ourse & les glaces du septentrion. Et quel-
 » que jour , ô grand prince , de nouveaux Li-
 » nus , se ranimant pour toi , chanteront les
 » merveilles de ton regne & le bonheur de
 » leur patrie. Cesse , ô Calliope , cesse d'ins-
 » pirer à ton fils des airs tristes & lugubres. «

Nous n'avons point cité le texte grec , quel-
 qu'élegant qu'il soit , parce que très-peu de
 personnes l'auroient entendu. Il est passé ce

tems où l'on embrassoit les savans pour l'*amour du grec* : nos agréables ignorans prennent le parti de mépriser ce qu'ils ne connoissent pas. Il n'en est pas moins vrai , que la langue grecque est la plus riche & la plus harmonieuse que les hommes aient jamais parlé , & qu'elle renferme les plus précieux dépôts de la littérature & des arts : quiconque voudra se rapprocher de la nature , & puiser aux sources du génie , le goût du vrai beau , doit étudier dans leur langue les ouvrages des Grecs. Plus cette connoissance est rare , plus il est glorieux à M. Chivot de braver le préjugé , & d'exposer à nos yeux les fruits de son commerce avec les anciens. Au reste , il peut faire impunément des vers grecs , puisqu'il a prouvé qu'il savoit très-bien faire des vers françois.

(*Année littéraire ; Journal de Monsieur.*)

AN essai on the demon or divination, of Socrater. *Essai sur le démon ou l'art de deviner de SOCRATE*, in-8vo. Londres, chez Payne & Son, 1782.

SOCRATE avoit-il ou n'avoit-il pas un conseiller surnaturel , un démon prophétique (*δαίμωνιον*) dont les avis l'aidoient fréquemment ? S'imaginait-il être assisté de ce génie secret , ou desiroit-il seulement le faire croire à ceux qui suivoient ses leçons ? Enfin , est-ce

une méprise , une fausse interprétation de ses paroles , une inattention à son style familier ? Ce sont des questions , qui ont été discutées par un grand nombre d'écrivains , dont quelques-uns ont avoué ne pouvoir porter un jugement décisif à cet égard. Cette idée d'ailleurs d'un compagnon surnaturel , soit mauvais esprit , comme quelques-uns des peres de l'église l'ont imaginé , soit bon esprit , comme d'autres l'ont pensé , ne peut être admise au tribunal de la raison & de la philosophie. L'auteur de ce traité (M. Nares) prétend , avec beaucoup plus de probabilité , que » les divinations de » Socrate étoient parfaitement analogues à celles » qui étoient communes de son tems , mais » que par une exactitude scrupuleuse dans ses » expressions , & probablement aussi par le » desir d'inculquer , le plus qu'il lui étoit possible , l'idée d'une providence active & sur- » veillante , il aima mieux rapporter ses divinations à leurs causes premières & originaires , les dieux , qu'aux causes secondaires , les *omen* , en qui on avoit beaucoup de confiance. En conséquence de ces notions , il » appropria au sujet une expression , qui d'abord , par la malice de ses ennemis , & ensuite par le zèle mal-entendu de ses amis , » tourna à son désavantage , comme s'il eût » prétendu avoir communication avec quelque démon familier , quoique rien ne fût plus » éloigné de ses idées. Il semble à la vérité » entendre par le génie qui l'avertissoit , quelque chose qui lui étoit particulier. Mais en

» cela il n'est rien , qui répugne aux idées des
 » connoissances prophétiques adoptées dans son
 » tems, ainsi que dans tout autre siècle ; il n'est
 » rien qui renverse ce que j'ai avancé jus-
 » qu'ici. D'après cette maniere d'envisager cette
 » matiere , on verra que dans l'histoire de cet
 » homme extraordinaire , il n'y a rien qui fa-
 » vorise l'idée vague & romanesque de ce
 » démon tutélaire ; rien qui exténue l'opinion
 » que nous avons de son exacte intégrité , &
 » de son naturel plein de franchise ; c'est une
 » conclusion qu'embrassera sans doute avec
 » plaisir tout homme , qui est ami de la philo-
 » sophie , si les argumens & les autorités de
 » cette assertion sont d'un poids solide & res-
 » pectable. «

Cette hypothese , selon notre auteur , est
 appuyée du témoignage de Xénophon , qui
 s'exprime ainsi :

» Socrate fut accusé d'avoir introduit de
 » nouvelles divinités ; cette accusation me pa-
 » roît venir de ce qu'on disoit communément
 » que la divinité (*δαίμωνιον*) se communi-
 » quoit à lui. Mais par cette maniere de par-
 » ler , il n'introduisit pas plus de nouveauté
 » que tous ceux qui croient à la divination ,
 » & qui en employant les augures & autres
 » choses semblables , ne supposent jamais la
 » connoissance de ce qu'ils desirerent dans les
 » oiseaux ou dans toute autre chose , mais qui
 » pensent que les dieux s'en servent comme
 » d'agens pour déclarer leur volonté. Telle
 » étoit l'opinion de Socrate. Mais les autres

128 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

» ne s'exprimant point avec exactitude, sou-
 » tiennent qu'ils sont avertis par les oiseaux, &c.
 » tandis qu'il avoit toujours grand soin de
 » rapporter l'avis à ce pouvoir, d'où il con-
 » cevoit comme eux qu'il provenoit réelle-
 » ment; en conséquence il disoit que la divi-
 » nité lui donnoit ce signal. *XÉNOP. MEMO-*
 » *RAB. lib. 1. cap. 1. §. 2. «*

Et ailleurs le même Xénophon fait ainsi parler Socrate :

» Comment suis-je coupable d'avoir introduit
 » de nouveaux dieux, en disant que la voix de
 » la divinité m'avertit de ce que je dois faire ?
 » Tous les hommes pensent, aussi bien que moi,
 » que la divinité prévoit l'avenir, & en donne
 » connoissance à qui elle veut. Mais la diffé-
 » rence qu'il y a entre nous sur cet article,
 » c'est qu'ils donnent cette prévoyance aux
 » oiseaux, aux *OMEN*, &c. & que je l'attri-
 » bue à la divinité. Je crois qu'en m'expri-
 » mant de cette manière, je m'explique avec
 » plus de vérité & de respect que ceux qui
 » attribuent aux oiseaux un pouvoir qui n'ap-
 » partient qu'aux dieux. *XÉNOP. Apol. Socrat.*

Plutarque, remarque notre auteur, a un passage sur le même sujet.

» Je viens à vous, dit Galaxidorus à Po-
 » lymnis, à vous qui témoignez de la sur-
 » prise de ce que Socrate, dont le mérite
 » particulier étoit d'adapter, avec la simplicité
 » la plus naturelle, la philosophie aux usages
 » de la vie humaine, n'ait pas appelé ce signe
 » un éternuement, ou un son, si c'en étoit

» un, mais dans le style de la pompe tragi-
 » que, la divinité. Au contraire, je m'éton-
 » nerois si un homme aussi parfait que Socrate
 » dans l'art de parler & dans le choix des
 » expressions, eût dit qu'un éternuement lui
 » donnoit un avis, au-lieu d'attribuer cette
 » faveur à la divinité, comme si on devoit
 » dire qu'on a été blessé par un dard, plutôt
 » qu'avec un dard, par la personne qui l'a
 » lancé, ou que le poids d'une chose quelcon-
 » que est estimé par la balance, au-lieu de
 » dire qu'il est déterminé avec la balance par
 » celui qui la tient. En effet, on ne doit point
 » attribuer l'ouvrage à l'instrument, mais à la
 » personne qui possède l'instrument & qui l'ap-
 » plique à l'usage qui lui est propre. Ainsi,
 » dans ce cas-là, le signe est l'instrument qu'em-
 » ploie le pouvoir d'où vient l'avertissement. *PLU-*
TARC. de genio Socratis, page 252, édit. de 1626.

Plutarque, dit M. Nares, fait la même dis-
 tinction que Xénophon, savoir que, quoique
 les autres attribuaient l'art de deviner aux
 dieux, ils nommoient communément les oi-
 seaux, &c. comme en étant les auteurs, con-
 fondant par-là l'instrument de la divination
 avec ses véritables agens, au-lieu que Socrate
 avoit grand soin de soutenir la dignité des
 dieux, jusques dans ses expressions, en leur
 attribuant toutes choses.

Notre auteur examine l'opinion de Platon
 sur ce sujet; il y trouve plusieurs expressions
 qui se rapportent exclusivement à son hypo-
 these. *Vid. Apol. Socr. Theages, &c.*

Il est difficile de déterminer quel étoit le véritable présage , que Socrate considéroit comme instrument dans la direction de ses affaires. Galaxidorus rapporte que c'étoit un éternuement accidentel qui le prenoit lui ou ses amis , d'un côté ou de l'autre ; & notre auteur est d'avis que c'est cela ou quelque chose de la même nature.

Apulée , philosophe platonicien , a composé un traité curieux sur le démon de Socrate. Le morceau suivant , qui en est extrait , donnera quelques éclaircissémens à cet égard , & répandra un nouveau jour sur les idées , que les anciens avoient des démons ou esprits familiers.

» Il y a certaines puissances moyennes qui
 » habitent cet intervalle aérien , qui est entre
 » le ciel & la terre , par lesquelles nos vœux
 » & nos bonnes actions parviennent jusqu'aux
 » dieux. Ces puissances , que les Grecs nom-
 » ment *δæμονες* , qui sont entre les habi-
 » tans de la terre & des cieux , portent les
 » prières & les supplications , & rapportent
 » les secours & les bienfaits , comme des es-
 » peces d'interpretes & d'ambassadeurs entre
 » les hommes & les dieux ; c'est par leur
 » ministère , comme dit Platon dans son *Ban-*
 » *quet* , qu'arrivent toutes les révélations & les
 » présages , de quelque nature qu'ils puissent
 » être , aussi bien que les divers prodiges opé-
 » rés par les magiciens ; en effet , chacun de
 » ces démons ou esprits prend soin des choses
 » concernant l'emploi qui lui est assigné , soit
 » en faisant naître des songes , en disposant

» les entrailles des victimes , en gouvernant
 » le vol ou le chant des oiseaux , en inspirant
 » les prophètes , en faisant briller les éclairs
 » dans les nues , ou en lançant la foudre ; en
 » un mot , en dirigeant tout ce qui sert à con-
 » noître l'avenir. L'on doit être persuadé que
 » toutes ces choses s'exécutent par la puis-
 » sance , la volonté & le commandement des
 » dieux , mais par la médiation & le ministère
 » des démons ; en effet , c'est par leur entre-
 » mise & leur soin qu'Annibal est menacé en
 » songe de perdre la vue ; que les entrailles
 » des victimes annoncent à Flaminius la défaite
 » de son armée ; que les augures font connoi-
 » tre à Altius Navius qu'il peut opérer un
 » prodige en coupant avec un rasoir une pierre
 » à aiguïser ; c'est par eux que certains signes
 » prédisent à quelques uns leur avènement à
 » l'empire , qu'un aigle vient couvrir la tête
 » de Tarquin l'ancien , que celle de Servius
 » paroît tout en feu ; enfin toutes les prédic-
 » tions des devins , les expiations des Etru-
 » riens , les endroits frappés de la foudre , les
 » vers des sybilles , & généralement toutes les
 » choses de cette nature , sont les ouvrages
 » de certaines puissances , qui tiennent le mi-
 » lieu entre les hommes & les dieux. Il ne
 » convient nullement à la dignité des dieux
 » célestes , qu'aucun d'entre eux représente des
 » songes à Annibal ; ôte des mains des prêtres
 » la victime , qu'immoloit Flaminius ; conduise
 » le vol des oiseaux , que consultoit Altius Na-
 » vius ; mette en vers les oracles des sybilles ;

132 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

» découvre la tête de Tarquin & la recouvre
» aussitôt, ou environne de flammes celle de
» Servius sans la brûler ; les dieux suprêmes
» ne daignent pas s'abaisser à ces occupations ;
» c'est l'emploi de ces dieux mitoyens, qui ha-
» bitent tout cet espace aérien , qui est entre
» le ciel & la terre , de la même manière que
» les animaux , qui sont ici bas , habitent des
» lieux différens , suivant la différence de leur
» nature , qui destine les uns à marcher sur
» la terre , & les autres à voler dans l'air. Puis-
» que , du consentement de tout le monde , il
» y a quatre élémens , qui divisent la nature ,
» pour ainsi dire , en quatre grandes parties ,
» & qu'il y a des animaux particuliers à la
» terre , & d'autres au feu , suivant Aristote ,
» qui assure que certains animaux ailés volent
» dans les fournaises ardentes , & passent toute
» leur vie dans le feu , naissent avec lui &
» meurent , lorsqu'il s'éteint ; puisqu'en outre
» nous voyons tant d'astres différens au-dessus
» des airs , c'est-à-dire , dans le feu élémen-
» taire , pourquoi la nature laisseroit-elle ce
» quatrième élément de l'air , qui est si vaste ,
» vuide de toutes choses & sans habitans ?
» Pourquoi ne s'engendreroit-il pas aussi-bien
» des êtres animés dans l'air que dans le feu ,
» dans l'eau & dans la terre ? Vous pouvez
» assurer que ceux qui regardent les oiseaux
» comme les habitans de l'air , se trompent
» beaucoup , puisqu'aucun oiseau ne s'élève
» plus haut que l'Olympe , la plus élevée de
» toutes les montagnes , qui , selon les géo-

» metres , n'a pas dix stades de hauteur perpen-
 » diculaire , & qu'il y a un si prodigieux es-
 » pace d'air jusqu'au ciel de la lune , où com-
 » mence le feu élémentaire. Quoi ! cet espace
 » qui s'étend depuis la lune jusqu'au sommet
 » du mont Olympe n'aura-t-il point des êtres
 » particuliers ? Cette partie de l'univers sera-
 » t-elle impuissante & inanimée ? Car si vous y
 » faites attention , les oiseaux sont plutôt des
 » animaux terrestres qu'aériens , puisqu'ils pas-
 » sent leur vie sur la terre , qu'ils y prennent
 » leur nourriture , qu'ils y reposent , & qu'ils
 » ne sont aériens , que parce qu'en volant ils
 » traversent l'air qui est voisin de la terre :
 » au reste , quand leurs ailes , qui leur servent
 » de rames , sont fatiguées , la terre est pour
 » eux comme un port où ils se reposent. Si
 » la raison exige donc évidemment qu'on con-
 » çoive qu'il doit y avoir dans l'air des êtres
 » animés , qui lui soient particuliers , il ne
 » nous reste plus qu'à examiner de quelle na-
 » ture ils sont. Ils ne sont point terrestres en
 » aucune manière , parce que leur propre
 » poids les feroit descendre en bas ; aussi ne
 » sont-ils pas ignés , de crainte que par leur
 » chaleur ils ne s'élevassent jusqu'à la sphere
 » du feu élémentaire. Formons donc des êtres
 » d'une nature mitoyenne & conforme à la
 » nature du lieu qu'ils habitent. Il faut donc
 » nous imaginer & représenter à notre esprit
 » des corps constitués , de manière qu'ils ne
 » soient pas si pesans , que ceux qui sont
 » terrestres , ni si légers que les ignés ,

» mais qui soient en quelque sorte différens
 » des uns & des autres , ou bien qui tiennent
 » de tous les deux , soit qu'ils n'aient rien de
 » commun avec eux , soit qu'ils participent de
 » la nature des uns & des autres ; ce qui à la
 » vérité est plus aisé à concevoir ainsi que de
 » l'autre maniere.

» Il faut donc que les corps de ces démons
 » aient en même tems quelque pesanteur qui
 » les retienne , pour n'être pas élevés en
 » haut , & quelque légèreté qui les soutienne
 » pour ne pas tomber en bas. Mais afin que
 » vous ne pensiez pas que j'invente des cho-
 » ses incroyables à la maniere des poètes , je
 » commencerai par vous donner un exemple
 » de cet équilibre. Les nuées sont à-peu-près
 » semblables à la légèreté des corps de ces dé-
 » mons ; si elles n'avoient aucune pesanteur ,
 » on ne les verroit jamais , comme nous les
 » voyons fort souvent , abaissées au-dessous du
 » sommet d'une haute montagne , l'environner
 » comme une espece de collier. Au reste , si
 » leur densité & leur pesanteur étoit telle qu'elle
 » ne fût tempérée par aucune légèreté qui les
 » soutint , il est certain que d'elles-mêmes elles
 » tomberoient violemment contre terre , ainsi
 » que pourroit faire une pierre ou une masse
 » de plomb. On les voit suspendues & mo-
 » biles dans cette mer aérienne , aller de côté
 » & d'autre , suivant qu'elles sont poussées par
 » les vents , changeant peu-à-peu de figure à
 » mesure qu'elles s'approchent ou qu'elles s'é-
 » loignent ; car si elles sont trop pleines d'eau ,

» elles s'abaissent pour produire de la pluie.
 » Ainsi plus les nuages sont chargés d'humidi-
 » té , plus on les voit noirs & épais s'appro-
 » cher doucement de la terre , & moins ils en
 » sont chargés , plus on les voit brillans , &
 » tels que des flocons de laine s'élever ra-
 » pidement en haut. N'entendez-vous point ce
 » que Lucrece dit si élégamment au sujet du
 » tonnerre , liv. 6.

Principio tonitru quatuntur cœula cœli
Propterea quia concurrunt sublime volantes
Ætheriæ nubes , contra pugnantibus ventis.

» Si les nuées qui proviennent de la terre
 » & qui y retombent , volent dans les airs ,
 » que pensez-vous des corps des démons , qui
 » sont d'une matiere infiniment plus subtile &
 » moins condensée ? Ils ne sont point compo-
 » sés de la matiere noire & impure dont les
 » nuages sont formés , mais du plus clair , du
 » plus fluide , & du plus pur de l'élément de
 » l'air ; ce qui fait qu'il n'est pas aisé à aucun
 » homme de les voir , à moins qu'ils ne se
 » rendent visibles par l'ordre des dieux , parce
 » que leurs corps n'ont aucune solidité terref-
 » tre , qui occupe la place de la lumiere , &
 » qui puisse s'opposer à nos yeux , & où les
 » rayons de notre vue , venant à heurter , s'ar-
 » rêtent nécessairement. Ils sont au contraire
 » d'une matiere rare , brillante & subtile , de
 » maniere que ces mêmes rayons les pénètrent
 » à cause de leur peu de densité , que leur
 » éclat nous éblouit , & que nos regards ne

136 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» peuvent avoir de prise sur eux à cause de
» la subtilité de la matiere , dont ils sont for-
» més. C'est ainsi que la Minerve d'Homere,
» descend par l'ordre de Junon , au milieu des
» Grecs , pour modérer le courroux d'Achille :

Soli perspicua , ast aliorum nemo tuetur

» Visible pour elle seule , elle n'est apperçue de personne.

» De même dans Virgile , Juturne se trouve
» au milieu d'une nombreuse armée pour se-
» courir son frere.

..... Miscetque viris , nec cernitur ulli.

Elle s'enfonce parmi les soldats , sans être apperçue de
personne.

. ,

» Les poètes feignent qu'il y a des dieux
» du nombre de ces démons , qui ont de la
» haine pour certaines personnes , & de l'ami-
» tié pour d'autres. Ils prétendent qu'ils don-
» nent aux unes de l'élévation dans le monde ,
» & les rendent heureuses , qu'ils abaissent les
» autres , & les accablent de revers. Il s'en-
» suit de-là que ces dieux sont susceptibles de
» pitié , de colere , de tristesse & de joie , qu'ils
» éprouvent les divers changemens de l'esprit
» humain , & qu'ils sont exposés à tous les ora-
» ges de cette mer tumultueuse de pensées ,
» où flottent notre cœur & notre esprit. Ces
» troubles & ces tempêtes sont bien opposées
» à la tranquillité des dieux célestes , car tous
» les habitans des cieux ont toujours l'esprit
» dans le même état , & dans une perpétuelle

» égalité ; il n'est jamais ébranlé de sa situation
 » ordinaire, ni par la douleur, ni par le plaisir,
 » & jamais son éternelle & permanente
 » disposition n'est sujette à aucun changement
 » subit, soit par l'impression de quelque puissance
 » étrangère, parce que rien n'est plus
 » puissant que dieu. En effet, comme celui qui
 » change d'un premier état à un autre meilleur,
 » peut-il être estimé parfait, d'autant plus principalement
 » qu'il n'y a personne, qui, par son
 » propre choix, prenne une nouvelle situation,
 » à moins qu'il ne soit las & ennuyé de celle
 » où il étoit auparavant ; car ce changement
 » d'action ne peut point avoir son effet sans
 » la destruction de ce qui le précédoit. C'est
 » pourquoi dieu ne doit faire aucune fonction
 » temporelle, soit en donnant du secours, ou
 » en marquant de l'affection. Ainsi il ne doit
 » ressentir ni la colère ni la pitié ; il ne peut
 » être agité ni par la tristesse, ni par la joie ;
 » mais libre & dégagé de toutes les passions
 » de l'esprit, rien ne peut jamais l'affliger, ni
 » le réjouir, & il n'est point sujet à avoir aucun
 » desir, ou aucune aversion subite pour
 » quoi que ce puisse être. Mais toutes ces choses
 » & autres semblables, conviennent à l'état
 » mitoyen des démons.

»
 » Pour donner une définition exacte, on peut
 » dire que les démons sont des êtres animés,
 » dont l'esprit est raisonnable, l'ame passive,
 » le corps aérien, & la durée éternelle. . .
 »

138 L'ESPRIT-DES JOURNAUX ;

» Une bonne inspiration est un bon démon ;
 » & les bienheureux sont appelés gens dont
 » le démon est bon , pour signifier que leur
 » ame est douée de toutes sortes de vertus.
 » C'est ce que j'appelle *génie*, sans pouvoir ré-
 » pondre pour cela que ce terme réussisse ; je
 » l'appelle ainsi , parce que ce génie , qui n'est
 » autre chose que notre ame , quoiqu'il soit
 » immortel , est en quelque sorte engendré (*)
 » avec nous ; de sorte que cette impression dont
 » nous nous servons communément, *je vous*
 » *conjure par votre génie & par vos genoux que*
 » *j'embrasse*, me paroît rendre parfaitement l'i-
 » dée que nous avons du rapport & de l'u-
 » nion étroite de notre ame avec notre corps,
 » dont l'assemblage nous fait ce que nous
 » sommes.

» Nous appelons encore démon dans une
 » autre signification , cette même ame affran-
 » chie & délivrée des liens du corps , quand
 » le cours de notre vie est fini. C'est ce que
 » les anciens latins ont nommé *Lemures*. Entre
 » ces derniers , ceux qui prennent soin de
 » leur postérité , s'attachent au gouvernement
 » de nos familles , & y entretiennent la paix
 » & la tranquillité , s'appellent *Lares* ou dieux
 » domestiques. Ceux qui au contraire, pour avoir
 » mal vécu sur la terre , n'ont aucune demeure
 » certaine, & qui condamnés à une vie errante &
 » vagabonde, n'ont d'autre emploi , que d'ef-

(*) *Genius à Gignendo.*

» frayer les bons & de tourmenter les méchans ;
 » ceux-là sont appellés *Larves* ou *Fantômes*.

»
 » Mais cette distinction regarde les ames, qui
 » ont autrefois habité des corps humains ; car
 » il y a des dieux d'une autre espece , & pour
 » le moins en aussi grand nombre, qui les sur-
 » passent de beaucoup en dignité, & qui ayant
 » toujours été affranchis des entraves & des
 » liens du corps mortel, ont une puissance plus
 » étendue.

» Dans cette nombreuse troupe de génies su-
 » blimes, Platon prétend que chaque homme
 » a le sien, arbitre souverain de sa conduite,
 » toujours invisible & assidu témoin, non-
 » seulement de ses actions, mais de ses plus
 » secretes pensées ; & quand après la mort,
 » nous paroissions en jugement devant les dieux,
 » c'est ce même génie, à la garde duquel
 » l'homme fut confié, qui s'en saisit pour le
 » conduire devant son juge, & là présent aux
 » discours que nous faisons pour notre défen-
 » se, il nous répond, quand nous faisons quel-
 » que mensonge, il jure par nous, quand nous
 » disons la vérité, & c'est sur son témoignage
 » que notre sentence nous est prononcée. . . .

»
 » Il ne faut donc pas s'étonner, que So-
 » crate, cet homme merveilleux, à qui Apol-
 » lon même donna le nom de sage, ait connu
 » son génie, & qu'à force de le cultiver, il
 » s'en soit fait non-seulement un gardien fidele,
 » mais, pour ainsi dire, un compagnon, & un

» ami familier , qui a détourné de lui tout ce
 » qu'il en falloit éloigner , lui a fait deviner
 » tout ce qu'il devoit prévoir , & l'a instruit de
 » tout ce qu'il devoit connoître ; de sorte que
 » dans les choses où la sagesse humaine est en
 » défaut , l'inspiration lui tenoit lieu de pru-
 » dence , & décidoit en un moment ce que
 » les plus mûres délibérations n'auroient pu dé-
 » cider.

» Socrate , quand le secours de la prudence
 » ordinaire lui manquoit , se laissoit conduire
 » à la vertu divinatrice de son génie , lui obéis-
 » soit promptement & avec ponctualité ; ce
 » qui lui attiroit d'autant plus la bienveillance
 » de ce démon favorable ; & de ce que ce
 » démon ou génie arrêtoit ordinairement So-
 » crate dans quelques-unes de ses entreprises ,
 » & ne le pouffoit jamais à aucune , il est fort
 » facile d'en rendre la raison. C'est que Socrate ,
 » le plus parfait des hommes , & le plus exact
 » à remplir ses devoirs , n'avoit jamais besoin
 » d'être excité , mais souvent d'être détourné
 » de ses entreprises , lorsqu'elles l'exposaient à
 » quelque péril imprévu , afin qu'il se tint sur
 » ses gardes , & qu'il les abandonnât pour les
 » reprendre une autre fois plus sûrement , ou
 » pour les conduire d'une autre manière. Dans
 » ces occasions , il disoit qu'une certaine voix
 » divine se faisoit entendre à lui ; ce que Pla-
 » ton rapporte expressément , afin qu'on ne
 » s'imagine pas que sa prévoyance ne fût que
 » l'effet de l'observation , qu'il auroit faite des
 » paroles des hommes , qui auroient frappé

» par hafard fes oreilles; car s'étant un jour
 » trouvé avec Phedre , dans un lieu hors de
 » la ville & fans témoins, dans le tems qu'il
 » étoit à l'ombre d'un arbre épais, il entendit
 » une voix qui l'avertit de ne point traverser
 » les eaux du fleuve Iliffus, avant qu'il eût
 » appaifé la colere de l'Amour, en fe rétrac-
 » tant de ce qu'il avoit avancé contre lui.
 » D'ailleurs s'il eût écouté les confeils des hom-
 » mes, & les préfages ordinaires, il auroit
 » fouvent été déterminé à agir comme il ar-
 » rive à ceux qui, par excès de timidité, con-
 » fultant moins leur propre penfée que les con-
 » feils des deyins, vont de rue en rue, écou-
 » tant les uns & les autres, & penfent pour
 » ainfi dire, plutôt des oreilles que de l'efprit.
 » Mais de quelque façon qu'on l'entende, il
 » eft certain que ceux qui confultent ces de-
 » vins, quelque confiance qu'ils aient en ce
 » qu'ils écoutent, n'entendent pourtant que la
 » voix d'un homme, au lieu que Socrate ne
 » dit pas fimplemēt qu'il entendoit une voix,
 » mais que c'étoit une certaine voix divine,
 » ce qui marque qu'il ne s'agiffoit point d'une
 » voix ordinaire, puifque, fi cela étoit, il ne
 » diroit pas *une certaine voix*, mais feulement
 » *une voix* ou *la voix de quelqu'un en particu-*
 » *lier.*
 » Certainement je croirois que ce n'étoit pas
 » fimplemēt par la voix, mais encore par
 » des fignes vifibles, que fon génie fe mani-
 » feftoit à lui. Je ne
 » doute point que plufieurs de ceux, qui m'é-

» content n'aient quelque peine à me croire
 » sur ma parole, & que la figure de ce dé-
 » mon, qui se faisoit souvent voir à Socrate,
 » ne leur paroisse quelque chose de trop mer-
 » veilleux. Mais Aristote, qui, ce me semble,
 » est d'une autorité suffisante, leur répondra
 » pour moi, que les pithagoriciens étoient éton-
 » nés toutes les fois qu'ils entendoient quel-
 » qu'un affurer qu'il n'avoit jamais vu de gé-
 » nie. Or, si cette faculté peut être accordée
 » à quelques-uns, pourquoi Socrate ne l'au-
 » roit-il pas eue, plutôt qu'un autre, lui qui,
 » par la grandeur de sa sagesse, égalait en
 » quelque sorte les dieux. Car rien n'approche
 » tant de la divinité, qu'un mortel parfaitement
 » bon, parfaitement sage, & qui par sa vertu
 » surpasse autant les autres hommes, qu'il est
 » lui-même surpassé par les dieux immortels. «

Si l'ouvrage de M. Nares a une seconde
 édition, comme il n'en faut pas douter, il fe-
 roit à désirer qu'il insérât tout au long dans son
 texte, les remarques & les citations qu'il indi-
 que au bas des pages. On ne peut refuser des
 éloges à l'auteur, pour les recherches savantes
 qu'il a été obligé de faire.

(*Critical Review.*)

De l'influence des affections de l'ame dans les maladies nerveuses des femmes ; avec le traitement qui convient à ces maladies ; par M. DE BEAUCHENE , docteur en médecine de l'université de Montpellier , & médecin de MONSIEUR , frere du roi. A Montpellier ; & se trouve à Paris , chez Méquignon l'aîné , libraire , rue des Cordeliers. In-8vo. de 207 pages.

L'EXPÉRIENCE, le raisonnement, l'observation constante, ont prouvé, de la maniere la plus évidente, que les affections de l'ame ont une prodigieuse influence sur l'état physique du corps, sur sa santé, sur ses maladies, en un mot, sur toute son économie ; mais, d'un autre côté, il est tout aussi bien démontré, que la disposition du corps n'influe pas d'une maniere moins marquée sur les affections de l'ame.

On ne peut guere douter qu'un homme ou une femme qu'on supposeroit parfaitement organisés, d'une santé ferme & vigoureuse, & ne suivant dans leur maniere de vivre que l'inspiration de la nature, ne fussent spirituels, actifs, laborieux, gais, courageux, exempts des passions mélancoliques ou tumultueuses qui bouleversent toute l'économie animale, que ces êtres privilégiés, en un mot, ne fussent à l'abri de toutes ces cruelles maladies qui empoisonnent les plus belles vies & le plus bel âge,

& auxquelles on a donné le nom de *vapeurs* & de *maladies de nerfs*.

Il résulte de-là que les affections de l'ame & celles du corps sont, comme par une espece de ligne circulaire dont on ne peut trouver ni le commencement ni la fin, réciproquement les causes & les effets les unes des autres; ensorte qu'on ne peut traiter des unes sans traiter des autres, & que deux ouvrages bien faits, dont l'un auroit pour titre, *de l'influence des affections du corps sur les maladies nerveuses*, & l'autre, *de l'influence des affections de l'ame sur les maladies nerveuses*, comme celui de M. de Beauchene, ne seroient, à proprement parler, qu'un même ouvrage. Aussi M. de Beauchene parle-t il autant & avec raison dans l'ouvrage dont nous nous occupons, des maladies, des dispositions physiques du corps, du régime, &c. que des affections de l'ame comme cause des vapeurs. » Les passions, dit-il, les affections » de l'ame ne sont pas toujours la cause des » affections vaporeuses, c'est souvent dans le » désordre matériel qu'il faut la chercher..... » Si j'osois me permettre de faire un reproche » aux femmes, de la vie qu'elles menent dans » les grandes villes, je leur dirois que l'emploi qu'elles font du tems est presque toujours » une contradiction que la nature effuie.

» Le jeu, les spectacles, les bals, les fêtes » réussissent souvent mal à les distraire & à » les amuser; il n'y a de plaisir réel & sans » danger que lorsqu'il est un besoin de la nature....

» Mais

» Mais dans les salles de spectacles où les
 » femmes courent se renfermer , elles y rés-
 » pirent à peine ; (& encore n'est-ce qu'un mau-
 » vais air) elles y déploient tous les efforts
 » de leur ame , & la commotion qu'en reçoivent
 » leurs organes , détruit profondément
 » leur équilibre ; la preuve en est les vapeurs
 » dont elles sont si souvent attaquées , même
 » long-tems après la représentation de ces tra-
 » gédies dont les catastrophes sont si terribles.

» Le repos de l'ame & du corps est inter-
 » rompu ; le jour fuit , & la nuit s'écoule ,
 » sans que son calme , qui se répand sur toute
 » la nature , ait étendu sa douce influence sur
 » celles qui en avoient un besoin si pressant. »
 M. de Beauchene oppose au tableau de la vie
 de Paris , celle d'une femme qui habite la cam-
 pagne. » Elle n'est jamais oisive , dit-il ; elle
 » n'a jamais le tems de former des desirs :
 » après le travail , elle a besoin de repos ;
 » après le repos , vient le besoin du travail ,
 » & le travail est un plaisir pour les hommes
 » robustes ; au travail succede l'appétit , &
 » après le repas , qu'il rend délicieux , de nou-
 » veaux exercices rendent la digestion facile.
 » Les jours de repos , à la campagne , seroient
 » des jours de fatigue pour les habitantes de
 » nos villes. Le matin , des devoirs appellent
 » au village ; le soir il faut danser dans la grange
 » ou sous un ormeau. »

» L'homme a reçu de la nature un pen-
 » chant invincible vers le mouvement & l'ac-
 » tivité ; l'usage , ce tyran des grandes villes ,

» contraire ce penchant , en condamnant les
 » femmes à ne vivre que pour ce qu'on ap-
 » pelle le plaisir ; & ce plaisir n'en est plus
 » un lorsqu'il est séparé des travaux journa-
 » liers ; ils devient habitude , fatigue , lorsqu'il
 » cesse d'être un besoin , & les femmes sont
 » réduites à en chercher de nouveaux dans les
 » ressources inépuisables de l'émigration. Plus
 » l'imagination travaille , plus elle devient fé-
 » conde ; mais plus elle affoiblit aussi les orga-
 » nes qu'elle maîtrise , &c. »

M. de Beauchene divise les maladies nerveuses en trois especes , dont le caractère est assez distinct & séparé , pour être facilement aperçu dans la pratique , & indiquer un traitement différent.

Il nomme la premiere espece , *maladie nerveuse avec matiere & lésion organique*. Ses causes sont un tempérament bilieux , flegmatique , des amas d'humeurs , avec des lésions particulieres dans les visceres du bas ventre ; son siege est constamment dans les premieres voies. Tous les symptômes annoncent en effet que ces organes sont primitivement affectés. C'est dans cette sorte de maladie vaporeuse que l'imagination , les passions & les affections de l'ame ont le moins d'empire. L'ame est quelquefois tourmentée ; mais c'est toujours le désordre matériel qui la trouble. Les maladies mélancoliques & hypochondriaques des hommes , rentrent dans cette espece de maladie de nerfs.

Suivant l'auteur , la seconde espece de maladie vaporeuse est particuliere aux femmes ,

& il la nomme *hystérique*. Elle est absolument différente des autres ; dans celle-ci la matrice est le seul organe primitivement affecté.

Enfin la troisième espèce de maladie de nerfs est avec relâchement des solides & dégénération des humeurs ; ses causes , suivant M. de Beauchene , sont un tempérament sanguin flegmatique , des passions malheureuses , &c. &c. Les symptômes de cette maladie semblent affecter davantage le moral que le physique. L'ame est souvent tourmentée par des idées noires & mélancoliques ; le pressentiment & la crainte la troublent quelquefois : il semble qu'elle recherche tout ce qui peut l'affliger , & qu'elle ne puisse se débarrasser du sombre nuage qui l'environne. Le physique paroît affoibli & l'est en effet ; toutes ses opérations sont mal prononcées ou mal achevées ; la langueur s'étend sur tous les mouvemens , & porte son caractère dans tout ce qui arrive dans cette malheureuse maladie.

Quoique ces divisions des maladies de nerfs ; établies par M. de Beauchene , soient justes en général , elles ne sont dans le fait que très-rarement bien distinctes , & , excepté les affections purement hystériques , auxquelles les hommes ne sont point sujets , elles se trouvent presque toujours confondues & participantes les unes des autres ; c'est ce qui rend leur diagnostique & leur traitement si difficiles.

Les méthodes générales qui conviennent pour prévenir & pour guérir ces maladies , sont , à la vérité , assez bien connues ; elles ont été sa-

vainement exposées dans les écrits des grands médecins qui se sont occupés spécialement de cet important objet, tout récemment dans les excellens ouvrages de M. Tissot, & en particulier dans celui de M. de Beauchene, dont nous donnons une idée; mais il n'en est pas moins vrai que, sur-tout lorsque ces maladies sont parvenues à un certain degré, le plus habile médecin ne peut espérer de les traiter avec succès, à moins qu'il ne connoisse parfaitement le physique & le moral du sujet auquel il a affaire. Or, cette connoissance parfaite est aussi rare qu'elle est nécessaire, elle est en même-tems très difficile, elle exige beaucoup de tems & d'observations, & la plus grande sagacité de la part du médecin, la confiance la plus entière de la part du malade; aussi l'opiniâtreté si ordinaire de ces maladies, & le peu de succès de leur traitement, n'ont rien qui doive étonner.

Mais ces vérités affligeantes, loin de rebutter ceux qui consacrent leur vie au soulagement de leurs semblables, doivent au contraire augmenter leur zele, & l'on ne peut que savoir gré aux médecins qui, comme M. de Beauchene, publient leurs vues, leurs idées & sur-tout leurs observations sur des objets si importants. Quoique la plupart des conseils utiles dont son ouvrage est rempli, soient assez connus des médecins, il en est beaucoup qu'on ne sauroit trop répéter, sur-tout pour les gens du monde, qui souvent, faute de connoître les suites funestes d'un mauvais régime, s'ex-

posent à être malades & malheureux toute leur vie. C'est principalement sous ce point de vue que le livre de M. de Beauchene nous paroît utile & estimable ; l'attention qu'il a eu d'en écarter presque toutes les épines de la science, jointe à un style qui ne manque point de chaleur ni même d'élégance, le rendent propre à être lu avec profit & intérêt par tout le monde, & principalement par les personnes que leur état & leur opulence exposent le plus à devenir les victimes des maladies nerveuses ou vaporeuses de tous les genres.

(*Journal des savans ; Mercure de France ; Journal de Paris.*)

LA LÉVITE CONQUISE, poëme en deux chants, par M. DE LAMONTAGNE.

» *This even Belinda may vouchsafe to view.* Peut-
 » être Bélinda elle-même daignera lire mon ou-
 » vrage. « *Boucle de cheveux enlevée.* Chant I..

A Paris, chez la veuve Ballard & fils, rue des Mathurins, 22 pages in-8vo. Prix, 1 liv. 4 sols.

C E poëme est le premier ouvrage d'un jeune homme ; c'est une raison à la fois pour le critique d'être indulgent & sévère. A cet âge, celui qui est né avec du talent se corrige de ses défauts aussi-tôt qu'il les apperçoit, & c'est :

pour cela qu'il faut les lui faire sentir. Il ne s'agit donc point de savoir si le jeune homme qui paroît pour la première fois sur le théâtre orageux de la littérature, a fait un bon ouvrage, mais s'il annonce du talent. On ne parvient guère à cet âge qu'à la perfection de la médiocrité, & l'on pourroit établir presque comme une règle générale, que celui qui, jeune encore, débute par un bon ouvrage, n'en fera jamais de meilleur.

On voit, par le titre & par l'épigraphe de ce poëme, que M. de Lamontagne s'est proposé la *Boucle de cheveux enlevée* de Pope pour modèle; mais avec le même esprit & le même talent, avec une égale connoissance du monde & de son art, M. de Lamontagne n'auroit pas pu atteindre aux beautés variées & piquantes de son modèle. Le sujet est fort peu de chose sans doute dans ce genre; mais il faut pourtant qu'il produise une action qui amène & des incidens, & des caractères, & des tableaux, où l'imagination du poëte puisse répandre ses richesses, où des fictions originales & inattendues servent de cadre à des peintures de nos mœurs, de nos travers. Le poëte doit faire voir le monde qui est sous nos yeux dans un monde créé sous ses pinceaux; mais si l'action n'est rien, il sera difficile d'y attacher tant de choses d'une manière naturelle. Le poëte sera stérile ou bizarre. Il paroît que M. de Lamontagne n'a pas assez compris combien un fonds heureux étoit nécessaire aux productions de l'esprit. Il est beau de créer tout

de rien ; mais l'action d'un poëme est la première chose que doit créer le poëte. Celle de la *Lévite conquise* , est trop peu de chose pour qu'il ait été possible à M. de Lamontagne d'y montrer tout ce qu'il peut avoir de talent.

Zulmé, au sortir de l'un de nos spectacles ; rentre chez elle pour attendre son amant ; son amant n'arrive point ; elle craint d'avoir paru moins belle à ses yeux ; elle imagine que peut-être sa parure n'aura pas assez fait ressortir ses charmes ; elle invoque la déesse de la mode , quoique peut-être le desir de plaire & de ranimer les feux de son amant eût pu l'inspirer aussi-bien qu'une divinité. La déesse ne descend point à la voix d'une mortelle , mais elle lui envoie un génie : on ne fera point étonné de voir des génies au service de la déesse de la mode. Ce génie , qui a la mine d'un François & un surtout à l'angloise , promet à Zulmé que tous ses vœux vont être remplis , que le temple de la mode va s'ouvrir à ses yeux , & qu'elle enrichira l'univers d'une robe nouvelle. Elle monte avec lui sur un char de couleur puce , attelé d'un griffon , & ils vont au temple de la déesse. Voilà le premier chant. Au second, elle arrive au temple. *Des monstres furieux* , qu'on ne s'attendoit pas à trouver-là , veulent repousser Zulmé , & l'empêcher de prendre la Lévite , au dôme suspendue ; mais elle triomphe des monstres avec le secours des génies ; &

Les fifres , les tambours , organes de la gloire ;
Annoncent de Zulmé la brillante victoire.

152 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

On voit qu'il y a trop peu d'invention dans l'action de ce poëme , ou plutôt qu'il n'y a point d'action ; d'ailleurs , du moment que la déesse envoie un génie à Zulmé , il est trop sûr que Zulmé réussira ; elle n'a rien à craindre , rien à espérer , & on n'espère rien , on ne craint rien pour elle. Il est vrai qu'elle trouve des monstres en arrivant chez la déesse ; mais on ne voit pas comment il se trouve des monstres dans le temple de la mode. Ces monstres & ces génies des poëmes & des contes , doivent être des êtres allégoriques ; alors les caractères qu'on leur donne peignent ceux de nos vertus & de nos vices. Ces portraits , devenus un peu trop lieux communs , peuvent fournir des traits heureux à l'esprit & à l'imagination des poëtes. C'est même là que tout ce que l'imagination a de folie , & l'esprit de sagesse , s'unissent le plus naturellement ensemble. Pope & Voltaire ont donné dans ce genre des modèles parfaits ; mais les monstres du temple de la mode ne représentent rien ; aussi M. de Lamontagne n'a-t-il pas eu même l'idée de peindre leur caractère : nous croyons que le même sujet pourroit lui fournir une action plus heureuse , plus variée en incidens , plus riche en fictions morales & poétiques.

Mais il est plus important de voir comment M. de Lamontagne écrit en vers. Voici le début de son poëme.

Je chante une beauté qui , d'un peuple volage ,
Par un nouveau costume enchaînant le suffrage ,
Aux regards des François , la première a montré.

Des enfans de Lévi l'habillement sacré.
 A travers les dangers qui menaçoient sa tête,
 De ce trophée antique elle fit la conquête,
 Et jouissant après de son triomphe heureux,
 Dans le Palais-royal attira tous les yeux.
 Je chante, quoiqu'ici je ne fasse qu'écrire,
 Mais la plume en nos mains est toujours une lyre;

Ces vers n'ont rien de très-remarquable par
 l'expression & par l'idée; mais les quatre pre-
 miers annoncent une oreille sensible à l'har-
 monie, & les deux derniers sont d'un homme
 d'esprit.

Dans cette vaste enceinte, où de tristes remparts,
 De Paris autrefois formoient les boulevards,
 Où brille maintenant la pompe enchanteresse
 Des superbes réduits qu'habitent la mollesse;
 Le luxe, ami des arts, fit un temple à l'amour;
 Sans regretter Paphos Vénus y tint sa cour.
 Simple, mais élégant, on voit l'ordre ionique
 Régner dans tout l'éclat de sa noblesse antique.
 La pierre qu'avec art le ciseau sut dompter,
 Prend la forme des fleurs & semble végéter;
 Les murs de ce jardin, revêtus d'un treillage,
 D'arbrisseaux toujours verts, étalent le feuillage.

.....
 Ces vases sont chargés des doux présens de Flore,
 Des figures de plâtre ornent ces lieux encore.
 Que vois-je ? C'est Janot, sa lanterne à la main.
 Janot ! heureux Janot ! jouis de ton destin.
 Homère est mort de faim sans avoir vu sa gloire;
 Tu te vois immortel.

Ces derniers vers sont charmans. Ce rap-
 prochement de la gloire de Janot & de la mort

d'Homere est très heureux. *Tu te vois immortel*, est aussi une fort belle expression ; elle n'est pas neuve, il est vrai. On se souvient que M. Ducis, dans son discours de réception à l'académie françoise, avoit dit, en parlant de Voltaire, qu'il avoit assisté à son immortalité. Plin-le jeune, qu'on ne connoît guere que comme un auteur agréable, & qui cependant, ami de Tacite, s'exprime quelquefois avec autant d'énergie & de profondeur que l'auteur des annales & des histoires de l'empire Romain, Plin se sert aussi de la même expression précisément. Il ne faut pas en conclure que M. Ducis l'ait empruntée de Plin ; les belles idées & les belles expressions naissent en foule dans son discours ; & quand on écrit ainsi, on n'a besoin de rien emprunter à personne. Mais c'est quelquefois une chose intéressante & curieuse de rechercher l'origine & l'histoire, pour ainsi dire, de ces mots qui enrichissent les langues. On suit une expression de pays en pays, on la voit remonter de siècle en siècle, du nôtre à celui de Louis XIV, de celui-ci au siècle de Léon ou d'Auguste, du siècle d'Auguste à celui de Périclès, & du siècle de Périclès à Homere, qui, seul au sommet & à l'origine de tous ces siècles de talens & de lumieres, a versé abondamment les richesses de son génie sur tous les pays & sur tous les siècles. Tout se tient, comme on voit. Janot a rappelé Homere à M. de Lamontagne, & un hémistiche de la *Lévite conquise*, nous a donné envie d'écrire l'histoire des belles expressions

de tous les siècles ; mais le précis de cette histoire nous a fait parvenir à Homere , Homere nous ramene à Janot , & Janot à la *Lévite conquise*. Nous nous retrouvons donc à notre extrait.

Les vers sur Janot ne sont pas les seuls qu'on puisse remarquer dans le morceau que nous avons cité ; il y en a d'autres qui font espérer que l'auteur peut avoir le talent de la poésie descriptive , comme ceux-ci ;

La pierre qu'avec art le ciseau fut dompter
Prend sa forme des fleurs , & semble végéter.

Nous savons bien que plus d'une fois on a fait respirer le marbre , & qu'il n'y a pas loin du marbre qui respire à la pierre qui végète ; mais l'art de rajeunir dans la poésie , dans tous les arts , est une espèce de création.

Il y a du mérite encore dans les vers où l'auteur décrit l'apparition du génie aux yeux de Zulmé.

--- Ainsi parle Zulmé ; mais sa vue éblouie
Voit pâlir tout-à-coup l'éclat de la bougie ;
Sa perruche est muette , Azor hurle d'effroi ,
L'épouvante est par-tout , & s'étend jusqu'à moi.
Deux pendules , grands dieux ! ensemble se détraquent ,
Et pour comble d'horreur les porcelaines craquent.
Un char de couleur puce , attelé d'un griffon ,
Par la fenêtre ouverte entrant dans le salon ,
Porte un jeune élégant dont la mine françoise
Fait le contraste heureux d'un surtout à l'angloise ;
Un chapeau de jockey , qu'entoure un ruban gris ,
Le coiffe largement de ses bords arrondis :
On sait que de nos jours , pour être avec décence ,

156 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

Il faut d'un maquignon avoir la ressemblance ;
 Deux boucles de harnais, forment *deux boucliers* ;
 Dont le vaste contour embrasse ses fouliers ;
 D'un bâton épineux sa main paroît armée.
 -- » Belle Zulmé, dit-il, cessez d'être alarmée ;
 » La déesse du goût va couronner vos vœux ,
 » Et son temple brillant doit s'ouvrir à vos yeux ;
 » C'est vous qui fixerez l'époque de sa gloire ,
 » De son regne par vous commencera l'histoire.
 » Venez donc sur mon char , en traversant les airs ,
 » D'une robe nouvelle enrichir l'univers. «
 -- Alors à cette belle , encore épouvantée ,
 Il offre poliment sa main droite gantée :
 Elle monte & s'assied près de son conducteur ,
 Le griffon sur ses pieds se dresse avec ardeur , &c.

On voit que M. de Lamontagne a eu nos jeunes gens sous les yeux en peignant le costume du génie de la mode ; aucun des traits n'est vague , & aucun de ceux qui sont les plus frappans n'est omis. On ne peint point ainsi sans avoir du talent.

M. de Lamontagne suppose que des tableaux suspendus aux murs du temple de la mode , représentent les costumes & les modes de tous les peuples & de tous les siècles. Cette idée est ingénieuse : elle appartient au sujet ; elle a fait naître le morceau où M. de Lamontagne nous semble avoir le mieux annoncé son talent pour les vers & pour la poésie.

-- O dieux ! que de beautés enchantent mes regards !
 De quels premiers objets , dans ce vaste édifice ,
 Mes crayons incertains offriront-ils l'esquisse ?
 Ici de Praxitele un digne successeur ,
 Dirigeant avec art le ciseau créateur ,

A montré sur ce bloc son adresse exercée,
 Et sur un bloc de marbre a gravé la pensée.
 Ici des nations les costumes divers,
 Sur la toile tracés, à mes yeux sont offerts.
 Dans le fier appareil d'une pompe barbate,
 Sous une peau de tygre un farouche Tartare,
 Un carquois sur l'épaule & son arc à la main,
 Paroît avec l'audace & les traits de le Kain.
 Du détroit de Davis le sauvage intrépide
 A sa barque attaché, vogue d'un cours rapide,
 Les habitans des mers le couvrent de leurs peaux;
 Il nâge, il plonge, il rame, il joue avec les flots;
 Il brave la tempête & Neptune en furie.
 Considérant les jeux de ce monstre amphibie,
 Le matelot surpris, perché sur l'artimon,
 Doute si c'est un homme ou si c'est un poisson.
 Le vaillant Illinois, des animaux sauvages,
 Sur sa peau diaprée a gravé les images;
 Une lourde massue arme ses bras nerveux.
 Le Caraïbe ici, sans barbe & sans cheveux,
 Montre son corps enduit du suc qui le colore.
 De la voûte des cieux, & du char de l'aurore,
 Près de lui son épouse étale les couleurs.
 Le colibri doré, qui vit du suc des fleurs,
 L'oiseau-mouche léger, charmante mignature,
 A son cou suspendu, lui servent de parure.
 L'Inca, tout rayonnant & d'or & de rubis,
 Qui, de l'astre du jour se vante d'être fils,
 Porte sur sa poitrine une plaque brillante.
 Où reluit du soleil la face éblouissante.

M. de Lamontagne fait faire servir, comme
 on voit, les connoissances au profit de son ta-
 lent, & c'est une des choses qui doit le plus
 faire espérer des talens d'un jeune homme. Il
 est singulier que tous ces tableaux du temple
 de la mode ne représentent que les costumes

158 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

des peuples sauvages ou barbares. Est-ce que les costumes des Phriné, des Aspasia, des Alcibiade & des Hortensius, *des belles Montbazon, des Châtillons brillantes*; est-ce que les vêtemens des hommes les plus aimables & des femmes les plus renommées dans les siècles des graces & du luxe, n'auroient pas été inspirés par la déesse de la mode & du bon goût, aussi-bien que le costume d'un Tarrare ou les couleurs d'un Caraïbe? On conçoit bien que les habits étroits qui nous serrent & nous roidissent n'ont aucune grace, & ne produisent aucun effet dans un tableau; mais ces belles draperies grecques & romaines, mais les modes de ces courtisannes de Corinthe ou d'Athènes, qui servoient de modele aux Vénus des Phidias & des Praxitèle, n'étoient-elles pas dignes de figurer dans le temple de la déesse? Au reste, c'est de tout tems que la nature sauvage a frappé plus fortement l'imagination des peintres & des poëtes; & l'essentiel pour M. de Lamontagne, c'étoit de bien peindre quelques costumes, & non pas de rappeler les costumes les plus célèbres.

Il y a des choses heureuses encore dans les vers qui terminent le poëme.

En général, M. de Lamontagne pèche rarement contre le naturel, la raison & la vérité. C'est beaucoup; mais, comme dit Rousseau, *ce n'est pas tout*. Il ne faut pas, par exemple, pour être facile & naturel, faire descendre la poésie au ton de la prose, & c'est ce qui arrive souvent à M. de Lamontagne. Horace recommande bien d'affoiblir quelquefois à dessein

les forces de son style, de cacher le philosophe & le poëte sous le ton d'un homme du monde aimable; mais ce style ainsi négligé par art, exige infiniment d'esprit & de graces; & si l'idée n'est très-ingénieuse & très-piquante, un style de ce genre ne paroîtra pas seulement naturel, il paroîtra commun. S'il nous est permis de le dire, par exemple, Boileau n'avoit pas l'esprit assez heureux & assez aimable pour pouvoir se passer des ressources de son talent; il ne lui étoit pas permis de négliger son style, comme à Horace, à la Fontaine & à Voltaire.

M. de Lamontagne manque aussi quelquefois de goût; mais c'est moins de ce goût universel qui tient à la raison & à la nature, que de celui qui change avec les tems, avec de certaines conventions qu'on ne peut connoître qu'en connoissant le monde. Il fait, par exemple, un assez grand nombre de plaisanteries sur Pégase, qui marche, qui trotte, qui galoppe, & toutes ces plaisanteries sont de mauvais ton depuis très long-tems.

Allons, Pégase, allons; te sens-tu de l'audace?
As-tu mangé ton foin coupé sur le Parnasse?

Il y a de l'esprit dans ce dernier vers; mais cet esprit est de mauvais goût, parce qu'il n'est plus de bon ton.

Nous nous étions engagés à être indulgens & sévères, & il nous semble que nous avons été plus sévères qu'indulgens; mais cela même prouve la bonne opinion que nous avons du

160 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

ralent & de l'esprit qu'annonce M. de La-
montagne.

(*Mercur de France ; Affiches , annonces &
avis divers.*)

*MÉLANGES tirés d'une grande bibliothèque. De
la lecture des livres françois. Lettre Ff. 1^o. Sup-
plément aux portraits des illustres militaires
du XVI^e. siecle. 2^o. Des livres qui nous ap-
prennent quel a été l'état des arts au XVI^e.
siecle. A Paris, chez Moutard, imprimeur-
libraire, rue des Mathurins, hôtel de Cluny,
1782. In-8vo. de 399 pages.*

ON se rappelle, que dans le volume pré-
cédent, M. le marquis de P**. a commencé
les portraits des illustres militaires du 16^e.
siecle ; il les acheve dans celui-ci, à la tête
duquel il parle de *François de Montalembert*,
seigneur d'Effè, né en 1483, & qui se distin-
gua sous les regnes de François I & d'Henri II,
autant par sa bravoure que par son désintéres-
sement. Jamais il ne se permit aucun de ces
gains illicites qui enrichirent un grand nombre
de généraux de son temps ; il ne profita pas
même de ceux qu'il pouvoit faire plus légitime-
ment, lorsqu'en s'y refusant il avoit une oc-
casion de développer la noblesse de son caractere. M. de P**. en cite un exemple frappant.

» Lorsqu'il (*d'Essé*) étoit en Ecoſſe , dit-il , il
 » joua avec la reine douairiere , à qui il ga-
 » gna ſix mille écus. Il auroit pu ſe tenir à
 » ce gain , & refuſer à la reine la revanche
 » qu'elle lui demanda ; mais *d'Essé* étoit trop
 » généreux & trop courtois envers les da-
 » mes , il lui donna cette revanche , & reper-
 » dit tout ce qu'il venoit de gagner ; alors ,
 » ſe levant : *Madame* , lui dit-il , *vous voilà*
 » *quitte ; vous avez joué comme un ſimple gentil-*
 » *homme , & moi comme une reine : mais je me*
 » *tiens heureux de vous avoir donné cette preuve*
 » *de mon reſpect pour les dames , & ſur-tout pour*
 » *une grande reine telle que vous êtes. «*

Ceux qui connoiſſent l'hiſtoire du tems n'ont
 pas beſoin d'exemples de la bravoure de *d'Essé* ;
 mais nous ne pouvons réſiſter au plaſir de
 rapporter l'hiſtoire de la mort glorieuſe de ce
 brave chevalier. Après la paix de 1550 , il
 s'étoit retiré dans ſes terres en Poitou , où il
 effuya une maladie de langueur qui dégénéra
 dans la plus terrible jauniffe. » Il traînoit une
 » vie languiffante & vaporeuſe , lorsqu'en 1553 ,
 » le roi (*Henri II*) lui manda qu'il avoit be-
 » ſoin de ſes ſervices , & qu'il vouloit le char-
 » ger de la déſenſe de Têrouane , eſpérant qu'il
 » s'y feroit autant d'honneur qu'il s'en étoit
 » fait autrefois à Landrecie. Le brave *d'Essé*
 » fut enchanté d'avoir encore une occaſion
 » d'acquérir de la gloire , quoiqu'il fût que la
 » place étoit très-mauvaiſe & difficile à dé-
 » fendre. *Je ſuis au comble de mes ſouhaits ,*
 » dit-il à ſes parens , amis & voiſins ; *la jour*

» nisse n'aura pas l'honneur de me faire mourir
 » en ma maison , ni dans mon lit ; je vais mou-
 » rir heureux & content en plus honorable lieu ,
 » & tel que je l'ai désiré. Il ne s'arrêta pas long-
 » tems à la cour , & ne dit au roi que ce
 » peu de paroles : Sire , je m'y en vais de
 » bon & loyal cœur ; lorsque vous entendrez dire
 » que Têrouane est prise , soyez sûr que d'Essé est
 » mort. Bientôt il s'enferma dans cette place
 » avec cinquante hommes d'armes , deux cens
 » hommes de cavalerie légère , & deux com-
 » pagnies d'infanterie. Mais il y avoit de plus
 » avec lui une nombreuse noblesse qui vou-
 » loit partager sa gloire. Dans le nombre , se
 » trouvois François de Montmorency , fils aîné
 » du connétable. Pendant plus d'un mois ,
 » d'Essé fit la plus belle défense dans la plus
 » mauvaise place ; il essuya cinquante mille
 » coups de canon , & la brèche étant devenue
 » praticable , il soutint trois assauts consécu-
 » tifs , dans lesquels les ennemis furent tou-
 » jours repoussés. Enfin , au troisième , un
 » enseigne Espagnol ayant voulu planter son
 » drapeau sur la brèche , d'Essé vint à lui ,
 » l'épée à la main : *A moi , officier* , lui dit-il ,
 » *je suis le commandant , il m'appartient de t'ar-*
 » *racher ce drapeau ; défends-toi.* L'officier Es-
 » pagnol alloit se battre , lorsqu'un soldat de
 » la garnison , croyant rendre service à son
 » commandant , tira un coup d'arquebuse sur
 » l'enseigne Espagnol , & le jetta bas ; un des
 » soldats assaillans en fit autant sur d'Essé , &
 » le tua. François de Montmorency vengea sa

» mort , & repoussa encore les ennemis à ce
 » dernier assaut ; mais peu après , il fut obligé
 » de capituler , & rendit Téroüane. D'Essé
 » laissa un fils en bas âge , qui , par la suite , se
 » montra digne de son nom , eut la valeur de
 » son pere , & mourut , comme lui , au lit
 » d'honneur. Sa postérité , ou du moins la
 » maison de *Montalembert* , subsiste encore dans
 » deux branches. «

Nous nous arrêterons un instant à l'article
 du maréchal *de Cossé* , frere du fameux maré-
 chal *de Brissac*. Quoiqu'il eût quelque mérite,
 il s'en falloit de beaucoup qu'il égalât son frere.
 D'abord connu à la cour de François I , sous
 le nom du *petit Cossé* , à celle de Henri II ,
 sous celui de M. *Gonnor* , sur la fin de ses
 jours , il eut le surnom de *Maréchal des Bou-*
teilles , parce qu'il aimoit la bonne chere &
 le vin , & préféroit le plaisir de boire à tous
 les autres. On lui confia pendant quelque tems
 l'administration des finances , avec le titre de
 surintendant. L'histoire ne nous apprend pas
 s'il fit quelque arrangement utile à l'état , mais
 on nous a conservé une anecdote très-plaisante ,
 qui prouve que le petit maréchal (c'est ainsi
 qu'on l'appelloit aussi quelquefois) améliora
 ses affaires. » Il avoit épousé une demoiselle
 » de la maison de Puy-Greffier , en Poitou. Il
 » ne l'avoit jamais laissé venir à la cour ,
 » parce qu'il savoit très-bien qu'elle n'avoit
 » point la tournure propre à y réussir ; ce-
 » pendant elle demouroit avec lui à Paris. Un
 » jour qu'il étoit très-tourmenté de la goutte ,

» la reine lui fit l'honneur de venir chez lui ;
 » sans doute pour quelque affaire. La surin-
 » tendante se crut obligée de recevoir cette
 » visite avec tous les complimens usités entre
 » les dames de châteaux de province, & adressa,
 » entr'autres, celui-ci à la reine : » *Affuré-*
 » *ment, Madame, nous devons vous être fort*
 » *attachés, mon mari & moi, car nous vous*
 » *avons de grandes obligations, sur-tout de nous*
 » *avoir donné cette bonne charge de surintendant*
 » *des finances, qui a bien arrangé nos affaires,*
 » *car nous étions ruinés sans cela, Madame, nous*
 » *devions plus de cent mille écus : mais quoiqu'il*
 » *y ait à peine un an que nous soyons en charge,*
 » *nous avons payé toutes nos dettes, & nous*
 » *avons en outre cent mille écus tout prêts pour*
 » *acheter une belle terre.* La reine sourit à ce
 » propos, & le maréchal furieux, ordonna à
 » sa femme de sortir, sous prétexte qu'il avoit
 » des affaires sérieuses à traiter avec sa ma-
 » jesté. On croit bien qu'il fit, dès le jour
 » même, une terrible mercuriale à la surin-
 » tendante. «

On n'est point étonné de voir le maréchal
 de Coëssé tourmenté de la goutte, dont il mou-
 rut en 1582, parce que c'étoit une maladie
 très-habituelle & héréditaire dans sa famille.
 Quand les douleurs étoient très-vives, ce qui
 lui arrivoit souvent, il juroit & pestoit de la
 plus grande force, mais encore moins contre
 la goutte même que contre les médecins qui
 l'empêchoient de boire. Un jour, il en reçut
 une visite dans un de ces momens : *Mordieu,*

disoit-il à la compagnie, *vous qui êtes mes bons amis, aidez-moi à avoir raison de ces bourreaux de médecins qui ne veulent pas me laisser boire du vin bourru. Pardieu, j'en boirai à cette heure avec vous, en dépit d'eux; qu'on en aille querir; & si les médecins viennent, vous qui êtes mes meilleurs amis, vous les chasserez.* On en apporta, on en but; & le lendemain, les bons amis crurent devoir venir savoir des nouvelles du maréchal. *Mordieu, leur dit-il, je suis beaucoup plus mal; & ces ignorans de médecins disent que c'est parce que j'ai bu du vin bourru; mais c'est qu'ils ne savent pas me guérir.*

On avoit vu faire à M. de Salvoison, qui servoit en Italie sous le maréchal de Brissac, tant d'actions extraordinaires, que le soldat le croyoit un peu forcier; mais il n'étoit que très-habile en fait de ruses de guerre. Tandis qu'il commandoit à Verue, il feignit d'être fort malade; la nouvelle en fut portée à Casal, & l'on s'entretenoit encore de l'état dangereux où on le supposoit, lorsqu'on vit arriver un trompette de M. de Salvoison, pour demander au gouverneur Espagnol deux médecins, que l'on disoit très-expérimentés, pour consulter sur la maladie du général François. Le gouverneur flatté de cette confiance, & peut-être au fond du cœur, charmé de savoir son ennemi à l'extrémité, fit aussitôt partir ses docteurs. Ils ne purent arriver que très-tard à Verue; cependant on les fit entrer dans la ville, mais on remit la consultation au lendemain. Pendant la nuit, M. de Salvoison se met à la tête de sa

garnison, & arrive au point du jour aux portes de Casal; la ville fut surprise, emportée d'assaut, & le gouverneur apprit par M. de Salvoison lui-même qu'il étoit en parfaite santé.

Il nous seroit impossible de rapporter toutes les anecdotes curieuses & les observations importantes que renferme ce supplément aux portraits des illustres militaires du 16e. siècle; outre ceux que nous avons déjà nommés, M. de P** consacre des articles particuliers à MM. de *Sanfac*, de la *Châteigneraye*, le maréchal de *Thermes*, *Pierre d'Offun*, le baron de la *Garde-Paulin*, le premier prince de *Condé*, le maréchal de *Saint-André*, le maréchal de *Bourdillon*, le maréchal de *Matignon*, la *Valette-Parisot*, *Villiers de l'Isle-Adam* & *d'Aubusson*, grands-maîtres de *Malte*, *San-Petro de Bastelica*, *Charles IX* & *Henri III*, *Dupuy-Montbrun*, le baron des *Adrets*, le duc de *Joyeuse*, le maréchal de *Bellegarde*, la *Valette*, & son fils le duc d'*Epernon*. Cette longue suite de noms illustres suffit pour prouver que nous cherchions en vain à faire connoître, dans un extrait, chacun de ces articles, sans renvoyer à l'ouvrage même. D'ailleurs, on préférera sans doute à ces détails qui ne pourroient qu'être incomplets, une notice suivie de la partie de ce volume où M. de P** s'occupe des livres qui nous apprennent quel a été l'état des arts au 16e. siècle.

Il est naturel de commencer par les manuscrits. Ceux du 16e. siècle sont bien moins beaux & moins précieux que ceux des siècles

précédens , parce que l'impression ayant rendu les livres plus communs , les manuscrits n'ont plus servi que pour les imprimer , ou pour des correspondances courantes , & conséquemment ils ont été écrits plus à la hâte & plus négligés. La négligence a même été si loin , que ce n'est guere que vers le milieu du 17^e. siècle qu'on est revenu à faire de l'écriture manuscrite un art , & que l'on a voulu prescrire des regles pour la formation des lettres & leur assemblage.

En 1500 , l'art de l'imprimerie étoit déjà pratiqué en plus de cent villes. M. le marquis de P** présente à ses lecteurs une petite histoire abrégée de l'imprimerie françoise , & met sous leurs yeux la note des livres qui ont été le mieux imprimés dans notre langue jusqu'en 1600. Le premier qui ait été certainement imprimé en françois , & dont on trouve encore des exemplaires , est la traduction de *l'Aiguillon de l'amour divin de S. Bonaventure* , imprimée en 1474 , par *Pierre Caron* , libraire à Paris , qui avoit pour enseigne & pour devise un petit bois , avec ces mots : *Au francois*. Le second fut imprimé à Lyon , aussi en 1474 , c'est le *Roman de Baudoin , comte de Flandres , & de Ferand , fils au roi de Portugal*. Les *Chroniques dites de S. Denis* , sortirent de la presse de Pasquier Bonhomme à Paris , en 1475 ; enfin , en 1478 , il parut un ouvrage de Guy de Roye , archevêque de Sens , intitulé : *Livre de Sapience , composé pour les bons & simples prêtres qui n'entendent ni latin , ni les saintes écri-*

tures. Ce qui donne lieu de croire, que dans ce tems il y en avoit beaucoup dans le cas.

Le caractère que nous appellons *italique* n'a commencé à être en usage qu'au 16e. siècle; les *Aldes*, fameux imprimeurs Italiens, sont les premiers qui s'en soient servis, & c'est de-là qu'il tire son nom. Il n'y a presque pas eu de livres françois dont on pût vanter la belle impression jusqu'à la moitié du 16e. siècle. Comme on ne traitoit les matieres intéressantes qu'en latin, on ne se mettoit en frais que pour les livres en cette langue; les *Etiennes* & les *Plantins* se sont donné rarement la peine d'imprimer du françois, & plus rarement encore de l'imprimer aussi-bien que le latin. *Michel Vascosan*, imprimeur à Paris, peut être considéré comme le premier qui se soit appliqué à nous donner de belles éditions françoises, & il a réussi, sur-tout dans celle in-8vo. des *Œuvres de Plutarque*, de la traduction d'Amyot. L'invention du *lavage* & de la *réglure* des livres est du 16e. siècle; c'étoit alors un usage utile, parce qu'ordinairement le papier dont on se servoit, étoit mauvais & spongieux; mais ce seroit aujourd'hui un luxe superflu, puisque nous avons du papier excellent, bien collé, bien blanc, sur lequel l'impression prend aisément.

» Les fameux imprimeurs de Paris, au 16e.
 » siècle, dit M. le marquis de P**., ne for-
 » moient, pour ainsi dire, qu'une même fa-
 » mille, du moins étoient-ils tous alliés les
 » uns aux autres. Les *Etiennes* tenoient aux
 » Bades,

» *Bades*, qui commencerent à imprimer à Pa-
 » ris en 1500, avec grande réputation. Le
 » premier *Robert Etienne*, fut gendre de *Josse*
 » *Bade*; *Vascosan* le fut aussi, & celui-ci eut
 » pour gendre *Frédéric Morel*, qui étoit en mê-
 » me-tems imprimeur du roi, son interprete
 » dans les langues savantes, & son lecteur &
 » professeur au college royal. Il y a eu dans
 » Paris une femme qui a exercé pendant cin-
 » quante-quatre ans l'art de l'imprimerie & de
 » la librairie, avec autant de distinction que
 » ceux dont je viens de parler; elle s'appel-
 » loit *Charlotte Guillard*: elle épousa en 1502,
 » un ouvrier Allemand, nommé *Reinbold*, as-
 » socié de *Gering*, le premier qui pratiqua l'im-
 » primerie à Paris. Elle l'aida dans ses travaux
 » pendant seize ans, soutint son imprimerie
 » pendant quelques années de veuvage, se re-
 » maria à un nommé *Chevalon*, & continua
 » d'exercer la profession d'imprimeur, après
 » son second veuvage, jusqu'en 1556. Elle en-
 » tendoit certainement le latin, & se faisoit
 » aider, pour le grec, par d'habiles correc-
 » teurs. Nous avons un assez grand nombre
 » de livres françois sortis de ses presses. »

M. le marquis de P*. donne ensuite des
 remarques typographiques & bibliographiques
 sur les livres imprimés aux 15e. & 16e. sie-
 cles. Mais ce n'est point une nomenclature se-
 che & fastidieuse, comme on devoit s'y at-
 tendre; l'auteur fait que, pour plaire à l'es-
 pece de lecteurs qu'il desire, il faut porter de
 l'intérêt dans les choses mêmes qui en paroîs-

sent le moins susceptibles , & personne , comme on a pu s'en convaincre plus d'une fois , n'y réussit mieux que lui. Pour en donner une nouvelle preuve , il nous suffira de rapporter une partie des détails qu'il présente sur le fameux livre de *Vita Christi* , du chartreux *Ludolph* , imprimé à Paris en 1597. » Ce grand » *Vita Christi* , dit-il , n'est point absolument » tiré des quatre évangélistes , quoique cela » soit annoncé dans le titre ; mais on y re- » trouve une infinité de contes ridicules , tirés » des *Evangelies apocryphes* ou des *Livres de rab-* » *bins* ; car l'auteur remonte jusqu'à la créa- » tion du monde. Il y est dit qu'Adam étant » devenu fort vieux & débilité , à l'âge de » 930 ans , envoya son fils Seth , qu'il avoit » eu après Caïn & Abel , dans le paradis ter- » restre , pour y chercher l'huile de miséri- » corde que dieu lui avoit promise lorsqu'il le » chassa de ce lieu de délices. Seth fit sa com- » mission , suivit le chemin que son pere lui » indiqua , arriva à la porte du paradis terres- » tre , & trouva l'ange chérubin qui la gar- » doit. Il lui exposa le sujet de son voyage. » L'ange commença par lui montrer le para- » dis terrestre , & lui en faire remarquer les » beautés à travers la porte. Il lui fit voir , » entr'autres , l'arbre de vie , qui étoit un » grand pommier , & il en tira trois graines » qu'il lui donna , en le chargeant de dire à » Adam qu'il n'auroit l'huile de miséricorde , » que quand dieu seroit venu en terre & se » seroit fait homme pour racheter le genre-hu-

» main. Il ajouta qu'Adam devoit se préparer
 » à mourir bientôt ; mais qu'au moment de sa
 » mort , il falloit que Seth lui jettât dans la
 » bouche ces trois graines qui produiroient
 » quelque jour leur effet. Seth retourna vers
 » son pere , & lui annonça cette mauvaife
 » nouvelle. Adam mourut en effet , & fut en-
 » terré fur une montagne qui a été depuis le
 » Mont-Calvaire. Les trois graines de l'arbre
 » de vie , qui lui avoient été mifes dans la
 » bouche au moment de son enterrement , ger-
 » merent & produifirent trois arbres d'efpeces
 » différentes ; favoir , un cedre , un cyprès ,
 » & un olivier. Trois mille ans après , ces
 » trois arbres fervirent à faire la croix de J.
 » C. : on les coupa ; le cedre forma l'arbre de
 » la croix , le cyprès les deux traverses , &
 » l'olivier fit la matiere de l'écriteau que l'on
 » mit au-deffus de la tête de J. C. , & fur le-
 » quel on avoit gravé les lettres initiales de
 » ces mots : *Jefus de Nazareth , roi des Juifs*.
 » Ainfi ce fut le corps même d'Adam qui fut
 » la matiere de l'instrument de notre rédemp-
 » tion. On fera fans doute curieux de favoir
 » ce que devint l'huile de mifericorde. Adam
 » la reçut au tems qui lui avoit été prédit ,
 » c'est à-dire , après la paffion de N. S. , dont
 » les détails fe trouvent à la fin du grand *Vita*
 » *Chrifti*. J. C. étant alors descendu aux en-
 » fers , ou , pour mieux dire , dans les lymbes ,
 » arrosa de cette huile non-feulement Adam ,
 » mais tous les patriarches. Ils le fuivirent tous
 » lorsqu'il revint en Judée après fa réfurrec-

» tion; ils entrèrent dans Jerufalem, cauferent
 » non-feulement avec les apôtres, mais même
 » avec les Juifs, leur conterent tout ce qui fe
 » paffoit dans l'autre monde, les convainqui-
 » rent de la réfurrection de J. C., & monte-
 » rent enfin au ciel avec lui lors de fon af-
 » cenfion. «

L'invention de l'art de l'imprimerie ne tarda pas à être appliquée à la mufique. Le plus ancien livre de chant, imprimé à Paris, a été fait pour MM. de Sorbonne. L'imprimeur fut *Ulric Gering*. Ce fut à-peu-près vers 1490. Mais ces notes & ce chant n'étoient faits que pour des paroles latines & pour des prieres d'églife; ce ne fut qu'au 16e. fiede que l'on imprima de la mufique propre à accompagner des paroles françoifes. Le plus ancien imprimeur de mufique, fur des paroles françoifes, eft *Adrien Leroy*. Il établit, dès l'an 1525, une imprimerie dans Paris expès pour la mufique, & s'affocia pour cet effet avec *Jean Ballard*, fon frere de mere. Ils acquirent de la réputation, & firent d'affez grands profits en imprimant des chanfons françoifes notées. Les enfans de Ballard hériterent de l'imprimerie, pour la mufique, de leur pere & de leur oncle; leur poftérité, jufqu'à préfent, a continué d'en diriger une pareille, & même dans ce fiede, ils ont obtenu le titre de *feuls imprimeurs du roi pour la mufique*.

On trouvera ici des détails fur la traduction des pfeaumes par *Marot*. Il n'en traduifit d'abord que 30 qu'il présenta à François Ier.

en 1539. Ils furent très-accueillis & trouvés charmans; mais ce qui contribua à leur fortune, ce fut la facilité de les chanter sur des airs qui couroient la ville, & que tout le monde favoit à la cour dans ce tems-là. Ils passèrent dans toutes les bouches, & Bayle nous apprend, d'après des auteurs contemporains, que le roi François Ier., le dauphin, depuis Henri II, la dauphine, Catherine de Médicis, les duchesses d'Etampes & de Valentinois, & le roi & la reine de Navarre, avoient chacun adopté leur pseaume, qu'ils chantoient continuellement. Le pseaume qui plaisoit le plus à François Ier., étoit sur l'air d'un vaudeville très-connu sous ce titre : *Que ne vous requinquez-vous, vieille, que ne vous requinquez-vous donc?* Celui qu'aimoit le dauphin, qui étoit grand chasseur, est celui qui commence par ce vers :

Comme le cerf fuit du côté de l'eau.

En courant dans les bois, il le chantoit sur un air de cors & de trompe. Catherine de Médicis chantoit le Ps. 6 de David, dont le premier couplet est ainsi traduit par Marot :

Ne veuille pas, ô Sire!
Me reprendre en ton ire,
Moi qui t'ai irrité;
N'en ta fureur terrible,
Me punir de l'horrible
Tourment qu'ai mérité.

sur un air de musique italienne, faite par des

174 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

bouffons qui lui plaisoient beaucoup. Le roi de Navarre (*Henri d'Albret*) chantoit le pseaume qui, dans la traduction de Marot, commence par ces vers :

Revenge moi ,
Prends ma querelle , &c.

sur l'air d'un branle de Poitou ; & la duchesse de Valentinois, le *De profundis* (en vers marotiques), sur un air de *volte* ou danse vive & gaillarde. On ne sentit pas d'abord tout le ridicule de ces travestissemens de prieres en chansons plaisantes.

Les catholiques opposerent bientôt aux pseaumes de Marot des cantiques spirituels qui n'avoient point la prétention d'être chants d'église, & dont, par conséquent, on pouvoit, sans scandale, rendre la musique plus gaie & plus agréable. C'est-là l'origine de nos noëls, dont le sujet n'est pas toujours absolument relatif à la naissance de J. C. Le recueil qui contient ces bons cantiques, édifiants pour leur tems, avec leur musique, est intitulé, *la grande Bible des Noëls*. Il y en a un grand nombre d'éditions, dont les plus complètes sont de la fin du 16e. siècle. Un musicien, nommé *du Caurroy*, qui fut maître de chapelle de Charles IX, Henri III & Henri IV, & ne mourut qu'en 1609, passe pour être l'auteur de quelques noëls, ainsi que de quelques menuets & airs de danse dont on se souvient encore. M. de P*. cite quelques-uns des airs qu'on chante encore aujourd'hui, & qui se trouvent dans ce recueil

des anciens noëls. Nous ne le suivrons point dans ce qu'il dit des chanfonniers & des musiciens les plus agréables du 16e. siecle, non plus que dans son extrait curieux du *Ballet comique de la royne*, fait aux noces de M. le duc de Joyeuse, &c. qu'on peut regarder comme le modèle des grands opéras du siecle suivant.

M. de P** parcourt les différens instrumens dont on se servoit au 16e. siecle, pour exécuter les airs de chants & de danses, & il examine ensuite à quel point ce dernier art étoit parvenu dans ce tems-là. Il nous apprend que Catherine de Médicis introduisit en la cour des danses vives, qu'elle permit aux dames & aux demoiselles Françoises de porter leurs jupes plus courtes, afin qu'on pût voir si elles formoient bien leurs pas. Elle eut encore l'honneur d'imaginer les bals masqués. On connoissoit déjà les mascarades; mais on ne les avoit pas encore rapprochées des bals & de la danse. Il est certain, dit l'auteur, que, par cette invention, cette reine a infiniment augmenté la somme des plaisirs de notre nation. Quelle princesse étoit plus qu'elle faite pour tirer parti du masque?

Il faut voir dans l'ouvrage même les détails intéressans & les anecdotes que nous donne M. le marquis de P** sur chacune des danses usitées en France au 16e. siecle. Il s'occupe ensuite des livres de ce tems-là qui ont rapport aux arts du dessin, tels que la sculpture, la peinture & la gravure, ainsi que du progrès de ces arts jusqu'en 1600. Ses notices histori-

176 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

ques sur les peintres des différentes nations & des différentes écoles, sont très bien faites; mais, outre que l'étendue de cet extrait ne nous permet pas d'en rien rapporter, les détails qu'elles renferment sont déjà connus de la plupart des lecteurs. Nous nous abstiendrons de répéter ici les éloges que nous avons déjà donnés tant de fois à cette histoire littéraire, dont nous ferons connoître incessamment la suite.

(*Journal de littérature, des sciences & des arts; Journal de Paris.*)

DEEL' INFLUENZA del commercio sopra i talenti, &c. *De l'influence du commerce sur les talens & les mœurs.*

..... Oculisque errantibus alto
Quæsitæ cælo lucem, ingemuitque repertæ.

VIRGIL. *Æneid. lib. IV.*

A Crémone, 1782, in-8vo. chez Bouchard & Gravier, libraires.

LE sujet de cet ouvrage est celui qui a été proposé par l'académie royale de Marseille pour le prix de l'année 1777. M. le comte d'Arco le trouva tellement de son goût que, sans y penser, jettant sur le papier ses idées & ses réflexions sur cet objet, il parvint à composer la dissertation que nous annonçons; &, n'ayant

pu l'envoyer à l'académie , comme ses amis lui conseilloient de le faire , parce qu'il n'eut pas le tems de la traduire en françois , il la communiqua toutefois à l'académie de Manroue sur la fin de janvier 1777. Le dernier résultat de ses recherches analytiques sur ce sujet épineux , est que , dans cette matiere , comme dans toute autre , il y a certaines limites qu'on ne peut franchir.

. *Sunt certi denique fines ,
Quos ultra citràque nequit consistere rectum.*

Il est certain que le commerce , en rapprochant les hommes , en développant leur activité & leur industrie , en créant & faisant connoître de nouveaux besoins & de nouveaux plaisirs , étendit d'abord la civilisation , & donna une impulsion énergique & puissante à la culture de toute espece d'arts & de sciences. Mais ce même commerce , devenant ensuite trop étendu & trop lucratif , & introduisant par conséquent dans la société des richesses exorbitantes , y porta encore nécessairement le luxe extravagant , la mollesse indolente & la corruption. Si l'on consulte les annales des nations commerçantes & devenues très-opulentes par le moyen du commerce , on observera chez elles un agrandissement & des progrès rapides , suivis d'une décadence successive. On y admirera d'abord la pauvreté unie au travail & à la vertu ; dans le second période , on verra l'aïssance jointe à l'industrie & à la pureté des mœurs ; dans le troisième période , les ri-

178 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

cheffes seront accompagnées de l'inaction & de la mollesse ; & cet état dégènera en cette fatale opulence , qui entraîne avec elle le luxe , la mollesse , l'oïfiveté & la corruption. Ainsi les Phéniciens , les plus fameux des peuples commerçans de l'antiquité , tomberent dans une telle dissolution de mœurs , & dans un si grand avilissement , qu'ils n'eurent pas le courage de défendre leur patrie contre Nabucco , qui la démolit jusqu'en ses fondemens , quoique Tyr se crût en quelque sorte imprenable par sa situation , étant environnée d'eau ; ainsi les Etrusques , les plus anciens peuples commerçans de l'Europe , furent aisés en subjugués d'abord par les Gaulois , & ensuite par les Romains , plus pauvres & plus grossiers qu'eux. Telle fut encore l'influence qu'eut le commerce chez les Phociens & les Corinthiens , les plus célèbres peuples commerçans de la Grece. Si Rhode & Carthage , pour ne point parler d'anciennes nations , se maintinrent long - tems dans un état florissant , malgré les richesses monstrueuses que le commerce y avoit accumulé , c'est l'effet de l'extraordinaire combinaison qui obligea ces deux républiques à faire continuellement & sans interruption une guerre défensive , qui , en maintenant & rallumant dans les esprits cette activité & cette vigueur , que le commerce y introduisit dans ses commencemens , les dépouilloit en même-tems de ces richesses superflues , que le commerce y accumuloit. Une puissance , uniquement fondée sur les richesses , ne peut être que précaire ; la nation enrichie ,

est ordinairement dépouillée par quelque conquérant affamé, qui l'inonde de ses brigands. Un peuple riche, est dépouillé de deux manières, ses alliés le dévorent par les subfides qu'il leur paie, ses ennemis le dépouillent par la force ou la ruse. Telles sont les funestes vérités qui ont fait répéter à notre auteur, à la fin de son discours, ces vers de Virgile, qu'il a mis à la tête de son ouvrage :

. *Oculisque errantibus alto*
Quæsitæ cælo lucem ingemuitque repertâ.

Une nation pauvre se croit malheureuse en se voyant forcée de vivre dans la dépendance des autres; pour s'en tirer, elle est obligée de recourir à la force ou à l'industrie; elle cherche donc ou à conquérir & piller, ou à se procurer par le commerce les signes de la richesse, qui, du consentement des nations, lui fournissent les objets ou denrées, dont la nature l'a privée. Cette industrie continuée, met souvent une nation indigente par elle-même, mais opulente par le commerce, en état de jouer quelque tems un rôle distingué parmi des puissances plus réelles. Les Tyriens, les Sydoniens, les Carthaginois, chez les anciens, les Vénitiens & les Hollandois, chez les modernes, nous fournissent des exemples frappans des effets que peuvent produire le commerce & l'industrie dans des nations que la nature n'a point favorisées.

Une politique éclairée est faite pour pressentir que le commerce amenera le luxe qui, 6

180 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

l'on ne prévient ses effets , conduit les empires les plus florissans à une perte certaine. C'est alors qu'un desir immodéré des richesses, s'empare de tous les citoyens. Une nation enivrée de l'amour du gain, ne songe plus qu'au commerce; elle se flatte qu'il suffit pour lui procurer tous les biens de ce monde; ce commerce devient alors une pomme de discorde entre les peuples & leurs souverains. Il fait naître des rivalités, des jalousies, des luttes continuelles; de-là cette ardeur insensée pour découvrir de nouvelles branches de négoce; le globe n'est plus assez vaste pour le marchand en délire; une isle déserte devient un objet d'importance; des nations sont prêtes à s'égorger pour savoir à qui demeureront quelques monceaux de fable, dans lesquels l'avidité croit déjà voir des trésors.

(*Efemeridi letterarie.*)



VOYAGE pittoresque des isles de Sicile , de Malte & de Lipari , où l'on traite des antiquités qui s'y trouvent encore , des principaux phénomènes que la nature y offre , du costume des habitans & de quelques usages ; par M. JEAN HOUEL , peintre du roi , grand in-fol. avec fig. A Paris , chez l'auteur , rue du Coq-St.-Honoré , 1782.

LES 3^{me.} & 4^{me.} chapitres de cet ouvrage , non moins intéressant pour les philosophes , les gens du monde , que pour les artistes , & qui , ainsi que nous l'avons annoncé (*), paroît par cahiers , sont accompagnés chacun de six estampes.

En revenant de la *grotte de la Sybille* à Marfalla , M. Houel observa dans l'intervalle qui les sépare , des débris de temples & de palais , d'après lesquels il conjectura que cette grotte , au-lieu d'avoir été , comme on le pensoit , la demeure de la Sybille de Cumes , n'étoit que la salle des bains de l'un de ces palais : il fut confirmé dans cette idée par la forme de la grotte , son peu d'étendue , le ruisseau & le pavé en mosaïque qu'on y voit. Après des détails curieux sur ces objets , l'auteur revient

(*) Journal de décembre , pag. 155.

182 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

à Mazzara. » Les habitans de cette ville, dit-il, prétendent qu'elle est l'ancienne Sélinonte, quoique les débris immenses de Sélinonte subsistent encore à 24 milles de Mazzara; mais rien n'est si commun en Sicile que de voir des villes modernes se donner pour des villes antiques & célèbres qui n'existent plus, ou dont les ruines se trouvent dans leur voisinage, & attestent la fausseté de leurs prétentions. «

Mazzara n'offre presque rien qui annonce qu'elle ait été décorée par les arts. On n'y voit que trois sarcophages antiques situés dans l'église cathédrale. Le premier représente en bas-relief une chasse au sanglier, qui paroît être celle de Méléagre : c'est le sujet de la 1^{re}. figure de la 13^{me}. planche que donne ici le voyageur. Dans la 2^{me}. figure on trouve une urne cinéraire avec son couvercle renversé pour en faire connoître l'intérieur; cette urne est ornée d'une sculpture de très-bon goût.

La 14^{me}. planche représente le second sarcophage décoré d'un bas-relief. On y a sculpté l'enlèvement de Proserpine : Cérès court après elle, montée sur un char traîné par deux serpens ailés. Ce morceau est d'une belle composition. L'auteur a groupé au-dessous du bas-relief deux urnes ornées de sculpture; il y a joint tout ce que renferment les tombeaux antiques, des lampes, des vases lacrymatoires, &c., pour indiquer les usages funéraires des anciens, qu'il explique, avec les différentes idées qu'on a eues sur ces objets en différens tems.

Dans la 15^{me.} planche on voit le 3^{me.} sarcophage : le bas-relief qui le décore , offre la bataille des Amazones. M. Houel regrette qu'il soit un peu mutilé dans plusieurs endroits : tant l'exécution en est belle. On présume que ce tombeau renferme les cendres de quelque illustre personnage. Ses extrémités sont ornées de bas-reliefs , ce qui est une particularité assez rare.

De Mazzara , le voyageur se rendit à Castel-Vetrano , petite ville , à 8 milles de la mer , où la procession de la Fête-Dieu , qui se fit la nuit , comme c'est l'usage en bien des endroits de la Sicile , à la lueur de 3 ou 4 cens flambeaux ou gerbes de roseaux , lui offrit un spectacle très-curieux , dont il donne la description.

» En arrivant sur la place où fut jadis Séli-
 » nonte , dit il ensuite , je me logeai dans la
 » tour des gardes côtes , qu'on appelle aujourd'hui
 » d'hui TORRE DEI PULCI , *la tour des puces.*
 » Il faut que les étymologistes sachent qu'il y
 » avoit autrefois dans ce lieu un temple consacré
 » à Castor & à Pollux , en italien *Polluce*.
 » Quand le temple fut démoli , & ce
 » dernier dieu oublié , le peuple ne connoissant
 » plus *Polluce* , le prit pour le nom du
 » petit insecte *pulice* ou *pulce* (au pluriel , *pulci*
 » ou *pulci*) , qu'il connoissoit très-bien ;
 » & par-là , il prépara beaucoup de travail aux
 » doctes qui fondent de sublimes allégories sur
 » les rapports qu'ils trouvent entre quelques
 » syllabes. « M. Houel expose d'une manière

184 L'ESPRIT DES JOURNAUX;

très - satisfaisante les usages de cette tour & de ses environs.

Il donne dans la 16me. planche une carte de Sélinonte, où est marquée l'enceinte de la ville proprement dite. Elle étoit située entre le fleuve Modion, qui couloit à l'occident, & le fleuve Bélice (comme le dit Cicéron), qui couloit au levant, à 2 milles de distance au plus. Cette enceinte renfermoit trois temples, lesquels sont détruits aujourd'hui : l'auteur n'en a peint qu'un seul dans la 17me. planche. On voit au fond de ce même tableau, à l'horizon, la ville de Castel-Verrano.

La 18me. planche offre une vue d'un quatrième temple de Sélinonte. Par la manière dont les débris de ce temple sont disposés, il est évident, observe l'auteur, que les hommes l'ont renversé en différens tems. Son plan n'a rien de particulier, ses profils sont à-peu-près semblables aux autres; autour de ses ruines, la terre est cultivée.

M. Houel raconte ainsi un trait assez plaisant qui lui arriva pendant son séjour à la *tour des pucés*. » Un groupe de femmes assises à terre dans une chapelle où l'on disoit la messe, m'offrit quelque chose de si original, que je saisis mon crayon, & que je commençai à les dessiner. Un homme y fit attention : me voyant tracer des lignes avec un crayon en bois qu'il prit pour une petite baguette, il courut au prêtre qui s'avançoit vers l'autel, l'appella, & tout essoufflé, tout effrayé, lui dit de venir bien vite, qu'il y

» avoit-là un... un... qui en vouloit à une
 » jeune fille. Mais quel est cet homme , lui
 » répondit le prêtre ? --- Je n'en fais rien...
 » C'est , je crois , un étranger ; mais venez ,
 » venez : il enforcera cette jeune fille , il
 » l'emportera , &c. --- Mais encore une fois ,
 » cet homme n'est-il pas le François qui de-
 » puis quelques jours est à la *tour des pucés* ?
 » Je crois qu'oui , dit l'autre en tremblant.
 » Hé bien , soyez tranquille , répliqua le bon
 » pasteur : je le connois , c'est mon ami , & je
 » réponds de lui ».

Au commencement du 4e. chapitre, on trouve
 la description d'un cinquieme temple de Séli-
 nonte, qui fait le sujet de la 19e. planche.
 Ce temple se nomme *Periptere*, parce qu'il a des
 colonnes tout autour. Sa longueur est de 29
 toises, & sa largeur de 12. Ses colonnes ont
 5 pieds 6 pouces de diametre.

Dans la 20e. planche , l'auteur donne une
 vue générale des débris du plus grand temple
 de Sélinonte : leur masse est énorme. » On
 » ne conçoit pas , dit-il , comment le ravage
 » de la guerre peut aller jusqu'à renverser les
 » premiers tambours de colonnes , sur-tout de
 » colonnes aussi fortes. Ces tambours ont 10
 » pieds de haut & 10 pieds de diametre. La
 » hauteur du temple est de 51 toises , & sa
 » largeur de 25. Il y a 8 colonnes aux faces
 » principales , & 16 aux parties latérales. Elles
 » sont supérieures en volume & en élévation
 » à tout ce qu'on peut leur comparer ; elles
 » ont 45 pieds 6 pouces de haut. Il y en a

186 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

» trois qui sont faites d'un seul morceau. Ce
» temple étoit une des merveilles de la Sicile
» par sa grandeur. Il est vraisemblable qu'il n'a
» pas été fini totalement. »

M. Houel a consacré la 21^e. planche au plan de cet édifice, ainsi qu'aux détails géométraux nécessaires pour en indiquer les beautés particulières.

Il existe près du même temple une carrière qui a fourni les pierres dont on a bâti Sélinonte : on la voit encore dans l'état où elle étoit lors de la construction de cette ville. C'est un banc de pierre d'environ 300 toises de longueur. Les matériaux qu'on en tire sonnent comme du métal. Les architectes de Sélinonte y faisoient ébaucher les colonnes. La 22^e. planche représente cette carrière.

De Castel Vetrano, dont il expose quelques usages, le voyageur se rendit à Sciacca, ville située à 24 milles de la première, au pied d'une chaîne de montagnes; il y visita les bains de St. Calogéro, qui jouissent d'une grande réputation.

» Des eaux de sources bouillantes & médicinales, dit-il, ne sont pas rares; mais ce
» que j'observe ici n'est sûrement pas commun : c'est que le feu souterrain qui fait
» bouillir ces eaux, s'évapore perpendiculairement, comme par le tuyau d'une cheminée, & arrive dans des grottes situées au
» sommet de la montagne, lesquelles reçoivent les vapeurs brûlantes qui s'élèvent de
» son sein. Une de ces grottes sert d'étuve :

» je m'y présentai ; en un instant mes ha-
 » bits furent pénétrés par une sueur très-abon-
 » dante. «

La 23^e. planche offre une vue des bains & de la montagne de St. Calogero , ainsi qu'un plan des mêmes bains , accompagné du récit des usages qui s'y pratiquent.

Dans la 24^e. planche on voit la grotte des baigneurs & son plan.

La description de l'entrée de M. Houel ; dans ce souterrain , contient divers détails assez piquans , pour lesquels il faut recourir à l'ouvrage même.

Nous terminerons cet extrait par une conversation fort singulière qu'eut l'auteur avec deux religieux.

» J'étois logé , dit-il , dans le couvent des
 » récollers. Le gardien , accompagné d'un au-
 » tre pere , vint me voir le jour même où j'a-
 » vois été dans la grotte. Vous voyez , me
 » dit-il , cette montagne de St. Calogero : elle
 » est bien aride aujourd'hui ; autrefois elle étoit
 » couverte de bois & d'ombrages ; c'étoit un
 » lieu délicieux , mais rempli de diables qui
 » désoloient le pays. St. Calogero vint ; il se
 » logea dans les grottes qui sont au haut de
 » cette montagne ; les diables jetterent des
 » cris horribles , & furent obligés d'abandon-
 » ner la forêt , qu'on abattit aussi-tôt. Et où
 » sont-ils allés , ces diables ? leur dis-je ; ap-
 » prenez le moi , mes peres , & j'y vais à
 » l'instant même ; je vous assure qu'ils ne me
 » feront pas plus de mal qu'ils ne m'en ont

188 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

» fait dans la grotte. Eh ! croyez-vous , répon-
» dit le gardien , que nous soyons les dupes
» de cette aventure , & que nous ignorions
» que vous autres François , vous vous êtes
» apprivoisés dès long-tems avec les esprits in-
» fernaux , que plusieurs de vous portent dans
» leurs rabatieres de petits diables familiers &
» invisibles , dont ils se font aider dans leurs
» entreprises ? «

» Ce n'est ni pour rire , ni pour avilir ces
» peres que je raconte une telle histoire ;
» c'est pour montrer ce que devient l'homme
» dénué de bonnes instructions , & employant
» à recueillir des contes cette avidité insatia-
» ble d'apprendre , que la nature lui avoit
» donnée pour qu'il se livrât à l'étude de la
» vérité. «

(*Journal encyclopédique.*)



INSTRUCTION pour les bergers & pour les propriétaires de troupeaux ; par M. DAUBENTON , de l'académie royale des sciences , de la société royale de médecine , lecteur & professeur d'histoire-naturelle au college royal , garde & démonstrateur du cabinet d'histoire-naturelle du jardin du roi , des académies de Londres , de Berlin , de Pétersbourg , de Vergara , de Dijon & de Nancy , in-8vo. de 416 pages. A Paris , de l'imprimerie de Ph.-D. Pierres , imprimeur ordinaire du roi , rue St. Jacques , 1782.

P R E M I E R E X T R A I T .

LA juste réputation de M. Daubenton , & sur-tout ses connoissances approfondies , sont déjà des garans presque assurés de la bonté du livre que nous annonçons ; & lorsque l'on connoît l'esprit d'observation de l'auteur , sa sagacité & ses lumieres , on ne peut plus avoir d'incertitude à cet égard. Cet ouvrage est le fruit de quatorze ans d'observations , comme notre auteur l'annonce , & des épreuves qu'il a faites sur des troupeaux , par ordre du gouvernement , pour rechercher les moyens de perfectionner les laines. Il ne s'est pas contenté de consulter les pratiques les mieux fondées des gens de la campagne , ainsi que les con-

noissances éparſes dans les meilleurs livres nationaux & étrangers, il a vu par lui-même, il a obſervé avec patience & conſtamment un troupeau qu'il a formé lui-même près de Montbard; c'eſt donc le réſultat de ſes propres expériences que M. Daubenton offre au public.

La forme ſous laquelle cet excellent ouvrage paroît, eſt très-propre à lui donner tout le degré d'utilité dont il eſt ſuſceptible. Il eſt par demande & par réponse, & eſt traité avec tant de clarté, de ſimplicité & de précision, qu'il peut être mis avec fruit dans les mains des gens de la campagne : » Il fera bon, dit » M. Daubenton, pour apprendre à lire; les » maîtres d'école des villages pourront s'en ſervir pour les jeunes gens qu'ils voudront » exercer à la lecture, & inſtruire en même » tems ſur la manière de ſoigner les troupeaux. «

Cette inſtruction eſt diviſée en quatorze leçons; la première roule ſur les bergers. L'auteur examine quels doivent être l'âge, l'habillement, la nourriture, les qualités, & les connoiſſances néceſſaires au berger. Il s'élève avec raiſon contre l'uſage où l'on eſt preſque par-tout de confier la garde des troupeaux à des enfans.

» Cela vient, dit-il, de ce qu'on ne con-
 » noît pas aſſez le profit que l'on pourroit ti-
 » rer d'un bon troupeau, ſoigné par un bon
 » berger. Les bêtes à laine abâtardies, faute
 » de ſoins, rapportent ſi peu, qu'elles ne mé-
 » ritent pas d'occuper un homme. Au lieu de
 » chercher de bons bergers, pour remonter

» les troupeaux , on les fait conduire par des
 » enfans ; au lieu de leur apprendre le métier
 » de berger , on les en dégoûte bien vite , par-
 » ce qu'on n'en connoît pas l'utilité. «

Il n'en est pas ainsi dans les pays où l'on
 fait tirer parti des bêtes à laine ; en Angleterre ,
 dans une partie de l'Espagne , & dans quelques-
 unes de nos provinces , les bergers ont de bons
 gages ; ils sont bien payés lorsqu'ils savent leur
 métier , & qu'ils l'exercent soigneusement.

Un berger doit être vêtu de manière à se
 défendre des rigueurs du froid , de la chaleur
 du soleil , & de l'intempérie des saisons ; sa
 nourriture doit être simple , mais saine & as-
 sez substantielle pour entretenir ses forces &
 sa santé ; mais , comme s'exprime M. Dauben-
 ton , » il faut savoir plus de choses pour le
 » métier de berger , que pour la plupart des
 » autres emplois de la campagne. Un bon ber-
 » ger doit connoître la meilleure manière de
 » loger son troupeau , de le nourrir , de l'a-
 » breuver , de le faire pâturer , de le traiter
 » dans ses maladies , de l'améliorer , de faire
 » le lavage & la tonte de la laine ; il doit
 » enfin savoir conduire son troupeau , & le
 » faire parquer ; élever ses chiens , les gou-
 » verner , & écarter les loups ; « à quoi nous
 ajouterons qu'il devroit être en état de guérir
 & de soigner les animaux malades.

Seconde leçon , sur les chiens de berger & les loups.

L'auteur examine ici l'éducation qu'il faut
 donner aux chiens destinés à la garde des trou-

peaux ; mais il n'en trouve l'usage avantageux que dans les cantons où les loups sont à craindre , & dans ceux où on rencontre fréquemment des terres emblavées & exposées au dégât ; & dans tous les cas , les chiens trop ardens & mal disciplinés sont plus nuisibles qu'utiles.

» Ils se jettent sur les moutons , les mordent , les blessent & leur causent des abcès ,
 » ils épouvantent les brebis pleines , & en les heurtant , ils les font quelquefois avorter ;
 » ils renversent les bêtes languissantes qui ont peine à suivre le troupeau , ils les fatiguent toutes & les échauffent , en les menant trop vite & trop durement. Pour empêcher tous ces inconvéniens , il ne faut employer à la conduite des troupeaux que des chiens d'un naturel doux , bien appris à ne montrer les dents qu'aux loups , & jamais aux moutons.
 » Un bon chien bien dressé les fait obéir sans leur nuire , ils s'accoutument à faire d'eux-mêmes ce que les chiens leur feroient faire de force ; ils se retirent lorsqu'il approche , ils n'avancent pas du côté où ils le voient en sentinelle sur le bord d'un terrain défendu. «

Quoi qu'il en soit , l'auteur conseille de s'en passer dans les cantons où les loups ne sont pas à craindre , & dans les pays où les terres sont divisées par grandes soles , où il y a toujours beaucoup de terrain en jachère , c'est-à-dire , non emblavé.

» Les moutons vont naturellement tous ensemble ,

» semble , ils ne s'écartent du troupeau que
 » lorsqu'ils apperçoivent une pâture qui leur
 » paroît meilleure que celle où ils sont ; cet
 » appât est ordinairement trop éloigné des
 » grandes jachères pour les attirer ; mais si le
 » troupeau se trouve à l'un des bouts de la
 » jachère , près des terres sujettes au dégât ,
 » le berger se tient du côté de ces terres pour
 » les défendre. «

Au reste , il est des moyens qui facilitent
 la conduite des troupeaux aux bergers , lorsqu'ils manquent de chiens , ou qu'ils peuvent s'en passer.

» Ils apprivoisent quelques bêtes du trou-
 » peau , ils leur donnent des noms particuliers ,
 » & les accoutument à venir à eux lorsqu'ils
 » les appellent ; pour leur faire prendre cette
 » habitude , ils les font suivre en leur pré-
 » sentant un morceau de pain. Lorsque le ber-
 » ger veut faire passer le troupeau par un dé-
 » filé , le faire changer de route , ou le ras-
 » sembler , il fait venir à lui les bêtes appri-
 » voisées ; celles qui se trouvent auprès d'elles
 » les accompagnent , les autres viennent après ,
 » & bientôt tout le troupeau se trouve dis-
 » posé à suivre les pas du berger. «

Quant aux loups , l'auteur conseille l'usage
 des sonnettes , attachées au col des bêtes à
 laine , qui aide d'ailleurs à retrouver les bêtes
 écartées dans les bois ou dans tous autres en-
 droits où le berger ne peut pas les apperce-
 voir ; cette pratique est utile sur-tout pendant
 la nuit. Lorsque le loup approche du parc ou

de la bergerie , les bêtes à laine sont ordinairement les premières à le sentir ; elles s'agitent de manière à faire entendre leurs sonnettes , qui avertissent du danger les chiens & le berger.

Dans les cantons fréquentés par les loups , le berger doit avoir des chiens assez forts & assez courageux pour leur faire face , les mettre en fuite , & même les tuer. La race des chiens , appelés *mâtins* , doit être préférée ; mais il faut les armer d'un collier de fer , hérissé de pointes , pour les empêcher d'être saisis par le col.

» Le berger doit veiller attentivement sur
 » son troupeau , lorsqu'il le conduit près des
 » bois ; il doit avoir la même précaution lorsqu'il se trouve près des champs , où l'herbe est assez haute pour que les loups puissent y rester cachés. Ils sont sur-tout à craindre dans les jours de brouillards & à l'entrée de la nuit , & sur-tout sous des haies & des buissons où ils se tiennent en embuscade. «

Nous remarquerons ici que pour préserver les troupeaux de la fureur des loups , c'est uniquement sur la force , le courage & la vigilance des bergers que compte M. Daubenton. Point de ces prétendues recettes pour les détruire , l'expérience en montre l'inutilité ; il feroit même important de les proscrire , parce que la plupart n'étant autre chose que des apâts empoisonnés , qu'on expose à la voracité de ces animaux , il en peut résulter les plus grands inconvéniens , sur-tout dans les cantons un peu fréquentés.

Troisième leçon, sur le logement, la litière & le fumier des moutons.

L'objet de cette leçon est très-important ; puisque la santé & le rapport des bêtes à laine, dépendent, en plus grande partie, de la manière dont elles sont logées. Les étables basses, resserrées & privées d'air, en usage dans la plupart des campagnes, sont une des principales causes de leurs maladies : écoutons M. Daubenton.

» Les étables fermées sont le plus mauvais
 » logement qu'on puisse donner aux moutons ;
 » la vapeur qui sort de leur corps & du fu-
 » mier, infecte l'air, & met ces animaux en
 » sueur, ils s'affoiblissent dans ces étables trop
 » chaudes & malsaines, ils y prennent des
 » maladies ; la laine y perd sa force, & sou-
 » vent le fumier s'y dessèche & s'y brûle.
 » Lorsque les bêtes sortent de l'étable, l'air
 » du dehors les saisit quand il est froid, il ar-
 » rête subitement leur sueur, & quelquefois il
 » peut leur donner de grandes maladies. «

Principe général : les moutons ont besoin de beaucoup d'air : M. Daubenton préfère, aux étables fermées, celles qui sont ouvertes ; & à ces dernières, les appentis ou hangards ; mais aucun logement n'est comparable à un parc en plein air, & sans aucun couvert, ainsi que le démontrent l'expérience & l'usage suivi à cet égard en Angleterre, où la température est peut-être un peu plus froide qu'en France ; en effet, la laine dont ces animaux sont couverts, les

défend assez des injures de l'air : elle a une forte de graisse que l'on appelle le *suint*, qui empêche pendant long tems la pluie de pénétrer jusqu'à la racine, de sorte que les flocons ne sont ni froids, ni mouillés près de la peau, tandis que le reste est chargé d'eau ou de glace, ou couvert de givre ou de neige. Quant aux parties de leur corps, dépourvues de laine, qui pourroient souffrir du grand froid, telles que les jambes, les pieds, le museau & les oreilles, ces animaux savent les en préserver.

» Etant couchés sur la litiere, ils rassemblent leurs jambes sous leurs corps ; en se serrant plusieurs les uns contre les autres ; ils mettent leurs têtes & leurs oreilles à l'abri du froid, dans les petits intervalles qui restent entr'eux, & ils enfoncent le bout de leur museau dans la laine. Les tems où il fait des vents froids & humides, sont les plus pénibles pour les moutons exposés à l'air ; les plus foibles tremblent & serrent les jambes, c'est-à-dire, qu'étant debout, ils approchent leurs jambes plus près les unes des autres qu'à l'ordinaire, pour empêcher que le froid ne gagne les aînes & les aisselles, où il n'y a ni laine ni poil ; mais dès que l'animal prend du mouvement, ou qu'il mange, il se réchauffe, & le tremblement cesse. «

Au reste, ces principes sont des faits, & voici ce que déclare M. Daubenton.

» On a fait cette épreuve (il parle de lui-même) près de la ville de Montbard, en

» Bourgogne , d'abord sur une douzaine de
 » bêtes à laine , & ensuite pendant quatorze
 » ans , depuis 1767 jusqu'en 1781 , sur un
 » troupeau d'environ trois cens bêtes , qui n'a
 » eu d'autre logement , pendant tout ce tems ,
 » qu'une basse-cour , fermée de murs , où il
 » est encore à présent. Les rateliers sont at-
 » tachés aux murs , sans aucun couvert ; les
 » brebis y ont mis bas , les agneaux y sont
 » toujours restés , & toutes les bêtes s'y sont
 » maintenues en meilleur état qu'elles n'au-
 » roient fait dans des étables fermées , quoi-
 » qu'il y ait eu pendant le tems de leur sé-
 » jour à l'air , plusieurs années très-pluvieu-
 » ses , & des hivers très-froids , sur-tout celui
 » de 1776 : on fait d'ailleurs qu'en Angleterre
 » les bêtes à laine restent en plein champ pen-
 » dant tout l'hiver ; il y en a eu dans ce pays-
 » là qui ont passé plusieurs jours enfoncées
 » sous la neige , & qui en ont été retirées sai-
 » nes & sauvées ; mais dans la saison où les
 » brebis agnellent , les bergers veillent pen-
 » dant les nuits froides pour empêcher que les
 » agneaux ne gèlent , principalement ceux des
 » meres jeunes , foibles ou mal nourries. Cet
 » accident est peu à craindre lorsqu'on n'a
 » donné le bélier aux brebis qu'en octobre. «

Il est aisé de sentir l'avantage d'une pareille
 pratique , qui se rapproche de la nature dont les
 animaux , même domestiques , aiment moins à
 s'écarter que les hommes. Cette toison si chaude
 qu'elle a donnée au mouton , indique suffisam-
 ment son intention de le garantir des rigueurs

198 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

des faisons ; mais il faut convenir que la méthode proposée exige des bergers robustes, intelligens, très-actifs & très-vigilans. Que deviendrait un pareil troupeau, confié à un vieillard languissant, ou à un enfant de douze ans ; comme dans la plupart de nos provinces ? Il est donc très important que les cultivateurs & grands propriétaires soient bien convaincus de tous les avantages qu'ils peuvent retirer d'un troupeau bien administré, afin qu'ils ne regardent pas à la dépense que leur occasionneroit un berger, doué de toutes les qualités que demande notre auteur. Ne seroit-il pas d'ailleurs un moyen de s'assurer de leur zèle & de leur activité, en les intéressant à l'amélioration du troupeau confié à leurs soins ? Ne pourroit-on pas les faire participer à l'augmentation des bénéfices qui en résulteroient ? Comment peut-on espérer que des malheureux, jamais inspectés, abandonnés à eux-mêmes, mal payés, mal nourris, mal vêtus, veuillent se donner toutes les peines qu'exige la conduite d'un troupeau ? Poursuivons.

Il est nécessaire que les moutons ne soient pas trop resserrés dans leur parc domestique, ou dans celui des champs ; selon M. Daubenton, il faut que chaque mouton de race moyenne ait au moins six pieds quarrés ; & le mieux est, si on a un emplacement suffisant, de leur donner à chacun huit, dix, & même douze pieds quarrés d'emplacement.

» Les endroits couverts de fiente y sont plus
» éloignés les uns des autres que dans un parc

» moins grand ; les moutons y salissent moins
 » leur laine , ils peuvent s'y mouvoir plus li-
 » brement , ils y endommagent moins leur
 » laine en se frottant les uns contre les au-
 » tres ; les brebis pleines & les agneaux nou-
 » veaux nés , y sont moins exposés à être bles-
 » sés. Les meilleures expositions sont celles du
 » midi , du sud-ouest , & du sud-est , parce que
 » les murs du parc mettent les troupeaux à l'a-
 » bri des vents de bise & de galerne «.

Quant aux fumiers , il n'est pas à craindre
 que cette pratique les détériore ; au contraire :

» Les fumiers qui sont en plein air ne sont
 » pas sujets , comme ceux des étables , à se
 » trop échauffer , à blanchir , & à perdre de
 » leur force , parce que les brouillards , la nei-
 » ge , & les pluies les humectent , & en font
 » un engrais meilleur que les fumiers qui ont
 » été pendant long-tems à couvert.

» Tant qu'il y a du fumier dans le parc
 » domestique , il faut nécessairement de la li-
 » tière , pour empêcher que les moutons ne
 » salissent leur laine , & ne soient dans la
 » boue. «

On peut à la rigueur , dans des tems de
 disette , se passer de litière , comme dit l'avoir
 éprouvé M. Daubenton ; mais alors il observe
 qu'il faut mettre dehors tout le fumier ; ba-
 layer avec soin le parc tous les matins , le sa-
 bler si le terrain n'est pas solide , & lui donner
 beaucoup de pente pour l'écoulement des eaux ,
 que l'on peut conduire par un égout sur un
 terrain en culture , ou dans une fosse où il y

a du fumier , ce qui l'engraisse considérablement.

Quatrieme leçon , sur la connoissance & le choix des bêtes à laine.

Les bêtes à laine different par le sexe , par l'âge , par la hauteur de la taille , & par les qualités de la laine & de la chair.

L'âge se connoît par les dents de devant de la mâchoire inférieure.

» Elles sont au nombre de huit , elles pa-
 » roissent toutes dans la premiere année de
 » l'animal qui porte alors le nom d'*agneau* , mâle
 » ou femelle ; ces dents ont peu de largeur ,
 » & sont pointues ; dans la seconde année les
 » deux du milieu tombent , & sont remplacées
 » par deux nouvelles dents , que l'on distingue
 » aisément par leur largeur , qui surpasse de
 » beaucoup celle des six autres. Dans la troi-
 » sieme année , deux autres dents pointues ,
 » une de chaque côté de celles du milieu , sont
 » remplacées par deux larges dents. Dans la
 » quatrieme , les dents larges sont au nombre
 » de six ; & dans la cinquieme , il n'y a plus
 » de dents pointues. Ensuite on estime l'âge par
 » l'état des dents mâchelières , plus elles sont
 » usées & rasées , plus l'animal est vieux. Enfin
 » les dents de devant tombent ou se cassent à
 » l'âge de sept ou huit ans «.

Les différentes races se distinguent par la hauteur ; les plus petites bêtes à laine n'ont qu'un pied de hauteur , & les plus grandes trois pieds huit pouces ; ainsi , ajoute M. Daubenton , les

racés moyennes de toutes les bêtes à laine connues , ont environ deux pieds quatre pouces de hauteur.

Il est bon d'observer ici que les plus grandes especes ne sont pas toujours préférables , parce qu'il faut des pâturages très-abondans pour suffire à leur nourriture ; elles ne trouveroient pas assez de nourriture dans les terrains secs & élevés , où l'herbe est rare & fine ; ceux-ci conviennent mieux aux petites especes , qui demandent moins de nourriture. Il faut donc , en général , assortir les especes à la nature des pâturages qu'on peut leur donner , mais toutes choses égales d'ailleurs , il faut préférer les moutons dont la laine est la meilleure & la plus abondante , en observant que lorsqu'on a des pâturages suffisans , les grandes especes sont d'un plus grand rapport , plus fortes & plus robustes.

M. Daubenton distingue la qualité des différentes laines , en blanches ou de mauvaise couleur , courtes ou longues , fines ou grosses , douces ou rudes , fortes ou foibles , nerveuses ou molles ; & on peut les réduire , dans l'usage , à cinq especes , laines superfines , laines fines , laines moyennes , laines grosses , & laines supergrosses.

» Les laines blanches , fines , douces , fortes
 » & nerveuses , sont les meilleures ; les laines
 » qui ont une mauvaise couleur , & qui sont
 » grosses , rudes , foibles ou molles , sont de
 » moindre qualité «.

Il faut bien prendre garde si les laines des moutons qu'on achete sont *jarreuses*. Le *jarre*

202 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

est un poil mêlé avec la laine, & qui en diffère beaucoup, il est sec & luisant, n'a pas la douceur de la laine, & ne prend aucune teinte dans les manufactures.

Quant à la santé des bêtes à laine, plusieurs indices servent à la faire connoître : telles sont ;

» La tête haute, l'œil vif & bien ouvert, le
» front & le museau secs, les naseaux humides sans mucosité, l'haleine sans mauvaise
» odeur, la bouche nette & vermeille, tous
» les membres agiles; la laine fortement adhérente à la peau, qui doit être rouge, douce
» & souple, le bon appétit, & principalement
» la *veine bonne*, & le jarret fort.

Ce sont les veines de l'œil dont il est ici question; si elles sont bien apparentes, & d'un rouge vif; si les chairs qui sont au coin de l'œil, du côté du nez, ont aussi une belle couleur rouge, c'est un signe que l'animal est en bonne santé.

Cinquième leçon, sur la conduite des troupeaux au pâturage.

L'auteur réduit à sept préceptes ceux que doivent suivre les bergers en menant paître les troupeaux.

1°. Faire paître les moutons tous les jours, s'il est possible.

2°. Ne les pas arrêter trop souvent en pâturant, excepté dans les pâturages clos.

3°. Empêcher qu'ils ne fassent du dommage dans les terres exposées au dégât.

4°. Eviter les terrains humides & les her-

bes chargées de rosées ou de gélées blanches.

5°. Mettre les moutons à l'ombre durant la plus grande ardeur du soleil, & les conduire le matin sur des côteaux exposés au couchant, & le soir sur des côteaux exposés au levant, autant qu'il est possible.

6°. Eloigner les moutons des herbes qui leur sont nuisibles.

7°. Les conduire lentement, sur-tout lorsqu'ils montent des colines. Il faut lire dans l'ouvrage même le développement de ces principes : nous nous bornerons à quelques observations intéressantes pour la conservation des bêtes à laine.

Toute espèce d'humidité est très-contraire aux moutons, il en résulte presque toujours la maladie appelée *pourriture*, le *foie pourri*, la *maladie du foie*, le *gamer*, &c. Il faut donc éviter les pâturages qui produisent des herbes aqueuses.

En général, les bestiaux savent éviter les herbes qui leur sont contraires; mais il en est qui leur sont bonnes, qu'ils mangent avec avidité, & qui, pour cette raison, peuvent leur faire beaucoup de mal; telles sont les treffles, la luzerne, le froment, le seigle, l'orge, la sauge, le coquelicot, enfin toutes les herbes trop succulentes ou chargées de rosées & de pluies froides.

» Lorsque ces herbes sont en trop grande
 » quantité dans la paille, elles la font enfler
 » au point de rendre l'animal plus gros qu'il
 » ne devrait être, & lui donnent le mal, qu'il

204 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

» faut appeller *colique de panse* ; on le nomme
 » ordinairement *écouffure*, *enflure*, *enflure de ven-*
 » *tre*, *fourbure*, *gonflement de ventre*, &c. Alors
 » il reste debout sans manger, il souffre, il
 » s'agite, sa respiration est gênée, il bat des
 » flancs ; lorsqu'on frappe le ventre avec la
 » main, il sonne sans que l'on entende aucun
 » mouvement d'eau ; enfin les animaux attaqués
 » de ce mal, tombent & meurent suffoqués,
 » quelquefois en grand nombre. «

M. Daubenton indique les remèdes suivans
 contre cette maladie. Après que le berger aura
 conduit promptement son troupeau dans un
 pâturage moins abondant, voici les moyens
 qu'il peut employer pour sauver les bêtes ma-
 lades.

» On presse le ventre pour faire sortir les
 » vents :

» On fait une saignée :

» On tire la fiente du fondement avec le
 » doigt, ou avec une petite cuiller de bois,
 » pour faire passer les vents.

» On bride les moutons, en leur mettant
 » dans la gueule une petite branche de saule,
 » ou une ficelle, que l'on noue derrière la
 » tête, de façon que la gueule reste ouverte ;
 » dans cet état l'animal saute, se débat, & rend
 » la fiente & les vents qui l'enfloient. «

On peut prévenir cet accident, & il suffit
 pour cela » d'attendre qu'il n'y ait plus de ro-
 » sée ou de gélée blanche sur les herbes, avant
 » de faire paître les moutons ; il ne faut pas
 » les conduire le matin, lorsqu'ils sont affaiblis ;

» dans des herbages abondans & succulens; il
 » faut laisser passer leur grosse faim dans des
 » pâturages maigres, les mener ensuite dans de
 » plus gras, & ne les y pas laisser assez long-
 » tems pour qu'ils y prennent trop de nour-
 » riture. «

Il faut sur-tout éviter de faire boire les moutons après qu'ils ont mangé des poix, des fèves, ou d'autres légumes farineux.

Si l'on n'a pas soin de garantir les moutons de la trop grande chaleur du soleil, comme ils ont le cerveau foible, les rayons du soleil tombant à plomb sur leur tête, peuvent leur causer des vertiges qui les font tourner, & le mal appelé *la chaleur* qui les fait périr promptement, si l'on n'y remédie par la saignée. Il est donc essentiel de les conduire dans une telle direction, que leur tête soit à l'ombre de leur corps, tandis qu'ils la tiennent baissée en pâturant.

Sixieme leçon, sur les différentes choses qui peuvent servir de nourriture aux moutons.

Les terrains les plus élevés, les plus en pente, les plus légers, & les plus secs, sont les meilleurs pour les pâturages des moutons.

» Les meilleures herbes sont celles qui ont
 » déjà pris de l'accroissement, qui approchent
 » de la floraison, ou qui commencent à fleu-
 » rir; les herbes trop jeunes n'ont pas été
 » assez mûries par l'air & par le soleil pour
 » faire une bonne nourriture, elles sont trop
 » aqueuses, & pour ainsi dire trop crues; celles

206 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» qui ont pris tout leur accroissement, qui
» portent graine, ou qui sont trop vieilles,
» n'ont pas assez de suc, & sont trop dures.»

Les meilleurs fourrages secs font dépérir les moutons, & sur-tout les brebis pleines, celles qui allaitent, & leurs agneaux; cela vient de ce que ces animaux sont accoutumés, pendant toute la bonne saison, à vivre d'herbes fraîches. Cependant on ne peut faire autrement que de leur en donner dans la mauvaise saison, après les gelées; mais il est encore, à cette époque, quelques nourritures fraîches, qui données une fois par jour, peuvent corriger le mauvais effet des nourritures seches.

On peut avoir, dit M. Daubenton, du colza, des choux de bouture, des choux cavaliers, & des choux frangés, ils résistent à la gelée, & on peut cueillir les feuilles de ces plantes qui sont hautes, & que la neige laisse à découvert dans les tems où elle couvre *le pastel & la pimprenelle.*

Il faut observer que ces plantes ne sont bonnes que quand les moutons sont privés d'herbes fraîches, & qu'il seroit plus avantageux de leur donner des racines de carottes, de panais, de falfis, & de chervi; des raves, des navets, des pommes de terre, & des topinambours; l'avoine, l'orge, le son de froment, sont encore préférables; une petite poignée d'orge ou d'avoine, donnée chaque jour à un mouton, suffiroit pour le préserver du mauvais effet des fourrages secs.

Il y a des plantes, telles que *le pastel & la*

pimprenelle , qui conviennent aux bêtes à laine , & qui sont presque aussi fraîches dans le fort de l'hiver , que dans la bonne saison. Ne pourroit-on pas en faire de bons pâturages pour l'hiver ?

Le chenevi , la graine du genêt , & les glands , même les marrons-d'inde , sont encore bons pour les troupeaux. Les pains ou tourteaux , faits avec le marc du chenevi , de la navette , du colza , servent encore à la nourriture des moutons.

» Le pain de chenevi nourrit , réchauffe ;
 » & anime les bêtes à laine ; mais il les altere
 » & leur donne le dévoiement , lorsqu'elles
 » en mangent en trop grande quantité. Le pain
 » de navette & de colza les échauffe & les
 » altere moins. Le pain de graine de lin & de
 » noix les nourrit & les engraisse plus que
 » tous les autres pains. «

Il faut lire dans l'ouvrage même tous les détails dans lesquels l'auteur entre , relativement à la formation des prairies artificielles , & à toutes les autres nourritures qu'on peut donner aux bêtes à laine. Par-tout une théorie savante & lumineuse marche de front avec l'expérience ; & M. Daubenton ne laisse rien à désirer à cet égard.

Septieme leçon , sur la maniere de donner à manger aux moutons , de les faire boire , & de leur donner du sel.

Ici l'auteur indique les doses de fourrages & d'autres nourritures qu'il faut donner aux mou-

208 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

tons, lorsqu'ils ne vont pas aux champs, ou qu'ils n'y trouvent pas une nourriture assez abondante. Quant à leur boisson, voici comment il s'explique.

» L'eau des rivières & des ruisseaux qui
» coulent continuellement est la meilleure :
» l'eau des lacs & des étangs coule en partie,
» elle est préférable à l'eau des marais qui ne
» coule point du tout ; il n'y faut abreuver
» les moutons que lorsqu'il est impossible d'a-
» voir de meilleure eau ; la plus mauvaise est
» celle qui croupit dans les marais, dans les
» mares, dans les fossés, les fillons, &c. Lorf-
» qu'on est obligé de donner aux moutons de
» l'eau de pluie ou de citerne, il faut l'exposer
» à l'air pendant quelque tems avant de la
» donner ; les eaux croupies & corrompues
» sont très-nuisibles aux moutons, & peuvent
» les faire mourir. «

Le sel est une substance qui convient singulièrement aux moutons ; & si dans les pays secs, ceux qui se portent bien peuvent s'en passer, il n'en est pas de même dans les pays humides & marécageux, dont les herbes trop aqueuses exposent les troupeaux à des maladies destructives, & entr'autres à la pourriture ; le sel en est le remède le plus souverain, & il est indispensable pour les prévenir & maintenir en bonne santé les bêtes à laine : » il
» leur donne de l'appétit & de la vigueur, il
» les réchauffe & les fait digérer, il empêche
» les obstructions, & il fait couler les eaux
» superflues qui sont la cause de la plupart de

» leurs maladies; il faut sur-tout leur en don-
 » ner lorsqu'ils sont languissans ou dégoûtés,
 » ce qui arrive le plus souvent dans les tems
 » de brouillards, de pluies, de neige ou de
 » grands froids, & lorsqu'ils n'ont que des
 » nourritures seches. «

Mais pour que le sel soit bienfaisant, il faut que l'usage en soit modéré; si on en donne tous les jours, trois gros suffisent pour chaque mouton, ou au moins une livre pour vingt, tous les huit jours.

Combien ne seroit-il pas à desirer qu'on trouvât le moyen d'affimiler les provinces sujettes aux gabelles, à celles qui n'y sont pas sujettes? Car, en supposant qu'on ne donnât, pendant la mauvaise saison, tous les huit jours, que six gros de sel à chaque bête, il en coûteroit 150 liv. pour un troupeau de trois cens; d'où il suit que dans les pays où le sel est à 14 sols la livre, l'usage en est impossible; & de-là vient, sans doute, la foible qualité de nos laines, qui, tant que les choses resteront dans le même état, ne pourront probablement jamais entrer en concurrence avec celles de nos voisins. Ce n'est pas pour les moutons seuls que le sel est utile, l'usage en est avantageux pour les bêtes à corne, les chevaux, les volailles, en général, pour presque tous les animaux qui fécondent & améliorent nos campagnes. Il est notoire & généralement reconnu, que cette substance est le plus sûr préservatif à employer contre presque toutes les épizooties.

Quoi qu'il en soit, M. Daubenton prétend

210 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

que dans les pays où le sel est trop cher, il peut être remplacé par d'autres sels moins coûteux, aussi bons & même meilleurs.

» Le sel de tartre, la potasse, ou les cendres gravelées, fondues dans l'eau, seroient aussi appétissans pour les moutons que le sel commun, & auroient plus de force; il faudroit les donner à moindre dose. On a éprouvé que la potasse donnée à un gros pendant plusieurs jours de suite, à un mouton, ne lui a donné aucune incommodité. «

Faute de ces sels, on pourroit, suivant M. Daubenton, employer un autre moyen.

» Versez deux écuellées ou environ deux livres d'eau, sur une écuellée ou environ une demi-livre de cendres; laissez reposer l'eau pendant quatre heures, & la transvalez pour la faire boire à un mouton. «

Un témoignage pareil à celui de M. Daubenton, ne laisse assurément aucun doute sur l'efficacité de ces sels; mais malheureusement le point essentiel reste encore à découvrir : Sont-ils aussi spécifiques que le sel commun contre la *pourriture*? Notre auteur n'ayant pas été à même de faire des expériences à cet égard, se garde bien de hasarder même des conjectures. Après avoir annoncé que l'on *présume* aussi que l'eau de chaux pourroit remplacer le sel commun, il faudroit en faire l'épreuve; se contente-t-il de dire : » tous ces essais sont assez intéressans pour mériter l'attention d'un homme qui seroit capable de les bien faire, & qui habiteroit un pays où

« les moutons seroient sujets à la pourriture. »

Il semble que les véritables lumières nous apprennent, avant toutes choses, à douter, & à craindre sur-tout de donner nos opinions pour des principes.

(*La suite au journal prochain.*)

THE works of the English poets, &c. *Œuvres des poètes Anglois, avec les préfaces biographiques & critiques; par SAMUEL JOHNSON. Edition enrichie des portraits des poètes, gravés par Mrs. Bartolozzi, Calwald, Hall, Sherwin, Walker, &c. Londres, 1779-1781, chez Barthurst, & chez les principaux libraires de cette ville. (La collection des poètes Anglois, 60 volumes petit in-8vo. Les préfaces biographiques & critiques 10 volumes petit in-8vo.)*

S U I T E. (*)

LA vie, dont nous allons faire mention, est celle du docteur Young, écrite à la prière du docteur Johnson, par M. Herbert Croft le jeune, de Lincoln's-Inns, ami du fils de ce poète. Nous y voyons que le pere du docteur

(*) *Esprit des journaux*, décembre 1782, pag. 47.

Young étoit Edward Young , d'abord membre du college de Winchester & curé d'Upham , ensuite doyen de Sarum , & chapelain du roi Guillaume & de la reine Marie. C'étoit un homme savant & plein d'esprit ; & on le cite encore comme auteur de deux volumes de sermons.

Young le poëte fut élevé à Winchester. Il y resta jusqu'à l'âge de dix-neuf ans ; ce qui lui fit manquer l'occasion , étant hors d'âge par les statuts , d'être élu sur la fondation du college d'Oxford. Il fut toutefois admis comme membre libre de cette société , en 1703. Il n'y resta que trois mois. Le gardien , qui étoit un ami de son pere , venant à mourir , il fut placé au *Corpus*. En 1708 , il fut nommé par l'archevêque Tennison , agrégé en droit , au college d'At-Souls. En 1714 , il prit ses degrés de bachelier en droit civil , & les degrés de docteur en 1719.

» Il en est qui disent , suivant M. Croft ;
 » que dès qu'Young se trouva libre & de-
 » vint son maître à At Souls , il ne fit pas
 » honneur à la religion , ni à la vertu , com-
 » me il le fit par la suite. L'autorité de son pere
 » avoit cessé par sa mort en 1705 , & Young
 » n'eut pas honte d'être protégé par l'infâme
 » Wharton. Mais celui-ci étoit l'ami d'Young ,
 » peut-être comme poëte , & principalement
 » comme tragique. S'il faut que les auteurs
 » vertueux soient protégés par des seigneurs
 » vertueux , qui les indiquera « ?

M. Croft rend ensuite compte du motif de leur liaison.

» Le pere d'Young avoit été lié avec Lady,
 » Anne Wharton, premiere femme de Tho-
 » mas Wharton, écuyer, depuis marquis de
 » Wharton; elle a été célébrée pour ses ta-
 » lens poétiques par Burnet & Waller. Mis-
 » trifs Anne Wharton ajouta des vers aux
 » sermons déjà mentionnés du doyen de Sa-
 » rum, au sujet de la traduction en anglois,
 » qui en fut faite par Atwood, sur la demande de
 » Waller. Quand Wharton fut ennobli, il n'a-
 » bandonna pas le fils de son ami. Le peu de
 » tems qu'il vécut, le jeune Young trouva
 » en lui un protecteur, & dans son dissolu des-
 » cendant un ami & un compagnon. Le mar-
 » quis mourut en avril 1715. «

Vers l'an 1721, Young voulut, à l'aide de son successeur, entrer au parlement. Sa démarche fut infructueuse. Ayant pris les ordres en 1728, peu de tems après il fut nommé chapelain de George II.

» Au mois de juillet 1730, il fut nommé
 » par son college à la cure de Welwin, dans
 » le Hertfordshire. Au mois d'avril 1732, il
 » épousa Lady Elisabeth Lée, veuve du co-
 » lonel Lée, & fille du comte de Litchfield.
 » Sa connoissance avec cette dame vint de la
 » liaison de son pere avec Lady Anne Whar-
 » ton, cohéritiere de sir Henri Lée de Ditchley,
 » dans l'Oxfordshire.

En 1740, il perdit sa femme & la fille qu'elle avoit eue de son premier mari, laquelle venoit d'être mariée au lord Temple, fils du lord Palmerston. La femme du docteur Young lui donna

un fils , nommé Frédéric , encore vivant ; on a cru avec une maligne cruauté qu'il avoit servi de modele au portrait de Lorenzo dans les *Nuits* d'Young. M. Croft a réfuté cette infâme calomnie.

Young fut nommé en 1761 , cleric du cabinet de la princesse douairiere de Galles. Il mourut en 1765 , âgé de quatre-vingts ans.

Voici comme le docteur Johnson s'exprime au sujet du caractere poétique d'Young.

» Il est difficile de donner une idée générale
 » des poëmes d'Young ; car il n'est point d'un
 » genre uniforme. L'une de ses pieces n'a point
 » de ressemblance avec l'autre. Il se mit à
 » écrire de bonne heure & continua long-tems.
 » En différens tems il eut différens genres de
 » poésie , où il excella. Ses vers sont tantôt
 » doux , tantôt rudes ; son style est quelque-
 » fois diffus , quelquefois précis ; son plan sem-
 » ble partir de l'ame ; ses pensées paroissent
 » l'effet du hasard , tantôt fausses , tantôt heu-
 » reuses , & souvent sans goût. «

» Dans ses *Nuits* , il a montré une poésie
 » originale , semée de profondes réflexions &
 » d'allusions frappantes ; c'est un labyrinthe de
 » pensées , où l'abondance de l'imagination ré-
 » pand des fleurs de mille couleurs & de mille
 » odeurs différentes. C'est un du petit nombre
 » des poëmes , ou les vers blancs , (c'est à-
 » dire , *vers sans rime*) ne peuvent être mis
 » en rime qu'avec désavantage. Le libre épan-
 » chement de sentimens & les élans digressifs
 » de l'imagination eussent été gênés & resser-

» rés par la rime ; l'excellence de cet ouvrage
 » n'est point la régularité , mais la richesse. On
 » ne doit point faire attention à quelques vers
 » particuliers. La force est dans le tout , &
 » dans ce tout il y a cette magnificence qui
 » caractérise les jardins chinois , cette magni-
 » ficence d'une vaste étendue & d'une variété
 » infinie. «

» Il faut convenir que la poésie d'Young est
 » riche en pensées , mais sans régularité & sans
 » choix.

» Ses vers n'ont point de modele ; il ne se
 » ressemble pas plus dans un ouvrage que dans
 » l'autre. Il semble n'avoir jamais étudié la
 » prosodie ; on diroit qu'il n'a eu d'autre règle
 » que sa propre oreille. Mais avec tous ces
 » défauts , c'étoit un homme de génie & un
 » poète. «

Son génie vécut presque autant que lui (*)
 » ce ne fut que la dernière année de sa vie ,
 » (est-il dit dans le *Monthly review*) que ce
 » flambeau qui brilloit encore en s'approchant
 » de sa fin , s'éteignit sans gloire sous les yeux
 » du public , dans un poème intitulé *la Résigna-*
 » *tion* , le dernier & le plus mauvais de tous ses
 » ouvrages. Mais l'année d'auparavant , on le vit
 » jeter de vives étincelles dans ses *Conjectures sur*
 » *la composition originale* , adressées en forme de
 » lettres à l'immortel Richardson. Si l'on fait at-

(*) Voyez la préface des *Nuits d'Young* , traduit
 par M. le Tourneur.

216 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

» tention que c'est l'ouvrage d'un veillard de qua-
 » tre-vingts ans , ses défauts étonneront bien
 » moins , que les beautés dont il est semé. Il est
 » étrange que le fardeau de quatre-vingts ans n'ait
 » pu affaïsser cette imagination vigoureuse. Dans
 » cet âge de foiblesse & de décrépitude, son
 » génie indocile & fier , ne peut encore souf-
 » frir le joug des regles , & secoue hardiment
 » les entraves de la vieillesse & de l'expérien-
 » ce. « *En effet , on croit lire les réflexions d'un*
jeune homme , qui , plein d'audace , & se repo-
sant sur le sentiment de sa force , annonce qu'il
dédaigne les routes battues , & qu'il se croit fait
pour en ouvrir de nouvelles. Des idées hardies ,
de grandes vues , un style énergique , & tout éclat-
ant de comparaisons , de métaphores & d'images
attachent par-tout le lecteur.

Ce petit traité développe parfaitement les idées
 d'Young , comme critique. On diroit qu'il auroit
 composé ses *NUITS* , d'après les principes qu'il y
 expose , ou qu'il auroit ajusté ses principes sur les
NUITS. Auteur original , il ne peut souffrir les
 imitateurs. Il reproche à Pope de s'être contenté de
 l'honneur d'être le traducteur d'Homere , au lieu de
 prétendre à la gloire de donner un second Homere
 à l'Angleterre.

» Nous naissons tous originaux , dit Young ;
 » comment donc arrive-t-il , que nous mou-
 » rions tous copies ? est-ce la faute de la na-
 » ture ? Non , la nature ne crée point deux
 » ames semblables en tout , comme elle ne fait
 » point deux visages , qui se ressemblent par-
 » faitement. C'est donc la faute de l'homme.

» La

» La fureur d'imiter efface les caractères dis-
 » tinctifs dont chaque esprit étoit marqué. Le
 » monde littéraire n'est plus composé d'indivi-
 » dus, qui aient une physionomie propre &
 » une existence personnelle. Ce n'est qu'un amas
 » informe d'esprits mêlés, & confondus ensem-
 » ble, & cent ouvrages différens ne sont au-
 » fond que le même. S'il s'élevoit parmi nous
 » quelque nouvel Omar, qui pour favoriser
 » les progrès de son alcoran, dans l'univers,
 » prît tous nos livres pour échauffer ses bains,
 » en n'épargnant que les ouvrages vraiment
 » originaux, la république des lettres ressem-
 » bleroit assez à une grande cité en flammes,
 » dont il ne reste que quelques édifices incom-
 » bustibles, une forteresse, un temple, une
 » tour qui, d'espace en espace, demeurent de-
 » bout, & dominent tristement sur les ruines
 » de son enceinte désolée.

» *Connois-toi, respecte-toi*, sont deux regles
 » dont la pratique est aussi nécessaire dans les
 » beaux-arts que dans la morale.

» *Connois-toi*. Nous pouvons nous appliquer
 » ce que Martial disoit d'un mauvais voisin.
 » Rien n'est si près, rien n'est si loin de nous
 » que notre ame. Auteurs, plongez dans cet
 » abyme, sondez-la profondeur de l'ame, me-
 » surez son étendue, déployez toute la force
 » de ses facultés, & laissez-les agir librement
 » du côté où elles se portent d'elles-mêmes.
 » Rallumez, entreprenez les étincelles épar-
 » sées de lumière & de feu, que votre négligence
 » laisse éteindre, ou que vous étouffez sous un

218 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

» vil amas de pensées , empruntées & vulgai-
 » res. Hâtez-vous de les recueillir dans un foyer
 » unique , & d'en former un corps lumineux ;
 » qu'alors votre génie , si vous en avez , s'é-
 » lance de votre sein , comme le soleil s'élança
 » du sein du chaos ; & osez les premiers ad-
 » mirer cet astre nouveau , quoiqu'il soit votre
 » ouvrage.

» *Respecte-toi.* Ne vous défiez pas trop de
 » vous-même. Ne vous en laissez pas trop im-
 » poser par l'autorité des écrivains fameux , &
 » des grands modèles ; si vous avez le cou-
 » rage de vous estimer , peut-être verrez-vous
 » bientôt l'estime du public se joindre à la
 » vôtre. Préférez toujours les productions na-
 » turelles de votre esprit aux plus riches tré-
 » sors de l'esprit d'autrui. C'est quelque chose
 » de pouvoir dire avec Horace :

Meo sum pauper in ere.

» Et c'est dans la république des lettres , qu'il
 » faut porter l'ambition de César , qui aimoit
 » mieux être le premier d'un village , que le
 » second dans Rome. C'est le seul moyen de
 » donner à vos ouvrages un caractère , qui leur
 » soit propre , qui n'appartienne qu'à vous ,
 » & qui vous mérite le noble titre d'auteur.
 » A le bien définir , un auteur est un homme
 » qui pense & qui compose ; & tous ces usur-
 » pateurs de la presse , quelque volumineux ,
 » quelque savans qu'ils puissent être , ne sont
 » que des gens qui lisent & qui écrivent.

» L'écrivain qui néglige ces deux règles , ne

» fera jamais à lui, ni un auteur à part. Il ira
 » tout au plus grossir la masse des écrivains
 » obscurs, & toutes ses pensées auront une
 » malheureuse ressemblance avec les pensées de
 » la foule. Son esprit embarrassé de sa science,
 » oppressé sous les idées d'autrui, n'aura pas
 » la force de concevoir le germe d'une pensée
 » neuve. Ce n'est pas lui que vous verrez dé-
 » couvrir une perspective nouvelle, un point
 » de vue inconnu dans les plaines brillantes
 » de l'imagination. Imitateur servile, il suit en
 » rampant le troupeau des écrivains vulgaires;
 » il se traîne à genoux sur les traces de l'an-
 » tiquité. Comme un dévot superstitieux, qui,
 » tremblant au pied de son idôle impuissante,
 » lui demande un secours qu'elle ne peut don-
 » ner, il se prosterne avec un aveugle respect
 » devant la statue d'un grand homme, em-
 » brassé, les yeux baissés, son piédestal, &
 » croit qu'il lui suffit de le toucher pour ob-
 » tenir le pardon de ses fautes & de sa mé-
 » diocrité. Voyez le vrai génie, il traverse
 » dans leur largeur les routes publiques, il
 » cherche & trouve enfin une terre toute neu-
 » ve; il la défriche avec courage, & y élève
 » un monument, qui étonne par sa hardiesse
 » ou par la singularité du dessin.

» Et pourquoi seroit-il impossible qu'il s'é-
 » levât de plus grands hommes, que ceux qui
 » ont déjà paru? qui est celui qui a fondé
 » l'abyme de l'esprit humain? Ses bornes ne
 » sont pas moins inconnues que celles de l'u-
 » nivers. Depuis la naissance du monde, il ne

220 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

» s'est peut-être pas trouvé un seul homme ,
 » qui ne se soit arrêté en deçà du terme , où
 » il pouvoit arriver, & qui n'ait laissé ce qu'il
 » a fait bien au-dessous de ce qu'il a pu. En
 » prenant toujours les exemples du passé pour
 » la règle du possible , il n'est pas étonnant que
 » ce préjugé, qui n'est appuyé sur aucun princi-
 » pe démontré, ni même sur aucunes recherches,
 » rafferme à nos yeux l'idée de nos facultés & de
 » nos forces. Pourquoi Virgile avoit-il condamné
 » au feu son admirable *Enéide* ? C'est qu'à la fin
 » de son ouvrage, il découvroit encore au-delà
 » du terme qu'il avoit atteint. Pourquoi ne pour-
 » roit-on aborder en ces lieux qu'il a vus de
 » loin ? Avant qu'Horace eût écrit, si quelque
 » être supérieur eût apporté sur la terre le
 » plan de la divine *Iliade*, ou que le genre
 » humain l'eût trouvé par hasard, il est vrai-
 » semblable que son exécution auroit pu passer
 » la portée de l'homme. De même aujourd'hui,
 » nous regardons comme impossible de surpas-
 » ser Homère. Cependant il est évident que le
 » premier jugement eût été une erreur. Qui
 » nous a dit que le second n'en est pas une
 » autre ? Ces deux préjugés sortent de la même
 » source, de l'ignorance où nous sommes des
 » véritables dimensions, & du pouvoir de l'es-
 » prit humain. «

» Seroit-il impossible que les dernières co-
 » pies que le créateur doit tirer de l'ame hu-
 » maine, ne fussent aussi les plus correctes &
 » les plus belles ? Qu'il vînt un tems où les
 » modernes pourront jeter un regard satisfai-

» fant , & plein d'un juste orgueil sur les sie-
 » cles passés , regarder les jours d'Homere &
 » de Démosthene , comme l'aurore du génie
 » naissant , & Athenes , comme le berceau de
 » la renommée en son enfance ? — Mais voyez
 » donc la physique , les mathématiques , la mo-
 » rale ; quels accroissemens rapides n'ont-elles
 » pas pris dans un petit nombre de siècles ?
 » comme les arts & les sciences ont avancé
 » ensemble , & avec elles les commodités &
 » les agrémens de la vie , les plaisirs & la gloire
 » de l'espece humaine ! «

» Cette foule de découvertes offre au gé-
 » nie des alimens nouveaux. Les arts & les
 » sciences sont les racines ; l'art d'écrire est la
 » fleur ; quand les racines s'étendent , se dé-
 » ploient , & profitent de toutes parts , la fleur
 » doit-elle dépérir ou dégénérer ? «

» Sans doute il est prudent de lire les an-
 » ciens , & il n'y a que l'homme de génie qui
 » sache les goûter parfaitement. La gloire nous
 » invite à les surpasser , & la raison veut que
 » nous essayions nos forces dans une entre-
 » prise , où , en tout cas , le déshonneur de la
 » chute n'entraîne pas de si grandes consé-
 » quences. Pour moi je suis intimément per-
 » suadé que l'infériorité des générations pré-
 » sentes ou futures , à celles qui les ont pré-
 » cédées , n'a point dans la nature de causes
 » nécessaires , & que dans tous les siècles les
 » ames humaines sont égales & également puis-
 » santes. C'est donc uniquement la cause des
 » hommes , & sur-tout des circonstances exté-

222 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

» rieures , qui favorisent plus ou moins le développement de nos facultés. «

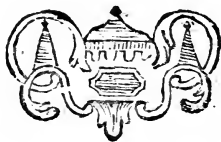
» Hé quoi ! nous osons prononcer sur les forces de l'esprit humain en général , tandis que chaque homme en particulier ne connaît pas les forces du sien ! Peut-on nier que des facultés ignorées de nous ne puissent dormir dans notre sein , comme la perle dans l'écaille de l'huître stupide , & le diamant dans les entrailles du rocher insensible , en attendant qu'une heureuse circonstance les éveille , ou que des efforts redoublés les tirent de leur inertie , après les phénomènes de ce genre que nous voyons tous les jours ? Des hommes cachés long-tems dans une obscurité profonde , en sortent tout-à-coup poussés par l'impression de quelque cause imprévue , & frappent nos yeux du plus grand éclat. Souvent ils s'étonnent eux-mêmes de leur succès , autant que le public qui les admire. «

» Des auteurs qui sont parvenus à un mérite supérieur , il en est peu qui n'aient d'abord éprouvé plus ou moins cette espèce de surprise. Aux premiers rayons qu'un génie , qui se décele , vient à répandre sur leur composition , l'écrivain tressaillit comme à la vue d'un météore étincelant dans la nuit. Il ne peut revenir de son étonnement. Il a peine à se croire lui-même. Tant que cette heureuse pudeur-enfle ses joues , on peut lui dire ce que Milton adresse à Eve , lorsqu'elle se voit pour la première fois dans l'onde

» tranquille du lac d'Eden : Cette belle créa-
 » ture que tu vois & qui te charme , c'est
 » toi-même. Le génie ressemble alors à un ami
 » tendre , qui nous accompagne déguisé. Nous
 » gémissons de son absence..... Il se fait connoî-
 » tre en nous embrassant , & notre surprise
 » égale notre joie. «

Young débuta par le théâtre dans la carrière des lettres. Il donna en 1719, sur le théâtre de Drury-Lane, la tragédie de *Busiris*. Elle fut bientôt suivie d'une seconde , intitulée la *Vengeance*, qui fut représentée en 1721. En 1753 , il donna les *Freres* (Démétrius & Persée). Young est auteur de beaucoup d'autres ouvrages en vers, où l'on trouve les scènes les plus touchantes & les plus pathétiques.

(*Monthly review.*)



M Ê L A N G E S.

LE DOCTEUR MANENTE.

*CONTE tiré des Nouvelles de GRAZZINI, poëte
Italien, dit le LASCA.*

IL y avoit à Florence, du tems de Laurent de Médicis, l'ancien, un médecin, nommé Manente, joignant la chirurgie à la médecine, mais plus praticien que savant; homme facétieux, mais si plein d'amour-propre & si insolent, qu'on ne pouvoit vivre avec lui. Il aimoit passionnément à boire. Souvent, sans être prié, il alloit manger chez Laurent de Médicis, auquel il déplut enfin si fort, par son indiscretion & son insolence, que, dans son impatience, il résolut de lui jouer un tour qui le chassât pour toujours de chez lui. Un soir, il apprit que Manente avoit tant bu au cabaret, qu'il ne pouvoit se soutenir sur ses jambes; que le cabaretier, voulant se coucher, l'avoit fait porter dehors par ses garçons, qui l'avoient mis sur l'appui d'une boutique dans la rue, & que là, il dormoit profondément. Laurent, croyant cette occasion favorable, fit semblant, à ce récit, de ne pas prêter l'oreille, & d'être occupé d'autres affaires. Puis il feignit d'aller se mettre au lit. Etant seul, il fit appeller deux

de ses domestiques les plus affidés, & leur dit ce qu'ils avoient à faire. Ils sortent du palais déguifés, &, fans être reconnus, vont à l'endroit où Manente dormoit. Comme ils étoient forts & vigoureux, ils l'emportent fans peine. Le docteur, entre le sommeil & le vin, s'imagina fans doute que quelques amis ou les garçons du cabaret l'emportoient chez lui. Les domestiques arriverent au palais de Laurent, qui les attendoit seul, monterent dans une chambre secrete, où ils étendirent Manente sur un lit de plume. Ils le dépouillerent jusqu'à la chemise, & emporterent ses habits.

Laurent leur ordonna de garder le silence; & fit ferrer les habits du docteur. Il manda ensuite le bouffon Monaco, qui excelloit à contrefaire le monde. Monaco, ayant pris les habits de Manente, retourna secrètement chez lui, se déshabille, se couvre des habits du docteur, sort sans rien dire, & s'en va chez Manente. Comme on étoit en septembre, la femme, l'enfant & la servante du médecin étoient alors à la campagne. Monaco qui, avec les habits du docteur, avoit aussi sa bourse & ses clefs, ouvrit aisément la porte, la referma sur lui & alla se coucher, content de pouvoir à la fois obliger Laurent & berner Manente. Le lendemain, il se leve à neuf heures, met les habits du médecin, &, contrefaisant sa voix, il appelle par la fenêtre de la cour la voisine, & lui dit qu'il a mal à la gorge. Il avoit, à ce dessein, garni son cou d'étoupe & de laine.

Comme, depuis peu, on voyoit à Florence

226 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

régner quelques symptômes de peste , cette femme l'en crut attaqué & lui demanda ce qu'il vouloit. Il la prie de lui apporter une couple d'œufs frais & un peu de feu , & , feignant par ses paroles & ses gestes , de ne pouvoir plus se tenir debout , il quitte la fenêtre. La voisine , lui apportant ce qu'il demandoit , l'appella plusieurs fois , lui criant qu'elle posoit le tout à l'entrée de la porte de la rue , où il n'avoit qu'à le venir prendre. Monaco vient à la porte ; contrefaisant toujours Manente , il prend les œufs , le feu , & rentre en se traînant , comme s'il ne pouvoit plus se soutenir. Les voisins , attristés , ne douterent point qu'il ne fût attaqué de la peste. Le bruit s'en répandit aussi tôt dans toute la ville. Là-dessus , un frere de la femme de Manente , orfèvre , nommé Nicolas , accourt pour s'éclaircir du fait ; il frappe plusieurs fois à la porte ; personne ne répond. Monaco ne remuoit point. Les voisins dirent à Nicolas que certainement Manente étoit attaqué de la peste.

Dans ce moment passa Laurent à cheval ; accompagné de plusieurs gentilshommes ; voyant la foule assemblée , il demanda ce que c'étoit. Nicolas lui dit que l'on croyoit Manente attaqué de la peste , & lui fit le récit de ce qui s'étoit passé. Laurent enjoint à Nicolas d'aller de sa part à Sainte-Marie-la-Neuve , demander au directeur de l'hôpital , un frere expert & capable de le traiter. Nicolas court au directeur , qui lui donne un frere , endoctriné par Laurent sur ce qu'il devoit faire.

On fit ouvrir la porte de la maison du docteur par un ferrurier; le frere étant entré, se mit un moment après à la fenêtre, & dit que le medecin avoit à la gorge une bubon aussi gros qu'une pêche, ne pouvant bouger du lit; mais que, cependant, il alloit faire tout son possible pour le tirer d'affaire. Laurent chargea Nicolas de faire porter à manger au frere & au malade, & s'en alla, témoignant par ses paroles & par ses gestes qu'il étoit désolé de cet accident.

Monaco rioit comme un fou; outre la provision abondante qu'avoit apportée Nicolas, il y avoit dans la maison du docteur de quoi boire & manger. Ils vuiderent d'abord une bouteille de bon vin, & le soir ils firent une excellente chere.

Cependant Manente, après avoir dormi un jour & une nuit, s'éveilla, & se trouvant couché dans les ténèbres, il ne put deviner s'il étoit chez lui ou ailleurs. Il se rappelloit pourtant qu'il avoit été boire avec Burchiello, Sannia, Biondo le maquignon, & que s'étant endormi, il lui avoit semblé qu'on le portoit chez lui. Descendant du lit où il étoit, il cherche à tâtons une fenêtre; mais il n'en trouva point; après avoir fait plusieurs fois le tour de la chambre, il se rejette sur son lit plein de frayeur & d'étonnement, ne sachant où il étoit. La faim commença bientôt à se faire sentir, & plusieurs fois il fut tenté d'appeller; mais arrêté par la peur, il résolut d'attendre l'événement.

Sur ces entrefaites, par l'ordre de Laurent, les deux domestiques qui avoient emporté Manente, travestis en moines, s'étoient couvert la tête d'un masque qui sembloit rire. L'un avoit une épée nue à la main droite, & tenoit de la gauche une grande torche allumée. L'autre portoit avec lui deux flacons de bon vin, deux pains, deux chapons gras, une tranche de veau rôti, & des fruits. Ils entrèrent dans la chambre où étoit Manente, & en refermerent aussi-tôt la porte. Celui qui tenoit la torche & l'épée, se mit contre la porte pour empêcher que le docteur ne l'ouvrît. Au bruit qu'ils firent en entrant, Manente s'étoit levé sur son séant dans son lit; mais voyant ces especes de spectres, si bizarrement vêtus, il en fut si effrayé qu'il retomba sur son lit. Il voulut crier, mais la parole expira sur ses lèvres. Enfin il attendoit ce qu'on alloit faire de lui; quand celui qui étoit chargé du manger, étendit une serviette sur une table, qui étoit à côté du lit, y posa la viande, le vin, & lui fit signe de manger. Manente, que la faim pressoit, se leva, & s'approchant de la table, il se mit à manger de très-grand appétit. Alors les deux compagnons enfroqués, sortirent brusquement de la chambre, en refermerent la porte, & le laissant sans lumière, ils allerent rendre compte à Laurent de leur message.

Le docteur mange & boit à tâtons : » Enfin, » dit-il, le mal ne sera pas tout pour moi ; » il en arrivera ce qu'il pourra ; mais si j'ai » à mourir ici, je mourrai du moins l'estomac

» plein. « Il recueille alors les restes du mieux qu'il peut, & retourne à son lit, toujours bien étonné. Cependant en se rappelant ces masques qui rioient, il se mit aussi à rire en lui-même, se félicitant de sa bonne chère, & sur-tout du vin dont il avoit vuïdé un flacon. Persuadé que c'étoit un ami qui lui jouoit ce tour, il espéroit en être bientôt quitte & reparoître au monde. Dans cette douce espérance, il s'endormit.

Le frere, qui étoit dans la maison du docteur, reparut le lendemain matin à la fenêtre, & dit tout haut au voisinage, que Manente avoit assez bien reposé, & qu'il ne tarderoit pas à être guéri. Vers le soir, Laurent voulant profiter d'une occasion favorable qui se présentoit, fit avertir de son dessein le frere & Monaco. Un maquignon, courant à cheval sur la place de Sainte-Marie-la-Neuve, s'étoit rompu le cou en tombant. On étoit accouru pour le relever, mais on le trouva mort. Il fut transporté près-delà dans l'hôpital Saint-Paul, & vers le soir, on l'enterra dans le cimetière de Sainte-Marie-la-Neuve.

Le frere, instruit du projet de Laurent, se mit à crier vers le soir, qu'il étoit survenu un accident qui le faisoit presque désespérer de Manente, qui ne pouvoit respirer, ni parler. Nicolas, qui étoit là, dit là-dessus qu'il falloit l'engager à faire son testament; mais le frere répondit qu'il n'y avoit pas moyen pour le moment; & ils convinrent que s'il étoit encore aussi mal le lendemain matin, on le

feroit tester , & qu'ensuite il seroit confessé & administré.

Vers le milieu de la nuit , les deux domestiques allèrent secrètement , par ordre de Laurent , au cimetière de Sainte - Marie - la - Neuve , tirèrent le maquignon de la fosse où il avoit été enterré , & l'emportèrent. Le frère & Monaco , qui les attendoient , introduisirent le mort dans la maison de Manente. Les deux domestiques se retirèrent ensuite , sans être vus. Monaco & le frère , envelopperent le mort d'un linceul , lui garnirent le cou d'étaupe mouillée & de cataplasmes , lui meurtrirent le visage , pour le rendre livide & enflé ; puis l'ayant posé sur une table au milieu de la chambre , ils lui mirent un grand bonnet que Manente avoit coutume de porter à Pâques , & l'ayant couvert de feuilles d'oranger , ils allèrent se coucher. Au point du jour , le frère cria d'un ton plaintif aux voisins , que Manente avoit passé vers la pointe du jour de la vie au trépas : le bruit s'en répandit bientôt par toute la ville. Nicolas l'ayant appris , courut aussi-tôt vers le frère , qui lui fit le détail de cette mort. On résolut de faire l'enterrement le soir. Les prêtres étant arrivés pour la cérémonie funebre , les fossoyeurs emportèrent le maquignon au lieu de Manente , & l'enterrent. La cérémonie se fit en présence de mille personnes , qui se bouchant le nez , regardoient de loin les obsèques du maquignon , inhumé deux fois , & que tout le monde prit pour Manente.

Dès que le corps fut enlevé , Nicolas recom-

manda la maison & les effets aux soins du frere, & lui envoya un très-bon souper, afin de lui donner plus de zele. Il dépêcha ensuite un courier à la veuve, sa sœur, pour l'empêcher de venir à Florence, parce que son mari étoit mort, lui conseillant de se reposer sur lui du soin de sa maison & des objets qu'elle renfermoit. La nuit étant venue, Monaco commença par bien souper, & confiant tout aux soins du frere, il s'en retourna chez lui, ayant soin de ne pas se laisser voir en sortant. Le lendemain il se rendit chez Laurent, qui rit beaucoup de la scene heureusement jouée. On laissa écouler cinq ou six jours, pendant lesquels les domestiques déguisés en moines, porterent toujours à Manente de quoi boire & manger. Mais un matin, étant entrés dans sa chambre, & l'ayant forcé de se lever, ils lui firent signe de passer une camisolle de gros drap rouge, avec une culotte à la matelotte, de même drap; ils lui mirent un petit chapeau à la grecque sur la tête & les menottes. L'ayant ensuite enveloppé d'un manteau pour l'empêcher de voir, ils le firent sortir de la chambre. L'ayant ensuite mis dans une litiere, portée par deux forts mulets, ils la refermerent si bien, qu'il ne pouvoit l'ouvrir. De-là ils le conduisirent dans la campagne. Manente se sentant porté sans savoir où, ni par qui, étoit muet de surprise & de frayeur. La voix des payfans & le bruit des animaux, lui faisoient croire qu'il ne révoit pas. Ses conducteurs avoient apporté avec eux de quoi manger;

232 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

quand il fut tems de se rafraîchir , ils s'arrêtèrent. Ayant continué leur route , ils arrivèrent vers minuit à l'hermitage de Camaldoli , où ils furent reçus gaiement par le gardien , qui étoit prévenu. Ils entrent dans un petit fallon , où le moine avoit fait murer la fenêtre & mettre un petit lit , une table & une armoire. Cet appartement étoit dans l'endroit le plus retiré du couvent. Les guides du docteur étant allés à la litière , en tirèrent Manente à demi-mort de faim & de soif. Ils lui envelopperent la tête , & l'ayant porté dans le petit fallon , ils le posèrent sur le lit , sans lui ôter les menottes. Ils le laissèrent là , & sortirent pour se rendre auprès du gardien , qui fit appeler deux convers pour être témoins de la manière dont ils devoient gouverner Manente.

Cependant les domestiques ayant repris l'accoutrement monacal , le masque , l'épée , la torche , tels qu'ils étoient à Florence , portèrent au médecin un excellent souper. Manente voyant reparoître les deux masques , commença à se rassurer. Lui ayant ôté les menottes , ils lui firent signe de manger comme à l'ordinaire. Manente ayant bien mangé & bu largement , ils se retirèrent & le laissèrent dans l'obscurité. Les convers , pour prendre leçon , s'étoient rendus dans une chambre au-dessus , & de-là , par un trou pratiqué au plancher , ils furent témoins de ce qui se passoit. Les conducteurs , accablés de fatigue & de sommeil , allèrent se coucher. Le lendemain , ayant recommandé Manente au gardien & aux convers , ils prirent

congé, & revinrent avec la litiere à Florence ; où ils amuserent beaucoup Laurent par le récit de leur voyage.

Cependant la veuve du docteur ayant pris le deuil revint à Florence, avec son fils & sa servante. Bientôt par le conseil de son frere Nicolas, elle épousa au bout de six mois un nommé Michel Agnolo, orfevre.

D'un autre côté Laurent vint à quitter Florence pour des affaires, relatives au gouvernement. Il fut quelques mois absent, tellement que ses occupations lui firent perdre de vue le médecin. Mais ayant apperçu un jour à cheval un des moines de Camaldoli, il se souvint de leur prisonnier. L'ayant fait appeller, il lui remit une lettre pour le gardien. Le moine chargé de la lettre arrive au couvent ; le gardien l'ayant lue, ordonna aux convers de se rendre chez le docteur, deux ou trois heures avant le jour. Ils le firent lever & l'obligerent par signes de reprendre ses habits à la matelotte. Ils lui mirent ensuite les menottes, & l'enveloppant d'un grand manteau ils l'emmenèrent. Pour cette fois Manente crut toucher à son heure dernière ; mais il lui fallut se résoudre à tout. Après avoir traversé pendant plus de deux heures des bois & des sentiers écartés, ils arriverent à la Vernia, où ils attachèrent le médecin à un gros sapin dans une vallée. Lui ayant ensuite ôté son manteau, & ses menottes, ils retournerent promptement à Camaldoli par les mêmes chemins, sans être vus de personne. Manente resté seul & tremblant

de peur , prêta d'abord l'oreille ; puis tirant ses mains à foi , il se débarraffa de ses liens. Le jour alloit paroître. Le médecin ne voyant ni homme , ni animal , monta par un sentier étroit vers le haut de la vallée ; il vit bientôt venir à lui un homme conduisant trois mulets , chargés de bled. Il lui demanda comment se nommoit l'endroit où il se trouvoit. C'est la Vernia , lui répondit l'autre. Manente le remercie & reconnoît aussi tôt le pays où il étoit venu plusieurs fois. Il dirigea sa route vers un couvent qui étoit aux environs. Il y trouva un gentilhomme Milanois , qui demouroit à Florence , & qui étoit venu visiter l'endroit. Celui-ci s'étoit blessé le pied ; une enflure considérable y étant survenue , il fut obligé de garder le lit. Il alloit envoyer chercher un médecin , lorsque Manente se présenta. Ayant appris la cause de son mal , » il ne faut pas de » médecin , dit-il : je vous promets de dissiper » la douleur en huit minutes , & demain vous » serez entièrement guéri. « Quoique Manente fût singulièrement vêtu , il avoit bonne mine & s'exprimoit bien ; si bien que le Milanois eut confiance en lui. Le médecin fit bientôt cesser la douleur ; en sorte que le malade dormit tranquillement. Le lendemain matin le gentilhomme se leva & se trouva en état de marcher librement. Ayant récompensé Manente , il repartit pour Florence. De son côté , le docteur prit congé du couvent , & prit le chemin de sa maison de campagne , où il arriva le soir au coucher du soleil. Ayant appelé par

son nom l'homme qui y travailloit ordinairement, un paysan lui répondit qu'il avoit quitté la maison. Manente trouva singulier que sa femme eût congédié cet homme, sans son avis. Il fit entendre à ce paysan qu'il desiroit loger chez lui. Manente entra donc; on se mit à table & l'on fit maigre chère. Le docteur résolu de ne pas se nommer, ne fit aucune question, relativement à sa femme & à sa maison de campagne; mais ayant apperçu sur une petite table une écriture & du papier (ce paysan étoit le maître d'école de l'endroit) il dit qu'il avoit besoin d'écrire; il fit une petite lettre pour sa femme, & promit une récompense au paysan, s'il vouloit aller le lendemain à Florence la remettre à sa maîtresse. Le paysan y ayant consenti, mena le médecin dans une cabane où il l'enferma la nuit. Manente s'arrangea le mieux qu'il put pour dormir sur la paille.

De grand matin le paysan partit pour Florence & remit la lettre à la femme du docteur, laquelle crut reconnoître l'écriture de son premier mari. En ayant fait la lecture, elle fut saisie de surprise & d'effroi, sur-tout lorsqu'elle fut informée de la figure & de la taille de l'homme qui avoit écrit la lettre. Brigitte (c'étoit le nom de la femme) fit part de la lettre à Michel Agnolo, qui la regarda comme supposée, Manente étant mort. Il répondit au nom de Brigitte, & le menaça de l'aller affommer ou de le faire arrêter, s'il ne se retireroit pas à l'instant. Il ordonna en outre au

payſan de le chaffer. Manente ne doutoit pas qu'il n'allât être reconnu comme maître de la maifon ; le payſan de retour lui remit brufquement la réponſe , qui n'étant ni ſignée , ni cachetée , éronna fort le docteur. L'ayant lue , il reſta quelque tems plus mort que viſ. Bientôt on lui ſignifia d'aller chercher gîte ailleurs. Manente déſolé de ſe voir ainſi chaffé de ſa maifon , demanda au payſan le nom de ſon maître. Ayant ſu que c'étoit Michel Agnolo , dont la femme ſ'appelloit Brigitte , il lui demanda ſi elle s'étoit mariée pluſieurs fois , & ſi elle avoit des enfans. Le payſan lui répondit qu'elle avoit d'abord épouſé un médecin nommé Manente , mort de la peſte depuis un an , duquel elle avoit eu un fils. Hélas ! ſ'écria Manente , que me diſ-tu là ? Il ne voulut pas toutefois ſe faire connoître. Il prit ſur le champ la route de Florence , perſuadé que ſa femme & ſa famille l'avoient cru mort , & qu'en conſéquence Brigitte s'étoit remariée. Manente entra dans Florence avec ſon habit à la matelotte ; arrivé dans ſa rue , il vit rentrer ſa femme avec ſon fils. Il étoit sûr qu'elle l'avoit vu ; mais comme elle ne l'avoit pas reconnu , il alla trouver ſon confeſſeur , afin qu'il le préſentât à ſa femme. Mais l'homme d'églife étoit allé à Bologne. Manente déſeſpéré ne ſait quel parti prendre. A la fin réſolu de parler à ſa femme de quelque manière que ce ſoit , il ſe rend à ſa maifon , où il frappa deux fois à la porte. Brigitte demanda qui étoit-là. C'eſt moi , répondit-il , ma chere Brigitte , ouvre — Et qui

vous ? — Descends & tu le sauras. — Qui êtes-vous & que demandez-vous ? — Ne le vois-tu pas ; — Non, vous n'êtes pas Manente, mon mari, puisqu'il est mort & enterré. — Comment donc mort ? je ne mourus jamais. Ouvre-moi, mon enfant. Suis-je donc métamorphosé ? ne me connois-tu pas, ma chère ? ouvre & tu verras que je suis vivant. — Ah ! c'est donc vous qui m'avez écrit une lettre ? allez, allez, si mon mari vous rencontre, prenez garde à vous. Une foule de monde avoit été témoin de la singulière aventure ; Manente prit le parti de se retirer, craignant quelque mauvaise plaisanterie des voisins. Il se rendit à une auberge, dont le maître s'appelloit Amadore, résolu de s'adresser le lendemain à l'évêché. Mais avant de faire cette démarche, il voulut éprouver si Burchiello & Biondo ses amis le reconnoïtroient. Il dit donc à Amadore qu'il voudroit bien donner à souper à Burchiello & à Biondo, & qu'il le prioit de les faire inviter. L'hôte s'acquitta de la commission. Burchiello, arrivé avec Biondo, crut reconnoître Manente ; le docteur leur fit un grand accueil, & dit au premier que, sur sa réputation, il avoit prié de l'inviter à souper avec Biondo, son ami. Burchiello le remercia beaucoup. Celui-ci avoit déjà dit à son compagnon : Si je n'avois pas vu enterrer Manente, je croirois que c'est lui ; je n'ai jamais vu deux hommes plus ressemblans. Biondo étoit du même avis. On se mit à table. Burchiello, qui avoit toujours les yeux sur l'étranger, le vit, comme faisoit Manente,

238 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

boire deux verres de vin pur , aussi-tôt après la salade , & mêler ensuite son vin avec de l'eau. On servit des pigeons & des grives. Manente donna d'abord sur les pigeons , dont il mangea les têtes , selon sa coutume. Pour dessert , on servit des poires , du raisin & d'excellent fromage. Burchiello ne douta plus que ce ne fût Manente , quand il le vit prendre des poires , du raisin , sans toucher au fromage , malgré l'éloge qu'on en fit. Tu es Manente , dit alors Burchiello , tu ne peux plus te cacher. Là-dessus il l'embrasse. Il n'y a que toi , Burchiello , dit Manente , qui m'aie reconnu , oui , tu l'as dit , je suis Manente. Je ne suis point mort , comme ma femme le croit , ainsi que toute la ville. Biondo & l'hôte étoient devenus pâles comme la mort. N'ayez pas peur leur dit Burchiello , touchez , tâtez. Manente , de son côté , les rassura & conta son aventure. Dès qu'il eut fini , Burchiello lui dit : c'est un tour de Laurent de Médicis. Je t'ai dit mille fois que tu lui payerois cette impolitesse que tu lui fis à Careggi. Oui , cher Manenté , les princes sont toujours princes , c'est ainsi qu'ils nous traitent , quand nous voulons nous mettre de pair avec eux. Manente demanda conseil à Burchiello & à Biondo pour se tirer de l'embarras où il étoit. Après bien des réflexions , on fut d'avis d'aller à l'évêché.

Le lendemain , Burchiello fit lever Manente de bonne heure , & l'ayant fait raser , il lui donna ses habits , qui lui alloient parfaitement , & sortit avec lui en public pour le faire re-

connoître. Plusieurs personnes lui parlerent. Le bruit de son retour avoit déjà été publié par Biondo & Amadore, qui avoient dit qu'il réclamoit sa femme & ses biens. Nicolas & Michel Agnolo l'ayant vu, lui trouverent beaucoup de ressemblance avec Manente. Mais cependant ils se préparoient à se défendre contre les plaintes qu'on devoit faire à l'évêché. Ils avoient fait lever l'extrait mortuaire du docteur; tout le voisinage avoit en outre donné son témoignage comme Manente étoit mort de la peste, & avoit été enterré.

On se rendit de part & d'autre à l'évêché. Manente raconta au vicaire-général tout ce qui s'étoit passé, & prétendit avoir sa femme. Le juge ecclésiastique ayant entendu les deux parties, demeura fort étonné. Comme il y avoit un mort dans cette affaire, il conclut qu'il y avoit certainement un meurtre de commis. Il en fit avertir les huit, & l'on fit arrêter tous les plaignans. Manente raconta toute son aventure, qui fit beaucoup rire. Les huit ayant su qu'un frere de Sainte-Marie-la-Neuve avoit soigné le docteur pendant sa maladie, l'envoyèrent chercher. Le directeur répondit que cet homme avoit été renvoyé pour avoir donné un coup de ciseau à un de ses confreres. Les officiers se trouverent aussi embarrassés qu' auparavant. Tous ceux des deux parties furent mis en prison, jusqu'à un plus ample éclaircissement.

Cependant Burchiello voulant obliger Manente, se rendit chez un des premiers magistrats,

& lui fit entendre que c'étoit Laurent de Médicis qui avoit joué une pareille scène. Ce magistrat, de concert avec les autres juges, écrivit au sujet de cette affaire à Laurent, alors absent de Florence, auquel on en laissa la décision. Les prisonniers furent aussi-tôt élargis & vaquerent à leurs affaires, comptant de part & d'autre gagner leur procès. Brigitte fort désolée attendoit avec impatience l'issue de l'aventure.

Laurent, en lisant la lettre du magistrat, se mit à rire, flatté de la réussite de son stratagème. Il revint bientôt à Florence. Manente se rendit à son palais; Laurent en le voyant feignit d'être surpris : Eh ! quoi, dit-il, Manente, je ne croyois jamais te revoir ; je te croyois mort. Est-il bien sûr que c'est toi ? N'es-tu pas un fantôme ? Manente dit qu'il n'étoit jamais mort. Le docteur voulut raconter son histoire ; mais Laurent le remit au soir : le docteur s'étant retiré alla trouver Burchiello, auquel il fit part de ce qui s'étoit passé.

Le soir, Laurent averti que les deux parties s'étoient rendues à ses ordres, entendit leurs raisons en présence du vicaire-général, qu'il avoit fait venir. » Monsieur le vicaire, dit alors
 » Laurent, vous êtes instruit du différend de
 » ces bonnes gens ; je ne vous en dirai rien, sinon
 » qu'ayant été nommé par les vénérables huit
 » pour être leur juge, il ne me reste plus que
 » de vérifier si Manente n'est jamais réellement
 » mort, & si ce corps que nous voyons n'est
 » point quelque fantôme ou quelque esprit des
 » enfers.

» enfers. C'est à vous à m'éclaircir là-dessus.
 » --- Comment, dit le vicaire? — Je vais vous
 » le dire, reprit Laurent; il faut le faire con-
 » jurer par ceux qui chassent les esprits. « Le
 vicaire demanda quelques jours pour les prépa-
 rations; ce que Laurent lui accorda.

Cette étrange affaire fit beaucoup de bruit.
 Cependant Laurent avoit fait revenir Nepo de
 Galatrona, forcier & magicien des plus fameux
 de son tems, & le tenoit chez lui pour s'en
 servir au besoin.

Au jour indiqué, Manente comparut à Sainte-
 Marie la-Neuve. Le vicaire placé sur un siege,
 ayant appelé Manente, le fit mettre à genoux.
 Deux moines lui dirent des évangiles, des
 pseaumes, des hymnes, des oremus, l'arrose-
 rent d'eau bénite, le parfumerent d'encens, lui
 firent toucher les reliques; mais le tout fut
 en vain. L'église étoit pleine de monde. Mo-
 naço, qui s'étoit rendu à l'église avec Nepo
 par ordre de Laurent, dit à son compagnon
 qu'il étoit tems de parler. Nepo cria tout-à-coup:
 » Ecartez-vous, place, place! je veux parler
 » au vicaire, & lui révéler ce mystère ef-
 » frayant. « Les assistans se rangerent, à l'as-
 pect de cet homme vêtu de rouge & dans un
 accoutrement singulier. Arrivé auprès du vi-
 caire, » Il faut, dit-il, que la vérité vous soit
 » connue à tous. Manente n'est jamais mort.
 » Tout ce qu'il a éprouvé lui est arrivé par
 » art magique, par la puissance du diable, &
 » par moi, qui suis Nepo de Galatrona, & qui
 » ai les démons à mes ordres. J'ai fait enlever

» Manente pendant son sommeil; un diable par
 » mes ordres l'a porté dans un palais magique.
 » Je l'ai tenu dans cet endroit, jusqu'au jour
 » où il a été conduit dans le bois de la Ver-
 » nia. Un esprit follet, qui par mon ordre,
 » avoit pris la figure de Manente, fut enterré
 » à sa place. Le pere de Manente n'avoit in-
 » sulté autrefois; n'ayant pu l'en punir à cause
 » d'un reliquaire, qu'il portoit toujours sur lui,
 » & sur lequel étoit écrite l'oraison de saint
 » Cyprien, j'ai voulu me venger sur le fils;
 » & pour preuve de ce que j'avance, on peut
 » aller voir l'endroit où est enterré l'esprit;
 » si ce que je dis est faux, faites-moi payer
 » mon imposture de la tête. «

On étoit attentif au discours de Nepo. Ma-
 nente plein de fureur le regardoit de travers.
 Par ordre du vicaire-général, deux moines
 vont faire ouvrir la fosse, où l'on croyoit qu'a-
 voit été inhumé le docteur. Monaco, par or-
 dre de Laurent, avoit placé dans cette fosse,
 un pigeon noir. On ouvrit la fosse, & le pi-
 geon, en présence de plus de mille personnes,
 partit comme un trait. Les assistans s'écrierent:
 Jésus! Marie! miséricorde! & chacun prit la
 fuite, sans savoir où il alloit. Les deux moines
 retournerent à Sainte-Marie-la-Neuve, criant:
 miracle, miracle! l'un disoit qu'il étoit sorti de
 la fosse un esprit, sous la forme d'un écureuil,
 mais qu'il avoit des ailes. Un autre prétendoit
 que c'étoit un serpent, & qu'il avoit jetté des
 flammes; ceux-ci vouloient que ce fût un dé-
 mon, changé en chauve-souris; le plus grand

nombre soutenoit que c'étoit un diabolotin; il y en eut qui dirent lui avoir vu des cornes & des pattes d'oie. A Sainte-Marie-la-Neuve, où attendoient le vicaire, & Manente, on crioit déjà : miracle ! miracle ! Nepo trouva le secret de se glisser dans la foule & de s'évader. Le vicaire instruit de ce qui s'étoit passé, regarda autour de lui pour voir Nepo; & ne l'appercevant plus, il ordonna de le chercher, voulant le faire brûler, comme forcier, enchanteur, magicien. On crut qu'il avoit disparu par magie. Le vicaire-général renvoyant les moines avec leurs reliques, alla au palais de Laurent, accompagné de Manente. Laurent informé de toutes les particularités de la scene, ne cessoit de s'en amuser avec quelques gentilshommes de ses amis. Il se mit bien plus à rire, quand il vit le vicaire lui dire de faire arrêter Nepo de Galatrona. Laurent instruit de ce qui s'étoit passé lui dit : » Monsieur le vi-
 » caire, allons doucement avec cet homme.
 » Mais que pensez-vous de Manente. Je dis;
 » reprit le vicaire, qu'il n'y a pas de doute
 » que ce ne soit lui, & qu'assurément il n'est
 » jamais mort. En ce cas, dit Laurent, je vais
 » prononcer, afin de tirer ces gens d'embarras. «
 Ayant fait aussitôt appeller les parties, en présence du vicaire, il leur ordonna de s'embrasser, & prononça ensuite cette sentence : » De-
 » main Agnolo restituera tout ce qu'il a pris
 » chez Manente; Brigitte avec quatre chemi-
 » ses seulement, sa robe & sa cape, se reti-
 » rera chez son frere, jusqu'après ses couches;

» dont les frais seront payés par Agnolo , li-
 » bre à lui de prendre l'enfant , si Manente
 » ne veut pas s'en charger. Manente retour-
 » nera chez lui avec son fils , & quand Bri-
 » gitte fera accouchée & relevée , elle retour-
 » nera chez Manente son mari , qui doit la
 » reprendre & l'aimer comme sa légitime épou-
 » se. » Tout le monde approuva cette déci-
 sion , & les parties se retirèrent.

Le vicaire resté seul avec Laurent , insista encore pour faire brûler Nepo. Laurent se mit à rire , & l'homme d'église prit congé , non sans crainte de quelque forcellerie.

Le lendemain Agnolo exécuta l'ordre de Laurent. Brigitte alla chez son frere , & Manente rentrant dans son bien , vint habiter la maison avec son fils. Nepo eut tout l'honneur de la scène , & passa parmi le peuple pour un forcier des plus habiles. Brigitte accoucha d'un enfant mâle , dont Agnolo se chargea jusqu'à l'âge de dix ans. Manente ne songea plus avec sa femme , qu'à jouir de sa fortune , & célébra tous les ans la fête de saint Cyprien ,



ARISTON, ou DIALOGUE sur l'effet des loix pénales, par le baron de DALBERG, traduit sur l'original allemand, lu le 2 janvier 1782, dans l'académie électorale des sciences utiles de Mayence, établie à Erfurt, & imprimé aussi à Erfurt, chez Keyser.

THÉAGÈS **A**VEZ-VOUS vu aujourd'hui Ariston, le supplice de Therpsion, ce fameux brigand?

ARISTON. Non, Théagès, je n'aime pas ces scènes rebutantes de tourmens. Et vous, y avez-vous assisté?

THEAGÈS. Contre ma volonté! Aujourd'hui comme je revenois de ma campagne, & que, pour me rendre chez moi dans la ville, il me falloit passer par la place où l'on supplicie les criminels, j'y suis arrivé par hasard au moment que, tout étant prêt pour l'exécution; le peuple qui y accouroit en foule, m'empêcha de continuer mon chemin. Mais je voudrois n'y avoir point assisté. Le seul souvenir m'en fait frémir d'horreur.

ARISTON. On l'a traité donc bien rigoureusement.

THEAGÈS. Jamais on n'a puni dans ce pays un malfaiteur avec autant de sévérité. Depuis la prison jusqu'au lieu du supplice, le chemin est long, il a été traîné sur une peau de vache,

L 2

& tenaillé de quatre en quatre pas , avec des tenailles rouges. Alors —

ARISTON. N'en racontez pas davantage, Théagès ; j'en ai assez entendu. Lorsqu'on a lu publiquement sa condamnation , je n'ai pu cacher mon déplaisir de la rigueur de nos loix & de la dureté de cœur de nos juges.

THEAGÈS. Comment, Ariston ! vous me semblez aussi ne pas approuver la conduite de notre gouvernement ? cependant il me paroît que, malgré que ma nature soit révoltée des tourmens qu'il a fallu que Terpsion endurât , sa punition est conforme aux loix. N'a-t-il pas commis des forfaits qu'on rougit de rapporter ? N'est-ce pas lui qui a mis à la ville le feu qui en a réduit une grande partie en cendres ? N'est-ce pas lui qui a assassiné tant de nos concitoyens , qui a volé les lieux les plus sacrés , & qui a banni la sûreté de tous les chemins & de tous les bois ? Un pareil monstre fut-il digne de quelque rémission ? Dites - moi , Ariston , car vous êtes plus expérimenté que moi dans nos loix , trouvez-vous quelque chose à blâmer dans l'arrêt de ses juges ?

ARISTON. Je vous le dirai volontiers, pourvu qu'auparavant vous me répondiez à une question. Si Alcippe , le plus généreux & le plus hospitalier de nos concitoyens , avoit invité chez lui un grand nombre de convives , & qu'ayant tout disposé pour les bien régaler , quelqu'un d'eux mal élevé & méprisant toutes les convenances , s'avisoit de fouiller sa maison d'ordure , de briser les meubles les plus

précieux , & de troubler le plaisir de toute la compagnie , que pensez-vous que feroit Alcippe en cette rencontre ?

THEAGÈS. Si les avertissemens ne profitoient point , il chasseroit promptement de la maison l'homme turbulent , afin que le plaisir des autres ne fût plus troublé.

ARISTON. Et aussi - tôt après son expulsion , les convives effrayés , tâcheront de se tranquilliser. N'est-ce pas ?

THEAGÈS. Il en feroit ainsi.

ARISTON. Mais si le maître de la maison ne se contentoit pas de le chasser , & que , voulant se venger de l'hôte incommode , il l'accablât de coups de bâton & de mille autres châtimens , qu'il ne le mît dehors qu'après l'avoir couvert de boue ; qu'outré de colere , il en oubliât ses convives , & ne les vînt rejoindre que les mains souillées & les yeux effarés ?

THEAGÈS. Prenez y garde. Comment un homme modéré comme Alcippe & de son sang-froid pourroit-il se laisser aller à cet excès ?

ARISTON. Supposez qu'il s'y laissât aller. Les convives ne diront-ils pas que , certainement le maître de la maison écoute trop son ressentiment , & qu'il a commis lui-même une importunité , en voulant les débarrasser d'un importun ?

THEAGÈS, Il est vrai , Ariston ! mais à quoi cela s'applique-t-il ?

ARISTON. Maintenant , Théagès , accordez-moi que ce Terpsion soit l'hôte incommode , que la société soit l'état , & que le prince soit

248 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

le maître de la maison , est-ce que la tranquillité de l'état ne seroit pas assez rétablie , en chassant simplement le membre qui la trouble ?

THEAGÈS. Je le croirois.

ARISTON. Les tourmens effroyables par lesquels on a arraché la vie à Terpsion , n'étoient donc pas nécessaires ?

THEAGÈS. En effet , ils ne l'étoient pas.

ARISTON. Ne vous paroît-il point que , sur un objet aussi important que la peine de mort , d'outrepasser les bornes de la nécessité , ce soit un abus des forces de la justice : dépôt sacré de la divinité ?

THEAGÈS. Cela me paroît ainsi tout-à-fait.

ARISTON. Ne vous semble-t-il pas de même qu'en pareils cas , la plupart manquent le but qu'on se propose , puisqu'ils excitent plus de compassion pour les coupables que d'horreur de leurs crimes ?

THEAGÈS. Vous dites vrai , Ariston ! encore aujourd'hui j'en ai vu la preuve. Car tandis qu'on traînoit le condamné au lieu du supplice , & que l'excès des tourmens lui faisoit jeter les hauts cris , la pitié intérieure étoit empreinte sur le visage de la plupart des assistans. On oublioit l'arrocité de ses forfaits pour compâtrir à ses souffrances. Et dieu en soit loué , Ariston ! il faudroit avoir le cœur bien endurci pour être entièrement insensible à la douleur d'un autre homme , quelque scélérat qu'il fût.

ARISTON. Vous parlez bien Théagès. Mais de tout ceci , ne devons-nous pas conclure qu'il

est hors de convenance , que dans la punition d'un crime , le juge , semblable à l'homme de la maison qui s'empporte , ne sache pas se modérer & se contenir dans des bornes , & qu'il soit cruel lui-même pour châtier la cruauté d'un malfaiteur ?

THEAGÈS. Je vous accorde encore tout cela ; Ariston ! mais de même que les cas extraordinaires provoquent des mesures extraordinaires , les crimes extraordinaires seulement , ce me semble , exigent des châtimens extraordinaires : & il me paroît que l'état s'est rencontré aujourd'hui dans ce cas.

ARISTON. Expliquez-vous mieux , Théagès !

THEAGÈS. Vous savez que la bande de voleurs qui parcourt nos contrées , devient tous les jours plus nombreuse & plus redoutable. Si on la laisse encore s'augmenter , elle fera bientôt insurmontable , comme le torrent qui sort de ses bords , & inonde nos campagnes aussi souvent qu'il est enflé par les eaux des mauvais tems. Il ne se passe point de jour qu'on n'entende parler d'un nouveau meurtre ; notre ville même n'est pas en sûreté ! N'ont-ils pas dernièrement battu & repoussé les forces militaires envoyées contre eux ?

ARISTON. Cette circonstance , Théagès , prouve aussi peu la bonne conduite de notre conseil , que la bravoure de nos soldats. Si celui-ci eût pris des mesures plus sages , ceux-là n'auroient pas plié si lâchement.

THEAGÈS. Vous conviendrez au moins , Ariston , que le mal croissant , son progrès ne pou-

voit être arrêté que par des moyens violens ,
& des peines extrêmes.

ARISTON. (*Il sourit.*)

THEAGÈS. De quoi riez-vous ?

ARISTON. Je me rappelle une histoire qui me paroît avoir de l'analogie avec les circonstances présentes. Voulez-vous l'écouter ?

THEAGÈS. O Ariston ! que n'entends-je pas volontiers de votre bouche !

ARISTON. Vous connoissez Philémon de Mégare ?

THEAGÈS. Oui ! comment ne le connoît-rais-je pas !

ARISTON. Un jour ayant acheté un jeune cheval plein de vigueur , il voulut le dresser lui-même ; mais comme il n'étoit pas expérimenté dans l'art de dresser les chevaux , il gâta son beau cheval , qui devint tous les jours plus indomptable , & contracta tous les défauts. Tantôt il étoit rétif , tantôt il donnoit des ruades , tantôt il prenoit de l'ombrage. Philémon mécontent de lui , le voulut corriger par la force. Il l'éperonna , le fouetta , le tirailla à droite , à gauche , & il s'imaginoit l'avoir bien soumis , quand il lui tenoit la bride bien court. Bientôt la bouche du cheval devint aussi dure qu'elle avoit été tendre , & ne connoissant plus le frein , il renversa son cavalier , qui , froissé de la chute , manda enfin un écuyer pour savoir de lui ce qu'il falloit faire. Du premier coup-d'œil , l'écuyer vit que le mal provenoit de la manière dont le cheval avoit été manié. Il l'emmena avec lui , le désaccoutuma de ses défauts , le

monta suivant les regles, & le rendit en peu de tems doux comme un agneau. Ensuite il le ramena à Philémon & lui dit : votre cheval avoit beaucoup de défauts ; mais c'est plutôt à vous qu'à lui qu'on doit les attribuer. Vous l'avez d'abord gâté vous même en l'élevant mal. Puis vous avez voulu le corriger par la force, mais au lieu de réussir, vous lui avez endurci la bouche, & il vous a jetté par terre ; vous voyez que cela ne m'arrive jamais, parce que, dès le commencement, j'accoutume les miens à une bonne discipline. L'avis plut à Philémon ; il suivit les conseils de l'écuyer, entretenant son cheval dans un exercice continuel & modéré, le punissant quand il manquoit ; mais sans jamais lui tenir la bride trop court : & c'est maintenant le plus beau cheval du pays.

THEAGÈS. J'apperçois le but de votre comparaison. Vous pensez, Ariston, que la rigueur de notre gouvernement ne remédiera pas au mal.

ARISTON. La rigueur est plus capable de pallier le mal que de le guérir, parce que le germe en est entretenu par les imperfections de notre état, qui augmentent tous les jours. Si l'on imitoit l'écuyer, qui, au lieu de punir démesurément le courfier qui bronche, le déshabitude peu-à-peu de ses défauts ; c'est-à-dire, si l'on prenoit soin d'améliorer l'éducation, de ranimer l'industrie & la virilité dans un peuple dégénéré ; si l'on diminueoit le nombre des mendiants & des oisifs, dont notre pays est rempli, ce seroit un préservatif plus efficace que les

tenailles ardentes , les gibets & les roues.

THEAGÈS. Assurément, il vaudroit mieux pourvoir à la guérison de tout le corps malade, que de s'arrêter à traiter des membres particuliers avec de vains palliatifs. Mais dites-moi, Ariston, d'où naissent toutes les imperfections qui ruinent l'état, tandis que nous avons les plus excellens établissemens, & que notre conseil est composé des meilleurs jurisconsultes ?

ARISTON. D'où elles naissent, bon Théagès ! il n'est pas difficile de le découvrir. Le despotisme, le dessèchement des forces de la nation, la superstition, le luxe, & les mœurs énervées : voilà les principales causes de notre décadence. De belles loix sont quelque chose de bon. Mais que peut seule la lettre froide & morte ! Et que servent les loix chez un peuple qui n'a plus la force de les observer ! Les meilleures loix, Théagès, sont celles qui sont écrites dans le cœur des hommes, & le meilleur peuple est celui qui a le moins besoin de loix. Telle fut jadis Sparte, cette Sparte souvent mal représentée, & jamais imitée ! Elle avoit hérité de Lycurgue peu de richesses, peu de loix : mais d'autant plus de vertus.

THEAGÈS. Ce que vous dites est beau, Ariston ! puisse un jour notre état parvenir à ce bonheur ! Mais quand cela se pourra-t-il, quand cela arrivera-t-il ?

ARISTON. Cher Théagès, quand nos princes penseront que le peuple n'est pas fait pour eux, mais qu'ils sont faits pour le peuple ; quand il n'y aura plus de courtisans, de flatteurs &

d'esclaves; quand la liberté marchera encore impunément tête levée, & que les récompenses deviendront le partage de la vertu; enfin quand l'humanité sera rétablie dans tous ses droits. Que ce jour fortuné ne brille-t-il promptement à nos yeux! Mais je crains qu'il ne soit encore bien éloigné, & que cette génération ne le voie jamais.

TESTAMENT fait par un homme, dont la folie consistoit à passer pour femme, attaqué & cassé.

O N a vu souvent des femmes se déguiser sous les vêtemens des hommes; mais on a vu rarement des hommes se métamorphoser en femmes. Notre siècle a vu un exemple fameux de la première métamorphose. L'héroïne qui l'a donné, a excité la curiosité de l'Europe entière. L'amour de la gloire est une trop belle passion, pour qu'elle n'ennoblisse pas toutes les actions dont elle est le principe. Aussi cette femme jouit-elle d'une réputation qu'elle doit plus à l'énergie de son ame, qu'à la bizarrerie des circonstances qui ont produit les événemens de sa vie.

Peu d'années avant que cette femme étonnante abdiquât, pour ainsi dire, son sexe, un particulier avoit donné, aux environs de Toulouse, l'exemple d'une autre singularité qui a eu peu de modèles & peu d'imitateurs. Cet homme, qui s'appelloit *Dumouret*, croyoit (dit-

on) que la nature, en lui donnant les signes caractéristiques du sexe masculin, s'étoit trompée. Il pensoit, de bonne foi, qu'il étoit femme. En conséquence il refusoit de prendre les habits consacrés aux hommes, & faisoit usage de ceux destinés aux femmes. Non-seulement il se montrait chez lui & dans les sociétés en habit de fille, il alloit même dans les églises dans ce costume, & l'on assure que, plusieurs fois, il s'est présenté en cet état pour recevoir les sacremens.

Lorsqu'on l'appelloit M. Dumouret, il entroit en fureur; il montrait sa robe, sa coiffe, & sa taille qu'il avoit arrondie avec soin pour tromper les yeux. Quand on vouloit lui faire grand plaisir, on le traitoit comme une femme. Il faisoit sur-tout éclater sa joie, lorsqu'on l'appelloit *mademoiselle Rosette*.

Ce fou, d'une manière étrange, étoit riche. Comme il habitoit un pays où le droit de dépouiller ses héritiers, en s'en créant, passe pour la prérogative la plus précieuse dont un homme puisse jouir, on ne doit pas être surpris si l'on trouva, après son décès, un testament qui privoit ses héritiers de sa succession. On assure que *mademoiselle Rosette*, ayant l'ame très-compatissante, on en profita pour la déterminer à instituer pour ses héritiers les pauvres de la ville où elle demouroit.

Le motif qui animoit le testateur étoit très-louable; mais il n'en étoit pas moins cruel pour ceux que la nature & les loix appelloient à recueillir sa succession, de s'en voir dépouillés,

Ils eurent recours aux tribunaux , & ils prétendirent que le testament de leur parent , étant l'ouvrage d'un homme attaqué d'une folie habituelle , devoit être cassé : c'est ce qui fut jugé par arrêt rendu en la grand'chambre du parlement de Toulouse , au mois de .. 1729.

La singularité de cette cause fera certainement excuser son ancienneté. Quoiqu'elle ne soit pas récente , elle n'en est pas moins piquante , & par conséquent digne d'être mise au rang des causes curieuses.

(*Causes célèbres , curieuses & intéressantes.*)

DE L'ARCHEVÊQUE LAUD ; article traduit de l'anglois.

L'ARCHEVÊQUE Laud a joué un grand rôle en Angleterre ; un historien le caractérise ainsi :
 » Il avoit incontestablement beaucoup de con-
 » noissances & de talens ; mais il étoit à plu-
 » sieurs égards très-foible & très-superstitieux.
 » Il étoit d'un tempérament chaud & bouil-
 » lant ; il avoit sur-tout des dispositions à la
 » vengeance. Sa vie privée paroît exempte de
 » reproches , mais elle offre très-peu de preu-
 » ves de ces grandes vertus que lui attribue
 » le lord Clarendon. Ses principes relativement
 » au gouvernement & à l'église étoient un peu
 » étranges : il montra beaucoup d'activité pour
 » établir le despotisme du premier , & pour
 » faire prendre aux tribunaux ecclésiastiques

» des mesures violentes contre les puritains &
 » contre ceux qui manifestotent de l'opposition
 » pour les doctrines ou les cérémonies établies
 » par l'autorité. Quant à ses principes théolo-
 » giques, il en avoit de particuliers : on ne
 » pouvoit pas, à la vérité, le soupçonner de
 » catholicité ; mais il favorisoit plusieurs opi-
 » nions maintenues par l'église de Rome : la
 » religion qu'il eût voulu établir auroit un peu
 » tenu du papisme. Il est certain qu'il n'auroit
 » pas désiré que l'Angleterre se soumît encore
 » au pape ; mais il n'auroit pas été fâché d'être
 » le patriarche suprême des trois royaumes. »

Ce portrait d'un prélat célèbre inspiroit naturellement le desir de le connoître mieux : les recherches que j'ai faites ont produit quelques détails curieux ; je m'arrêterai à ceux qui peignent ses foiblesses. Il pouvoit la superstition à l'excès ; on conçoit difficilement comment il pouvoit l'allier avec ses connoissances : car il en avoit de très-étendues ; mais dans ce siècle tous les extrêmes se rapprocherent. Les preuves de sa foiblesse d'esprit nous ont été fournies par lui-même. Il étoit dans l'usage d'écrire tous les soirs ce qui lui étoit arrivé dans la journée, & ce qui l'avoit fortement affecté. Il paroissoit sur-tout attacher beaucoup d'importance à ses rêves, & on en trouve un grand nombre dans son journal, dont un court extrait peut piquer un moment la curiosité.

Le dimanche 3 juillet 1625. » Le roi Jacques
 » m'a apparu cette nuit pendant mon sommeil.
 » Je l'ai vu passer devant moi. Son air étoit

» gracieux , ouvert & ferein. Il m'a regardé ,
 » a baissé la tête , m'a souri avec bonté & a
 » disparu ensuite. «

Le 21 août 1625. » Cette nuit , il m'a sem-
 » blé voir le duc de Buckingham entrer dans
 » ma chambre , se déshabiller & se coucher à
 » côté de moi. Il me traitoit de la manière la
 » plus amicale ; pendant ce tems il y avoit
 » beaucoup de personnes dans ma chambre ;
 » qui alloient , venoient & nous regardoient. «

Janvier 1626 , jour de l'Epiphanie. » J'ai rêvé
 » que ma mere , qui est morte depuis long-
 » tems , est venue à côté de mon lit ; elle a
 » un peu soulevé mes couvertures , & a paru
 » prendre plaisir à me regarder ; j'en avois
 » moi-même infiniment à la voir si contente.
 » Elle m'a montré de la main un vieillard mort
 » depuis plusieurs années , & que j'avois beau-
 » coup connu & aimé pendant qu'il vivoit. Il
 » s'appelloit Grove ; il étoit couché sur le par-
 » quer. Au moment où je me préparois à le
 » saluer , il a disparu & ma mere avec lui ,
 » à mon grand regret «.

Le 12 février 1636. » Le rêve que j'ai fait
 » cette nuit est trop singulier pour que je
 » n'en fasse pas mention ici. Il me sembloit
 » que le roi Charles , déterminé à se marier
 » avec la veuve du ministre , m'avoit fait ap-
 » peller pour bénir ce mariage que je n'ap-
 » prouvois pas. Comme je devois respecter les
 » volontés de mon maître , je me dispois à
 » obéir. On ne trouva point le livre d'offices
 » de la chapelle ; j'avois le mien sur moi ,

» que j'ouvris pour y suppléer ; mais j'eus
 » beau le feuilleter ; il me fut impossible de
 » trouver les prières pour cette cérémonie. «

Le 24 janvier 1640. » Cette nuit, j'ai vu en
 » rêve mon père, que j'ai perdu il y a ac-
 » tuellement quarante-sept ans. Il me paroissoit
 » frais, vermeil, & aussi bien que je l'avois
 » vu dans sa vie, lorsqu'il jouissoit de la meil-
 » leure santé. Il s'est singulièrement informé
 » de ce que je faisois. Il n'a point répondu à
 » tout ce que je lui ai dit ; mais j'ai remar-
 » qué qu'il se tenoit de tems en tems la tête ;
 » je ne fais pas bien si c'étoit en signe d'ap-
 » probation ou de mécontentement ; je crois
 » pourtant que c'étoit le premier sentiment
 » qu'il me témoignoit : en effet, je n'ai rien
 » à me reprocher. Je lui ai demandé, à mon
 » tour, combien de tems il resteroit avec moi ;
 » il m'a répondu aussi tôt : jusqu'à ce que tu
 » me suives ; & en disant ces mots, il m'a
 » fixé d'un air qui m'a effrayé. Je me suis ré-
 » veillé. Je ne fais assurément pas grand cas
 » de mes rêves ; je ne crois point que le ciel
 » me les envoie pour m'instruire de l'avenir ;
 » cependant celui-ci m'a frappé & m'a paru
 » digne de toute mon attention. «

Le 2 novembre 1642. » J'ai rêvé que le par-
 » lement avoit été renvoyé de Londres à Ox-
 » ford, & que l'église étoit entièrement dé-
 » truite. Quelques vieux courtisans sont venus
 » me voir, & j'ai remarqué avec chagrin
 » qu'ils me regardoient d'un air moqueur. Cela
 » m'a fait passer la nuit dans la plus grande

» agiration ; elle n'a cessé qu'au jour ; & gra-
 » ces au ciel , l'église prospère & paroît affer-
 » mie sur les fondemens les plus solides.

Novembre , même année , fête de S. Simon & S. Jude. » Je suis entré dans mon cabinet pour
 » chercher quelques manuscrits que je veux
 » envoyer à Oxford ; mon portrait , comme
 » l'on fait , est placé dans ce cabinet. Je l'ai
 » trouvé à terre sur la face , parce que le
 » cordon auquel il étoit suspendu , s'étoit cassé.
 » Cela m'a fait de la peine , parce qu'enfin ,
 » depuis quelques jours , on tramoit ma ruine
 » au parlement , où j'ai beaucoup d'ennemis
 » puissans ; mais , grâces à dieu , je suis ferme ;
 » mon esprit n'est pas susceptible des puérilités
 » des bonnes femmes , & je ne regarde point
 » la chute de mon portrait comme le présage
 » de la mienne. «

Le 4 septembre 1644. » Ce matin , pendant
 » que je me lavois le visage , il m'a pris un
 » saignement de nez qui a duré assez long-
 » tems ; j'ai perdu beaucoup de sang. Cela ne
 » m'étoit pas arrivé , autant que je puis m'en
 » ressouvenir , depuis plus de 40 ans , si ce
 » n'est une fois , & précisément le jour &
 » l'heure où mon honorable ami le duc de
 » Buckingham fut tué à Portsmouth. J'étois
 » alors à Westminster. «

Vendredi , même mois. » Aujourd'hui , après
 » mon dîner , mon nez a saigné encore pen-
 » dant que je me lavois. Grâces à dieu , je ne
 » fais aucune observation superstitieuse , ni sur
 » cela , ni sur aucune autre chose ; mais je

» suis dans l'habitude d'écrire tout ce qui m'ar-
 » rive de remarquable. Je viens d'apprendre
 » que pendant les deux jours où j'ai perdu
 » tant de sang , il y avoit eu beaucoup de
 » mouvemens & de débats dans la chambre
 » des communes , où mes ennemis avoient
 » proposé une loi pour me condamner. Heu-
 » reusement mon innocence & la justice de
 » ma cause ont prévalu ; chaque fois cette
 » proposition a été rejetée à la pluralité des
 » voix. Par bonheur pour moi , il s'est trouvé
 » aussi qu'il y avoit ce jour-là dans la cham-
 » bre peu de personnes qui eussent connois-
 » sance de la nature des charges faites contre
 » moi & des défenses que j'y opposois. «

Le bon archevêque a beau assurer le con-
 traire, on ne peut s'empêcher de voir qu'il
 croyoit plus qu'il ne le desiroit à ces pronostics
 superstitieux. Il avoit conservé les préjugés
 qui ont régné par-tout dans les tems d'igno-
 rance , & autant dans notre pays qu'ailleurs.
 Tous nos rois , plusieurs de nos comtes &
 grands barons avoient été en possession d'avoir
 leurs astrologues & leurs devins qui demeu-
 roient auprès d'eux , & qu'ils consultoient dans
 toutes les occasions & dans toutes les entre-
 prises qui avoient quelque importance. Il est
 vrai que ces sortes d'offices domestiques n'é-
 toient plus si fort en usage du tems de Laud ;
 mais la passion qui les avoit établis subsistoit
 encore dans toute sa force ; elle rougissoit seu-
 lement de se montrer aussi ouvertement qu'au-
 trefois. Elle n'existe peut-être pas moins au-

jourd'hui. Les hommes, quand ils sont peu éclairés, en sont toujours susceptibles; & quelques-uns, malgré leurs lumières, ne laissent pas d'être les dupes des premiers diseurs de bonne aventure. Ils affectent d'en plaisanter, d'en rire, & cependant ils les consultent. En paroissant se moquer de leurs prédictions, ils s'inquiètent intérieurement si elles ne sont pas favorables, & ils paient bien celles qui le sont. On voit dans toutes les grandes villes des hommes lire l'avenir dans un jeu de cartes, tourner la tête à toutes les petites filles de leur quartier, & être mandés dans de grandes maisons, trop souvent pour ne faire qu'amuser ceux qui les appellent. On rit une fois des niaiseries d'un charlatan; mais on s'en lasse, on se hâte de le renvoyer, & on ne le rappelle point. Lorsqu'on le fait revenir, on ne s'en moque pas aussi sérieusement qu'on voudroit le faire croire.

(*Journal encyclopédique.*)

*NOTICE sur la vie & les ouvrages de feu
M. l'abbé COYER.*

GABRIEL-FRANÇOIS COYER naquit à Baume-les Dames en Franche-Comté, le 18 novembre 1707.

Ses parens étoient honnêtes, mais peu riches, & d'ailleurs chargés de treize enfans. Il fit ses études dans un collège des jésuites.

Cette première éducation , la modicité de ses ressources & son goût pour les lettres le déterminèrent à entrer en 1728 dans cette société si fameuse par ses succès & par ses revers. Il y professa les humanités & la philosophie , & fut promu à l'âge de vingt-quatre ans à la prêtrise.

Son amour pour la liberté & la paix le décidèrent à demander sa retraite. Il l'obtint en 1736 , après avoir passé huit ans dans cette compagnie.

Dans un écrit légué à l'un de ses amis & de ses parens , où règne la plus grande impartialité , l'abbé Coyer fait sa profession de foi sur la société dont il avoit été membre. Le résultat en est que l'intolérance combinée des chefs de ce corps , aux mœurs & aux talens duquel il rend l'hommage le plus solennel , avoit été l'un des motifs les plus puissans de sa sortie.

Il vint à Paris en 1738 , & fut chargé en 1741 de l'éducation de M. le prince de Turenne , aujourd'hui duc souverain de Bouillon , dont M. le chevalier de Ramsai avoit été nommé gouverneur. *L'estime & la tendre amitié* de ce prince pour M. l'abbé Coyer ne varierent jamais. M. le comte d'Evreux , colonel-général de la cavalerie , le gratifia de la charge d'aumônier-général de ce corps en 1743. Il fut , en cette qualité , témoin de la bataille de Lawfelt & du siège de Berg-op-Zoom ; de-là il accompagna les deux jeunes princes , fils du duc régnant , aux eaux de Barrege.

Ce fut vers l'an 1753 que M. l'abbé Coyer commença à se faire connoître par les *Bagatelles morales*.

Il fut reçu en 1761 de l'académie de Nanci, de celle des Arcades en 1763, pendant son voyage en Italie, où il fut présenté successivement au roi de Sardaigne, au duc de Parme, au pape & au roi de Naples.

En 1765 il fit un voyage en Angleterre, & devint membre de la société royale.

Un rhume négligé l'emporta le 18 juillet de l'année 1782, dans sa soixante-quinzième année. Sa mort, comme sa vie, fut tranquille. Essentiellement vrai, discret, modeste, frugal, actif, laborieux, patient, il dut enfin l'aisance dont il jouit les vingt dernières années de sa vie au caractère sensible, reconnoissant & généreux de son illustre élève.

L'abbé Coyer mérita l'estime de tous ceux qui le connurent, & les regrets de ses amis. Les plus intimes font unanimement l'éloge de son cœur; quant à son esprit, c'est par ses ouvrages que l'on doit en juger. Il travailloit à en faire une édition complète chez Me. Duchesne, dans l'instant où il fut enlevé. On y trouvera, 1°. les *Bagatelles morales*, qui dans le tems, eurent le succès le plus complet, & où regne une satyre gaie, fine & légère qui contrastoit singulièrement avec sa physionomie. 2°. *Trois dissertations sur le vieux mot PATRIE* qu'il aimoit sincèrement, malgré son prétendu goût exclusif pour les Anglois qu'il estima, mais sans partialité. 3°. *La Noblesse com-*

mercante qui, dans le tems, excita une espece de guerre politique & littéraire. 4°. *La Vie de Jean Sobieski*, bifaïeul maternel du duc régnant de Bouillon. Cet ouvrage écrit avec noblesse & avec exactitude, lui procura des contradictions momentanées de la part des jésuites, & ce qui est remarquable, lui valut la protection du roi de Pologne Stanislas. 5°. Le *Roman de Chinki*, qui fut un ouvrage de commande, & qui reparut avec éclat sous le ministère de M. Turgot. 6°. Le *Traité de l'éducation publique*, ouvrage peu connu, mais le meilleur peut être de tous ceux de l'abbé Coyer, & celui qui suppose le plus de goût, d'expérience, de connoissances & de réflexions. 7°. Le *Voyage d'Italie*, distingué parmi les ouvrages de cette espece. 8°. Le *Voyage d'Angleterre & de Hollande*, où il peint avec énergie & par des faits l'esprit national du peuple Anglois, trop exclusif sans doute, mais d'ailleurs si respectable. 9°. Enfin, quelques autres ouvrages qui lui ont été généralement attribués.

On n'a point jugé à propos de réimprimer la traduction du code criminel de Blackstone, dont un si petit nombre d'exemplaires ont été vendus. Le sujet en étoit important, mais sérieux. Le but du traducteur étoit de présenter le modele du code criminel d'Angleterre, & de le faire contraster avec celui d'une nation plus douce, plus polie, plus élégante, & qui, sur cet objet, se pique d'une constance qui ne lui est point ordinaire.

Telle est la notice des ouvrages de M. l'abbé Coyer.

Coyer. Ils semblent pouvoir lui assurer un rang distingué parmi nos littérateurs. (*Cet article a été communiqué par une personne qui a vécu long tems dans la société de M. l'abbé Coyer.*)
(*Journal de Paris.*)

LETTRE aux rédacteurs de l'Esprit des Journaux,
sur un point d'orthographe.

M E S S I E U R S ,

J'APPLAUDIS au zèle que M. Harduin, secrétaire de l'académie d'Arras, montre pour le ζ dans une lettre aux auteurs du *Journal de Paris*, insérée dans votre *Esprit des Journaux* du mois d'août dernier, page 230. Il soutient que c'est un abus, de ne pas terminer par un ζ les secondes personnes simples des verbes, & les pluriels des substantifs, des adjectifs ou des participes en é, comme, vous chante ζ , beaute ζ , &c. Il rapporte qu'un membre de l'académie françoise, plaidant la cause du ζ , trouvoit bien plus difficile d'écrire bontés que bontez, qu'il falloit de l'attention & de la patience, pour aller chercher la lettre qui doit recevoir l'accent, encore risquetoit-on, dit-il, d'en mettre un grave pour un aigu. J'ai bien de la peine à croire que cet academicien ait parlé sérieusement dans cette occasion. Je ne vois pas que les doigts soient beaucoup plus gênés & plus fatigués, en mettant l'accent aigu sur l'é du mot bontés, qu'en mer-

tant à la fin un *z* qui, par la figure, fait faire aux doigts trois mouvemens différens. Je n'ai garde de m'inscrire contre les décisions de l'académie : ses membres sont nos maîtres, & pour le langage & pour l'écriture ; mais qu'il me soit permis de hasarder ici, sur ce sujet, une observation que je vous prie d'insérer dans votre journal. Je ne serai pas long.

J'ignore pourquoi l'usage s'est introduit d'écrire avec un *z*, les pluriels des substantifs, des adjectifs & des participes en *é* plutôt qu'avec une *s*. C'est une règle générale de notre grammaire que les noms terminés en *é* au singulier, prennent une *s* au pluriel. M. l'abbé de Wailly, auteur très-approuvé, en a fait la remarque, & je crois devoir m'y conformer. A l'égard des secondes personnes des verbes, j'ai lu quelque part qu'il faut distinguer le nombre. Lorsqu'on parle à une seule personne, comme la politesse françoise nous fait dire *vous* au lieu de *tu* au singulier, l'*s* convient mieux que le *z*, & l'on peut dire, suivant ce principe, *vous aimés*, *vous chantés*. Mais nous conserverons le *z* pour les secondes personnes du pluriel, & nous écrirons *vous aimez*, *vous chantez*, &c. Je ne vois rien qui empêche de se conformer à cette distinction ; l'*s* & le *z* ne seroient pas si souvent confondus, & la raison les feroit mettre justement à leur place.

J'ai l'honneur d'être, Messieurs,

Votre très-humble &
très-obéissant serviteur,

COURTALON.

Troyes, ce 22. 9bre. 1782.

POÉSIES FUGITIVES.

STANCES

*Adressées à M. le comte d'ESTAING, à son passage
à Bordeaux.*

VAINQUEUR de la Grenade & soutien de la France,
Enfin LOUIS remet sa foudre dans tes mains ;
Triomphe désormais, & sûr de ta vaillance,
Vole où l'honneur t'appelle, & fixe les destins.

Pour le soldat sensible, ô quel jour plein de charmes !
Quand il te reverra, qu'il entendra ta voix,
Il s'écriera soudain : allons, courons aux armes,
Voici le compagnon de nos premiers exploits.

Il se rappellera ces jours brillans de gloire,
Où d'assauts en assauts, de combats en combats,
Tu guidois son courage & hâtois la victoire.
Un général peut tout, aimé de ses soldats.

Au milieu du péril, en marchant à leur tête,
Tu savois leur parler avec zèle & chaleur ;
Et quand de mille feux éclatoit la tempête,
En leur nommant LOUIS, enflammer leur valeur.

Va dompter de nouveau la discorde ennemie ;
La paix sera le fruit de tes travaux guerriers ;
Venge la liberté, ton prince, ta patrie,
Et reviens à nos yeux couronné de lauriers.

Par M. l'abbé HOLLIER.

V E R S

*A un chêne que SYLVIE & ZELMIRE avoient
pris pour confident de leur secret.*

C HÊNE auguste & chéri des dieux,
Que ton sort est digne d'envie!
Des aquilons audacieux
Ne craint plus la sombre furie,
Ni le souffle séditieux
De l'époux glacé d'Orythie.
Tes rameaux frais & toujours verts,
Déformais bravant les orages,
Affronteront des noirs hivers
Les cruels & fougueux ravages.
Un panache embaumé de fleurs
Ornera ta cime orgueilleuse:
Des amans la foule rêveuse
Viendra, dans ses douces langueurs,
Chercher ton ombre officieuse.
Ames froides, loin de ces lieux,
Respectez leurs attraits paisibles!
Et toi, qui lances jusqu'aux cieux
Tes bras ondoyans & flexibles,
Sous ton abri délicieux
N'appelle que les cœurs sensibles.
Fier de posséder le secret
Et de Zelmire & de Sylvie,
Soit reconnoissant, sois discret,
Préfide au bonheur de leur vie;
Tu leur dois l'immortalité:
Tu leur dois ces nobles parures,
Dont s'enorgueillit ta beauté,

Et qui chez les races futures,
 Malgré le tems & ses injures,
 Etendront ta célébrité.
 Je te salue, ô chêne antique !
 Qu'à ton aspect majestueux
 Chacun t'honore d'un cantique,
 Et baisse un front respectueux !
 Que les oiseaux, par leur ramage,
 Chantent ta gloire d'âge en âge !
 Ici tous les jours attiré,
 Je t'apporterai mon offrande,
 Et d'une superbe guirlande
 Je veux ceindre ton pied sacré.
 Tu le fais, Sylvie & Zelmire,
 Vrais modèles du sentiment,
 De ce séjour que l'œil admire
 Sont le plus parfait ornement.
 Riches des dons de la nature,
 Elles regnent dans nos bosquets,
 Sans artifice, sans parure,
 Sans tous les attirails coquets
 D'une ambitieuse imposture.
 De ce couple heureux & charmant,
 Ma muse, pourras-tu décrire
 Les graces, le maintien touchant,
 Ce front où siège le sourire,
 Cet esprit fin & séduisant
 Qui soumet tout à son empire ?
 Que dis-je ? brisons notre lyre.
 Est-ce à mon pinceau languissant,
 Dans un présomptueux délire,
 D'ébaucher ce tableau brillant ?
 Du sujet la magnificence,
 Egare mes sens enchantés.
 Honteux de mon insuffisance,
 A ces aimables déités
 Offrons notre hommage en silence.

O de mes vœux cher confident,
 Arbre sans cesse florissant,
 Tout ce que l'une & l'autre inspire,
 Mon cœur te l'a dit en tremblant,
 Mais garde-toi de le redire !

Par Mr SALAUN.

LES TROIS SYSTÈMES.

LORSQUE l'amour eut mon premier hommage,
 Je crus errer dans un monde nouveau ;
 L'illusion, la reine du jeune âge,
 Me fit voir tout à travers son bandeau.
 Elle éclaira de sa lumière oblique
 Mes premiers pas, mes premiers sentimens.
 Quels beaux jardins ! ô quels palais charmans
 Créa pour moi, sa baguette magique !
 Mon œil séduit crut voir la volupté,
 Prête à m'offrir des délices nouvelles,
 Peupler enfin mon séjour enchanté
 De vrais amis, & de femmes fidelles.
 Tout alla bien. Il sembloit que mon cœur,
 En l'habitant, eût pris un nouvel être ;
 Par-tout je vis l'emblème du bonheur,
 Et j'aimai tout, avant de rien connoître.

Toujours le tems détruit l'illusion.
 C'est le malheur qui rend l'homme plus sage.
 Bientôt, hélas ! un sinistre nuage
 Vint obscurcir mon brillant horizon.
 Dupe de l'un, & de l'autre victime,
 Long-tems encore je crus aveuglément
 Voir le malheur où régnoit seul le crime :
 Et le soupçon fut mon premier tourment.

Mais quand je vis Plutus régner à Gnide ;
 Mais quand je vis la candeur & la foi
 Dans les filets de l'intérêt avide ;
 Lorsqu'en un mot je vis autour de moi
 L'amour volage & l'amitié perfide ;
 Mon cœur fermé par tant de trahison ,
 S'aigrit, s'arma contre l'espèce humaine ;
 Et je jurai , rival du vieux Timon ,
 Au monde entier une immortelle haine ;

On peut fort bien , quand on s'est vu trahir ,
 Haïr le monde , on ne peut pas le fuir.
 Vivre avec l'homme est un mal nécessaire.
 Je l'adoptai , cette loi juste ou non ;
 Oui , dans mon cœur sans doute la colere
 Vivoit toujours ; mais la sage raison
 Sur l'assoupir , ou du moins la fit taire.
 Au genre humain , lié par mes besoins ,
 De jour en jour ma peine & mon salaire
 Sont d'acheter , de vendre quelques soins.
 Donnant si peu , mon cœur exige moins.
 On ne peut pas s'aimer & se connoître ,
 O cœur humain ! mais les ans m'ont appris ,
 Qu'après tout , l'homme est tout ce qu'il peut être ;
 Et je deviens indulgent par mépris.

É P I T R E .

A M. B E R E N G E R .

SALUT à l'heureux favori
 Des nymphes qu'au Pinde on révere !
 Salut ! au troubadour chéri
 De qui la muse bocagere ,
 Tour-à-tour déesse ou bergere ,
 Par son esprit sage & fleuri ,

M^e 43

Sait à la fois instruire & plaire!

L'autre jour sur le double mont

On lisoit ce charmant ouvrage

Qui vient de parer votre front

D'un tissu de ce verd feuillage

Qui ne croît qu'au sacré vallon.

Chaque habitant de ce canton

Vous croyoit, à votre langage,

Frere d'Imbert ou d'Hamilton.

A toute sa cour Apollon

Vantoit la fraîcheur printanniere

Qui respire dans vos *Saisons*;

Votre *Hiver* de large maniere,

Où tous les feux de la lumiere

Etincellent dans vos glaçons,

Enchantoit l'assemblée entiere :

Et cette grace si legere

De vos vers à nos d'*Antremonts*

Rappelloit les douces chansons

De la sensible Deshouliere.

Tiens, va, conduit par le mystere,

Disoit-il au gai Voisenon,

Dans un bosquet de l'Hélicon.

Lire ces couplets à *Glycere*.

Et cet auteur vif & frippon,

Docteur du Pinde & de Cythere,

Ce gentil Bernard qui n'aguere

Près d'Ovide & d'Anacréon,

Chanta l'art d'aimer & de plaire,

De dire aussi : » C'est sur ce ton

Qu'assise auprès de ma Claudine,

Ma muse chantoit mes beaux jours,

Et me dictoit un peu lutine,

Certaine épître clandestine

Et la tactique des amours. «

Par les Amphions du Permesse

Qu'il est doux d'être ainsi gâté!

Quelle plus pure volupté,
 Qu'une louange enchanteresse
 Dont le tribut est mérité !
 Tout ajoute encore à l'ivresse
 Dont notre cœur est transporté.
 Oui, tout : déjà votre patrie
 Vous compte parmi ses savans ;
 Vous l'honorez par vos talens ;
 Par vous sa gloire est rétablie,
 Quoi que dise Monsieur le Grand. (*)

L'étranger avec vous s'allie,
 Et s'honore en vous adoptant,
 Un jour je vous verrai siégeant
 A la premiere académie.
 Au comble de tous vos desirs,
 Vous voyez l'amitié fidelle,
 (Au Parnasse vertu nouvelle !)
 Etre heureuse de vos plaisirs.
 Reyrac pour vous guide & modele,
 Par sa tendresse paternelle,
 Fait le bonheur de vos loisirs :
 Reyrac de la vertu sévere,
 Dans ce siecle ami courageux,
 (Et cependant point fastueux ;)
 Qui des fils de nos demi-dieux,
 Seroit le mentor & le pere,
 S'il étoit mieux connu de ceux
 Qui font ce présent à la terre.
 Du dieu brillant qui nous éclaire,
 Chantre sublime, harmonieux,
 Oui ses hymnes religieux,

(*) L'auteur des *Fabliaux*. Il prétend que la nature a départi au nord de la Loire, les dons éminens de l'esprit, & que les méridionaux ne sont pas les peres de la poésie moderne.

Toujours chers à la France entière,
 Dureront autant que les feux
 Dort cet astre majestueux,
 Inonde sa vaste carrière.
 Pour moi dont les premiers essais
 Ont mérité votre suffrage,
 Je vous offre une fleur sauvage,
 Que je mêle à tous vos bouquets.
 Ma muse chante vos succès,
 Et mon cœur croit qu'il les partage.
 Dans l'art pénible des beaux vers
 Où *Saint-Ange* vous encourage,
 Formez encore mon jeune âge
 Modulez mes sons sur vos airs :
 Que mes talens soient votre ouvrage,
 A ce prix ils me seront chers.

R É P O N S E

D E M. B E R E N G E R.

COMBIEN votre épître exagère
 Un talent des sots décrié !
 Ah ! je le vois bien, l'amitié
 Est aveugle comme son frère.

Vos jolis vers, peu mérités,
 Valent mieux que tout mon volume ;
 Vous m'écrivez avec la plume
 Des Trouveres que vous cités. (*)

La louange la plus sincère,
 D'une erreur fut toujours le fruit :

(*) MM. Bernard, Imbert, & St. Ange.

Mais cette erreur doit m'être chère,
Quand la tendresse la produit.

Il ne m'a point tourné la tête,
Votre hommage aimable & galant,
Il ne prouve que le talent
D'une ame douce autant qu'honnête.

Car dans le siècle où nous vivons,
A moins qu'on ne loue une belle,
Les complimens sont des leçons :
Le vôtre est de plus un modèle.

L'HOMME ET LE TEMS.

F. A. B. L. E.

ON raconte qu'un homme appelloit à grands cris
Le Tems, ce vieillard indocile.

Le Tems enfin parut ; & qui fut bien surpris ?

Ce fut notre homme : eh bien ! je viens en ton asyle

Dit le vieillard, savoir ce que tu veux de moi,

Tu fatigues le ciel par tes cris, & pourquoi ?

Pourquoi ? répondit-il, la demande est plaisante ;

Tu n'es jamais, selon mes vœux,

Que trop long ou trop court : je languis dans l'attente

D'une fortune très-brillante,

Et qui pourra me rendre heureux.

Je te demande, ô Tems-impitoyable,

Que jusqu'à mon bonheur précipitant ton cours,

Rapidement tu passes sur les jours

Qui retardent encor cet instant agréable.

Mais je t'implore vainement,

Sourd à ma voix, à ma prière,

Mécontent que dans la carrière

276 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

Tu marches au contraire un peu plus lentement.

Je ris de ton extravagance,

Répliqua le vieillard, que me demandes-tu ?

A peine de ces biens tu seras revêtu,

Que la mort avec insolence

Viendra trancher tes jours : elle compte mes pas ;

Si ton nombre est complet, tu n'échapperas pas.

Crois-moi, l'ami, fais mieux ; du Temps apprends à vivre.

Il est peu de momens qu'on ne puisse égayer.

Jouis, sans désirer le moment qui va suivre,

Incertain si le ciel veut t'en gratifier.

L'on rencontre souvent l'homme de cette fable ;

Je vois chaque jour son semblable,

Et je crois que le monde est plein

De ces gens qui toujours vont désirant demain :

Arrivés à demain, ils en veulent un autre.

Croyant dans l'avenir trouver un meilleur sort,

Ils voudroient abréger le tems que suit la mort,

La mort qu'ils craignent tous. Quelle erreur est là vôtre,

Mortels inconséquens ! un seul plaisir présent

Vaut mieux que mille en espérance ;

Le premier est à vous incontestablement,

Les autres n'y sont pas, voilà la différence :

Peut-être même, hélas ! n'y seront-ils jamais :

Vivez sans y compter, pour mourir sans regrets.

Par M. le comte DE LA RODE.

*A Madame la Duchesse de **.*

DES complimens, des étrennes, des vœux,

C'est de ce jour la courante monnaie ;

Mais comment m'acquitter si mon cœur ne déploie

Ses sentimens soumis, respectueux ?

Des complimens, je n'ai pas l'art d'en faire,

Bien entendu, qui soient dignes de vous ;

Il vaudroit mieux encor cent fois me taire
 Que de risquer de vous mettre en courroux :
 Joint à cela que votre modestie
 Sur ce point là ne fait jamais quartier ,
 Et je verrois ma muse anéantie ,
 Sans nul espoir de la justifier ?
 Autre embarras ! laissons-là les étrennes ,
 Ah ! j'en rougis ! vos loins compatissans
 Sans le savoir , m'ont tant donné les miennes !
 Quoi vous offrir ? mes vœux reconnoissans ;
 C'est tout mon bien , agreez leur hommage ,
 Ils sont ardens & des plus étendus ;
 Leur terme est infini , recevez-en pour gage
 Et mon respect & vos vertus.

Par M. C*.*.

ÉLOGE

*De la vie que mene à la campagne un Seigneur
 fermier de sa terre : Epître à M. de G...*

Sermoni propria. (Horace.)

J'AI broyé mes couleurs , & je tiens le pinceau ;
 Sans art , & d'après nature ,
 De ma façon de vivre , aussi de mon château
 Je te vais esquisser la naïve peinture.
 Il est bâti fort mal , & plus mal situé.
 Ses antiques crénaux & ses quatre tourelles ,
 Prouvent que maint guerrier , peut-être , y fut tué
 Au tems de nos guerres cruelles.
 Je suis entouré de fossés
 Pleins d'une onde vive & limpide ,
 Où la truite se plaît assez ,
 Où l'on pêche la perche & le brochet avide.
 Dans mon jardin point d'arbres fastueux ;
 Point de bosquets de myrthes inutiles ,
 De platanes infructueux ,

278 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

Ni de buis façonnés, ni de cyprès stériles.

Mon *Saint-Just* n'est point embelli ;

De tous les ornemens superbes ,

Que l'on admire à *Chantilly* ,

Ni de ces eaux retombantes en gerbes ,

Dont se vante *Saint-Cloux* , *Versailles* & *Marli*.

Je ne possède pas un fort vaste domaine ,

Il est analogue au manoir ;

Mais excellent est mon terroir ;

Moi-même je le fais valoir ,

Et je ne trouve point que ce soit une peine.

Je crois que la fécondité

De cette verdoyante plaine

Est préférable à la beauté

De tous ces boulingrins où tel prince promène

Sa dangereuse oisiveté.

Là, sous l'œil de *Bacchus* on répare les tonnes

Qui dans l'air exhalent encor

Une agréable odeur de nos derniers automnes.

Ici de la moisson tombent les épis d'or :

Les taureaux mugissans poursuivent leurs amantes :

Combien d'oiseaux d'espèces différentes

Offrent à mes regards un spectacle riant !

Et la poule d'Afrique à la hupe dorée ,

Et les paons couverts d'yeux, & l'oie au ton bruyant,

Et le faisan de Chine à l'aile diaprée.

Inhabile au plaisir, & de sexe privé ,

Aliment de la faim, & pour elle élevé ,

Le chapon humble & débonnaire

Conduit douze poussins dont il croit être père.

Pour son utilité digne de tous nos soins ,

Quoique laid de plumage, il ne m'en plaît pas moins

Cet oiseau de nouvelle race

Qu'apporta dans l'Europe un compagnon d'*Ignace*.

Non loin de ma demeure est un bouquet de bois ,

Retraite des chastes palombes :

De ma fenêtre j'aperçois

Se becqueter les sauvages colombes ,

Et les pigeons ardens se baisent sur les toits.
 Vous leur jetez le grain, soigneuse ménagère ;
 En cercle au même instant le peuple aisé s'abat ;
 On diroit des moutons entourant la bergère.

Mais pour une maîtresse infidelle & légère
 Deux jeunes coqs s'appellent au combat,

Chacun sans partage veut plaire ;
 Veut que de son rival on dédaigne les feux.
 J'entends le tendre agneau qui bêle après sa mère ;
 Il a soif de son lait & pur & savoureux.
 De bonne heure l'hiver il faut qu'on se renferme ;
 Aussi-tôt qu'il fait nuit, tous les gens de ma ferme
 Viennent à la veillée : on parle là d'amour.

Jaqueline, Suzon, les Babets, les Lisettes,
 Tout en filant mon lin, filent leurs amourettes,

Et puis chacun conte à son tour
 Quelques vieilles historiètes
 De loups-garoux, de revenans
 Qui font peur aux petits enfans,
 Et bien plus encore aux fillettes.

Quatre fois tous les ans, que ces jours-là sont beaux !
 Je fais faire un festin, & j'admets à ma table

Plus de trente de mes vassaux.

Juge si ce repas me paroît agréable !
 La franchise y prend place ; on y boit largement ;
 On y cause un peu haut ; mais on y rit gaîment.

Dans mes heureux loisirs quelquefois je m'amuse
 A cadencer des mots, & j'invoque ma muse.

Je prélude ; elle vient au charme de mes sons,

Et pour *Félicité* me dicte des chansons.

A jouir d'une honnête aisance,

Je borne ma cupidité :

Point d'or sur mes habits ; & pour toute élégance,

Du goût, de la simplicité.

Je ne me vante point de générosité ;

Mais je connois la bienfaisance ;

Et consoler la timide indigence.

280 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

Est ma suprême volupté.

Quand le volage amant de *Flore*

Vient, par un vent plus frais, annoncer le retour
De l'astre éblouissant que dans l'Inde on adore,

Allez souvent je vois lever l'aurore ;

Et je me dis aux premiers traits du jour :

» Plaisir pur que le riche ignore,

» Si je demeurois à la cour,

» Loin de vous savourer, je dormirois encore. «

Je ne vais point à *Grace*, à *Montpellier*, ailleurs,
Chercher sachets ambrés, essences, cassiolettes :

N'ai-je donc pas mille especes de fleurs ;

La rose, le lilas, œillets & violettes ?

Le maron, la châtaigne & les franches noisettes,

Me tiennent lieu de boîtes à bonbons.

Nos femmes à la ville ont laissé les pompons,

Les diamans & les paillettes.

D'un ruisseau le flot argenté

Leur sert de miroir de toilette ;

Et l'art n'ajoute rien à la jeune beauté

Dont la nature a paré mon *Anette*.

Si de ma riviere, en bateau

Je vais côtoyant le rivage,

Par-tout s'offre à mes yeux un riche paysage

Qui pourroit de *Vernet* exercer le pinceau.

En vingt endroits de leurs branches croisées,

Deux arbres s'élançant des rives opposées,

Forment le plus joli berceau.

Des fruits pendans au-dessus de ma tête,

Si l'appétit me prend, servent à mon régal ;

Et les *Nayades* se font fête

De me verser leur potable crystal.

Lorsque la déesse de l'ombre

Commence dans les airs à tirer ses rideaux,

Et que l'homme s'apprête en sa demeure sombre

A rappeler le jour par le feu des flambeaux,

Je quitte alors les filets & les rames,

Et cherche un sentier qui conduit

A mon modeste & paisible réduit :

Bientôt la faim à table me conduit ;

On me sert du légume, ou bien je mange un fruit ;

Dans le salon l'on rentre ; & toujours à nos dames

Je dis bon soir, une heure au moins avant minuit.

Quand je peux je dresse un trophée

Au plaisir descendu du céleste séjour ;

Et puis les pavots de *Morphée*

Couvrent les myrthes de l'*Amour*.

Exempte de remords , je passe ainsi ma vie ;

Gai dès que je me leve , & me couchant joyeux ,

Plein d'amour pour mon roi, sans lui porter envie ,

Sans avoir de procès, ni même d'envieux.

Mais pour toi, qui comme les princes,

Possèdes des palais, & presque des provinces,

Involontairement, ami, tu fais comme eux.

Tu portes dans ta terre un luxe ruineux ;

Un luxe que l'ennui si souvent accompagne,

Quoiqu'entouré des Graces & des Ris :

Et tu crois cependant habiter la campagne !

Non : au milieu des champs , tu nous fais voir *Paris*,

Par M. MÉRARD DE SAINT-JUST.



I M P R O M P T U

A MADAME LEBRUN, qui, le jour de la fête de M. GRETRY, lui offrit le portrait qu'elle avoit fait en pastel de l'aînée de ses trois filles, & qui chanta en même tems un air de ce célèbre compositeur.

DE la fille d'Orphée en nous offrant l'image,
Par ton pinceau brillant tu fais nous enchanter ;
Quand du pere ta voix nous rend le doux langage,
Nous quittons le tableau, nous volons t'écouter.

Deux portraits te restent à faire ;

Reprends, belle LEBRUN, tes aimables crayons ;

Et nous aurons dans ces trois médaillons

Les Graces peintes par leur mere.

Par M. BASSENGE, membre du Musée de Paris.



ACADÉMIES.
SÉANCES
DE DIVERSES SOCIÉTÉS.

I.

ACADÉMIE royale des sciences de Paris.

*Séance tenue à la rentrée de l'académie, le mercredi
13 du mois de novembre.*

M. DE CONDORCET, secrétaire-perpétuel, a ouvert la séance par la lecture du programme où l'académie rend compte de la distribution des prix. Nous rapporterons ce programme à la fin de cet article. Le prix sur la formation du salpêtre a été remporté par M. Thouvenel. Ce succès, glorieux dans tous les tems, doit flatter sur-tout M. Thouvenel au moment où l'affaire de Bléton n'est pas encore oubliée. Il n'est pas rare de trouver des imposteurs, mais il l'est beaucoup de faire de belles découvertes; & le même esprit qui nous fait chercher le secret de la nature avec une curiosité ardente & inquiète, nous dispose souvent à être

dupes d'un fripon. Une philosophie médiocre suffit pour rendre incrédule ; mais le génie philosophique est souvent prêt à être superstitieux ; il a besoin de merveilles qui puissent l'étonner , & le cours ordinaire de la nature semble n'avoir pas assez de prodiges pour lui. Cette disposition sans doute est dangereuse , & on doit lui préférer celle du génie de Newton , qui étoit assez étonné de voir tomber des pommes d'une branche , pour trouver dans une chose si familière le germe du système du monde ; mais elle a ses avantages qu'on ne peut contester , & l'on ne sauroit répéter trop souvent que c'est en cherchant le secret de faire de l'or qu'on a créé la chymie. M. Thouvenel , par des découvertes réelles , acquiert le droit d'attirer l'attention réfléchie des savans sur les choses les plus extraordinaires ; malgré tous nos progrès , la nature est encore assez inconnue pour être souvent incroyable. Dans l'histoire de Mlle. Thétar , Fontenelle fut le moins prompt à crier à l'imposture : étoit-il le moins philosophe ? On dit que M. Thouvenel cherche le secret de Mesmer ; croire à Mesmer & à Bléton , c'est beaucoup à-la-fois ; mais ceux qui , sans connoître ni l'un ni l'autre , décident que tous les deux sont des imposteurs , m'étonnent encore davantage , & enfin , dans un homme éclairé , dans un homme qui , comme M. Thouvenel , a la sagacité qui découvre des choses neuves dans l'histoire de la nature , cette espèce de crédulité ne peut paroître que l'audace du philosophe.

M. Portal a lu un mémoire sur les morts

subites causées par la rupture du ventricule gauche du cœur. En rassemblant des observations de ce genre, on peut parvenir à connoître les symptômes qui annoncent une disposition même éloignée à ces accidens, & M. Portal pense qu'on pourroit alors les prévenir ou les retarder par le régime & par des précautions.

M. le Monnier a lu un mémoire sur les éclipses totales du soleil; ces éclipses cessent d'être totales pour des lieux où elles devroient l'être encore suivant les calculs, & sans qu'on puisse en accuser l'erreur des tables d'après lesquelles on les a calculées; cette différence ne peut guere s'expliquer qu'en supposant à la lune une atmosphère.

M. de Milli a tracé le plan d'une nouvelle analyse végétale. Il se propose dans cette analyse de comparer entre eux les végétaux, non d'après les produits de l'analyse chymique ordinaire, mais d'après ceux qu'ils donnent naturellement lorsqu'ils subissent successivement les trois degrés de fermentation dont ils sont susceptibles.

Dans les intervalles de la lecture de ces mémoires, M. le marquis de Condorcet a lu trois éloges; celui de M. d'Anville, géographe; celui de M. Tronchin, docteur en médecine, & celui de M. de Montigny, qui a porté les lumières des sciences sur les arts utiles, sur l'industrie & le commerce. Des talens & des mérites si divers ont été appréciés & loués avec le même succès par M. de Condorcet. C'est en écoutant des éloges qui supposent des con-

noissances si variées , qu'on seroit tenté de croire que toutes les sciences se réunissent dans le secrétaire de l'académie comme dans l'académie même. Nous ne voulons point dire que M. de Condorcet possède la géographie comme M. d'Anville , la médecine comme M. Tronchin , & les procédés des arts comme M. de Montigny. La haine & l'envie supposeroient peut-être que nous l'avons dit ; car c'est une maniere de détruire l'éloge que de l'exagérer. On fait trop que si l'esprit d'un homme peut être universel , ses connoissances ne peuvent pas l'être ; il pourroit tout savoir , mais le tems lui manque pour tout apprendre ; & s'il est doué d'autant de force que d'étendue , il aimera mieux renfermer ses efforts dans un genre pour mériter le premier de tous les titres , celui de créateur , d'homme de génie ; mais à cette gloire l'esprit philosophique peut en joindre une autre. Eclairé & conduit par l'analyse , qui est la même dans tous les genres , parce qu'elle est l'unique instrument de l'esprit humain , quoiqu'il établisse & fixe son génie dans une science , il pourra parcourir & visiter , pour ainsi dire , toutes les autres ; saisir dans chacune ses traits distinctifs & caractéristiques , ses rapports avec toutes les autres , les lumieres qu'elle en reçoit & qu'elle leur donne , l'étendue du bien qu'elle peut faire aux hommes , & le degré de gloire que mérite chacun de ceux qui la cultivent. *C'est souvent dans l'histoire-naturelle , disoit Bacon , qu'on trouve une vérité importante pour la politique.* En étendant ce principe de Bacon , on pourroit croire

que si toutes les sciences arrivoient jamais à la perfection où elles peuvent atteindre, elles finiroient par ne plus former toutes ensemble qu'une seule science ; elles seroient une comme la nature, qui est également l'objet de routes.

M. d'Anville sembloit être né géographe comme on naît, dit on, orateur & poëte. Dans ses classes il traçoit des sphères & des cartes ; en lisant la vie d'Alexandre, ce n'étoient pas les exploits, mais les noms des lieux que parcouroit ce héros qui intéressoit M. d'Anville ; il ne voyoit & ne cherchoit dans la victoire la plus éclatante que la situation du champ de bataille. Le morceau qu'on a paru le plus remarquer dans ce discours de M. de Condorcet, c'est le tableau de toutes les recherches, de toutes les études qui forment le grand géographe. C'est dans des morceaux de ce genre qu'on voit qu'un esprit philosophique peut très-bien connoître les sciences même qu'il ne possède pas, & qu'il peut y porter des vues & des lumières que ceux qui les possèdent le mieux sont quelquefois incapables d'avoir. C'est comme les amateurs dans les arts, qui donnent souvent aux artistes des idées que le talent de les exécuter ne donne pas toujours. M. d'Anville n'étoit devenu le premier des géographes que par un enthousiasme de cette science qui la lui faisoit mettre au premier rang des connoissances humaines. Pendant 50 ans il a travaillé quinze heures par jour. On ne fait pas de si grands efforts pour une gloire qu'on estime médiocre-ment. Cela rappelle l'opinion de M. Helvétius,

qui soutient que chaque homme est forcé par la nature à croire que son genre est le premier de tous , & qu'il est le premier de son genre. Il reste une conclusion à tirer sous peine d'être mauvais raisonneur , c'est qu'on est le premier des hommes ; & M. Helvétius , qui ne recule jamais dans ses opinions , assure que cette conclusion est le résultat de l'examen secret que chaque homme fait de son mérite. On ne fait pas si M. d'Anville alloit jusqu'à cette conséquence , qui doit paroître un peu forte ; mais d'après quelques anecdotes connues , on peut croire que son amour-propre raisonnoit assez juste. Ces foiblesses , ces originalités de caractère assez communes dans les savans , & qui pourroient embarrasser un panégyriste ordinaire , sont les objets sur lesquels M. de Condorcet montre le mieux la finesse de son esprit & ses vertus indulgentes ; il fait que les sciences ont , pour ainsi dire , leurs ridicules comme la société ; il les observe , il les peint , mais il les fait sortir ou d'un excès de simplicité dans le caractère , ou d'une opinion qui a été la source des plus grands talens ; & dans ses discours , les bizarreries des savans naissent toujours ou du génie ou de la vertu ; il couvre leurs singularités du respect & de la reconnaissance que méritent leurs lumières , bien différent de ceux qui croient y trouver le droit d'injurier les sciences même.

L'éloge d'un médecin qui a eu de la célébrité , devoit avoir plus d'intérêt que celui même du premier des géographes. La réputation
des

des médecins n'est pas comme celle de la plupart des savans, renfermée dans le petit nombre de ceux qui cultivent les sciences. Elle se répand avec eux dans le monde, & leur vie y est si différente de celle des autres hommes, qu'ils doivent en différer beaucoup par le caractère. Il seroit bien mal-adroit & de bien mauvais goût de vouloir renouveler aujourd'hui contre eux les plaisanteries qui ont réussi dans Moliere. Ce n'est pas seulement parce qu'ils ne portent plus une robe, & qu'ils ne parlent plus latin, qu'on ne les trouve plus semblables à ceux du *Médecin malgré lui* & du *Malade imaginaire*, c'est parce qu'à une érudition où il n'y avoit de savant que les mots, ils ont substitué l'étude de la nature, & que quelques-uns d'entre-eux ont porté autant de génie dans l'observation du corps humain, que Moliere dans celle du cœur humain. Le nom de Sthal n'est peut-être pas au-dessous de celui de Moliere, & ce seroit un grand ridicule aujourd'hui de vouloir se moquer d'un art qui a produit les Sthal, les Tissot & les Boerrhaave; mais le caractère des médecins, qui a dû changer avec les progrès de leur art & ceux de la société, doit être toujours très-intéressant à peindre. Leurs rapports avec les hommes sont formés par les deux passions les plus universelles & les plus constantes, celles qui produisent les scènes les plus touchantes & les plus terribles, l'amour de la vie, & la crainte des douleurs & de la mort. On abandonne ses jours à leurs soins sans être en état d'apprécier leur talent;

& la crainte ou la confiance qu'ils inspirent ; nées de l'imagination , sont extrêmes comme elles. On ne juge pas les médecins, on y croit ou on n'y croit pas. On met sur leur compte toutes les révolutions des maladies ; on les bénit si on est soulagé ; on les accuse si on souffre ; leur talent, aussi peu connu que la nature , paroît aussi mystérieux qu'elle. Dans les autres arts on fait bien ou mal , dans celui-là on fait des sottises ou des prodiges. Mille voix opposées s'élèvent ensemble sur leur mérite , & l'on entend à-la-fois une mere qui leur doit les jours d'un fils unique , & un amant passionné dont ils ont tué la maîtresse. Quel choc d'opinions contraires ! Quelle admiration & quel mépris ! Que d'amour & d'antipathie ils doivent inspirer ! Forcés de vivre , d'exercer le plus difficile de tous les arts , d'établir & de maintenir au milieu de toutes ces passions la foi qu'ils doivent inspirer , les médecins sont plus obligés que les autres hommes à avoir un caractère qui les distingue & qui leur donne la force de résister à ce flux & reflux des opinions publiques. Aussi presque tous en ont-ils un très-remarquable ; les uns , enveloppés d'un silence impénétrable , restent muets à toutes les craintes & à toutes les espérances qui les interrogent ; ils semblent prendre la forme d'une statue pour avoir l'air d'un oracle ; les autres , nés avec cette facilité de parler qui , dans les choses peu connues , est une espece d'éloquence , enchantent par leurs paroles le malade qu'ils ne guérissent pas toujours par leurs remèdes , & dé-

veloppent si bien les causes & la marche des maladies, que la nature semble être soumise aux loix qu'ils leur tracent. Tel est leur empire sur les esprits, que dans ces momens même si fâcheux pour leur réputation, où la mort a démenti les espérances qu'on avoit dans leur art, ils sont encore les consolateurs d'une famille en larmes.

L'envie, si audacieuse à persécuter le mérite dans tous les genres, a plus d'audace encore pour attaquer les médecins célèbres. On ne peut la convaincre d'injustice; elle n'a point de juges, & se livre à tous les excès sans avoir jamais à rougir; aussi les médecins se jugent-ils presque toujours entre-eux comme les prêtres des religions ennemies, & c'est pour leurs historiens & leurs panégyristes une source d'événemens & de mots très-piquans. Il est encore dans leur caractère des traits plus intéressans & plus propres sur-tout à former leur éloge.

Ces hommes si divers & souvent si opposés dans leurs intérêts, dans leurs principes & dans leurs caractères, se réunissent pourtant dans une chose, dans la bienfaisance. La vue de la mort, toujours présente, les attache sans doute à la vertu, en leur montrant continuellement le néant de la vie; leur ame s'attendrit & apprend sans doute à sentir les maux dont ils sont tous les jours les témoins. Le pauvre, qui si souvent implore en vain les autres hommes dans ses besoins, trouve toujours un médecin dans ses maladies. Dans les asyles de la misère,

il est un mal plus cruel que tous les autres ; & qu'ils sont toujours sûrs de soulager , c'est la pauvreté. Que de fois on les a vus répandre sur l'indigence ce qu'ils ont reçu de la reconnaissance des riches ! Souvent les momens les plus heureux de la vie de l'indigent , ont été ceux où il a été entre les mains du médecin ; aussi les pauvres , qui redoutent beaucoup moins les erreurs des médecins , parce qu'ils craignent peu la mort , ne parlent-ils presque jamais que des lumieres & des vertus de celui qui les visite ; & lorsqu'il meurt , on les a vu souvent sortir de tous les côtés de leurs réduits , pour faire autour de son cercueil le cortège le plus touchant & le plus honorable qui puisse accompagner un homme à son dernier asyle.

Ce dernier trait est celui par lequel M. de Condorcet a terminé l'éloge de M. Tronchin ; & tout le discours est rempli de l'intérêt attaché à tout ce qui regarde les hommes célèbres de cette profession.

M. de Condorcet a très-heureusement remarqué que le moment où un médecin , déjà très-connu , vient s'établir à Paris , est un moment de révolution pour la pratique de la médecine. Il apporte un nouveau régime , de nouveaux remèdes , de nouveaux principes ; on met de nouveau en question tout ce qui avoit été décidé , & toutes ces contestations tournent au profit de l'art ; car de nouvelles discussions font naître toujours de nouvelles lumieres.

Les titres de M. Tronchin à la reconnaissance de son siecle & de la postérité , sont d'avoir

été un de ceux qui ont le plus répandu l'usage de l'inoculation ; d'avoir introduit un nouveau système de traitement pour la petite - vérole ; en substituant aux boissons échauffantes , un régime rafraîchissant ; en rendant l'air aux malades , qu'on étouffoit en les renfermant dans une atmosphère remplie du poison qui s'exhale de leur corps ; d'avoir assez persuadé aux femmes combien l'exercice est nécessaire à leur santé & à leurs charmes , pour les faire sortir de leurs chaises longues , & se répandre dans nos promenades & dans nos jardins ; d'avoir enfin , de concert avec son ami Rousseau , persuadé aux meres que , refuser leur lait à leurs enfans , est un crime contre la nature , dont elles sont punies presque toujours , en perdant leurs agrémens , & souvent même en voyant la fin de leur vie avant la fin de leur jeunesse. Le moraliste & le médecin imposent les mêmes devoirs en parlant un différent langage ; & sans doute ils devroient se réunir plus souvent pour l'avantage de la morale & de la médecine.

M. Tronchin , comme on voit , a fait des révolutions dans la médecine ; il ne paroît pas cependant qu'il ait été doué de cet esprit créateur , qui découvre de nouvelles vues & de nouveaux rapports. Il avoit plutôt cette justesse naturelle & facile de l'esprit , qui saisit ce qu'il y a de mieux prouvé dans les choses connues , & le don de répandre un air de paradoxe & de découverte sur des vérités anciennes , mais négligées. C'est cette sorte d'es-

prit qui, dans tous les genres, réussit le mieux auprès du grand nombre. Le génie de l'invention sépare trop un homme de la multitude, pour qu'il puisse en être admiré.

Le nom de Voltaire, lié avec tous les hommes célèbres de son siècle, se présente toujours naturellement dans tous les éloges de M. de Condorcet; il en parle dans l'éloge de M. Tronchin, il en parle encore dans celui de M. de Montigny. Un ami seroit excusable d'en rechercher les occasions, il doit être bien heureux de les trouver dans les sujets mêmes. Que d'hommes ont peine à pardonner l'éloge lors même qu'il se présente de lui-même, & pour lesquels un hommage rendu au génie est une occasion de l'outrager! La gloire de Voltaire semble être, pour M. de Condorcet, un de ces titres & de ces droits de l'humanité que le philosophe doit défendre avec tout le courage de la vertu. C'est pourtant à Voltaire qu'on avoit appliqué ce vers de sa *Mariane*:

J'ai mille admirateurs & n'ai pas un ami.

On voit aujourd'hui qu'aucun homme de génie n'en a eu davantage, & de plus dignes de lui.

Dans le même éloge, M. de Condorcet a été obligé de parler de Rousseau comme de Voltaire; & quoiqu'il eût pu le blâmer, peut-être avec justice, en rappelant ses démêlés avec M. Tronchin, qu'il a appelé tour-à-tour *mon ami Tronchin* & le *jongleur Tronchin*, M. de Condorcet a paru rappeler cette circonstance

à regret, & s'y est arrêté trop peu pour qu'on puisse avoir des doutes sur la sincérité de ce regret. Tous ceux qui s'intéressent à la mémoire de Rousseau, doivent lui savoir gré de cette modération. Elle est si rare aujourd'hui ! on se plaît tant à répandre le ridicule ou le mépris sur des singularités, des malheurs, des passions, des fautes & des foibleesses, que ce grand homme a eu le courage de faire sortir lui-même du secret de sa conscience ! Et comment a-t-on la cruauté d'insulter à une ame qui se dévoile elle-même ? Etoit-ce donc un homme vil, celui qui, par une seule mauvaise action, a eu quarante ans de remords dans une vie d'ailleurs irréprochable ? Où sont les hommes qui, dans leur vieillesse même, versent des larmes de repentir sur les fautes d'un âge qui touchoit à l'enfance ? Pour bien juger Rousseau, il faudroit que toutes les ames s'ouvrirent comme la sienne ; mais elles restent fermées, & la sienne seule est à découvert. Il y a trop de désavantages dans une pareille position.

L'éloge de M. Tronchin est un de ceux de M. de Condorcet qui a eu le plus de succès aux lectures de l'académie des sciences. Il n'est pas permis sans doute de juger du mérite d'un ouvrage sur une lecture publique, dont l'effet, soit en bien, soit en mal, tient souvent à des circonstances étrangères aux beautés ou aux défauts. Mais nous aurions été bien trompés, par l'impression que nous avons reçue, si ce discours n'étoit pas encore au dessus des éloges de la Condamine & de Fontaine.

Celui qui rend les sciences utiles à la société, leur est aussi utile que ceux qui leur font faire de nouveaux progrès. Et telle a été la gloire de M. de Montigny. Né dans un état & avec une fortune qui l'appelloient aux places de l'administration, il y a fait servir les sciences au perfectionnement des arts & de l'industrie. Après avoir prouvé qu'il avoit assez de talent pour faire des découvertes, il a préféré le bonheur de servir promptement les hommes, à la gloire d'ajouter à des lumières qui restent si long-tems inutiles.

C'est à M. de Montigny que nos manufactures sont redevables de plusieurs étoffes, dont la fabrique n'étoit connue que des manufactures d'Angleterre.

Son goût & son talent pour la théorie des arts, s'étoient manifestés d'une manière remarquable dès son enfance. S'étant cassé la jambe à l'âge de dix ans, on le trouva occupé à examiner les pièces de sa montre, qu'il avoit démontée avec beaucoup d'adresse; on lui demanda ce qu'il avoit voulu faire : *j'ai voulu voir son ame*, répondit-il. Il vouloit dire le principe de son mouvement, & c'étoit beaucoup pour un enfant de s'être déjà formé de l'ame une idée si nette.

M. de Montigny a eu toujours pour amis ceux de ses confrères, qui, par leurs travaux & leurs découvertes, ont eu une plus grande célébrité; il partageoit leurs succès, & prenoit part à leur gloire. Lorsque l'académie, voulant honorer le génie d'un de ses membres moins ancien que lui,

donna le titre de pensionnaire surnuméraire à M. d'Alembert , M. de Montigny s'empressa d'applaudir au vœu de la compagnie , & d'appuyer de son consentement cette préférence accordée à son ami sur lui-même. Il pensoit que des hommes , qui n'ont qu'un même objet , la connoissance de la vérité , qu'un même but , l'utilité de leurs semblables , doivent , pour leur intérêt comme pour celui de leur cause , être unis entr'eux , & se contenter chacun de la portion de talent que la nature lui a donnée , & du bien qu'elle l'a rendu capable de faire. Ainsi , a ajouté M. de Condorcet dans une très-belle comparaison , l'on voit ces astres différens en éclat & en grandeur , mais également nécessaires à l'ordre du monde , unis entr'eux par une force commune , suivre en paix leur marche éternelle , tandis que ces météores passagers , nés des exhalaisons impures des marais , se poursuivent , se combattent & disparaissent ensemble. Et comment l'homme en place , qui se sert des lumières pour faire du bien aux hommes , pourroit-il être jaloux de ceux qui reculent les bornes des sciences ? Il fait trop que les idées des hommes de génie sont les vrais trésors de la bienfaisance puissante & éclairée.

Il n'y a rien de plus sublime & de plus touchant , disoit un ancien , que le spectacle de la mort d'un homme vertueux. La mort des savans présente presque toujours ce spectacle. La fin de M. de Montigny , a dit M. de Condorcet , a été celle d'un homme de bien &

298 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

d'un sage , qui , ne laissant après lui ni des malheureux qu'il ait faits , ni des infortunés auxquels son existence étoit nécessaire , termine sa vie sans inquiétudes & sans remords.

Il a laissé sa fortune sans l'avoir augmentée ni diminuée ; ses affaires , a ajouté M. de Condorcet , » étoient toujours dans cet ordre si » précieux aux hommes d'une probité scrupuleuse : ils savent que c'est le seul moyen infaillible de ne pas s'exposer au malheur & au crime de manquer à leurs engagements , crime d'autant plus honteux , qu'il reste presque tous jours impuni , & qu'il est souvent trop facile à ceux qui le commettent de se soustraire aux loix , ou de les surprendre en sa faveur. «

Prix proposés par l'académie royale des sciences.

Le roi , desirant d'augmenter par tous les moyens possibles , la récolte du salpêtre en France , & de délivrer ses sujets de la gêne de la fouille que les salpêtriers sont autorisés à faire chez les particuliers , avoit chargé l'académie des sciences , en 1775 , de proposer un prix de 4000 livres , sur le sujet qui suit : *Trouver les moyens les plus prompts & les plus économiques de procurer en France une production & une récolte de salpêtre plus abondantes que celles que l'on obtient présentement , & sur tout qui puissent dispenser des recherches que les salpêtriers ont le droit de faire chez les particuliers.* Ce prix devoit être proclamé à la séance publique de Pâques 1778.

Les mémoires adressés à ce premier con-

cours , & qui étoient en grand nombre , ont fait connoître à l'académie que le délai qui avoit été accordé étoit trop court , relativement à l'importance du sujet & à la nature des expériences qu'il exigeoit ; & que , d'un autre côté , l'objet du prix , quoiqu'assez considérable en lui-même , ne pouvoit pas encore indemniser les concurrens des dépenses nécessaires pour remplir complètement les intentions du gouvernement , l'académie a été forcée en conséquence de différer la proclamation du prix , & d'en fixer l'époque à la S. Martin 1782. En même-tems , sur les représentations qu'elle a faites au roi , S. M. a bien voulu porter le prix à 8000 liv. & y joindre une somme de 4000 liv. pour être distribuée en un ou plusieurs *accessit* , suivant le nombre des mémoires qui pourroient avoir droit à des récompenses , & suivant l'étendue des dépenses utiles qui paroîtroient avoir été faites par les concurrens , relativement au prix.

Ces nouvelles dispositions ont produit l'effet avantageux que l'académie pouvoit en attendre , & elle a eu la satisfaction de voir que dans les soixante-six mémoires qui ont formé le second concours , il y en avoit un assez grand nombre qui méritoient son attention ; mais celui de tous qui lui a paru le plus digne de ses suffrages , est le mémoire N°. X , second concours , qui a pour devise : *Après avoir lu & médité tout ce qui a été écrit sur cet important sujet , ne pourroit-on pas s'écrier avec le vieillard de Tércence , INCERTIOR MULTO SUM QUAM*

300 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

DUDUM, dont l'auteur est M. Thouvenel, docteur en médecine, associé régnicole de la société royale de médecine.

Ce mémoire contient une foule d'expériences d'un genre délicat & difficile, entreprises d'après des vues nouvelles & la plupart très-concluantes. L'auteur y donne des moyens de former de l'acide nitreux, *pour ainsi dire*, de toutes pièces, & en employant des matériaux absolument étrangers à cet acide; ces matériaux sont le gas de la putréfaction & l'air atmosphérique. Peut-être laisse-t-il quelque chose à desirer relativement à l'application de la théorie à la pratique; mais il n'en est pas moins certain que d'après des expériences théoriques contenues dans son mémoire, il sera facile de ramener à des principes certains la conduite des nitrières, qui jusqu'à présent a été abandonnée, pour ainsi dire, à une routine aveugle : l'académie a cru en conséquence devoir adjuger à ce mémoire le prix de 8000 livres.

Après ce mémoire, dans lequel l'académie n'a pu se refuser de voir une supériorité bien décidée sur tous les autres concurrens, son suffrage s'est trouvé partagé entre deux autres, qui lui ont paru avoir l'un & l'autre les mêmes droits à une récompense honorable; elle a cru en conséquence devoir leur accorder, à titre de second prix, à chacun une somme de 1200 livres.

Le premier de ces mémoires est celui N^o. XXVI, second concours, qui a pour devise :

On ne doit ni s'assurer aisément de voir ce que les plus grands hommes n'ont pas vu, ni en désespérer entièrement. L'auteur est M. Lorgna, colonel des ingénieurs au service de la république de Venise, & directeur de l'école militaire à Vérone, membre des académies des sciences de Pétersbourg, de Berlin, de Turin, de Bologne, Padoue, Mantoue, Sienne, &c. & correspondant de l'académie royale des sciences de Paris.

On trouve dans ce mémoire une suite d'expériences bien concluantes, d'après lesquelles l'auteur prouve que l'acide nitreux n'est point une modification de l'acide vitriolique ni de l'acide marin, comme le pensoient Stalh, M. Pietch & une partie des chymistes modernes; mais il n'est pas aussi heureux dans les expériences qu'il a faites pour découvrir les principes du nitre & le mystere de sa formation; en sorte qu'il réussit mieux à établir ce que n'est pas l'acide nitreux, que ce qu'il est en effet. Son mémoire contient d'ailleurs quelques expériences qui ne sont pas exactes; telle est la décomposition du sel marin par le nitre à base terreuse : cette décomposition n'est vraie qu'à l'égard du sel marin à base d'alkali végétal, & non pas à l'égard de celui à base d'alkali minéral, comme l'annonce l'auteur.

Le second mémoire que l'académie a jugé digne de partager le second prix, a pour devise : *Nec species sua cuique manet, rerumque novatrix ex aliis alias reparat natura figuras.*

La premiere partie de ce mémoire avoit

été admise au premier concours , sous le N^o. XXXIII ; les auteurs sont M. de Chevrant , demeurant à Besançon , inspecteur des poudres & salpêtres dans les provinces de Franche-Comté & de Bresse , & M. Gavinel : la seconde a été admise au second concours sous le N^o. XVIII & sous la même devise , & avec le nom seul de M. de Chevrant. L'auteur de cette dernière partie , qui a déterminé principalement le jugement de l'académie , a parcouru , dans l'intervalle du premier au second concours , une grande partie de la France , pour y étudier les ressources relatives à la fabrication du salpêtre. Il discute les avantages & les inconvéniens que présentent les différentes provinces du royaume , considérées relativement à cet objet. Quoique son mémoire ne contienne pas de découverte proprement dite , il est plein de réflexions justes , d'observations ingénieuses , & de détails intéressans relativement à la pratique ; il complète en quelque façon ce qui manque aux deux précédens , & il ne peut être que très-utile pour guider les entrepreneurs de nitrières. Enfin , l'académie a cru devoir , soit à titre d'*accessit* , soit à titre de dédommagement des dépenses qui ont été faites , accorder une somme de 800 livres au mémoire N^o. XXVII , premier concours , ayant pour devise : *Credidimus spiritus acidus nitri nusquam in rerum naturâ extitisse ante inventum modum nitri parandi* : Boerhaave , & dont l'auteur est M. J. B. de Beunie , médecin à Anvers , de l'académie impériale des arts & belles-lettres

de Bruxelles; & une pareille somme de 800 liv. au mémoire N°. XXIX, premier concours, ayant pour devise : *Sic materiis arte dispositis, naturâ duce, abundanter generabitur nitrum*, dont l'auteur n'est point connu.

Il est aisé de voir que ces deux mémoires sont faits par des chymistes instruits : ils contiennent des expériences bien faites, & qui ne peuvent que contribuer à avancer & à perfectionner l'art de fabriquer le salpêtre.

Indépendamment de ces cinq mémoires qui présentent un grand ensemble de faits, & qui réunis, remplissent assez complètement les vues du programme, l'académie croit devoir faire mention honorable de celui du N°. XXII, second concours, ayant pour devise : *In pace robur, & in bello ros cæli, & pingundo terræ.*

L'auteur y donne une suite d'expériences très-nombreuses sur le salpêtre qui se trouve, suivant lui, dans les terres végétales des champs; mais les commissaires de l'académie, qui ont répété ces expériences avec beaucoup de soin sur un grand nombre de terres des environs de Paris, ramassées à la suite d'une grande sécheresse vers la fin de l'été 1781, n'ont trouvé que des particules presque imperceptibles de salpêtre, & qui ne répondent pas à ce que l'auteur avance. Peut-être a-t-il employé pour lessiver ses terres, de l'eau qui contenoit déjà du salpêtre : quoi qu'il en soit, l'académie n'a pas jugé que les nitrières découvertes & en plein air, que l'auteur propose de substituer aux hangards, pussent remplir son objet.

304 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

Les autres mémoires qui méritent d'être cités, sont :

Celui, N^o. XXVIII, second concours, ayant pour devise : *Tandis que tous s'empressent de concourir aux projets d'un roi bienfaisant, je veux aussi rouler mon tonneau.*

Celui N^o. XII, premier concours, ayant pour devise : *Sigillum veri simplex.*

Celui, N^o. XXI, second concours, ayant pour devise : *Utile au gouvernement, funeste à l'humanité.*

Enfin, celui N^o. XXVIII, premier concours, ayant pour devise : *Non fingendum aut excogitandum, sed inveniendum quid natura faciat aut ferat* : Bacon.

Il n'est aucun de ces mémoires qui ne contienne quelques faits nouveaux, de bonnes observations, & des détails intéressans : l'académie invite en conséquence leurs auteurs à se faire connoître, afin qu'ils obtiennent du public la reconnoissance due à leur zele & à leurs travaux.

L'académie se propose, conformément aux intentions de sa majesté, de publier, le plutôt qu'elle pourra, la collection de ces mémoires, en observant cependant de retrancher ce qui pourroit se trouver de commun entr'eux, & de ne donner que par extrait ceux qui contiendroient des détails trop étendus & des faits déjà connus; elle y joindra la suite d'expériences dont elle s'occupe depuis plus de six ans, & elle s'attachera sur-tout à suppléer à ce qui est échappé aux concurrens, comme

l'analyse du gas putride qui peut encore jeter de grandes lumieres sur la nature & la formation de l'acide nîtreux; enfin, elle terminera ce recueil par des vues générales sur la formation du salpêtre, & sur la conduite des nitrieres.

(*Mercur*e de France.)

I I.

*ACADÉMIE royale des sciences, belles-lettres
& arts de Bordeaux.*

L'académie tint le 25 août de l'année dernière, sa séance publique, à laquelle présida, en qualité de directeur, M. Dupré de Saint-Maur, intendant de la province.

M. de la Montaigne, secrétaire perpétuel; ouvrit cette séance par la lecture & la distribution d'un programme, que nous donnerons ci-dessous, à la fin duquel il annonça que l'académie ayant été choisie pour juge d'un concours proposé pour un prix de mathématiques; destiné par M. l'intendant, & à ses frais, à ceux des élèves du Sr. abbé Dupont de Jumeaux, qui ayant suivi cette année son cours avec le plus de succès, se trouveroient en état de soutenir un exercice public, elle avoit jugé à-propos de partager ce prix entre quatre de ces élèves qui s'étoient présentés à ce concours: Mrs. Nicolas Dupré de Saint-Maur, fils de M. l'intendant; le chev. André Maignol de Maratplane; Jean-Aubin de Fenieux, avocat; & Jacques Paul Fronton du Plantier.

M. le directeur distribua ensuite à ces quatre élèves, les prix que l'académie leur avoit adjugés. Cette distribution présenta à l'assemblée le spectacle intéressant d'un administrateur éclairé qui se plaît à encourager les talens d'une société académique qui concourt avec lui à tous les moyens d'exciter l'émulation, & d'un père qui jouissoit du plaisir de poser lui-même une couronne sur la tête de son fils.

Ces distributions faites, M. le directeur lut un mémoire sur les causes & la diminution du commerce de la ville de Bayonne, & de la dépopulation du pays de Labour, & sur les moyens d'y remédier. — M. Larroque l'annonce & le calcul du passage de Mercure au devant du disque du soleil, pour le 12 nov. M. le président Dupaty, un *Essai sur la vie & les ouvrages de Quintilien*. — M. Légrise, des *Réflexions sur la distribution des métaux sur le globe terrestre*. — Et le R. P. Dom Carrière, une *Dissertation historique sur la reine Eléonore de Guyenne*, qu'il chercha à justifier des imputations calomnieuses qui lui ont été faites par divers historiens.

PROGRAMME publié par l'académie.

L'académie avoit quatre prix à distribuer cette année.

Deux réservés, qu'elle avoit destinés aux questions suivantes : I. *Existe-t-il quelqu'indice sensible qui puisse faire connoître aux observateurs les moins exercés le tems où les arbres, & principalement les chênes, cessent de croître, & où ils*

vont commencer à dépérir ? Et ces indices (à supposer qu'il y en ait) ont-ils généralement lieu, & affectent-ils nécessairement les arbres, dans quelque sorte de terrain qu'ils soient venus ? II. Quelle est la loi hydraulique qui, en fixant la hauteur d'eau nécessaire pour le jeu des moulins, préserveroit les fonds riverains d'inondation ? Et s'il n'existe point de loi pareille qui puisse être générale, & s'appliquer à toutes les especes de moulins à eau placés sur quelque rivière que ce soit, quelles sont les loix particulieres qui conviendroient à chaque especes ? ... 2^o. Les circonstances du poids de l'eau, de son volume & de sa pente étant données, de quelle especes doit être un moulin, pour produire le plus grand effet ?

Le prix courant qu'elle avoit consacré à l'Eloge de Montesquieu :

Et le prix extraordinaire, destiné par une mere de famille respectable, à l'auteur du meilleur mémoire où l'on indiqueroit les ouvrages qui traitent du *lethi-minctio* (*); quelle est la cause ou manifeste ou cachée de cette infirmité ; quels en sont les principes, qu'elle soit habituelle, ou par périodes réguliers, ou à des intervalles inégaux ; quels sont les remedes qui ont été proposés pour la guérir, & ceux enfin qu'une expérience constante peut faire regarder comme spécifiques.

Dans le nombre des pieces que l'académie a reçues sur le premier de ces sujets, un mémoire latin, dont est auteur M. Sébatd-Justin

(*) Ecoulement involontaire d'urine pendant la nuit.

Brugmans, maître ès-arts & docteur en philosophie, à Groningue, lui a paru seul pouvoir mériter son attention, & devoir enfin réunir ses suffrages. Elle lui a adjugé le prix.

Non cependant qu'elle se soit dissimulée que le système sur la circulation de la sève, d'après lequel l'auteur a cherché à établir l'indice ou le signe qu'il s'agissoit de trouver, quoique déjà soutenu par de célèbres physiciens, a été rejeté & fortement combattu par d'autres ; & , qu'en couronnant son ouvrage, elle ait entendu adopter ce système. Le voile sous lequel la nature a jusqu'à présent encore dérobé aux recherches des plus habiles observateurs, le mécanisme du mouvement de la sève dans les plantes, met cette compagnie dans le cas de devoir répéter ici ce qu'elle a plus d'une fois déclaré, (notamment en 1733, à l'occasion de cette même hypothèse), qu'en couronnant un système, elle ne prétend point l'empreindre du sceau de la vérité ; qu'elle n'en adopte aucun qu'il n'ait entraîné le consentement de tous les physiciens par le nombre & l'exactitude des observations & des expériences qui l'auront confirmé ; que jusques-là, en donnant ses suffrages, elle garde ses scrupules ; & que le prix qu'elle adjuge à un ouvrage dans le concours, n'est qu'une marque honorable de la préférence qu'elle lui donne sur les autres.... Non aussi, qu'elle ait regardé comme pouvant être aussi infaillible que l'auteur a cru pouvoir l'annoncer, le signe qu'il indique, & qu'il ne lui soit resté aucun doute

à cet égard : mais déterminée par la considération que l'ouvrage , écrit d'ailleurs avec tout l'ordre , la méthode & la clarté qu'elle pouvoit desirer , lui a paru présenter un point de vue simple , qui , saisi par différens observateurs , pourroit conduire un jour , peut-être , à l'importante découverte qu'elle a eu pour objet.

N'ayant reçu aucun ouvrage sur la question concernant les moulins , l'académie a cru devoir abandonner ce sujet , & elle a réservé le prix qui lui étoit destiné.

Quant à l'*Eloge de Montesquieu* , elle s'est vue privée de la satisfaction qu'elle avoit cru pouvoir se promettre d'honorer aujourd'hui la mémoire de ce grand homme , par l'éclat d'un triomphe , & de présenter à ses concitoyens un monument digne de sa gloire. Aucun des discours qu'elle a reçus sur ce sujet , n'a rempli son attente. Elle n'a pu , dans le nombre , en distinguer qu'un , portant cette devise : *Ille est omnibus optimis , in suâ cujusque laude præstantior* , (Plin. in Paneg.) , mais qui lui a laissé à desirer qu'à l'avantage d'une imagination vive & capable de grandes idées , l'auteur eût réuni l'art de savoir la modérer , un goût plus formé , un style moins inégal , plus de choix & d'exactitude dans l'expression , le talent d'écrire perfectionné par l'étude des grands modèles. Ainsi forcée de ne point décerner ce prix , elle l'a réservé pour l'année prochaine , & s'est cependant fait un devoir de le destiner encore au même sujet.

Enfin , à l'égard de la question proposée sur le *Lecti-minutio* , l'académie moins libre dans la disposition du prix qui lui étoit consacré , a cru ne pouvoir l'adjuger qu'autant qu'elle eût trouvé dans les pieces qui lui ont été envoyées sur ce sujet , un spécifique qui eût pu tranquilliser cette mere intéressante qui l'a demandé , & qui eût entièrement répondu aux vœux d'humanité qui lui ont inspiré le noble dessein d'en étendre généralement le bienfait.

Une somme de trois cens livres étoit promise à l'auteur qui auroit résolu , de la manière la plus satisfaisante , les différens points de la question ; & une , de cent cinquante , à celui qui , sans prétendre à la couronne académique , auroit donné la recette d'un remède , dont l'efficacité eût été constatée par des commissaires de l'académie.

De quatre mémoires que cette compagnie a reçus , relatifs à l'ensemble de la proposition , le seul qui ait pu fixer son attention , est un mémoire portant pour épigraphe , ces deux vers d'Ovide :

*Principiis obsta ; serò medicina paratur ,
Cum mala per longas invaluere moras.*

Elle l'a jugé digne des plus grands éloges ; par les immenses recherches dont il est rempli , & par le pénible travail dont il est le fruit. Mais le flambeau de l'expérience ne s'étant point malheureusement présenté sous la main de l'auteur , pour l'éclairer principalement sur les causes qui peuvent donner lieu , chez de jeu-

des personnes bien portantes d'ailleurs, aux retours périodiques, & souvent très-distans les uns des autres, de l'infirmité dont il s'agit, & pour lui donner, dans ces cas, l'indication d'une méthode curative particulière, l'académie n'a pu se croire permis que de lui accorder le juste tribut de louanges dont elle l'honore ici.

Dans vingt-deux lettres qu'elle a aussi reçues sur cette question, on s'est seulement contenté de lui indiquer différens prétendus spécifiques; & elle a dû chercher à s'assurer, ou de leur inefficacité ou de leurs succès. Mais le tems & les circonstances ne lui ont pas encore permis de prononcer définitivement sur aucun.

D'après ces considérations, & du consentement de la mere de famille qui fournit aux frais du prix, elle a déterminé d'en renvoyer la distribution à deux ans; & elle propose de nouveau le même sujet, & sous les mêmes conditions, pour 1784.

Pour le prix courant de la même année, qu'elle doublera d'un de ses prix réservés, elle demande maintenant : *Quel seroit le meilleur procédé pour conserver le plus long-tems possible, ou en grain ou en farine, le maïs ou le bled de Turque (Frumentum Indicum, Maïs dictum C. B. P.) plus connu dans la Guyenne sous le nom de bled d'Espagne; & quels différens moyens il y auroit pour en tirer parti, dans les années abondantes, indépendamment des usages connus & ordinaires dans cette province.*

Sujets qui se trouvent proposés pour l'année prochaine 1783; 1^o. *Comment la ville de Bor-*

312 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

deux tomba au pouvoir des Romains ; & quels furent , sous leur domination , l'état , les loix & les mœurs de ses habitans. (Pour un prix simple. Programme du 25 août 1780.) — 2°. L'éloge de M. de Montesquieu. (Pour un prix semblable.) — 3°. Quel est le moyen de prévenir , dans l'usage ordinaire d'allaiter les enfans-trouvés , les dangers qui en résultent , soit pour ces enfans , soit pour leurs nourrices , & par une suite nécessaire , pour la population en général ? Ou bien , quelle est la méthode la meilleure , & en même tems la plus économique , de suppléer au lait de femme , pour la nourriture de ces enfans ? (Pour un prix extraordinaire de deux mille liv. , réuni avec une médaille. Programmes du 19 mars 1778 , & 25 août 1781.)

Les prix simples & ordinaires , fondés par M. le duc de la Force , sont une médaille d'or de la valeur de *trois cens livres* : les doubles sont composés d'une pareille médaille , & de *trois cens livres* en argent.

L'académie ne reçoit les pieces au concours , que jusqu'au 1^{er}. avril de chaque année , lorsqu'elle n'a pas fixé d'autre terme aux auteurs. Elle rejette celles qui sont écrites en d'autres langues qu'en françois ou en latin.

Les paquets doivent être adressés , *francs de port* , à M. de Lamontaigne , conseiller au parlement & secrétaire-perpétuel de l'académie.

(*Journal de Paris.*)

SPECTACLES.

S P E C T A C L E S.

P A R I S.

O P É R A.

LE mardi 26 novembre, on a donné la première représentation de l'*Embarras des richesses*, comédie lyrique en trois actes, paroles de M. **; musique de M. Grétry.

Le sujet du poëme est très-connu, & a déjà fourni la matiere de plusieurs drames : du *Grégoire*, par le pere du Cerceau; du *Financier & du Savetier*, opéra comique, & de la comédie de d'Allainval, jouée au théâtre italien, sous le même titre de l'*Embarras des richesses*, & dont le nouvel auteur a pris la principale idée. Nous allons donner une idée de l'action & de la marche de cet opéra.

La scene est dans un hameau, près d'Athènes. Myrtil, jeune payfan du hameau, qui n'a pour tout bien qu'un petit jardin, aime Rosette, qui n'a rien non plus; il en est aimé, & il va l'épouser. Chrysante, homme fort riche, qui a son château à côté de la cabane de Myrtil, fatigué de l'entendre rire & chanter sans cesse, vient lui offrir de lui acheter son jardin deux mille écus. Myrtil refuse; Helene sa mere, qui voudroit bien être riche,

Tome I.

O

trouve insensé de refuser un marché si avantageux ; Myrtil répond que Plutus lui-même viendrait en vain lui offrir des trésors ; & à ce moment Plutus paroît , & lui offre de faire sa fortune. Myrtil persiste à dire qu'il ne desire rien ; mais Hélène accepte les présens du dieu , qui donne à Myrtil une bague enchantée , dont l'effet est de lui inspirer l'amour de l'or & de bannir de son cœur tout autre sentiment ; dès-lors il répond froidement aux tendres instances de Rosette , & ne songe plus qu'à conserver & accroître sa fortune. Sa cabane se change en un beau palais avec des jardins magnifiques , & Plutus lui remet une cassette pleine d'or. Tandis que la bonne Hélène ne songe qu'à partager sa fortune avec tous les habitans du hameau , Myrtil inquiet , & craignant d'épuiser son trésor , cherche à le cacher aux yeux de tout le monde. Chrysante , instruit de la bonne fortune de Myrtil , vient lui offrir sa fille Julie en mariage. Myrtil , flatté de cette alliance , l'accepte ; Valere , à qui Julie étoit promise , le menace de son courroux. Rosette vient lui parler de sa tendresse , qu'il repousse avec une froideur outrageante ; elle se jette , au désespoir , dans les bras d'Hélène , de Valere & de Julie , qui accablent Myrtil de reproches & d'injures. Malgré l'effet du talisman , il ne peut s'empêcher d'être touché de la situation de sa maîtresse & des reproches qu'il a mérités. Il est prêt à céder à son attendrissement , lorsque Plutus & Chrysante viennent lui rendre sa première fermeté. Il prend

enfin le parti d'enterrer sa cassette, & d'y renfermer sa bague. Dès qu'il n'a plus cet anneau à son doigt, le charme cesse; il redevient tendre & sensible. Il cherche Rosette, & ne songe plus qu'à l'appaiser & à jouir de sa tendresse. Il voit les apprêts d'une nôce; on lui dit que c'est celle de Rosette & de Valere, qui arrivent eux-mêmes avec Hélène & tout le hameau. C'est une dernière ressource qu'on a mise en usage pour réveiller, s'il se peut dans son cœur, son amour pour Rosette; il tombe à ce spectacle dans le plus profond désespoir, demande pardon à Rosette, conjure Valere de l'aimer bien & de la rendre heureuse. Rosette ne peut résister à la douleur de son amant, & à ce retour de tendresse, elle se jette dans ses bras. Tout s'arrange; Plutus fait la fortune de tout le monde, & unit en même-tems Valere & Julie.

On sent combien un pareil sujet fournit aisément des accessoires, de fêtes, & de spectacle. Le premier acte offre une fêre de bergers & de bergeres qui viennent disputer les prix de l'arc & du javelot, de la course & de la danse.

Dans le second acte, les suivans de Plutus forment un contraste brillant avec les troupes des bergers; le dieu rassemble des nymphes, des guerriers & des amours, pour séduire Myrtil par le tableau des différentes jouissances que lui promet la richesse.

Le troisieme acte est terminé par une entrée de la Fortune, suivie de ses adorateurs de toutes les parties du monde.

316 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

Ce poëme a eu le sort de tous les poëmes d'opéra; il a été jugé d'abord avec une sévérité qui nous paroît excessive, & qui seroit infiniment préjudiciable aux plaisirs du public, & même au progrès de l'art, si elle pouvoit influer sur le sort des nouveautés qu'on produit à ce théâtre. Un poëme destiné à être mis en musique doit être jugé d'après des principes bien différens de ceux qui s'appliquent aux drames purement récités. Les différentes convenances de la musique, & la nécessité d'amener des accessoires de chœurs, de danses & de spectacle, exigent dans la marche du drame, ainsi que dans la coupe des paroles, des sacrifices dont on doit tenir compte à l'auteur, s'il en résulte des effets plus agréables que ceux qu'il a sacrifiés. Dans tous les arts, tout doit être subordonné aux effets. Ainsi, un bon poëme lyrique est un poëme qui présente une action vive, intéressante, ou gaie, embellie par des tableaux de danses, & qui fournit au compositeur des sujets de musique de caractères piquans, nouveaux & contrastés. C'est ce que nous avons trouvé en général dans l'*Embarras des richesses*.

Le sujet nous paroît très-propre au théâtre lyrique, où le merveilleux a été de tous tems admis; & Plutus y figure plus convenablement que dans la comédie de d'Allainval, où ce dieu est en scène avec Arlequin. Il est vrai qu'il revient trop souvent dans l'opéra. Ces personnages fabuleux ne peuvent que refroidir toute action où ils jouent un grand rôle.

L'action se développe très-bien dans le premier acte., jusqu'au moment où l'anneau de Plutus agit sur Myrril. Elle languit dans le second acte; parce que tout l'intérêt ne porte que sur l'inquiétude de Myrril pour sa cassette, que personne ne cherche à lui voler. Il eût été possible de mettre en jeu sa vanité par des situations comiques. Il n'est qu'avare & triste, il auroit pu être ridicule & plaisant.

Le troisieme acte nous semble bien coupé; le dénouement est amené d'une maniere naturelle, & présente tout-à-la-fois une scene comique & touchante.

Quant à la maniere dont le poëme est écrit, on y trouve un dialogue naturel, mais trop souvent décousu par la continuité des morceaux d'ensemble. Pour obtenir l'intérêt dramatique, il faut en général plus de développement dans les sentimens & du repos dans les scenes; mais ce défaut est compensé par des effets de musique peut-être incompatibles avec ces développemens que nous desirerions.

Il y a dans les détails des traits piquans & des morceaux bien écrits. Nous en citerons pour exemples les deux duos de Chrysanté & de Myrril, & l'air d'Hélène au commencement du troisieme acte, qui sur-tout sont coupés avec beaucoup d'adresse pour l'effet de la musique: mérite rare & bien essentiel au succès de tout poëme lyrique. Mais la diction est en général trop négligée, & tombe quelquefois dans des familiarités au-dessous du ton qu'exige la comédie lyrique; le style le plus simple a son

élégance. Il est d'ailleurs échappé à l'auteur quelques inattentions qu'il lui eût été aisé d'éviter, & qui ont été relevées avec trop de soin par d'autres critiques, pour que nous ayions besoin de les rappeler. On y trouve à chaque instant l'imagination brillante & féconde; la manière élégante, claire & facile, l'expression fine, spirituelle & sensible qui caractérisent le talent de M. Grétry. Il nous reste à parler de la musique de cet opéra.

Mais plus on a droit d'attendre d'un talent couronné par tant de succès, plus on est sévère sur les endroits foibles ou négligés qu'on aime à chercher dans ses productions. Dans l'ouvrage d'un auteur encore peu connu, on excuse volontiers les plus grands défauts, pourvu qu'ils soient rachetés par des beautés qui annoncent un vrai talent; dans les productions des hommes déjà célèbres, on oublie quelquefois les plus grandes beautés pour s'arrêter avec complaisance sur les taches qui les déparent. C'est un petit tribut que le talent supérieur a payé de tout tems à la foiblesse humaine.

Nous croyons que la musique de l'*Embarras des richesses* est faite, non-seulement pour soutenir la réputation de M. Grétry, mais même pour y ajouter encore.

L'espece de trio qui termine la seconde scène du premier acte : *Il faut te satisfaire, mariez-vous, &c.*; les deux duos de Chryfante & de Myrtil; le songe de Rosette au premier acte, & son air au deuxième acte : *Je n'avois pour toute richesse, &c.* le trio *Dis-moi donc encor, je t'aime, &c.* dans la même scène; le duo de

Myrtil & d'Hélène au commencement du troisieme acte; la scene quatrieme du même acte; l'air de Myrtil dans la scene suivante; l'air de Plutus dans le dernier divertissement; enfin, les deux finales du premier & du deuxieme actes, sont autant de morceaux précieux qui présentent des beautés de presque tous les genres; quelques-unes d'un genre neuf au théâtre, & qui peuvent servir de modeles; mais comme la plupart de ces morceaux demandent, pour produire leur effet, une précision dans l'exécution, qu'on ne peut obtenir que du tems, ce n'est qu'après un certain nombre de représentations qu'on sera à portée d'en sentir les intentions & les effets. On ne sauroit trop répéter que les meilleurs ouvrages de musique ont besoin d'être entendus long-tems pour être bien appréciés. Ce n'est qu'à la reprise de *Colinette à la cour* que ce charmant opéra a eu tout le succès qu'il mérite.

Après avoir rendu à M. Grétry la justice que nous croyons devoir à sa nouvelle production, nous sommes autorisés à relever les défauts qu'on y a remarqués. L'ouverture a paru d'un caractère trop vague & de peu d'effet comme symphonie. Il en a fait un si grand nombre d'agréables, qu'il lui seroit aisé d'y en substituer une plus digne de lui.

Plusieurs chœurs ont paru aussi manquer de caractère, & quelquefois du caractère qu'exigeoient les paroles.

On auroit désiré qu'il eût embelli les scenes d'un plus grand nombre de ces airs chantans,

320 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

qui lui coûtent si peu quand il veut se donner la peine d'en faire.

Nous croyons aussi qu'en plaçant dans le dialogue plus de traits d'un récitatif simple & non accompagné, mais rapide & accentué, il y auroit mis plus de repos, & auroit donné plus d'effet au chant mesuré & aux morceaux d'ensemble, qui sont peut-être trop continus.

On a trouvé, qu'à l'exception de la gavotte dansée par Mlle. Gervais, au premier acte, & du tambourin qui le termine; de la gavotte de Mlle. Guimard, au deuxième acte, de la polonoise, du troisième acte, & de quelques autres morceaux qui ont pu nous échapper, ses airs de danses n'étoient ni assez piquans ni assez caractérisés. On lui a reproché quelques réminiscences de ses propres ouvrages; c'est un reproche qu'on fait bien communément aux compositeurs de musique, & qui nous paroît en effet difficile à éviter dans cet art.

En général, la musique de M. Grétry, est remplie de graces, de finesses, & a presque toujours le caractère convenable aux situations que présente l'ouvrage. La partie de l'accompagnement sur-tout étincelle de traits ingénieux, & est phrasée avec tout l'esprit possible.

(*Mercury de France; Journal de Paris; Affiches, annonces & avis divers; Journal général de France.*)

COMÉDIE FRANÇOISE.

Le mercredi 13 novembre, on a donné à ce théâtre la première représentation des *Amis*

rivaux , comédie en un acte & en vers , par M. Forgeot.

Deux jeunes gens aiment une femme charmante , à laquelle ils n'ont point avoué leur tendresse. L'un est fat ; l'autre est modeste , timide & sensible. On convient des deux côtés de faire une déclaration au nom de son ami , & de s'en rapporter , pour céder la place , au choix que fera l'amante. Une lettre écrite à chacun d'eux , leur indique un rendez-vous , & ce rendez-vous est fixé à la même heure. Les deux amans attendent aux pieds de leur maîtresse la déclaration qui prononcera entr'eux. Elle est pour l'homme modeste , c'est à - dire , pour celui dont la tendresse est la plus vraie. Son ami , qui souscrit gaiement à son bonheur , se relève en disant :

Je puis me dispenser de rester à genoux.

Cette petite piece a été très-bien jouée & très-applaudie. L'espece de comique qui y regne a une teinte délicate & gracieuse. Les scenes en sont adroitement filées , & ce que l'on regarde sur-tout aujourd'hui comme un grand mérite , les détails ont généralement paru d'un excellent ton.

(*Journal de Paris ; Mercure de France.*)

COMÉDIE ITALIENNE.

Le mardi 22 octobre , on a représenté , pour la première fois , *Tom-Jones à Londres* , comédie en cinq actes & en vers , par M. Desforges.

Tout le monde connoît le roman de Fielding , un des meilleurs , des plus moraux &

322 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

des plus intéressans qu'ait produits la littérature britannique. C'est par l'heureuse imitation que M. de la Place a faite de cet excellent ouvrage, que les lecteurs François, qui n'ont point étudié la langue angloise, ont été mis à portée de le connoître; & l'on peut assurer que le succès de l'imitateur a égalé en France celui que l'auteur original a mérité en Angleterre. Le drame lyrique que Poinfinet a tiré de cette production, & qui a dû la plus grande partie des suffrages qu'il a obtenus, à la musique du célèbre Philidor, ne présente que des nuances très-affoiblies des caractères tracés par le rival de Richardson. Le personnage de M. Western est celui dont il a le mieux saisi les traits; mais les autres sont manqués, & notamment celui de Jones. Il faut néanmoins convenir que la marche d'un drame à ariettes ne sauroit supporter les incidens, les ressorts compliqués, les développemens dont une comédie proprement dite a quelquefois besoin; & que le reproche le plus grave que l'on puisse faire à Poinfinet, c'est d'avoir puisé dans le roman de Fielding une fable qui, par son but moral, son intrigue, & les caractères qu'elle offre, s'éloigne absolument du genre de l'opéra-comique, lyrique ou bouffon: car on n'est pas bien d'accord sur le titre qui convient aux ouvrages de cette espèce.

M. Desforges a saisi une des plus heureuses circonstances du roman. Sophie, fille de M. Western, a fui de la maison paternelle, pour éviter le malheur de devenir la femme de

Blifil , & se trouve à Londres chez lady Bellaſton , couſine de ſon pere. Jones , chaffé du château de M. Alworthy , eſt auſſi à Londres dans le même tems. Il a inſpiré à la couſine de ſon amante une paſſion aſſez vive , à laquelle il a cédé par foibleſſe & par orgueil ; & c'eſt au moment même où il eſt devenu coupable , qu'il retrouve Sophie chez lady Bellaſton. Un lord Fellamare a vu miſſ Western , a pris de l'amour pour elle , & ſes feux ſont protégés par la coquette lady , qui brûle de ſe venger de Jones , devenu infidele en retrouvant Sophie. Cependant lady Bellaſton a écrit à M. Western pour l'informer de la deſtinée de ſa fille. Le bruyant campagnard a quitté ſon château , ſuivi de M. Alworthy , de Blifil & du docteur Squarre , pour ſe rendre à la capitale. Il deſcend chez une Mde. Miller , maîtrefſe d'hôtellerie , qui doit ſon exiſtence & le fort heureux dont elle jouit aux bienfaits de M. Alworthy , & qui doit encore au courage de Jones la conſervation des jours d'une perſonne qui lui eſt infiniment chere. C'eſt auſſi chez cette femme que Jones a pris ſon domicile. La reconnoiſſance lui fait faire toutes les démarches qu'elle préſume utiles au bonheur de ſon jeune ami , dont elle croit , ſur la foi d'un récit de Partridg , que M. Alworthy eſt le pere. Western vient chez ſa couſine pour y reprendre ſa fille. On lui parle en faveur de Fellamare , dont il ne conſent point à faire ſon gendre , parce qu'il a un éloignement invincible pour les lords. Sophie elle-même déclare

qu'elle ne peut consentir à devenir l'épouse d'un homme auquel elle ne sauroit donner son cœur. Lady Bellaſton ſoupçonne que ce refus ne peut provenir que de la tendreſſe que Sophie conſerve à Jones. Elle propoſe au lord de faire partir le jeune infortuné pour les iſles angloiſes de l'Amérique. Fellamare hési- te, lorsque Blifil vient implorer ſa protection contre Jones, & ne craint pas de ſigner un écrit dans lequel il ſe dit chargé des ordres de M. Alworthy pour cet objet. Fellamare ne balance plus. Cependant Weſtern a emmené ſa fille, & l'a conduite chez Mde. Miller. Un officier vient de la part du lord lui demander la main de Sophie; il reſuſe la propoſition, ainſi que celle de ſe rendre le ſoir au parc de Saint-James. Échauffé par quelques mots de l'impétueux campagnard, l'officier fait un mouvement qui engage Sophie à appeller du ſecours. Blifil fuit. A la voix de miſſ Weſtern, Jones accourt, déſie l'officier, & l'entraîne dans la rue. Le malheureux jeune homme eſt aſſailli tout-à-coup par une troupe de brigands; en bleſſe cinq, en renverſe un à ſes pieds; eſt arrêté & conduit en priſon. Il y reçoit tour-à-tour les conſolations de Partridg, de Mde. Miller, de M. Alworthy; les outrages de Blifil, & les preuves du plus viſ intérêt de la part du lord Fellamare. Ce ſeigneur, éclairé ſur les cauſes de la haine de lady Bellaſton, & ſur la ſcélérateſſe de Blifil, eſt devenu le protecteur de Jones. Néanmoins la naiſſance de Tom eſt encore un myſtère pour Weſtern & pour Alworthy; mais Blifil la con-

noît. Le cruel sait bien que Tom est son frere; une lettre écrite par sa mere au lit de la mort, & qui lui a été remise par le docteur Squarre, pour être rendue à M. Alworthy, l'en a parfaitement convaincu; mais il l'a supprimée. Le brouillon de cette lettre est retrouvé par Mde. Miller avec d'autres papiers, dans la chambre que la mere de Jones occupoit chez elle. On le montre à Blifil, qui feint d'abord de le croire supposé, mais dont toutes les perfidies sont bientôt dévoilées par la signature qu'il a remise le même jour au lord Fellamare, en abusant du nom d'Alworthy. Le scélérat est obligé de fuir. On ramene Jones, que le lord a arraché à sa prison, & il obtient la main de Sophie.

Ceux de nos lecteurs qui ont le roman de Fielding présent à la mémoire, voient par cette analyse quels sont les changemens que M. Desforges s'est permis. Le plus remarquable se trouve dans le personnage de Fellamare. Chez Fielding, ce lord est souvent odieux; dans le drame dont nous parlons, il est toujours noble, délicat, fier & bienfaisant. On peut reprocher à l'auteur de *Tom - Jones à Londres* de manquer quelquefois de clarté, d'avoir multiplié les entrées & les sorties, sans les motiver avec assez d'adresse; de ne s'être pas toujours aperçu que le comique qui convient à un roman est souvent très-déplacé au théâtre, & de n'avoir pas assez éteint la couleur romanesque attachée à quelques-uns des incidens de l'ouvrage anglois. On peut encore lui reprocher d'avoir quelquefois donné à son style de l'affectation & de l'enlu-

326 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

minure; comme aussi d'avoir employé des personnages à-peu-près inutiles, tel que celui de Mme. Western, dont nous n'avons point parlé dans notre analyse; celui de Partridg, dont nous n'avons dit qu'un mot, & que l'on pouvoit, avec un peu de travail, fondre dans celui du docteur Squarre. Malgré tous ces défauts, l'ouvrage de M. Desforges a eu un grand succès, parce que ces défauts sont rachetés par des beautés réelles; par un grand intérêt; par des traits fortement prononcés, & qui annoncent un homme fait pour observer la nature, pour la saisir & la porter sur la scène d'une manière utile & agréable. Une qualité que l'on ne sauroit trop priser, & dont M. Desforges a fait preuve de la première à la seconde représentation, c'est la docilité. Il avoit conservé à Partridg le caractère donné par Fielding, & ce très-sensible, mais très-ridicule magister ne parloit jamais sans faire une citation latine. Le chasseur Western se servoit aussi d'expressions très-convenables à la nature de ses goûts, mais devenues beaucoup trop fortes pour notre orgueilleuse délicatesse. Il parloit de tems en tems au lord Fellamare, avec un ton dur & indécent. On a désiré, indiqué même les corrections nécessaires. Les vœux du public & les conseils des amateurs ont été satisfaits très-promptement sur ces objets & sur quelques autres; nous en faisons à M. Desforges un compliment que nous voudrions être dans le cas de faire plus souvent aux auteurs dramatiques modernes.

Nous ne pouvons nous dispenser de témoi-

gner ici notre étonnement sur le sort que cet ouvrage a pensé éprouver à la première représentation. Le second acte, un des plus brillans de la pièce, a été sur le point de ne pas s'achever. Du sein du parterre & du milieu de l'amphithéâtre sortoient de tems en tems des éclats, des huées, des sifflets qui annonçoient le desir le plus déterminé de nuire. Il sembloit qu'on s'efforçât d'étouffer par le bruit les traits qui pouvoient donner une idée du mérite de l'auteur. On a fini par le demander à grands cris. Un des acteurs est venu déclarer, qu'incertain de son sort, pendant les premiers actes, M. Desforges avoit pris le parti de s'absenter.

Le jeudi 31 octobre, on a donné la première représentation de la reprise du *Baiser*, ou *la Bonne-Fée*, comédie féerie, en trois actes & en vers, musique de M. Champein.

Nous avons parlé de cet ouvrage dans sa nouveauté. (*) Les auteurs y ont fait beaucoup de changemens, & presque tous ces changemens méritent des éloges. Le poète, en soignant son style, auquel on pouvoit souvent reprocher une facilité trop négligée; en donnant à quelques situations des développemens agréables; en les entourant de tout ce que le genre de la féerie peut avoir de pompe sur la scène italienne, a su fixer l'attention du spectateur. Il a prouvé que tous les sujets

(*) Journal de février 1782, pag. 310.

peuvent s'embellir & devenir susceptibles de quelque intérêt, quand on les travaille avec soin, & qu'on les présente sous les couleurs qui leur conviennent. Nous n'inviterons pourtant aucun auteur à choisir, dans la féerie, ses fables dramatiques, parce qu'il est difficile d'y intéresser, & que même on n'y peut intéresser que très-faiblement. En effet, dans quelque attitude que soient des personnages qu'un seul coup de baguette peut arracher au malheur, ils n'excitent ni incertitude ni crainte, leur danger n'alarme point. D'ailleurs l'esprit, les pensées brillantes, & les madrigaux, sont les plus grandes ressources que ce genre puisse offrir à un écrivain, & rien de plus fatal pour la musique. C'est principalement à peindre les grandes passions & leurs effets que cet art acquiert de l'énergie & de la valeur; c'est là qu'il peut étaler ses richesses, parler à l'ame, émouvoir les cœurs, & maîtriser, entraîner à son gré tous les spectateurs sensibles. C'est peut-être pour n'avoir pas fait ces réflexions qu'on a fait à M. Champein des reproches trop sévères sur le caractère de la musique du *Baiser*. Ce compositeur, qui mérite les plus grands encouragemens, a dû être quelquefois très-embarrassé quand il a voulu donner à ses personnages une expression qui lui sembloit nécessaire, & qui ne pouvoit s'accorder avec celle du poëte. Cet embarras se fait remarquer de tems en tems par la difficulté qu'on apperçoit dans certains traits, & sur-tout par les efforts de l'orchestre, qui semble vouloir

suppléer quelquefois à des nuances oubliées par le poëte , que l'on pourroit desirer , exiger même dans plusieurs situations. Au surplus , quelques défauts que l'on puisse reprocher à M. Champéin , on doit lui tenir compte des qualités qui se font appercevoir dans sa composition , dans la facilité de son chant , & dans les beaux effets d'harmonie que produisent ses accompagnemens.

Le mardi 6 novembre , on a donné , pour la premiere fois , le *Mariage in Extremis* , comédie en un acte & en vers , par MM. de Piis & Barré ; & l'*Oiseau perdu & retrouvé* , ou *la Coupe des foins* , opéra comique en un acte & en vers.

Voici le sujet de la premiere de ces deux pieces. Un chevalier de Valcourt aime une baronne de Forlise , tandis que , de son côté , Frontin , valet du chevalier , aime Marton , suivante de la baronne. Les deux amans ont acquis un renom d'infidélité qui effraie les deux amantes , & qui engage celles-ci à reculer le moment du bonheur des premiers. Dans le dessein de forcer la baronne à lui donner la main , dès le jour même , le chevalier lui déclare qu'il est résolu à se laisser mourir de faim , si elle ne se laisse pas fléchir ; & qu'il ne quittera le salon où il se trouve , que *mort ou marié*. Frontin veut imiter son maître. On apporte une table servie. La baronne invite le chevalier à s'y placer ; il refuse ; & Frontin déclare que son maître & lui ne prendront

plus rien que pardevant notaire. On les laisse. Le chevalier, qui a gagné les domestiques, a fait cacher dans un secrétaire un pâtre & quelques bouteilles de vin, & pendant l'absence des femmes, il contente son appétit, & Frontin le sien. La baronne s'attendrit, elle rentre. Elle trouve le chevalier assis dans un fauteuil, & feignant d'être affoibli d'inanition. Marton envoie chercher un notaire. Il arrive, va au secrétaire, l'ouvre, & les débris du repas tombent à ses pieds. Cet événement n'altère point les heureuses dispositions des amantes, & la pièce finit par un double mariage.

Cette comédie a été mal reçue, & devoit l'être. Sans parler du style, qui est plein d'expressions communes & populaires, d'une foule de mauvaises plaisanteries que le comique bouffon permettroit à peine d'employer, le fonds du sujet est dénué de toute vraisemblance. Comment s'imaginer que l'on pourra parvenir à tromper une femme qui n'est pas une imbécille, par un moyen aussi bizarre que celui qu'emploie le chevalier? Comment, de son côté, un homme qui a quelque honnêteté, reste-t-il pendant la nuit, & malgré elle, chez une femme qu'il veut épouser, & dont il peut compromettre la réputation? Comment un secrétaire se trouve-t-il placé dans un salon? Comment ce secrétaire a-t-il été rempli par les domestiques sans que Marton en ait été instruite? Comment enfin une femme se résout-elle à épouser un homme qui l'a jouée aussi légèrement que le chevalier joue la baronne?

Les questions sur les invraisemblances de cette comédie , ne finiroient jamais. Si les auteurs de cette bagatelle avoient voulu placer leurs personnages dans un rang plus bas , & présenter leur ouvrage comme une facétie , une pièce de carnaval , ils auroient été jugés moins sévèrement : parce que la comédie-parade est susceptible de moyens que l'on n'admet pas dans le genre de la comédie raisonnable ; encore leur succès n'auroit-il été que momentané. C'est dans les *lettres du chevalier d'Her* *** , que MM. de Piis & Barré ont puisé le sujet de cette comédie. On peut être également étonné du choix de la source & du choix de l'incident. Dans la *Fiancée du roi de Garbe* , un des amans d'Alaciel prend aussi la résolution de se laisser mourir de faim , pour toucher la cruelle qu'il n'a pu rendre sensible. Écoutons La Fontaine. La citation sera courte , & pourra plaire à nos lecteurs.

Témoigner en tel cas un peu de désespoir ,

Est quelquefois une bonne recette :

C'est-ce que fait notre homme ; il forme le dessein

De se laisser mourir de faim.

Car , de se poignarder , la chose est trop-tôt faite :

On n'a pas le tems d'en venir

Au repentir.

D'abord Alaciel rioit de sa sottise.

Un jour se passe entier , lui sans cesse jeûnant ,

Elle toujours le détournant

D'une si terrible entreprise.

Le second jour commence à la toucher ;

Elle rêve à cette aventure.

Laisser mourir un homme , & pouvoir l'empêcher ,

C'est avoir l'ame un peu trop dure , &c.

Tout ceci est plaisant & naturel. Pourquoi? Parce que ce qui peut se développer en deux mots dans un conte, ne peut souvent trouver au théâtre le même avantage, & que tous les cadres ne conviennent pas à tous les sujets. Si les auteurs dramatiques faisoient quelquefois cette réflexion, ils s'épargneroient bien des chagrins.

La piece de MM. Pils & Barré étoit imprimée avant la représentation, & il ne falloit que l'avoir parcourue pour en prédire la malencontreuse destinée. Il est inconcevable que les auteurs aient pu espérer que le public leur passeroit avec indulgence un *cœur qui va se promener*; *jeûner ab hoc & ab hac*; le couteau que Frontin graisse en mangeant, *afin qu'il entre mieux* quand il se tuera; *la c'est du mystère* qui amène celle du secrétaire; le chevalier que la baronne soupçonne avaler *couleuvre sur couleuvre*, tandis qu'il avale du pâté; ce vers remarquable:

Ramassons le notaire au milieu des bouteilles.

& une infinité d'autres traits dont le succès seroit douteux au dernier théâtre des boulevards.

On a vu avec plus de plaisir l'*Oiseau perdu & retrouvé*. Alain aime Hélène, & lui fait présent d'un oiseau, que le vieux Blaise lui enleve. Alain en prend de la jalousie, & veut cesser d'aimer Hélène; une explication réconcilie les deux amans. On joue à la clignemulette. Alain va se cacher dans une voiture de foin; Hélène y monte ensuite. Blaise n'appèr-

goit qu'elle , & fait emmener la charrette chez lui. Comme le pere d'Hélène lui a donné son consentement , si elle accorde le sien , il rit du tour qu'il joue à sa future ; mais Alain sort de sa cachette , se montre , on rit aux dépens de Blaise , & les deux amans sont unis.

Les quatre premières scènes de cet ouvrage sont remplies d'idées fraîches , de jolis couplets & de situations agréables. La fin n'est pas aussi soignée. On y a remarqué quelques expressions hasardées , & même triviales ; cependant on doit tenir compte à MM. de Piis & Barré de l'attention qu'ils ont eue de ménager la langue dans la coupe de leurs vaudevilles , & de l'emploi qu'ils ont fait d'un style plus épuré que celui dont ils ont fait usage dans plusieurs de leurs opéra-comiques. Quoique l'*Oiseau perdu* ne soit pas au niveau de leurs jolies pièces de ce genre , il est infiniment au-dessus du *Mariage in extremis*. Pour donner à MM. de Piis & Barré un conseil utile , & pour nous expliquer dans la langue qui leur est familière , nous leur dirons :

Chantez petits oiseaux , &c.

(*Mercur de France ; Journal de Paris ;
Affiches , annonces , & avis divers.*)

334. L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

L O N D R E S.

C O V E N T - G A R D E N.

TROP CIVIL DE MOITIÉ. Comédie parade, jouée pour la première fois sur le théâtre de Covent-Garden, le 6 novembre 1782.

Les personnages sont : sir Tobie Treacle ; le capitaine Freeman ; le conseiller Bustle ; Butler ; lady Treacle ; Brigitte ; Nannette.

Comme une intrigue compliquée n'est nullement ce qu'il faut pour rendre une pièce digne de l'accueil du public, M. Dent a profité de cette indulgence dans la pièce que nous annonçons, & à peine présente-t-elle une intrigue, le tout roulant sur un trait, savoir le caractère de sir Tobie Treacle, fameux négociant, remarquable par le défaut ridicule d'inviter tout le monde à le venir voir, ayant soin toutefois de se faire dire absent, lorsque ceux qu'il invite à le venir voir, lui rendent visite. Le capitaine Freeman, étant devenu amoureux de la fille de sir Tobie Treacle, appelée Nannette, vient le trouver avec une lettre de recommandation de son oncle le commodore Broadside, qui propose à sir Tobie Treacle d'unir ensemble les deux familles. Treacle ayant toutefois promis de donner sa fille au neveu de son ami Bustle, colonel au service de Prusse, ne peut adhérer aux propositions de Freeman ; mais en même tems, il le presse de venir le revoir, de ne point faire de cérémonie,

vu qu'il sera toujours content de le voir, & même il donne des ordres à ses domestiques, pour qu'ils obéissent ponctuellement à tout ce que leur commandera le capitaine. Freeman connoissant la disposition du chevalier, & d'ailleurs étant appuyé de lady Treacle & de sa fille, revient promptement, met la maison dans la plus grande confusion, enivre tous les domestiques, donne des ordres pour un bal masqué, où il se déguise en officier Prussien. Sous cet habit, sir Tobie Treacle le prend pour le neveu de son ami Bustle. Alors Freeman vient à bout de lui faire signer le contrat de mariage, & de le garder en sa possession. A peine cette affaire est-elle terminée, qu'on voit entrer lady Treacle, Nannette & le conseiller Bustle; après un éclaircissement, sir Tobie Treacle les mene voir un vaisseau, qu'il a fait construire pour le service de son pays. Tels sont les principaux traits de cette piece. Il y a des scènes bien conçues & bien amenées. Mais il y a dans l'ensemble, un degré d'absurdité insupportable.

(*Universal magazine.*)



HISTOIRE-NATURELLE.**P H Y S I Q U E.****CHYMIE. BOTANIQUE.**

I.

OBSERVATIONS sur le CROCODILE de la Louisiane ; par M. P. DE LA COUDRENIERE.

LA Basse-Louisiane est remplie de canaux ; de lacs & de marais , qui la mettent au nombre des contrées les plus humides. Dans le grand nombre d'amphibies qui s'y trouvent , on remarque sur-tout le crocodile. Je ne m'amuserai point à donner la description de ce monstrueux reptile , parce qu'on la trouve très-bien détaillée dans les ouvrages de plusieurs naturalistes ; je vais me borner seulement à quelques observations.

Le crocodile ne mange jamais dans l'eau , si ce n'est , peut-être , des coquillages & des petits poissons. S'il surprend des hommes ou des quadrupèdes sur le rivage , il les entraîne au fond de l'eau , les noie , les ramène à terre & dévore

dévore. Quand il a pris un gros poisson , comme la *barbue* , il élève sa tête hors du fleuve , & en moins d'une minute il le brise entre ses dents & l'avale.

Sa voix est aussi forte que celle d'un taureau : on l'entend quelquefois pousser un cri ; mais jamais ce cri n'est redoublé.

Ces animaux ne paroissent pas respirer : on peut en approcher de bien près quand on monte le Mississipi dans des bateaux. Ceux que j'ai vu dormir sur les bords de ce fleuve , avoient la gueule exactement fermée , & ne donnoient pas le moindre signe de respiration.

Malgré qu'ils soient très-friands de toute espèce de chair humaine , ils courent pourtant de préférence sur les negres ; cela n'empêche pas les créoles , blancs & noirs , d'aller tous les jours se baigner dans ce dangereux fleuve.

Si l'on veut tuer cet animal à coups de fusil , il faut viser aux yeux , parce qu'en tout autre endroit , excepté sous le ventre , il est à l'épreuve de la balle. Beaucoup de Sauvages en font leur principale nourriture. Quand ils vont l'attaquer , un d'eux tient à la main un morceau de bois dur & pointu des deux bouts ; puis le présentant au monstre affamé , il le lui enfonce verticalement dans la gueule. Dans cet état il n'y a plus que sa queue à craindre ; mais comme il se détourne avec difficulté , les Sauvages l'affomment aisément à coups de bâtons.

Ses plus grands ennemis sont le requin , le poisson armé , & une grande espèce de tortue de mer , nommée *caouane*. On sera peut-être

338 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

surpris que ces animaux marins puissent aller attaquer le crocodile dans le Mississipi; c'est pourquoi il est bon de dire ici que le lit de ce grand fleuve est si profond dans la Basse-Louisiane, que l'eau de la mer y pénètre à près de cent lieues de son embouchure. La *Nouvelle-Orléans* a tout au plus 40 pieds d'élévation au-dessus du niveau de la mer; cependant la sonde donne devant cette ville 70 brasses de profondeur: il reste donc au moins 60 brasses d'eau salée ou saumâtre, qui doit occuper le fond. Aussi est-ce dans la crainte de trouver ces ennemis redoutables, que le crocodile évite le plus qu'il peut l'eau saumâtre: il nage toujours à la surface du fleuve, & ne va jamais pêcher au fond.

On trouve assez souvent de ces amphibies qui ont une ou deux pattes coupées. Ce sont les caouanes, à ce qu'on dit, qui les mutilent ainsi. Ces hideuses tortues ne paissent point l'herbe, comme des naturalistes l'ont écrit: leur bec, gros & crochu comme celui des aigles, prouve qu'elles sont purement carnivores; c'est la raison pour laquelle leur chair n'est point à beaucoup près aussi bonne que celle des autres tortues.

Les crocodiles se tiennent dans la partie la plus chaude de la Louisiane; car on n'en trouve plus au-dessus de la *Rivière-rouge*. Ils s'éloignent peu de l'eau, qui est l'élément où ils trouvent le plus de nourriture: en été on les voit dans les lacs, le fleuve & les *bayous* (*) profonds;

(*) On nomme *bayous* des canaux naturels, qui coupent la Basse-Louisiane en plusieurs canaux.

mais quand le froid commence à se faire sentir, ils se jettent dans la boue des marais, où bientôt ils tombent dans un sommeil léthargique qui leur ôte toute sensibilité. Dans cet état ils ne sont point gelés; ils ont encore la chair molle & les pattes souples.

Ces amphibies choisissent sans doute ces marais pour se mettre en sûreté contre leurs ennemis: ils n'ont guere que l'homme à craindre dans ces retraites. La *caouane* va bien quelquefois à terre; mais-elle ne peut nuire en hiver à ces animaux; car on assure que le froid la fait tomber dans le même engourdissement.

Comme l'hiver est peu rigoureux dans ce pays, & qu'il est souvent interrompu par des journées très-chaudes, ces changemens du froid au chaud font éprouver aux crocodiles autant de ré surrexions: il y a des jours où ils n'ont qu'un léger assoupissement; mais lorsqu'il fait très-froid, leur léthargie est si profonde, que quand on les couperoit par morceaux, ils ne donneroient pas le moindre signe de vie.

Ce sommeil léthargique, que le froid fait éprouver à un grand nombre d'animaux, seroit bien digne d'exciter la curiosité des physiciens. J'ai remarqué dans des observations sur la récolte du sucre d'érable, que le froid suspend de même l'action du principe végétatif; mais que malgré cette suspension, la circulation de la sève se fait toujours dans les arbres pendant les plus grands froids. Nous observerons ici que le froid fait l'effet d'un puissant narcotique;

quand il jette les animaux dans cet état d'engourdissement; car tous ceux qui meurent par la gelée, commencent par s'endormir; du sommeil ils passent à la léthargie, & de-là ils passent à la mort. C'est alors que toute espece de circulation s'arrête, & que tous les membres se roidissent (*)

Terminons ces observations par une dernière remarque sur le crocodile. Ces animaux sont forcés par le froid de ne pas passer une certaine latitude : ils ont gagné autant de terrain qu'ils pouvoient le faire sans périr. Si nous voyons, dans les pays les plus septentrionaux, des animaux sujets au même engourdissement, c'est qu'ils ont des moyens que les crocodiles n'ont pas. Les marmottes, les loirs, les hérissons, les chauve souris & autres, se rassemblent par pelotons, se mettent en petite boule & se retirent à l'abri du vent dans les lieux les plus convenables; de même les tortues gissent en des trous & sont retirées sous leurs écailles : mais le crocodile ne peut jouir de ces avantages dans les marais, où son corps étendu dans toute sa longueur, est exposé à toute la rigueur du froid. Heureusement pour cet animal, que sa peau dure & écailleuse le garan-

(*) La mort seule peut faire cesser la circulation des fluides dans les animaux & les végétaux; les uns & les autres meurent dans l'instant qu'ils gèlent, parce que les fluides glacés augmentent de volume, rompent les vaisseaux, & détruisent l'organisation.

rit un peu ; car fans ce bienfait de la nature , il geleroit & périroit infailliblement.

(*Journal de physique , &c.*)

I I.

MORT d'un éléphant à la ménagerie du roi.

L'éléphant de la ménagerie du roi est mort sur la fin de septembre dernier , âgé de onze ans. C'est une époque séculaire qui sera consignée dans les fastes de l'histoire-naturelle , & le cénotaphe que l'on élève à cet animal majestueux , transmettra sa mémoire à la postérité la plus reculée.

Cet événement nous rappelle la mort de l'éléphant de Louis XIV , en 1681. Ses funérailles furent pompeuses par une suite de la magnificence du roi , du goût de ce prince pour les sciences & les arts , & de son attention à saisir toutes les occasions qui pouvoient éclairer son siècle & illustrer son regne.

A peine l'éléphant eut-il rendu les derniers sours qu'un courrier fut expédié pour en informer l'académie des sciences , & lui porter les ordres de S. M. pour se rendre en corps à Versailles.

Si cet événement fut tragique pour l'individu asiatique qui en étoit le sujet , par la perte d'un animal rare dans les ménageries d'Europe , & encore plus par l'attachement que le roi avoit pour son éléphant , sa mort fut l'aurore des vraies connoissances de l'académie sur le physique de cet animal. Jusqu'alors l'histoire

342 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

physique & morale de l'éléphant étoit un chaos inexplicable de faits contraires surchargés du merveilleux, & de tout ce que l'imagination exaltée des voyageurs avoit enfanté pour égayer leurs relations ; c'étoit sur des bases aussi mal établies qu'étoient fondées les connoissances des naturalistes du siècle précédent.

L'académie des sciences étoit dans le premier âge de son institution ; elle saisit avec empressement cette occasion de remplir les vues de son fondateur, de profiter d'une circonstance rare d'acquérir des connoissances positives qui devoient éclairer l'histoire-naturelle, & enrichir sa collection anatomique. L'académie se rendit en corps à Versailles avec un arsenal complet de physique & d'anatomie.

L'on avoit élevé dans une grande pièce un théâtre en forme de catafalque, sur lequel l'éléphant fut exposé pour ainsi dire avec le luxe asiatique & le culte que les Indiens rendent à ces animaux. Les appareils furent préparés avec magnificence & avec soin, afin que les miasmes infects n'altérassent point la salubrité de l'air du lieu où se passoit la scène, & dont le roi vouloit être lui-même témoin. Duverney, Péroult & de la Hyre, noms célèbres dans les sciences, furent les principaux acteurs ; les autres associés remplirent les fonctions d'assesseurs & d'adjudans.

Les embaumemens de ces rois d'Egypte qui reposent sous ces éternelles pyramides, ne se passeront pas avec plus de pompe & d'éclat.

Lorsque les entrailles eurent été examinées,

décrites & dessinées, on les enleva de la salle anatomique ; alors Duverney se plaça dans le coffre de l'éléphant pour opérer plus à son aise ; ce fut dans ce moment que Louis XIV entra pour satisfaire sa curiosité, & pour inspirer de l'émulation aux académiciens. Le roi ne voyant point l'opérateur, dit : *Où est donc l'anatomiste ?* Dans l'instant Duverney, le scalpel à la main, sortit du ventre de l'animal comme d'une caverne pour répondre à sa majesté, & la remercier de son attention ; ce ne fut pas la scène la moins piquante de la représentation.

L'histoire de cette célèbre dissection est décrite dans les mémoires du tems de l'académie des sciences. L'éléphant qui en fit le sujet datoit de la naissance de l'académie ; c'étoit une femelle née à Congo en 1664, donnée à Louis XIV par Pierre II, roi de Portugal, en 1668, & morte en janvier 1681, âgée de dix-sept ans. M. Daumont, qui a rédigé l'article *Eléphant* dans l'*Encyclopédie* (*), s'est trompé ; car suivant son calcul, celui dont il s'agit seroit mort à trente ans : c'est une erreur très-préjudiciable pour les connoissances.

(*) L'*Encyclopédie* peut être comparée à une moisson récoltée avec précipitation à la veille d'un orage ; l'on coupe l'ivraie, les chardons, pêle-mêle avec le froment, dont on forme des gerbes ; il faut ensuite battre & vanner pour retirer le bon grain qui a échappé même à la voracité des insectes qui se sont fourrés dans la grange.

fondées sur les dimensions des parties respectivement à l'accroissement du sujet dans ses différens âges.

L'on croit que l'éléphant mort cette année, est un de ceux qui ont été exposés à la foire aux regards des curieux ; il a été acheté 3000 livres , il y a six ou sept ans , pour la ménagerie. Sa douceur & son intelligence lui avoient mérité l'attention & l'attachement du roi , & un traitement conforme à ses inclinations & à ses besoins ; cependant il est péri par imprudence , en voulant boire , ou plutôt se baigner dans un des canaux du Parc. Il faut donc qu'une infinité de circonstances se soient réunies pour précipiter la mort de cet éléphant , car cet animal paroît être à l'abri de la submersion par le volume de sa masse , & de la suffocation par le jeu de sa trompe , qu'il peut porter fort haut au-dessus de la surface de l'eau pour respirer ; mais il n'a pu tirer parti de ces avantages ; après avoir lutté long-tems contre la mort , il s'est noyé.

De même que les souverains ont des sépultures particulières où leurs cendres reposent séparées & éloignées de celles de leurs sujets , à l'ombre des trophées de leur gloire ; de même les grands phénomènes de la nature , les êtres d'un caractère majestueux & rare sont placés dans un dépôt qui est pour eux le temple de l'immortalité. La destinée de l'éléphant ; production de la nature aussi majestueuse & aussi rare dans nos climats , ne devoit pas être confondue avec les viles dépouilles des ani-

maux ordinaires ; sa place étoit marquée dans le sanctuaire de la nature , magnifique dépôt de ses trésors précieux , enrichi par la munificence du roi & par les soins de M. le comte de Buffon ; enfin, embelli par la statue de ce grand homme.

Aussi-tôt que l'éléphant a été envoyé au Jardin du roi , M. Daubenton le jeune, garde du cabinet, & M. Mertrud, démonstrateur royal d'anatomie, se sont empressés de prendre toutes les mesures nécessaires pour fixer invariablement les points les plus importans de l'histoire-naturelle de l'éléphant , tant des parties extérieures qu'intérieures.

Le poids total a été évalué à près de cinq milliers ; sa peau seule pesoit plus de sept cens livres , & sa tête séparée environ cinq cens liv. quoiqu'elle ne soit pas chargée de grosses défenses ; au contraire, celles de ce sujet n'ont guere qu'un pouce & demi de diametre, & neuf à dix pouces de longueur ; il est vrai qu'elles sont un peu mutilées par les bouts extérieurs ; des huit dents molaires il paroît qu'il en manque une des intérieures , & qui peut-être est une dent de lait tombée, laquelle devoit être succédée par une dent d'adolescence ; car cet éléphant n'avoit guere atteint plus de moitié de son âge d'accroissement , dont le terme est fixé à trente ans par M. le comte de Buffon. Ce savant naturaliste a dissipé toute l'obscurité de l'histoire-naturelle de cet animal, & en a développé le caractère & les mœurs avec ce génie qui perce la nuit des tems.

Comme l'éléphant mort en 1681 a procuré un superbe morceau d'ostéologie, on n'a eu en vue, dans la préparation anatomique de ce dernier, que de vérifier tous les faits.

Si l'éléphant ne paroît au premier abord qu'une masse lourde, mal dessinée & peu propre à exécuter des évolutions prestes, cet animal n'en est pas moins admirable par une intelligence prodigieuse, une adresse singulière, & des sentimens d'attachement & de reconnaissance.

La nature, toujours sublime dans ses productions, n'a rien fait qui ne soit digne de notre admiration; ces masses organisées colossales, dans lesquelles nous ne discernons pas au premier coup-d'œil les séparations & les liaisons distinctes des parties, où nous n'apercevons pas d'élégance dans les proportions, de délicatesse dans les membres dont dépend l'agilité, ainsi qu'elle se fait sentir dans ces petits animaux sveltes qui se meuvent au même moment dans tous les sens; ces masses vivantes, dis-je, ressemblent à ces montagnes du premier ordre, qui portent leur cime dans les nues, & dont l'empiétement de la base couvre une partie de l'hémisphère; elles ne fixent notre admiration que par l'énormité de leur masse, par leur élévation & par l'immense variété de leur lourde charpente; leur aspect nous imprime la terreur par les détails des précipices & des horreurs qu'elles nous présentent, tandis que de petits côteaux qui festonnent avec symétrie les contours d'une plaine arrosée par les

eaux qui en découlent , nous font goûter la suavité des formes agréables qui se rapprochent de notre petite existence.

Je n'ai nulle prétention à instruire le public sur les détails de l'histoire-naturelle de l'éléphant ; cette partie n'est point de mon ressort ; je me borne à l'annonce d'une anecdote dont les détails fixeront l'opinion des savans sur le physique de l'éléphant.

L'on se propose d'empailler la peau , & de fixer avec art le volume , les formes & le site de toutes les parties de l'éléphant par une charpente de fer garnie & recouverte de la peau préparée , avec toutes les parties osseuses de la tête.

(*Mercur de France.*).

I I I.

LETTRE de M. BUISSART, de l'académie d'Arras, de celle de Dijon, & de la société académique du Musée de Paris, sur les conducteurs naturels de la foudre.

Monfieur..... l'observation que j'ai faite sur le beffroi d'Arras (*), a donné lieu à quelques recherches de la part des physiciens ; l'un d'eux (le baron de Servieres) vient de m'apprendre ce qui suit : » Le beffroi d'Arras, me dit-il , » n'est pas le seul qu'une armure accidentelle » ait garanti de la foudre pendant plusieurs

(*) Voyez le journal de Mai 1782, pag. 370 & suiv.
P. 6.

348 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» siecles ; voici deux autres faits très-frappans
 » du même genre. 1°. Dans une brochure
 » de 9 pages in-4to. , que M. de Saussure fit
 » imprimer & distribuer à Geneve , le 21 no-
 » vembre 1771 , sous ce titre : *Exposition*
 » *abrégée de l'utilité des conducteurs électriques* ,
 » mémoire qui avoit pour but de rassurer les
 » personnes effrayées de l'érection d'un con-
 » ducteur , sur la maison de ce physicien , on
 » lit (pag. 7 & 8)... Mais que diront ceux
 » qui s'effraient de mon conducteur , & qui
 » voudroient le faire regarder comme un at-
 » tentat à la sûreté publique , quand ils appren-
 » dront que peut-être la maison qu'ils habitent ,
 » & à coup-sûr plusieurs édifices publics , la
 » maison-de-ville , les tours du temple de S.
 » Pierre en particulier , sont armés depuis bien
 » des années de véritables conducteurs ; car je
 » dirai que les girouettes , les fleches , les pom-
 » meaux , qui sont au faite de ces édifices ,
 » sont au fond la même chose , & produisent
 » les mêmes effets que la pointe qui est au
 » sommet de mon mât ; & que les tuyaux qui
 » conduisent les eaux depuis les égouts des
 » toits jusqu'à terre , & même souvent jusques
 » dans des canaux souterrains , tiennent exac-
 » tement la place du fil de fer qui va , depuis
 » la pointe de mon mât , jusques dans le bassin
 » du jet-d'eau de la terrasse ; car ces tuyaux
 » de métal , contigus aux égouts qui sont aussi
 » de métal , communiquant aux corniers de
 » fer blanc qui recouvrent les arrêtes des toits ;
 » ces corniers touchent le pied de la fleche ,

» de la girouette ou du pommeau qui cou-
 » ronnent l'édifice , & établissent ainsi une
 » communication ou un véritable conducteur ,
 » depuis les nuées jusqu'à terre ? Je dirai plus
 » encore : je suis persuadé , & tout physicien
 » le sera comme moi , que c'est à ces conduc-
 » teurs accidentels que les tours de notre ca-
 » thédrale doivent leur conservation & l'heu-
 » reuse prérogative dont elles ont joui , de
 » n'avoir pas été frappées de la foudre depuis
 » plus de deux siècles ; en effet , si l'on exa-
 » mine la singulière position de ces tours , qui
 » forment l'édifice le plus exhaussé , situé sur
 » le terrain le plus élevé de la ville , & qui
 » dominant ainsi de toute part , & à une
 » grande distance tous les objets environnans ,
 » on verra bien qu'il faut qu'il y ait dans la
 » construction quelque chose de particulier qui
 » l'ait préservé de la foudre ; (*) le clocher

(*) » Je fais bien que les tuyaux de plomb , ou de
 » fer-blanc , qui conduisent les eaux jusqu'à terre , ne
 » sont pas fort anciens ; mais la tour du milieu existe
 » depuis près de deux cens ans ; & comme elle est toute
 » de bois , elle a dû toujours être , comme elle est au-
 » jourd'hui , couverte de fer-blanc du haut en bas ; on
 » dit même qu'elle a été pendant long-tems plus haute
 » qu'elle n'est à présent , mais qu'on l'a baissée d'un
 » étage , parce que les vents avoient trop de prise sur
 » elle , & la faisoient vaciller ; or il est aisé de com-
 » prendre qu'un volume de métal aussi considérable a
 » dû toujours faire un excellent conducteur , & que la
 » large base de ce conducteur , communiquant avec

350 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» du temple de S. Germain , au contraire ,
 » quoique beaucoup moins élevé , a effuyé
 » depuis moins de soixante ans deux coups de
 » tonnerre , l'un au commencement de ce
 » siecle , qui fendit la muraille du haut en
 » bas , & causa beaucoup d'autres désordres ,
 » l'autre en 1764. Or je prie qu'on remarque
 » que ce clocher n'a aucun tuyau qui con-
 » duise les eaux depuis le toit jusqu'à terre ,
 » & n'a par conséquent point de conducteur
 » qui décharge l'électricité ; cet écrit de M.
 » de Saussure (continue M. de Servieres), est
 » terminé par cette phrase bien remarquable....
 » Puis donc que la construction des conduc-
 » teurs est fondée sur les principes les plus
 » certains de la saine physique ; puisque l'ex-
 » périence a constamment confirmé leur uti-
 » lité , puisque , si l'on s'en effrayoit , il fau-
 » droit redouter d'habiter toute maison qui a
 » une girouette , ou seulement une fleche ou
 » un pommeau de métal , j'espere qu'on se
 » défera des craintes que l'on avoit conçues ,
 » & que bien loin de me trouver coupable
 » d'une témérité condamnable , on me saura
 » quelque gré d'avoir donné l'exemple d'une
 » pratique utile , & qui finira sûrement , comme
 » l'inoculation , par être généralement adop-

» toutes les frètes & tous les corniers de l'édifice , a pu for-
 » tement rencontrer quelque part , dans une aussi grande
 » étendue , quelque maniere qui acheve la communi-
 » cation , & par où se décharge insensiblement l'électri-
 » cité des nues, &c.

» tée. 2°. Je tiens de M. Guyot (ajoute M.
 » de Servieres), qu'à Neuf-Châtel, sa patrie,
 » l'église principale n'a jamais été fulminée,
 » parce que cet édifice est aussi armé acciden-
 » tellement. A cette cause, selon M. Guyot,
 » s'en joint une autre : savoir le conducteur
 » invisible, mais pérenne, formé par la colonne
 » vaporeuse qui s'élève sans cesse de la surface
 » du lac, & va se perdre dans l'atmosphère ;
 » cette idée, que tous les principes admis gé-
 » néralement confirment, fait beaucoup d'hon-
 » neur à la sagesse & à l'esprit observateur
 » de M. Guyot.

J'ai l'honneur d'être, &c.

(*Journal d'agriculture, commerce, finances
 & arts.*),



M É D E C I N E.

C H I R U R G I E.

I.

DE LA DIGESTION, extrait des Opuscules de physique animale & végétale, par M. l'abbé SPALANZANI, traduction de M. SENEBIER, bibliothécaire à Geneve.

CES opuscules contiennent plusieurs problèmes sur la digestion.

Dans une des premières dissertations, il s'agit de savoir comment la digestion se fait chez les animaux à *ventricule musculueux*, c'est-à-dire, revêtu de plusieurs muscles très-forts, comme dans les oies, les canards, les poules, les pigeons, & en général dans toute la classe des oiseaux granivores.

M. Spalanzani a répété les expériences qu'avoit tentées M. de Réaumur sur l'estomac de ces animaux, avec des tubes de métal percés de trous & renfermant des morceaux de chair & des grains, & il s'est convaincu que l'action des sucs digestifs est capable, par exemple, d'entamer & de dissoudre la chair, comme il l'a

éprouvé sur un canard, mais insuffisante pour opérer la digestion des graines. Il a observé, en même-tems, que l'action des muscles qui recouvrent l'estomach de ces animaux concurremment avec celle de la tunique intérieure de cet organe qui est presque cartilagineuse, est quelquefois assez forte pour contourner, rompre même des tubes métalliques, ainsi que des boules de crystal, comme l'avoient observé Redi & Magalotti, sur des poules, mais avec cette particularité, que les fractures du verre, au lieu d'être tranchantes, se trouvent alors émoussées.

On peut conclure de ces expériences que la digestion dans l'estomach des oiseaux granivores ne peut s'opérer que par la trituration, lorsqu'ils ont des corps durs à digérer, mais qu'elle s'opère par dissolution, c'est-à-dire, par la seule action des sucs digestifs, lorsqu'ils ont à digérer des substances molles & susceptibles d'une dissolution facile, comme de la chair.

M. Spalanzini s'est convaincu que le jabot, l'œsophage de ces oiseaux, sur-tout à son insertion dans l'estomac, étoient parsemés de glandes & de follicules glanduleux, qui versent une assez grande quantité de suc digestif, mais il n'a point trouvé de pareilles glandes dans leur estomac. Une éponge laissée douze heures dans le jabot d'un pigeon, contenoit une once de ce suc, lorsqu'il l'a retirée.

Dans une autre dissertation, M. Spalanzani examine comment se fait la digestion dans l'estomac des animaux à *ventricule moyen*, tel que celui du corbeau, qui n'est pas revêtu des mus-

cles forts, comme celui des pigeons & des poules, mais qui n'est pas non plus simplement membraneux ou d'un tissu foible comme celui de l'homme, de quelques quadrupedes & des oiseaux de proie. Si l'on fait avaler aux corbeaux des tubes épais, percés de trous & remplis de grains de froment ou de fèves, ces grains s'imbibent de suc gastrique, mais ne se digèrent point, même après un séjour de 48 heures dans l'estomac ; au lieu que si l'on emploie ces mêmes grains latus ou privés de leur écorce, leur dissolution s'y achève très-bien dans l'espace de quinze heures. Il en est de même des morceaux de pomme, de poire ou de chair qui subissent aisément l'action des sucs digestifs, quoique renfermés dans des tubes. L'estomac des corbeaux contient des glandes pleines de suc gastrique. Ce suc très-abondant dans les jeunes corbeaux, examiné hors du corps, a une vertu dissolvante très-marquée, & ne se corrompt que difficilement.

M. Spalanzani examine encore comment se fait la digestion dans les animaux à *estomac membraneux*, tels que ceux de la brebis, des oiseaux de proie, &c.

M. de Réaumur avoit dit que la digestion dans la brebis, par ex. se fait par trituration, & il avoit raison, sans avoir expliqué comment. M. Spalanzani semble vouloir détruire cette opinion, en disant que les tubes de métal avalés par les brebis, ne souffrent pas la moindre altération, & que leur suc gastrique, qui est très-abondant, peut, dans l'espace de 45 heu-

res, dissoudre les feuilles de différentes plantes, pourvu qu'elles aient été auparavant mâchées & imprégnées de salive, mais que sans cette condition, ce suc n'a pas plus de prise sur elles que l'eau. Mais M. Spalanzani n'a pas pris garde qu'en faisant avaler un tube à une brebis, ce tube ne tombe que dans la panse, qui n'est pas, à la rigueur, un estomac propre à la digestion, mais une sorte de sac ou de jabot qu'elles remplissent rapidement d'herbe, qu'elles ramènent ensuite dans la bouche pour la broyer, au moyen de la rumination, & la faire descendre dans un de leurs véritables estomacs, qui est celui qu'on appelle *bonnet*. Ainsi, pour que l'expérience de Spalanzani fût concluante en faveur de l'opinion contraire à celle de Réaumur, il auroit fallu que ses tubes eussent été mis dans le *bonnet* ou dans le *feuillet*, & qu'il fût possible en outre qu'une brebis pût digérer sans triturer, c'est-à-dire, sans ruminer.

Les expériences de M. Spalanzani sont conformes à celles de M. de Réaumur, au sujet de la difficulté qu'ont les oiseaux de proie à digérer les substances végétales. Ils digèrent très-bien les chairs, les tendons, les os mêmes des animaux; ils ne peuvent pas digérer les graines, le pain, quoique ramollis. Il y a aussi certaines parties dans les animaux, telles que les plumes, les cornes, l'émail des dents, la tunique intérieure du gésier, &c. qu'ils ne peuvent pas digérer, & qu'ils rejettent ordinairement. Ces expériences ont été tentées sur

l'aigle, le faulcon, la chouette. L'auteur s'est encore convaincu, contre l'affertion de Boerrhaave, que les chiens & les chats digèrent la chair en entier, même les fibres. On en a mis dans des tubes couverts de toile. La dissolution en a été faite entièrement dans leur estomac, sans que la toile en ait été altérée.

Enfin l'auteur a fait courageusement des essais sur lui-même, pour savoir comment se fait la digestion chez l'homme. Pour cet effet, il a avalé de petites bourses de toile contenant tantôt du pain mâché, tantôt de la chair cuite & mâchée. Il a rendu ces bourses vuides & sans altération. Il en a conclu que la digestion se fait dans l'homme par la seule dissolution. Il nous semble que l'exemple de ceux qui avalent sans mâcher, offre une expérience plus concluante que celle-ci, puisque l'auteur a employé des alimens déjà broyés dans la bouche. Il est bien plus naturel, selon nous, de dire que la digestion des alimens se fait chez l'homme par deux moyens, par la trituration & par la dissolution, puisqu'on commence par les triturer dans la bouche, & que leur dissolution se fait dans l'estomac.

Cet intrépide observateur n'a pas borné-là ses essais. Pour se procurer du suc gastrique, il s'est fait vomir deux jours de suite, le matin à jeûn, en mettant les doigts dans la bouche. Il a obtenu par ce moyen 32 grains de cette liqueur, qui est limpide comme l'eau, légèrement salée, évaporable, nullement ou plutôt très difficilement putrescible, (propriété com-

mune au suc gastrique de tous les animaux.) Un morceau de chair de bœuf mâchée mise dans ce suc, a perdu en 35 heures toute sa consistance sans contracter aucune odeur, mais sans dissolution parfaite; tandis qu'un autre morceau de chair mise dans l'eau s'y est corrompue, au lieu de s'y dissoudre.

L'estomac des animaux à sang froid, tels que les grenouilles, les salamandres, offre une singularité curieuse. On trouve, suivant M. Spallanzani, dans l'estomac de la plupart de ces animaux, une multitude de petits vers blancs fichés dans les tuniques de cet organe où ils paroissent se nourrir de sucs digestifs. La plus légère compression les écrase. Ces sucs n'ont aucune action sur eux, tandis qu'ils en ont une très-marquée sur presque toute autre espèce de vers dont les salamandres font leur nourriture.

(Gazette de santé.)

I I.

OBSERVATION sur une gangrene aux jambes à la suite de l'ivresse & d'une forte ligature; par M. LÉAUTAUD, maître en chirurgie à Arles, ancien prévôt de sa compagnie, ancien chirurgien-major de l'hôpital-général du Saint-Esprit de la même ville, & correspondant de l'académie royale de chirurgie de Paris, &c.

Un homme âgé d'environ trente-six ans, d'un tempérament robuste & sanguin, s'en retourna

ivre chez lui; il se mit sur sa fenêtre qu'il ouvrit pour prendre le frais, y dormit appuyé sur ses coudes, & y passa toute la nuit dans un profond sommeil. Le lendemain matin s'étant éveillé, & voulant changer de place, il se laissa tomber, & crut qu'il n'avoit plus de jambes. Ses jarretieres étoient si étroitement serrées qu'elles avoient comprimé les veines, de maniere que le sang ne pouvoit en aucune maniere retourner par ses vaisseaux; & d'un autre côté le sang ayant été poussé rapidement dans les arteres par l'effet du vin qu'il avoit bu, il s'en est suivi une enflure qui elle-même a encore augmenté le resserrement des jarretieres, & cette compression a été si forte, que le mouvement vital a été interrompu: la gangrene est survenue aux jambes, & gagnant promptement les deux cuisses, elle causa la mort.

(*Journal de médecine, chirurgie, pharmacie, &c.*)

I I I.

AVIS aux personnes attaquées de la goutte.

Parmi les objets intéressans pour l'humanité, en voici un que nous ne pouvons trop nous empresser de faire connoître; le secours aussi précieux qu'efficace contre une maladie cruelle, qui a été jusqu'à présent le désespoir des médecins & des malades que lui offre M. Ponfart, ne sauroit avoir trop de publicité. L'importance de l'objet. les soins qu'on a pris d'en constater l'efficacité, méritent des détails,

» On peut se flatter enfin de la découverte d'une manière sûre de parvenir à la cure radicale de la goutte; M. Ponsart, docteur en médecine, médecin-consultant de leurs altesses les princes de Liege & de Stavelot, & des eaux de Spa, &c. depuis vingt ans s'est occupé sans relâche de l'origine de la nature du levain, des diverses causes de cette cruelle maladie, & des moyens d'y remédier; sur quoi, il a publié un traité appuyé des approbations les plus authentiques. Plusieurs expériences ont constaté les heureux effets de sa méthode: il a sur-tout eu le succès le plus décidé en faveur du prince Alexandre Suikowski, Polonois, lieutenant-général & feld-maréchal au service de S. M. I. affecté d'un rhumatisme gouteux habituel à la cuisse gauche, devenue atrophiée, & qui le rendoit perclus, depuis neuf ans, ce prince n'en a eu ni rechûtes, ni ressentiment. -- Le bruit de cette guérison, & de plusieurs autres, dont M. Ponsart eut occasion de s'entretenir avec M. de Laffonne, premier médecin de S. M. T. C. auquel il se fit un plaisir de développer ses procédés, ont fait penser à ce médecin célèbre qu'il seroit très-avantageux de renouveler des essais de cette méthode. Sur le compte qu'il en rendit au roi & à M. le marquis de Ségur, ministre & secrétaire-d'état au département de la guerre, M. Ponsart a été autorisé à traiter à l'hôtel-royal des invalides, dans une salle qui fut assignée à cet effet, différens malades; tous affectés de rhumatismes gouteux habituels, qui jusqu'alors avoient résisté à tous les remèdes. Voici ce qu'attestent MM. le médecin & chirurgien-major de cet hôpital-royal. «

» Cejourd'hui 6 mai 1782, nous soussignés
 » médecin & chirurgien-major de l'hôtel royal
 » des invalides, nous sommes transportés, à la

360 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

» réquisition du sieur Ponsart, dans la salle ha-
 » bitée par les malades qui, en conséquence des
 » ordres de Mgr. le marquis de Ségur, ministre
 » & secrétaire d'état au département de la guer-
 » re, ont été soumis à son traitement particu-
 » lier, pour constater par un dernier procès ver-
 » bal l'état de guérison des malades ci-dessous
 » dénommés. -- Après les avoir interrogés &
 » examinés, nous les avons trouvés dans l'état
 » qui suit : savoir, Jean-Baptiste Rémoncourt,
 » âgé de soixante ans, qui, suivant le premier
 » procès-verbal, étoit attaqué depuis vingt ans
 » de douleurs habituelles dans les reins, dans
 » les jambes & dans les bras ; & qui, suivant
 » le second, nous a déclaré ne plus éprouver
 » de douleurs, & n'avoir plus que de la foi-
 » ble dans les reins, qui d'ailleurs marchoit
 » alors assez librement, mais un peu penché sur
 » le côté droit, déclare aujourd'hui que les dou-
 » leurs ne sont pas revenues, & que la faiblesse
 » de ses reins se dissipe de jour en jour ; la dé-
 » marche de cet homme est plus sûre, mais
 » toujours penché sur le côté droit. -- Léopold
 » Vernet, âgé de 77 ans, suivant le premier
 » procès-verbal, il avoit été affecté depuis un
 » an de tuméfaction aux pieds, dont il étoit
 » délivré depuis que le mal s'étoit fixé au ge-
 » nou gauche ; il avoit quelquefois des douleurs
 » vagues aux extrémités supérieures. Lors du
 » second procès-verbal, il a déclaré ne point
 » éprouver de douleurs ; il avoit encore un
 » peu de gonflement au genou gauche ; sa dé-
 » marche étoit assez bonne pour un homme de
 » son âge ; il avoit un peu de tremblement dans
 » les membres. Aujourd'hui le malade n'éprouve
 » plus de douleurs ; sa démarche est fort bonne ;
 » le tremblement des membres, dont il a été
 » parlé

» parlé dans le second procès-verbal , n'existe
 » plus ; il respire aisément ; son genou gauche
 » est encore un peu gonflé. -- Jean Brocart ,
 » âgé de 48 ans , affecté , lors du premier pro-
 » cès-verbal , sur la cuisse gauche , avec ama-
 » grissement de cette partie , dont les douleurs
 » habituelles l'empêchoient quelquefois de mar-
 » cher. Au second procès-verbal , ses douleurs
 » s'étoient affoiblies graduellement depuis le com-
 » mencement du traitement ; & depuis quinze
 » jours , il n'en éprouvoit aucune ; sa cuisse
 » gauche étoit revenue au volume naturel ; il
 » jouissoit de la meilleure santé. Aujourd'hui il
 » se porte très-bien. --- Fait à l'hôtel-royal des
 » invalides , ce 6 mai 1782. Signé , MUNIER ,
 » SABATIER , PONSART.

Le ministère a cru devoir témoigner sa sa-
 tisfaction à M. Ponsart , en lui faisant expédier
 une gratification sur le trésor-royal. M. Pon-
 sart est pour le présent à l'hôtel d'Angleterre ,
 rue Haute-Feuille , à Paris.

(*Mercur*e de France.)



AGRICULTURE.

ÉCONOMIE.

INDUSTRIE. COMMERCE.

I.

PROCÉDÉ pour conserver les fleurs.

UN académicien de Boulogne a trouvé une manière de conserver les fleurs aussi long-tems qu'on le desire, & aussi vives qu'elles sont sur les plantes, qui peut être employée à préparer dans les pays lointains des plantes médicinales, dont on ne peut jouir qu'en peinture, & qu'on ne reconnoît point dans le délabrement où les voyageurs les apportent.

On prend du sable de riviere, le plus blanc qu'on peut trouver. Après l'avoir passé plusieurs fois à travers d'un tamis fin, on le jette dans un vase de verre rempli d'eau, & on le frotte long-tems entre les doigts, pour en séparer les parties les plus grossieres, & l'affiner; ensuite on incline doucement l'eau, & on met le sable sécher au soleil; on parvient par cette opération réitérée, à se procurer du sable très-fin & très-purifié.

On enterre doucement les fleurs , avec leurs queues & leurs feuilles , dans ce sable ainsi préparé ; on a soin de les arranger si proprement , qu'elles ne perdent rien de leur forme & de leur élégance. Les ayant gardées ainsi quelque tems , jusqu'à l'entiere évaporation de l'humidité , on retire les fleurs , qui , quoiqu'entièrement desséchées , n'ont rien perdu de leur forme , & qui conservent toute la vivacité des couleurs de la nature. On les renferme alors dans de grandes bouteilles , exactement bouchées , où elles demeurent à couvert de toute nouvelle altération.

Par cette préparation , le sable devient très-propre à dessécher promptement les fleurs & les feuilles , & par conséquent à les garantir de cette humidité qui les fait passer si vite. Le soin de bien arranger les fleurs empêche que , cédant au poids du sable , elles ne se rident. Une compression mesurée conserve leur couleur sans la moindre altération.

Malgré la facilité de l'expérience , qui se réduit à bien choisir le sable , & à le préparer soigneusement , il ne faut point négliger de lui procurer une chaleur modérée ; car si elle est trop grande , il est à craindre que les couleurs ne se fanent ; si elle ne l'est pas assez , elle ne sauroit pomper l'humidité qui les corrompt.

On n'a pas toujours le même succès à l'égard des fleurs qui proviennent des *bulbes* & d'*oignons* , dont les fibres , moins resserrées , contiennent plus d'humide radical. Il ne faut cependant qu'un peu plus de précaution pour réus-

fir également dans toutes les fleurs. La nature se prête toujours à l'habileté de l'ouvrier.

Cette méthode, accueillie de l'académie de Boulogne, est de M. Monti, l'un de ses membres, & se trouve exposée avec les avantages dans les mémoires de cette académie.

(*Gazette d'agriculture, commerce, finances & arts.*)

I I.

AUTRE procédé pour avoir des fleurs fraîches en toute saison.

Vous avez rapporté , Monsieur , une méthode pour conserver les fleurs sans qu'elles se fanent, & sans qu'elles perdent la vivacité de leurs couleurs. Permettez que j'y ajoute un autre procédé aussi sûr, mais plus simple, tant pour avoir de belles fleurs en toute saison, que pour conserver long-tems les fruits. En l'insérant dans une de vos feuilles, vous ne démentirez point, je pense, cette émulation louable qui vous porte à y réunir toujours, autant qu'il est possible, l'utile à l'agréable. Je ne m'en donne point pour l'inventeur; il sera satisfaisant pour moi de l'avoir indiqué à ceux de vos lecteurs qui pourront l'ignorer, & qui seront curieux d'en faire l'essai.

On choisira les boutons les plus parfaits de l'espece de fleurs que l'on voudra conserver; au reste, il sera bon qu'on les prenne parmi les plus tardives, & celles qui mettent le moins de tems à s'épanouir. La maniere de les cueil-

lir, fera de les couper avec des ciseaux, en observant de leur laisser, s'il est possible, une queue de la longueur de trois pouces. Cela fait, on se hâtera de boucher hermétiquement, avec de la cire d'Espagne, l'extrémité de cette queue, & après avoir un peu comprimé les boutons & entr'ouvert, de l'ongle, leurs sommités, on les enveloppera, chacun séparément, dans un papier propre & bien sec; de cette manière, on peut compter qu'ils ne se gâteront point.

En hiver ou en toute autre saison, si l'on veut avoir des fleurs, on coupera le soir, le bout de la tige, enduit de cire d'Espagne, & l'on mettra les boutons de fleurs dans de l'eau, après y avoir infusé un peu de salpêtre ou de sel. Le lendemain on aura le plaisir de voir les boutons s'épanouir, & les fleurs offrir à l'œil leurs couleurs nuancées, & à l'odorat leur parfum délicieux.

Je suis, &c.

BINNINGER.

(*Gazette d'agriculture, &c.*)

I I I.

P R O C É D É pour conserver long-tems les fruits.

Tandis que les fruits sont encore suspendus à l'arbre, on fera choix des plus beaux & des mieux conditionnés : il ne faut pas qu'ils soient le moins du monde endommagés, & leur pelure ou leur peau ne doit paroître nulle part, rapée, gercée, ni avec le moindre soupçon de vermoulure. On ne les saisira point avec la

main pour les cueillir , mais on les attachera par la queue avec une forte ficelle qu'on tiendra ferme , & au-dessus du nœud l'on coupera avec des ciseaux. Le fruit étant ainsi détaché de l'arbre , sans le toucher avec les doigts , pas même la queue , on bouchera l'extrémité de celle-ci avec de la cire d'Espagne , afin que l'air ne puisse pas s'y insinuer. Ensuite avec une feuille de papier blanc , on fera , pour chaque pièce , un cornet en forme de quille , laissant à la pointe une petite ouverture ; on passera la ficelle par ce trou , tellement qu'on puisse suspendre au plancher le cornet & le fruit qu'il contiendra , comme on suspend un pain de sucre. On bouchera exactement cette ouverture , aussi-bien que l'autre plus large qui lui est opposée , avec de la cire molle verte , pour empêcher toute communication avec l'air extérieur , dont le contact auroit bientôt gâté le fruit. Il faut que le lieu où l'on suspendra les cornets sans qu'ils se touchent , soit sec & ni chaud ni froid. Par ce moyen , l'on conservera du fruit pendant 2 ou 3 ans , & ce pourra être indifféremment des pommes , des poires , des prunes , des cerises , ou tout autre fruit de nos climats que l'on voudra.

(*Gazette d'agriculture , &c.*)

I V.

Le vin rend-il plus ou moins d'eau-de-vie en raison de ce qu'il a plus ou moins cuvé ?

Ce problème , qui est très-intéressant , vient d'être agité dans un journal. Nous pensons qu'on

verra avec plaisir la maniere dont il a été décidé par M. Pion de l'Isle-Noire , négociant.

» Il me semble , dit-il , que l'expérience doit
 » décider cette question. Or j'ai toujours vu
 » les fabricans d'eau-de-vie de l'Orléanois , du
 » Blezois & de la Touraine , préférer les vins
 » blancs aux vins rouges , non à cause du bon
 » marché , car il est des années où il n'y a
 » pas de différence dans les prix des uns &
 » des autres , mais parce que les blancs ont
 » moins cuvé , & qu'ils rendent plus d'eau-de-
 » vie que les rouges. Dans les pays où il se
 » fabrique le plus d'eau-de-vie , comme la So-
 » logne , l'Anjou & le comté Nantois , on n'y
 » emploie que des vins blancs. Dans ceux où
 » l'on brûle des vins rouges , tels que le Poi-
 » tou , l'Angoumois & l'Aunis , on les fait très-
 » peu cuver. D'après ces faits , on doit con-
 » clure que si les vins blancs qui cuvent peu
 » rendent plus d'eau-de-vie que les vins rouges
 » qui cuvent davantage , *moins le vin cuve , plus*
 » *il est spiritueux* , & vice versa.

» Une réflexion sur les effets de la cuve
 » servira à confirmer cette opinion.

» La fermentation prolongée fait évaporer
 » une partie du gaz qui contribue à la forma-
 » tion de la partie spiritueuse ; donc plus le vin
 » cuvera , plus il perdra de ce gaz , & consé-
 » quemment moins il rendra d'eau-de-vie. Voilà
 » le résultat de mes observations , je souhaite
 » qu'il puisse être utile .»

MECHES préparées pour les lampes économiques.

M E S S I E U R S ,

Toujours animés par le motif du bien public, vous avez inféré, dans votre feuille du 28 octobre dernier, une recette pour empêcher l'odeur & la fumée des lampes en trempant les mèches dans de l'eau salée, en les laissant sécher ensuite, & en versant en dernier lieu dans la lampe égale partie de cette même eau salée & d'huile.

Il m'en coûte, Messieurs, de vous causer des regrets, en vous prouvant que cette prétendue découverte est absolument illusoire :

1°. Ce procédé, réputé moderne, d'animer l'activité de la lumière d'une lampe par l'entremise du sel marin, a plus de mille ans d'antiquité, & Plutarque en fait une mention expresse dans ses questions.

2°. Les anciens se gardoient bien de dissoudre dans de l'eau le sel destiné aux lampes. C'étoit immédiatement dans de l'huile bouillante qu'ils opéroient cette dissolution ; & ils versaient ensuite de cette huile saline dans de l'huile ordinaire d'une lampe. C'est une expérience que j'ai faite il y a plus de huit ans, dans le tems où je m'épuisais en recherches pour mes commentaires sur l'histoire-naturelle de Pline. J'observai alors que la flamme, un peu plus vive qu'on obtenoit d'abord par ce procédé, étoit bientôt suivie d'un surcroît d'en-

croutement ou de champignon, qui s'attachoit à la mèche, & qui étoit dû, je pense, à la partie terreuse du sel marin. La remarque de cet inconvénient m'expliqua pourquoi les anciennes lampes à l'huile salée sont tombées en désuétude depuis tant de siècles.

L'erreur de l'anonyme prouve que le desir d'être utile a quelquefois ses risques, & qu'il peut engager à se rendre apôtres ou disciples d'une hérésie. Heureusement celle dont il est ici question ne peut pas avoir de grands inconvéniens; mais, Messieurs, si je détruis une erreur, c'est pour y substituer à l'instant une vérité. Oui, sans doute, il existe un procédé réel & infailible pour se procurer des lampes économiques qu'on ne mouche jamais, qui sont sans fumée (*), sans champignon, (**), &

(*) Un plat d'argent, placé pendant dix heures au-dessus d'une lampe, pour recevoir la vapeur de la mèche préparée, n'a point été noirci, quoiqu'on se fût servi d'huile de navette la plus commune. Le même appareil, placé au-dessus d'une autre lampe à mèche non préparée, & retiré au bout de dix heures, s'est trouvé tout noirci; & le noir de fumée qu'on en a retiré, mis dans la balance docimastique, a donné, de poids, un grain fort. *Extrait du rapport de l'académie des sciences, du 5 septembre 1782, dont l'original est sous mes yeux.*

(**) Après six heures d'ustion, le haut de la mèche préparée est simplement devenu un peu charbonneux, au lieu que la mèche non-préparée avoit un champignon qui étouffoit presque la flamme. *Extrait du même rapport,*

370 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

sans odeur (*). Tous ces avantages sont renfermés dans de nouvelles mèches qui viennent d'obtenir l'approbation motivée de l'académie royale des sciences de Paris, d'après le rapport unanime des commissaires qu'elle a chargés d'en faire les épreuves. L'auteur, muni de ce suffrage aussi honorable qu'autentique, ne tardera pas à faire jouir le public de son intéressante découverte. Le débit de ces mèches aura lieu, aussi-tôt que leur inventeur, dont j'ai suivi les procédés avec la plus scrupuleuse attention, en aura préparé une assez grande quantité pour satisfaire aux demandes dont il est accablé, & dont il prévoit une plus grande affluence.

Le rapport entier des commissaires de l'académie, accompagnera le *Prospectus* que l'inventeur des mèches, dont on vient de parler, va publier pour en faciliter l'acquisition aux personnes qui seront curieuses de se la procurer.

J'ai l'honneur d'être, &c.

POINSINET DE SIVRY, *penfionnaire de S. A. S. Mgr. le duc d'Orléans, & membre de la société royale des sciences & belles-lettres de Lorraine.*
(*Journal de Paris.*)

(*) On a mis une lampe avec la mèche préparée dans un cabinet de huit pieds sur sept de haut. Elle y a brûlé huit heures sans y donner de l'odeur, quoiqu'elle eût échauffé l'atmosphère au point de faire monter le thermometre d'un degré. C'étoit toujours de l'huile de navette la plus commune. La mèche non-préparée, infecta le cabinet, & noircit un grand vase plein d'eau. Le thermometre ne monta que d'un demi-degré.
Extrait du même rapport.

TRAITS DE BIENFAISANCE,
DE PATRIOTISME, DE COURAGE,
DE JUSTICE ET D'HUMANITÉ.

I.

MANIFESTE de l'impératrice de Russie, du 27 août 1782, concernant les criminels condamnés à mort, &c.

ARTICLE I. Sa majesté fait grace à tous les criminels condamnés à mort, & ordonne qu'au lieu d'être exécutés, ils soient employés aux travaux publics. Quant à ceux qui devoient subir des peines corporelles, ils seront transportés dans les colonies.

Art. II. Toutes les recherches sur les affaires concernant la couronne, qui ont traîné au-delà de 10 ans, seront entièrement mises au néant, & ceux qui sont détenus pour des cas de ce genre, seront incessamment mis en liberté.

Art. III. Sa majesté impériale accorde une remise générale de ses droits, à tous héritiers de personnes mortes, endettées envers la couronne, & contre lesquelles il a été procédé, quiquien.

372 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

Art. IV. Tous les prisonniers pour dettes quelconques, détenus depuis plus de 5 ans, & reconnus insolvables, seront élargis.

Art. V. Il est accordé un pardon général à tous militaires qui ont quitté leurs corps avant la date du présent manifeste, ainsi qu'à tous payfans ou habitans quelconques, qui ont abandonné leurs habitations, & qui reviendront dans l'espace d'une année, à compter du jour de la publication dudit manifeste, & de deux années, pour ceux qui reviendront des pays étrangers. En les recevant, on se conformera aux manifestes de sa majesté impériale, des 5 mai 1779, & 27 avril 1780.

Art. VI. Il est accordé une rémission entière de toute dette envers la couronne, qui n'excédera pas 500 roubles, & fait défense de faire aucune recherche à ce sujet.

Art. VII. Tous prisonniers détenus pour cause de commerce illicite, ou contrebande, seront relâchés, & les poursuites faites contre eux, entièrement abandonnées.

Art. VIII. La permission de revenir dans leurs demeures, est accordée à tous forçars, excepté à ceux qui ont commis des meurtres, & qui ont déjà été flétris.

Art. IX. Il a de même été accordé un pardon général à tous ceux qui ont fait faillite, ou qui se sont rendus coupables de quelque négligence dans leurs emplois, pourvu que les fautes ne soient pas reconnues avoir été faites de propos délibéré, &c.

(*Gazette des tribunaux.*)

II.

DE LIVOURNE, le 6 octobre 1782.

On vient de publier l'ordre suivant en date du 28 du mois dernier.

» S. A. R. considérant que la condamnation
 » des malfaiteurs a pour but principal de ser-
 » vir d'exemple aux mal-intentionnés & de
 » frein au crime, & que c'est une satisfaction
 » due au public par un gouvernement juste,
 » de manifester qu'il n'est entré dans le juge-
 » ment des coupables, ni indolence, ni fa-
 » veur, ni cruauté, ni aucun sentiment arbi-
 » traire, a ordonné qu'à l'avenir tous ceux
 » ou celles qui seront condamnés aux travaux
 » publics ou à la prison pour 3 années, ou
 » à l'exil pour 5 ans & plus, avant de subir
 » la peine à laquelle ils seront condamnés, se-
 » ront, au son de la cloche, exposés à la
 » porte du prétoire, portant un écriteau où
 » fera le nom du coupable, la nature de son
 » délit, la peine qui lui a été infligée.... Les
 » condamnés aux travaux publics ne pourront
 » sortir du bagne qu'en portant sur eux, d'une
 » manière visible, un pareil écriteau; & le
 » sur-intendant du bagne pourra infliger telle
 » punition qu'il jugera convenable à tout cou-
 » pable qui paroîtroit sans cet écriteau, & qui
 » l'auroit jetté en chemin ou perdu. L'audi-
 » teur fiscal de Florence & le lieutenant-gé-
 » néral de Sienne feront notifier cet édit dans

» l'étendue de leur ressort, pour en opérer
» l'exécution entière. »

(*Mercur de France.*)

III.

AUX auteurs du Journal de Paris.

MESSIEURS,

Le fait dont j'ai à vous entretenir n'exige aucun préambule & je ne doute pas qu'il ne produise sur l'esprit de vos lecteurs l'effet qu'il a produit sur moi. Je vous le garantis, car j'en ai été le témoin.

Lundi dernier, 25 novembre à dix heures du soir, un garde du commerce, muni d'une sentence des consuls, se transporta chez un marchand de cette ville, & le constitua prisonnier à l'hôtel de la Force. La sentence lui donnoit un délai, mais à condition qu'il fournirait caution dans trois jours. A défaut de caution, la sentence fut exécutée. Ce malheureux est pere de famille. Il prétendit que la sentence ne lui avoit pas été signifiée, & demanda un réferé chez le magistrat. Il y fut conduit, accompagné de sa femme & de sa famille défolée. La procédure ayant été trouvée régulière, le magistrat, fort ému comme homme privé, mais froid & impassible comme juge, ordonna qu'il fût reconduit en prison, & son jugement fut exécuté. Tourmenté de la situation affreuse dans laquelle il avoit vu la famille entière, il ne put se résoudre à différer plus long-tems ce que son ame sensible lui

disoit. Il ne se donne pas le tems de faire mettre les chevaux ; il part , par un tems de neige à minuit , suivi d'un seul valet de chambre , se transporte à l'hôtel de la Force , lieu fort distant de sa demeure , & annonce qu'il servira de caution. Troublé par sa vive émotion , il sort sans avoir mis en regle l'acte de cautionnement. Rentré chez lui , il s'en aperçoit , il craint de rendre trop tard un pere à ses enfans ; il retourne , toujours à pied , & met en regle l'acte qui permet la délivrance. Au moment même , le malheureux prisonnier , se jette à ses pieds & veut lui balbutier sa reconnaissance. Ne perdez point votre tems , lui dit du ton le plus simple son libérateur , allez consoler votre femme & vos enfans.

Voilà ce que j'ai vu & ce que je crois digne d'être lu.

J'ai l'honneur d'être , &c.

I V.

On écrit de Tours que , le 17 octobre dernier , le feu prit à la maison du nommé Audenet , voiturier , fauxbourg St. Pierre-des-Corps. Depuis bien peu de tems , un détachement composé de grenadiers , de chasseurs & de fusiliers du régiment d'Agénois , étoit en garnison dans cette ville. A la première alarme qui fut donnée , M. de Rocreule , capitaine dans ce régiment , assembla le détachement , qu'il conduisit au quartier où étoit le feu , & où la bonne police , le bon ordre & l'ensemble des secours sur-

376 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

venus diffiperent heureusement toutes les inquiétudes.

Au moment où M. de Rocreufe alloit se retirer avec sa troupe , elle fut arrêtée par M. Paon , officier des pompiers , qui vint lui témoigner sa reconnoissance & offrit , de la part du corps-de-ville , une gratification au détachement ; mais elle n'en fut acceptée qu'aux conditions qu'il lui seroit permis d'en disposer en faveur du malheureux voiturier à qui l'incendie venoit de faire perdre sa fortune , ce qui fut aussi-tôt exécuté. M. de la Grandiere , maire de la ville , ayant fait le rapport de cette action généreuse dans un conseil assemblé extraordinairement , il y fut délibéré qu'on en tiendrait note sur le registre de la municipalité , & qu'on en feroit trois expéditions signées , dont la première seroit envoyée au marquis de Ségur , ministre de la guerre , la 2e. , au duc de Choiseul , gouverneur de la province , & la 3e. à M. de Rocreufe. Quelque noblesse qu'il y ait dans la conduite du détachement & de son chef , on ne pouvoit pas moins attendre ni du dernier , qui , en 1779 , s'étoit déjà si glorieusement distingué dans un naufrage sur les Antioches , ni des grenadiers & chasseurs , lesquels faisoient partie des 800 hommes qui , sous M. de Flechen , à St. Christophe , avoient si vigoureusement repoussé 1400 grenadiers Anglois que l'amiral Hood avoit fait mettre à terre pour secourir le fort , ni enfin des fusiliers , qui sur les vaisseaux du roi l'*Hector* & le *César* , à l'affaire du 12 avril dernier en Amérique , avoient

soutenu jusqu'au dernier moment tous les efforts de la flotte angloise ; le premier de ces vaisseaux n'ayant amené qu'après avoir perdu son capitaine, & employé toutes ses munitions, & le second ayant sauté après le combat ; tant il y a de liaison entre les vertus humaines & le véritable amour de la gloire inséparable de celui de la patrie.

(*Journal encyclopédique.*)



A N E C D O T E S .

S I N G U L A R I T É S .

I.

ALEXANDRE LE GRAND déclara, par un édit, que tous les gens de bien étoient parens les uns des autres ; qu'il n'y avoit que les méchans qu'on devoit réputer étrangers. Ce édit fait plus d'honneur à la mémoire d'Alexandre , que la conquête de l'Egypte , de la Perse & de l'Inde.

I I.

Pendant qu'Antigonos faisoit la guerre, un sophiste lui présenta un *traité de la justice* : n'es-tu pas fou , lui dit-il , de me venir parler de justice, quand je m'empare du bien des autres.

I I I.

Benoît XIV n'étant encore que jeune avocat , fit à Gênes un voyage de plaisir , avec quelques-uns de ses confreres , qui vouloient retourner à Rome par mer : *Prenez cette route* , dit Lambertini , *vous autres qui n'avez rien à risquer ; mais moi qui dois être pape , il ne me convient pas de mettre à la merci des flots César & sa fortune.*

I V.

Fuzelier , auteur de *Momus-Fabuliste* , avoit toujours souhaité de mourir subitement. Il étoit petit , replet , & avoit le col court ; cela s'accommodoit assez bien avec ses desirs. Notre poète se servoit ordinairement d'une brouette , & appelloit l'homme qui la tiroit son-cheval baptisé. Souvent il disoit : *Mon ami , quand tu me trouveras étendu sur le carreau de ma chambre , c'est que je serai occupé à travailler à quelque chose de sérieux ; il ne faudra pas m'importuner.* Un jour , ce pauvre homme montant chez Fuzelier , le vit effectivement le nez contre terre : *Notre Maître* , dit-il aux voisins , *travaille sérieusement.* Fuzelier étoit mort.



BIBLIOGRAPHIE

DE L'EUROPE.

I T A L I E.

IL LEGGIO poema, eroi-comico del signor Boileau Despreaux, dall' idioma franceſe traſportato nell' Italiano, &c. *Le Lutrin, poëme héroï comique de Boileau Despreaux, traduit du françois en italien, par un berger des iſles Bolinetiques.* Florence, 1782, in-8vo. de 50 pages. Avec cette épigraphe :

» *Parva leves capiunt animos.* « OVID.

LE *Lutrin* a été compoſé par Boileau ſur un défi qui lui fut fait en riant, par M. le premier préſident de Lamoignon, qui, dans ce poëme, eſt peint ſous le nom d'Ariſte. Le démêlé du tréſorier & du chantre de la ſainte-chapelle à Paris, parut ſi plaſant à M. de Lamoignon, qu'il propoſa à Boileau d'en faire le ſujet d'un poëme, qu'on pourroit intituler : *La conquête du Lutrin*, ou *le Lutrin enlevé*, à l'exemple du Taſſoni, qui avoit fait le poëme de *la Secchia rapita* (le ſeau enlevé) ſur un ſujet preſque ſemblable. Boileau répondit qu'il ne falloit jamais défier un fou, & qu'il l'étoit aſſez, non-ſeulement pour entreprendre ce poëme, mais en-

core pour le dédier à M. le premier-président lui-même. Le magistrat n'en fit que rire, & l'auteur ayant pris la plaisanterie pour une espece de défi, forma dès le même jour l'idée & le plan de ce poëme, dont il lut même les premiers vers. Le premier-président encouragea Boileau à continuer. Ce poëme est de ce genre qui adapte le style héroïque aux matieres les plus frivoles. Aussi faut-il nécessairement qu'un traducteur d'un poëme de cette sorte soit abondamment pourvu de phrases & de vers sublimes. Si l'énergie de l'expression, la force des épithetes, & la grandeur des images ne répondent point à l'original, tout le beau en est perdu. Ce qui fait rire une nation, est souvent pour une autre un puissant narcotique. Voici un morceau de cette traduction, qui pourroit faire juger du mérite de son auteur. La Discorde sous l'habit d'un vieux chantre, a pénétré dans l'obscur appartement où dormoit profondément le grand-trésorier, & l'a excité à la vengeance, en lui soufflant son poison.

Le prélat se réveille, & plein d'émotion
Lui donne toutefois sa bénédiction.
Tel qu'on voit un taureau qu'une guêpe en furie
A piqué dans les flancs, aux dépens de sa vie;
Le superbe animal agité de tourmens,
Exhale sa douleur en longs mugissemens;
Tel le fougueux prélat, que ce songe épouvante
Querelle en se levant, & laquais & servante;
Et d'un juste courroux rallumant sa vigueur,
Même avant de dîner parle d'aller au chœur.
Le prudent Gilotin, son aumônier fidele,
En vain par ses conseils sagement le rappelle;
Lui montre le péril; que midi va sonner,
Qu'il va faire, s'il sort, refroidir le dîner.

382 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,
Le berger des isles Bolinétiques traduit ainsi :

Il prelato si desta, e di spavento
Pleno, gli da la sua benedizione.
Qual fier Giovenco, che talor nei fianchi
Punger si senta da furiosa vespa,
Il superbo animal s'agita e manda
Alti muggiti ad affordir le valli
Per l'atroce dolor, che lo trafigge.
Tale il giovin prelato allor che s'alza
Spaventato dal sogno, urla e schiamazza
Contro i lacche, e le serve, e di trasporto
Giustamente infiammando il suo corraggio,
Vuol, pria che a mensa, esser condotto al covò.
Envan Gilotin suo cappellano
Saggiamente il consiglia, e lo richiama,
Mostrandogli il periglio, a cui s'espone,
Stando già per suonare il mezzogiorno,
Di mangiar fredde le pitanze e insipide.

Que le lecteur sache toutefois que ces vers sont
pris au hasard, & qu'il y en a de meilleurs
dans cette traduction.

(*Novelle letterarie.*)

NOTIZIE istoriche della città, e dello stato di
Mantova, scritte da Giovanni Battista Vifi
Mantovano, &c. *Notices historiques de la ville
& de l'état de Mantoue; par Jean - Baptiste
Vifi, Mantouan. Tome Ier., depuis la fonda-
tion de Mantoue, jusqu'à l'année de J. C. 989.
Tome II, depuis l'année de J. C. 990, jusqu'à
l'année 1783. Mantoue, imprimé par l'héritier
d'Albert Pazzoni, imprimeur royal-ducal, 1781
& 1782, in - 4to. & se vend chez Gregoire
Settari, libraire.*

La ville de Mantoue n'est pas seulement cé-

lebré pour-avoir donné le jour au fameux chantre d'Enée ; elle a été dans tous les tems , sur-tout dans le moyen-âge , & dans les derniers siècles , le théâtre de plusieurs événemens intéressans. Aussi beaucoup de savans cherchant à s'instruire dans ce qui regarde l'histoire politique & littéraire d'Italie , n'ont point dédaigné d'employer leurs doctes travaux à éclaircir les monumens de cette ville illustre. Pour ne parler que de ceux qui sont les plus voisins de notre tems , il suffira de nommer un marquis Maffei , un abbé Bettinelli , un pere Affo , & un abbé Cavalier Tiraboschi. On avoit donc besoin d'un savant , qui recueillant ces semences éparées çà & là dans les écrivains ci-dessus mentionnés & autres , rédigeât une histoire suivie de la ville de Mantoue , corrigeant les erreurs où sont tombés plusieurs écrivains. Cet ouvrage si louable vient d'être entrepris de nos jours par un savant , M. Jean-Baptiste Vifi , qui , par les recherches savantes qu'il a déjà publiées dans les deux premiers volumes de son ouvrage , fait voir qu'il ne veut pas laisser beaucoup à desirer quant à l'objet sur lequel il a entrepris de jeter un nouveau jour. Il a choisi pour son ouvrage , le modeste titre de *Notices historiques* , sachant l'impossibilité , sur-tout quant aux tems les plus reculés , de lier une suite historique d'événemens , telle que l'exigeoit une pure histoire ; il a encore voulu donner à entendre par ce titre qu'il excluoit de son ouvrage toutes les discussions de points trop obscurs & trop douteux , dont on ne pourroit retirer aucune connoissance , ou au moins probable. Sans doute que tout autre auteur plus prolix que M. Vifi , auroit employé plusieurs pages à parler de Mantoue & de son fils Ocnus , qui passe pour

384 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

le premier fondateur de Mantoue , & auroit mis son esprit à la torture pour entendre & expliquer à la maniere ces vers de Virgile :

*Mantua dives avis , sed non genus omnibus unum ,
Gens illi triplex , populi sub gente quaterni &c.*

Il eût encore fait une longue & ennuyeuse dissertation sur la fameuse clef de bronze trouvée à Mantoue , dans les fondemens d'une ancienne tour , en 1730 , avec l'épigraphe suivante : CIOO. III. MANTES TIRESIAE THEBANORUM FILIA ARCEM EREXIT REGENTE OCHO FILIO.

Notre judicieux auteur , abandonnant ces bagatelles érudites à ceux qui auront envie de s'en occuper , & se contentant de démontrer en peu de mots , combien il est probable que Mantoue doit sa premiere fondation aux Etrusques , passe rapidement aux tems de la république romaine , & met sous nos yeux le peu de faits historiques concernant Mantoue , qu'il a trouvés dans les écrivains de l'histoire romaine. De plus , de peur de se jeter dans des disputes qui ne finiroient jamais , & sur lesquelles on ne pourroit jamais s'éclaircir davantage , il a sagement évité de parler de l'introduction du christianisme à Mantoue , & des commencemens de son église épiscopale. Seulement vers l'an de J. C. 804 il commence à dire un mot de cette église ; c'est-à-dire , il ne dit que ce qui est nécessaire pour jeter un plus grand jour sur les événemens les plus singuliers , & pout mettre plus d'ordre dans la suite chronologique des évêques de Mantoue , qui n'est pas exacte dans l'*Italia sacra* d'Ughelli. Par cette méthode il parcourt dans le premier volume ce période de tems qui s'étend depuis la fondation de Mantoue jusqu'à l'an de J. C. 989 ,
&

& dans le second volume , un espace d'un peu moins de deux siècles , c'est-à-dire , depuis l'an de J. C. 990 , jusqu'à l'année 1183.

Les morceaux qui doivent intéresser davantage dans ces deux volumes , non-seulement les Mantouans , mais encore les lecteurs de toute autre nation , sont la vie de Virgile & l'histoire de la fameuse comtesse Mathilde & de sa famille.

La profonde érudition & la saine critique , qui regnent dans ces notices historiques , ne peuvent que faire desirer la suite & la fin de cet intéressant ouvrage.

(*Esmeridi letterarie.*)

DELL'ORIGINE della zecca di Mantova , &c. *De l'origine de la monnoie de Mantoue , & de ses premieres monnoies. Dissertation de Léopold Camille Volta , garde de la bibliotheque publique de la même ville , &c. Bologne , 1782 , in-4to.*

L'origine de la monnoie de Mantoue , remonte à deux siècles au-delà du treizieme , époque que les écrivains avoient fixée. On le démontre par des preuves authentiques , & spécialement par un diplôme de Lothaire , en 945 , lequel n'a pas encore été publié jusqu'ici. Tel est le sujet de la premiere partie de cette dissertation. Dans la seconde , il est fait mention de douze pieces de monnoie battues à Mantoue , avant le treizieme siècle , & l'explication qu'en donne l'auteur , répand un nouveau jour sur l'histoire de cette ville , quant aux tems les plus obscurs.

(*Novelle letterarie.*)

Tome I.

R

APPLAUSI poetici per le faustissime nozze , &c.
Complimens en vers pour les heureuses nœces de très-nobles personnes le comte Agnolo Pandolfini & la comtesse Cassandre Federighi. Florence , 1782 , in-fol. de 68 pages.

Nous ne ferons simplement mention que des noms célèbres , qui embellissent ce recueil épithalamique ; ce sont les Mattei , les Perini , les Pagnini , les Fusconi , les Lorenzi , les Pizzi , les Pindemonti , les Medici , les Mariotti & autres poètes connus. L'éditeur de ce recueil est M. l'abbé Joseph Piombanti.

[*Novelle letterarie.*]

LA tavola di Cebete , poemetto anonymo latino , trasportato in ottava rime , &c. *Le tableau de Cebès , poème anonyme en vers latins , traduit (en italien) en stances de huit vers , par Pierre Guadagnoli , patricien d'Arezzo , professeur royal d'éloquence dans sa patrie. A Arezzo , 1782 , in-8vo. de 190 pages , sans le discours préliminaire.*

Deux poètes modernes , l'un Latin , l'autre Toscan , ont travaillé sur le célèbre *Tableau de Cebès* (*), qui , comme tout le monde sait , n'est autre chose qu'une peinture de la vie humaine , & en substance un recueil de préceptes moraux. Le premier de ces deux poètes a voulu garder l'anonyme. Le second est M. Pierre Guadagnoli,

(*) Philosophe de Thebes en Béotie , & disciple de Socrate. On lui attribue l'ouvrage intitulé , le *Tableau de la vie humaine* , mais il est d'un auteur plus récent.

patricien d'Arezzo. Le poëme est divisé en quatre livres, dont deux sont originaux, & servent comme d'introduction; les deux autres sont la traduction du texte grec. Le poëte latin imite beaucoup le style de Virgile, l'autre celui du Tasse. On pourra se former une idée du mérite de ces deux auteurs, en lisant le commencement de ce poëme en vers latins & italiens.

*Quæ via securam in sedem vitamque beatam
Unica pandat iter, quam crebris aspera Saxis,
Quam dubia & fallax, quæ prima pericula vitet,
Quæque sequatur homo, meta ut potiatur amata,
Concine, quæ arcani assurgis, Sæpientia, præses
Concilio divum in magno, dextræque Tonantis
Indivisa adstas. Nec enim sua lumina Titan
Prima dabat terris, nec luce nitentia fratris
Cælestes oras lustrabant cornua Phæbes,
Alternos-ve choros alterno sidera cursu
Lucida ducebant Cæli in regione serena:
Pondere terra suo nondum librata manebat,
Nondum fons duro erumpens aspergine Saxo
Mordebat ripas, & pinguis culta secabat;
Semine ab ætherio nondum satus ille supernas
Auras ducebat primi vir criminis auctor;
Tu tamen his prior extabas opera omnia summo
Cum genitore creans, ducens & gaudia latis
Omnia cernebas oculis. Tu in montibus Exin
Aerii aut Sinai aut clivis flagrantibus Horeb
Vatem inspirasti, quo Numine protinus audus
Isacidum dux ille potens, fortissimus heros,
Cuncta ut prodierint divina condita dextra,
Arcano Moses potuit depromere cantu.
Jure quidem ducè te; neque enim tentare profano
Talia fas est ingenio; tibi nom na mille,
Mille potestates, tibi parent mille frequentum
Agmina virtutum & soboles formosa Sionis.*

338 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

*At nostras humiles si dedignare camænas,
 Insolitum saltem, vestigia rara priorum
 Qua signata patrum, sapientia, dirige vatem,
 Te sine, nil guimus; tu longam suggere nobis
 Materiem, nostris que volens adlabere captis.*

Nous traduirons ici ce morceau, & nous donnerons ensuite les vers italiens sur le même objet, afin qu'on puisse juger du mérite des deux pièces.

» O sagesse, qui dans l'assemblée céleste pré-
 » sides aux secrets divins, & tiens la droite de
 » dieu, enseigne la route qui conduit au séjour
 » de la paix & au bonheur; dis combien cette
 » route est hérissée de rochers, combien elle
 » est glissante & trompeuse; montre à l'hom-
 » me les périls qu'il doit éviter & le chemin
 » qu'il doit suivre. Le soleil ne versoit pas en-
 » core la lumière de ses rayons sur la terre;
 » la lune, qui emprunte de lui son éclat, ne
 » faisoit pas encore son cours; les astres bril-
 » lans ne rouloient pas encore dans l'étendue
 » céleste; la terre n'étoit pas encore balancée
 » par son propre poids; l'eau surmontant ses
 » rives ne sillonnoit pas encore les gras pâ-
 » turages; créé d'un souffle céleste, le premier
 » auteur du crime ne respiroit pas encore. Toi
 » cependant tu existois, créant toutes choses
 » avec l'éternel, & contemplant l'univers d'un
 » œil satisfait. Ensuite sur le mont Sinaï & sur
 » le sommet brûlant d'Horeb, tu inspiras le
 » prophète Moïse; par ton secours le chef puis-
 » sant des Israélites, distingué par son cou-
 » rage héroïque, célébra les merveilleux ouvroi-
 » ges de la puissance divine; oui, c'est par
 » ton secours. Sans toi un profane ne peut
 » chanter les œuvres de dieu; ton nom est aussi

» grand que ta puissance ; c'est à toi qu'obéis-
 » sent les cœurs des vertus & les vierges de
 » Sion. Mais si du dédaignes notre humble
 » muse , ô sagesse , guide un poète sur les tra-
 » ces des premiers peres. Nous ne pouvons
 » rien sans toi ; fournis un ample sujet à nos
 » vers , & jette un coup-d'œil favorable sur
 » notre entreprise. “

Voici les vers italiens :

Qual conduca i mortali unica via
 A goder lieta vita , & certa pace ,
 Quanto piena d'inciampi , ed aspra sia ,
 Quanto ne' rischi suoi dubbia , & fallace ,
 Ciò che fugga od abbracci Uom , che desla
 Toccar la meta ; che diletta e piace ,
 O Eterna Sapienza , a dir m'infegna ,
 Onde compir mi giovi opra sì degna.
 Tu reggi il canto mio , tu che all' arcano ,
 Qualunque sia più ascoso , in ciel presiedi ,
 Tu che nel foglio del Rettor Sovrano
 Tra le beate Schiere a destra siedi.
 Sò che coi primi raggi il colle e il piano
 Ancora il sol non indorava , o eredi
 Della fraterna luce in notte bruna
 Non mostrava sue corna in ciel la Luna ;
 Neppur con giro alterno alterni balli
 Faceano i lucid' Astri in ciel sereno ,
 Nè stava il suol , distinto in monti e in valli ,
 Fisso nel pondo suo con giusto freno ;
 Nè ancor del fonte i limpidi cristalli
 Giù zampillando dal materno seno
 Mordean le ripe in cavo letto accolti ,
 E i pingui campi ad irrigar rivolti.
 Dal soffio animator del suo Fattore
 L'aure non respirava ancor di vita
 Colui , che fu del primo fallo autore ,

390 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

E produsse di guai schiera infinita;
 Quando Tu a par del sommo Genitore
 Serie d'opre sì belle avevi ordita,
 E rimirando poi ne' varj ogget.
 Dolci provavi entro del sen diletti,
 Quindi Vare ispirasti e in vetta a Sina,
 E dell' Orebbo sulle spiagge ardenti:
 Ond'è, che pieno il sen d'alta dottrina
 L'Augusto Duce dell' Ebraiche genti,
 Quanto creato fu da man Divina,
 Cantar poteo con sacri arcani accenti
 Retro a ragion dal Nume tuo, che degni
 Non son tai canti di profani ingegni.
 Tu mille ai nomi, e Te ben mille schiere
 Onoran di Virtudi, e in atto umile
 Te servon di Sion le figlie altere,
 Tu, che finor mia Musa ai forse a vile,
 Se or mi fido inesperto, ove primiere
 Appena orme vi son, reggi mio stile:
 Senza te che pos' io? Tu i carmi detta,
 E se all' opra t'invoco, i voti accetta.

(*Novelle letterarie*)

LA congiura delle pulveri. Tragedia in cinque
 alti & in versi sciolti, &c. *La conjuration
 des poudres. Tragédie en cinq actes & en vers
 blancs. Avec cette épigraphe :*

Un courage indompté dans le cœur des mortels,
 Fait ou les grands héros ou les grands criminels.

VOLTAIRE. *Catil.* Tragéd.

A Livourne, 1782, de Jean-Vincent Fa-
 torni. *In-8vo.* de 85 pages.

Les amateurs de la poésie trouveront ici plu-
 sieurs beaux vers; ceux qui ont le goût pour
 le tragique, plusieurs situations pathétiques, &

les critiques une matiere pour la censure. Mais quelle piece de théâtre en a été exempte ? à peine parmi toutes les pieces modernes en pourroit-on trouver six , qui ayent en leur faveur les suffrages de tout le public. Cette tragédie n'a pas eu tout le succès qu'elle devoit avoir a la représentation. Si le Cid est tombé sur le théâtre de Paris , dit M. le comte Tana , on ne doit point s'étonner que le succès théâtral n'ait point répondu au mérite de la *Conjuration des poudres*.

(*Novelle letterarie.*)

BREVE esposizione della giurisdizione della Chiesa , o sia fondamenti del gius canonico , &c.
Courte exposition de la juridiction de l'église , ou fondemens du droit canon. Seconde édition :

Qui potestati resistit , dei ordinationi resistit ; qui autem resistunt ,

Sibi ipsi damnationem acquirunt. Rom. cap. 13.

A Affise , 1782.

„ Aujourd'hui que presque tout le monde ,
 „ sans savoir la théologie & le droit ecclé-
 „ siastique , veut pourtant discourir sur des points
 „ concernant la juridiction de l'église , il est
 „ bon qu'on aie entre les mains des livres ins-
 „ tructifs & faciles à la fois , tel qu'est celui
 „ que nous annonçons. On y prouve évidem-
 „ ment que l'église n'est point une assemblée ,
 „ mais un état. C'est le propre des assemblées
 „ de tenir toute leur puissance du prince ; or
 „ l'église eut toute sa puissance , non des em-
 „ pereurs ou des rois , mais du Christ , dont
 „ elle reçut le baptême , qui rend membre
 „ de l'église , & tous les autres sacremens ,

„ qui unis ensemble maintiennent les membres
 „ dans la société de l'église ; elle eut la foi &
 „ tous les préceptes de la loi évangélique , qui
 „ servent à conduire & à gouverner la religion
 „ catholique. Si l'église étoit une assemblée ,
 „ elle ne seroit point une & catholique ou
 „ universelle , il y auroit autant d'églises que
 „ de princes qui commandent aux fideles chré-
 „ tiens sur toute la terre ; parce que les chefs
 „ étant différens , les rites & les préceptes
 „ différeroient selon la volonté des souverains ,
 „ & les fideles d'un état n'auroient aucune union
 „ avec ceux d'une autre état , ni n'obéiroient
 „ au même chef. L'église étant un état , par une
 „ conséquence nécessaire elle doit avoir une puis-
 „ sance libre & indépendante sur les objets
 „ qui concernent son état. Jesus donna cette
 „ puissance à St. Pierre , quand il lui donna
 „ les clefs : *Et ego dico tibi , quia tu es Petrus ;*
 „ *& tibi dabo claves regni cælorum.* (Matth. 16.)
 „ & aux apôtres , quand il leur commanda de
 „ répandre sa loi dans tout l'univers : *Data*
 „ *est mihi omnis potestas in cælo & in terra ;*
 „ *euntes ergo docete omnes gentes.* Matth. 28.--
 „ St. Pierre & les autres apôtres exercèrent
 „ avec liberté & indépendance la puissance qui
 „ leur a été accordée par Jesus-Christ de prê-
 „ cher , de convoquer des conciles , de faire
 „ des canons , de fonder des églises , de créer
 „ des évêques , & de réunir les nouveaux
 „ fideles à la participation des saints mysteres.
 „ Mais pour la conservation & le maintien de
 „ l'église la puissance directive & persuasive ne
 „ suffit point , il faut encore la puissance coacti-
 „ ve , sans laquelle aucun état ne peut subsister.
 „ Les apôtres en ont fait usage ; & S. Paul
 „ écrivant aux Corinthiens , proteste qu'il ne

» pardonnera pas à ceux qui désobéiront, &
 » qu'il usera à leur égard du pouvoir que dieu
 » lui a donné : *In promptu habentes ulcisci om-*
 » *nem inobedientiam.* 2 Cor. 10. &c. 13. *Si ve-*
 » *nero iterum non paream, ut non præsens durius*
 » *agam secundum potestatem quam dedit mihi do-*
 » *minus.* Sur ces solides autorités, est appuyé
 » le droit qu'a l'église d'établir tous les moyens
 » qui tendent à son but, comme la prédica-
 » tion, l'administration des sacremens, les mi-
 » nistres, le culte extérieur, les punitions pour
 » ceux qui transgressent ses loix, &c. &c. «
 Tels sont les sujets qui font la matiere de cet
 ouvrage.

(*Efemeridi letterarie.*)

*SPECIMEN variarum lectionum sacri textus, &
 Chaldaïca Estheris additamenta cum latina ver-*
sione, ac notis ex singulari codice privatæ
bibliothecæ Pii VI. P. O. M. edidit, variisque
dissertationibus illustravit Johannes Bernardus
de Rossi, publicus in regiâ Parmensi academiâ
sacrarum & orientalium litterarum professor,
ac theologicæ facultatis vice-præses. Accedit
ejusdem auctoris appendix de celeberrimo codice
trituplo Samaritano bibliotheca Barberinæ &
censoris theologi diatribe, qua bibliographiæ
antiquariæ & sacre critices capita aliquot il-
lustrantur. Romæ, 1782, Sumptibus Venantii
 Monaldini Bibliopolæ, in-8vo.

L'auteur de cet ouvrage savant est M. Rossi;
 qui est un de ceux qui font le plus d'honneur
 à l'Italie.

(*Efemeridi letterarie.*)

NOVI planetae observationes & theoria, auctore

R 3

394 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

Josepho Slop de Calenberg, *in Pisana academia publica astronomiæ professore & Bononiensis scientiarum instituti socio*. Pisis, 1782, excudebat Jacobus Gratiolius, in-4to. de 47 pages, avec une table de figures.

Nous nous servirons des paroles de M. Slop, pour marquer l'époque de ses observations de la nouvelle planete : *Errans stella mense martio anni proximè elapsi in Anglia à D. Hershel deflecta, in Italia 12 primum maii à Mediolanensibus astronomis observata est*. On ne peut refuser des éloges à l'auteur de ce mémoire, qui s'applique avec succès aux recherches astronomiques.

(*Novelle letterarie.*)

L'ARTE dell' esperienze, o avvisi agli amatori della fisica, opera del Sign. abb. Nollet, &c. *L'art des expériences, ou avis aux amateurs de la physique ; ouvrage de M. l'abbé Nollet, servant de supplément aux leçons de physique expérimentale du même auteur.*

Première partie, sur le choix des matieres dont on peut former les instrumens de physique, sur la maniere de les travailler, & sur les précautions qu'il faut prendre pour empêcher que les ouvrages ne se gâtent.

Seconde partie, sur le choix des drogues simples, & la maniere de préparer celles qui doivent être composées. A Césene, 2 vol. in-8vo.

M. l'abbé Nollet est avantageusement connu dans la république des lettres pour la partie de la physique expérimentale ; on doit savoir bon gré en Italie à M. Biasini, d'avoir traduit l'ouvrage que nous annonçons, & de l'avoir mis à portée non-seulement de ceux qui étudient &

enseignent la physique expérimentale, mais encore de toutes les personnes qui se plaisent à travailler sur les métaux, bois &c. & faire usage de vernis. (*Novelle letterarie.*)

DE similiarium partium humanum corpus constituentium regeneratione. Dissertatio Laurentii Nannonii Magni Hetruriæ ducis chirurgi, anatom. & obstet. professoris public. additionibus exornata & latine reddita à Mauro Sarto Ruffiensi, medicæ & chirurgiæ professori. A Milan, 1782, de l'imprimerie de Joseph Marelli, in-8vo. de 48 pages.

On ne peut refuser des éloges à l'auteur de ces observations physiologiques, ainsi qu'au traducteur de ce traité.

(*Novelle letterarie.*)

COLLECTION de peintures antiques, qui ornoient les palais, thermes, mausolées, chambres sépulcrales des empereurs Tite, Trajan, Adrien & Constantin, & autres édifices tant à Rome qu'aux environs, jusqu'auprès de Naples, découvertes & dessinées en différens tems, gravées en trente-trois planches dans le goût du dessin rehaussé, avec leur description historique. A Rome, chez Bouchard & Gravier, libraires, rue du Cours, 1782, in-fol.

Les sieurs Bouchard & Gravier, qui ont donné au public plusieurs essais de leur amour pour les beaux-arts, en donnant aujourd'hui une nouvelle preuve dans ce beau recueil des peintures anciennes les plus précieuses, découvertes en différens tems à Rome & aux environs.

(*Efemeridi letterarie.*)

*Ἀνακρεόντης τῆς συμπόσιας ἡμιᾶμια Anacreontis
Teii Convivialia Semiambia. A Rome, 1781,
de l'imprimerie de Salomoni, grand in-fol.*

On ne nous accusera pas de prévention pour ce savant ouvrage, quand nous en aurons fait connoître le mérite, & donné une idée des recherches laborieuses de son célèbre éditeur. Entre les manuscrits grecs qui se trouvent à la bibliothèque du Vatican, est celui, coté N^o. XXXIII; lequel contient la célèbre anthologie; c'est le meilleur exemplaire que nous ayons jusqu'ici. A la fin se trouvent les odes d'Anacréon, qui ont un ordre bien différent de celui qu'on leur donne dans les œuvres imprimées de ce poète. M. l'abbé Spaletti, par la publication de ce précieux manuscrit, nous a donné un essai de ses longues & savantes recherches sur Anacréon; Barnes, Pauw, & autres éditeurs d'Anacréon, ont eu connoissance de ce manuscrit, mais soit qu'ils l'ont mal copié, soit toute autre raison, le fait est, qu'ils paroissent n'en avoir eu aucune connoissance. L'éditeur a eu soin de mettre le texte dans la première colonne, à côté de la version de Barnes. M. l'abbé Spalletti n'a eu par-là d'autre envie que de faciliter la lecture d'Anacréon à ceux qui sont peu familiarisés avec le grec. Pour avoir une idée de ce manuscrit, on peut confronter les passages de l'ode LIII. Nous ne rapporterons point ici le texte original, nous en donnerons la traduction littérale en latin, & en françois, que nous comparerons avec la version de Barnes.

*Teneram rosam ver coronantem celebros, sodalis,
tu cantum imple. Hæc enim est deorum spiraculum,
hæc & mortalium voluptas, Gratiarum*

hæc decus est in floridulorum amorum tempestatibus, venerisque deliciæ. Hæc poematum argumentum, gratiosa & musis planta. Dulcis periculum facienti in spinosis semitis, dulcis & levibus, tennellisque manibus carpenti, ut foveat amoris florem naribus admovendo. Quocumque tempore sapienti grata & in conviviis & in mensis, & in Bacchi solemnitatibus. Quid absque rosa fieri potest? Aurora quidem roseos habet digitos; Nymphæ roseos cubitos. Venus colore roseo nonne laudatur à doctis? Hæc & ipsis imperat morbis, hæc & ipsis mortuis opem fert, vincit & ipsam ætatem; gratiosa vero rosarum senectus juventutis servat odorem. Age igitur illius ortum celebramus. Tunc cum ex caruleo æquore, è spuma pontus genuit rore aspersam Cytheren, tunc cum Minervam prælia ciente è vertice Jupiter edidit spectaculum Olympo terribile, tunc rosam mirandum novum germen protulit elegantem partem. Beatorum verum deorum concilium rosa ut edita est nectare irrigans produxit ex spina plantam superbam, immortalemque lyæo.

» Je chante la tendre rose, qui couronne le
 » printems; ami, aide-moi à chanter. La rose
 » est le parfum des dieux & le plaisir des mor-
 » tels. Elle est l'ornement des graces dans la
 » saison fleurie des amours, elle fait les délices
 » de Vénus. Elle est le sujet des poèmes; c'est
 » une fleur agréable aux muses. Au risque de
 » se piquer, on prend plaisir à la cueillir, afin de
 » respirer la douceur de cette fleur consacrée à
 » l'amour. En tout tems elle est agréable au
 » sage dans les festins & dans les fêtes de Bac-
 » chus. Que peut-on faire sans la rose? Chez
 » les poètes, l'aurore a les doigts de roses, les
 » nymphes les bras, & Vénus en a le teint.
 » Elle secourt les malades; elle sert à embaux

398 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

» mer les morts ; elle brave le tems. Dans son
 » agréable vieillesse elle conserve l'odeur de
 » sa jeunesse. Chantons son origine. Lorsque
 » l'océan fit naître des flots écumeux la belle
 » Cythere ; quand Minerve , déesse des com-
 » bats , en sortant du cerveau de Jupiter , ef-
 » fraya l'Olympe ; alors la terre produisit la
 » rose , nouvelle & admirable plante. Alors l'as-
 » semblée des immortels fortunés arrosant la
 » rose de nectar fit sortir du milieu des épines
 » cette fleur immortelle de Bacchus. «

Voici la traduction latine de Barnes.

*Una cum Cornigero vere
 Cantu celebrosam rosam æstivam.
 Tu sodalis , adjuva cantilem.
 Hæc enim divorum halatior ,
 Hæc & mortalium oblectamentum ,
 Gratiisque trophæum , in temporibus
 Floridulorum amorum ,
 Venereumque ludicrum.
 Hæc argumentum fabulis ,
 Gratiouaque planta musarum.
 Dulcis vel facienti periculum
 In spinosis semitis ;
 Dulcis etiam fumentis , ut foveat
 Mollibus in manibus leviter naribus
 Admoventi amoris florem.
 Adeo docto quoque poetæ hæc ipsa jucunda ,
 Convivisque jucunda atque mensis ,
 Et præcipue dionysiacis solemnitatibus.
 Quid enim absque rosa fiet ?
 Roseis digitis quidem aurora ,
 Roseisque cubitis Nymphæ ,
 Roseaque cute Venus
 A doctis poetis vocatur.
 Hæc etiam ægrotantibus capitulatur ;*

Hæc vel mortuis auxiliatur.
Hæc & tempus vi vincit ;
Gratiosa enim rosarum senectus
Juventutis suæ retinet odorem ,
Agedum originem illius dicamus :
Placido quando ex mari
Rore conspersam venerem
Parturiebat pontus è sprema ,
Bellicrepamque Minervam
E vertice suo ostendebat Jupiter
Formidandum spectaculum Olympo ,
Tunc etiam rosarum suspiciendarum
Novum stirpem mirifice ornavit tellus ,
Operosum admodum partum.
Beatorum vero deorum concilium ,
Rosa quo fieret , Nedar
Intingens oriri fecit
Magnificam illam è spina
Plantam immortalem Lyæi.

On verra par la comparaison des deux versions latines la différence du texte grec de cette ode d'Anacréon.

(*Efemeridi letterarie.*)

ANGLETERRE.

OBSERVATIONS on the rapid decline of the clerical credit and character. *Observations sur la décadence rapide du crédit & du caractère ecclésiastique.* In-8vo. Londres , 1782 , chez Johnson.

L'auteur fait quelques observations sur les qualités requises pour être ecclésiastique , & sur les devoirs que doivent remplir ceux qui sont les chefs & les soutiens de la religion établie. Il

400 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

remarque que c'est une injustice criante d'admettre dans l'église des personnes ignorantes, paresseuses & sans éducation. Par-là le mérite languit dans l'obscurité, & la littérature est découragée. Puisse cet ouvrage remédier à ces abus trop communs !

(*Critical Review.*)

MISCELLANIES in prose and verse , mostly written in the epistolary style , &c. *Mélanges en prose & en vers , la plupart écrits dans le style épistolaire , principalement sur des sujets moraux , afin de perfectionner le cœur de la jeunesse ; par Mistriss M. Derevell , 1 vol. in-12. Londres , 1782 , chez Doddsley.*

Quoique nous ne puissions placer Mistriss Derevell dans la première classe des femmes auteurs , ses ouvrages , sur-tout ceux qui sont écrits en prose , sont composés pour être d'une instruction avantageuse aux jeunes personnes du sexe. Par-tout Mistriss Derevell porte le caractère d'une femme jalouse de perfectionner les qualités qui constituent le premier genre de mérite , & mériter le suffrage du public , du côté du moral ; quant au but de ses ouvrages qui respirent la vertu.

(*Monthly review.*)

LEATHEN mythology made easy , &c. *Mythologie payenne rendue facile , ou guide pour les études classiques , renfermant un précis de l'astronomie & de la géographie , avec une définition des principales divinités fabuleuses des payens. A l'usage des colleges. 1782 , in-12. Londres , chez Riley.*

On lira avec intérêt la première & la prin-

cipale partie de ce petit volume, qui consiste en observations sur le ciel & la terre, avec l'histoire de l'origine de l'idolâtrie, ses différentes sources, & ses branches collatérales. Cet ouvrage ne peut être qu'instructif & utile pour la jeunesse. C'est proprement une introduction à l'histoire des divinités payennes, qui est jusqu'ici imparfaite & défectueuse. Nous croyons qu'un peu plus de soin & d'attention de la part de l'auteur, eût rendu son ouvrage plus instructif & plus agréable.

(*Monthly review.*)

FIRST principles of philosophy. *Premiers principes de philosophie, à l'usage des étudiants; par Jean Bruce, professeur de philosophie dans l'université d'Edimbourg. Seconde édition. 1782, in-12. Londres, chez Cadell.*

Voici, selon l'auteur, l'ordre philosophique de l'étude de la nature.

Théorie. --- Le progrès de l'esprit humain dans l'acquisition des connoissances, produit la théorie suivante pour l'étude de la nature. --- Lorsque nous observons des phénomènes, & que nous recueillons des faits, nous formons une histoire. Lorsque nous découvrons la nature & les rapports des phénomènes & des faits, nous acquérons une science. Lorsque nous appliquons le résultat d'une science, comme règle de notre conduite, nous pratiquons les arts. L'histoire, sciences & arts, semblent être la distribution de la nature, provenant également du caractère des sujets & de nos facultés, en acquérant ces connoissances. Histoire de la nature. -- I. Êtres intelligens; II. phénomènes matériels.

I. Êtres intelligens --- dieu --- homme. -- DIEU

402 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

--- existence, gouvernement. --- HOMME --- son histoire naturelle --- corps disposé par structure, accroissement & décroissement, --- sa fin. ESPRIT --- facultés, --- progrès & décadence --- sa fin. --- Histoire civile --- gouvernemens, leur liberté --- loix civiles, leur justice --- économie publique, son utilité --- histoire littéraire --- arts, sciences, leur nature, chronologie --- histoire ecclésiastique --- religion naturelle, sa morale --- institutions positives, leur morale --- chronologie.

Phénomènes matériels --- PARTICULIERS : --- animaux --- structure --- propagation & nourriture --- leur fin. --- Végétaux : structure --- propagation & nourritures --- usages & effets --- minéraux --- apparences extérieures --- qualités intrinsèques --- usages & effets --- GÉNÉRAUX : la terre, le système de la nature --- les qualités générales de la matière --- les degrés relatifs de l'étendue & du mouvement.

Les histoires de la philosophie ont été jusqu'à présent les histoires des sectes ou des découvertes détachées. Le plan de ce petit ouvrage est le meilleur de tous. La chronologie civile est liée avec la chronologie littéraire. Les sujets de l'histoire civile, comme ayant eu de l'influence sur les progrès des connoissances, sont rangés sous les chefs de religion & de gouvernement. Les sujets de l'histoire de la philosophie sont considérés sous les titres distincts d'arts, sciences & sectes. [*Monthly review.*]

DE morbis quibusdam commentarii. Auctore Clifton Wintringham, baronetto, M. D. colleg. medic. Londinens. & Parisiens. socio, societatis regiae sodali, & medico regio. In-8vo. 1782. A Londres, chez Cadell.

L'auteur a mis à la tête de son ouvrage l'avertissement suivant adressé au lecteur.

» Commentaria insequentibus edendo id tantum
 » voluit auctor, eas notationes indicare, easque
 » admonitiones interponere, quibus morborum
 » quorundam distinctio, præfagatio & sanatio,
 » certiores forent; ut pote quas ægrotorum cu-
 » ratio per annos quadraginta, tam urbe Londi-
 » nensi & ejus suburbanis privatim, quam in
 » valetudinariis militaribus peregrè appositæ &
 » indubias reddidisse videatur. «

Ce livre est dans le genre des aphorismes. Le système de Boerhaave y prévaut par-tout, & semble influencer considérablement sur les conclusions pratiques.

(*Monthly review.*)

CHEF-d'œuvres dramatiques : ou recueil des meilleures pièces de Corneille, &c. 3 vol. in-12. Londres, 1782, chez Elmsly.

Cette collection renferme le *Cid*, *Horace*, *Cinna*, la *Mort de Pompée*, par Corneille; *Britannicus*, *Iphigénie*, *Phèdre*, *Athalie*, par Racine; *Atrée & Thieste*, *Rhadamiste & Zénobie*, par Crébillon; *Alzire ou les Américains*, le *Fanatisme ou Mahomet le prophète*, *Mérope*, par Voltaire; le *Misanthrope*, l'*Avare*, le *Tartuffe*, les *Précieuses ridicules*, par Molière; le *Philosophe marié*, ou le *Mari honteux de l'être*, par Destouches.

Comme le mérite de ces pièces est universellement connu, cette collection ne peut qu'être favorablement accueillie des amateurs du théâtre & de la littérature française.

(*Critical review.*)

PHILOSOPHICAL dissertations, &c. *Dissertations*

404 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

*philosophiques ; par Jacques Balfour, écuyer.
Petit in-8vo. Londres, 1782, chez Cadell.*

Cet ouvrage consiste en cinq dissertations. Dans la première, l'auteur traite de la matière & du mouvement, prouvant que la matière ne peut posséder le pouvoir actif de se mouvoir, & que tout mouvement doit finalement se rapporter à l'agence de la divinité.

Dans la seconde dissertation, il montre que l'esprit agit indépendamment de toute influence nécessaire de motifs, & que l'idée imaginaire de l'absolue nécessité est tout-à-fait absurde.

Le sujet de la troisième dissertation est le fondement des obligations morales ; celui de la quatrième est l'immatérialité & l'immortalité de l'âme ; & celui de la cinquième, est l'évidence de la vérité de la religion révélée, tirée de sa connexion avec la providence.

Ces matières ont été si souvent discutées par tant d'écrivains, que nous nous dispenserons de nous étendre davantage sur leurs objets ; il nous suffira de dire que l'auteur a traité ses sujets d'une manière à faire voir qu'il est un métaphysicien raisonnable & rempli de connoissances.

(*Critical Review.*)

An essay on comedy. Essai sur la comédie ; par B. Walwyn. Londres, 1782, in-8vo, chez Hookham.

Cet essai contient quelques légères remarques sur la comédie, avec un précis sur Shakespeare, Johnson, Lée, Rowe, &c. La manière de penser de l'auteur semble être en général le résultat de quelque goût & de quelque connoissance dans les ouvrages dramatiques ; mais son style est trop emphatique & trop affecté.

JANVIER, 1783. 405

La comédie, selon M. Walwyn, est le miroir de la nature humaine, qui réfléchit nos folies, nos défauts, nos vices & nos vertus.

(Critical Review.)

LETTERS upon ancient history. *Lettres sur l'histoire ancienne*, in-12., 1782. A Londres, chez Kearsley.

Ce volume est une compilation des lettres écrites par le feu comte de Chesterfield à son fils, & en partie de quelques écrivains François. Le tout est publié en françois & en anglois, & destiné à l'usage des colleges.

(Critical Review.)

MEMOIRS of the life and a view of the character of the late Dr. John Fothergill &c. *Mémoires sur la vie & le caractère du feu docteur Jean Fothergill, composés à la réquisition de la société de médecine de Londres; par Gilbert Thompson, docteur en médecine*, in-8vo. A Londres, chez Cadell, 1782.

Le docteur Fothergill est sans doute un homme célèbre par ses connoissances & ses vertus. Il étoit l'ami de l'homme, & se croyoit en devoir de faire tout ce qui pouvoit contribuer au bonheur de ses semblables. M. Thompson auroit dû ajouter ici une notice raisonnée des ouvrages de ce fameux médecin.

A la fin de cet ouvrage est une lettre de M. le docteur Cuming à Mistriss Fothergill; en la lisant on ne peut s'empêcher d'y reconnoître de la piété, du jugement & la plus sincere affection. M. Cuming a été pendant quarante-sept ans l'ami de M. Fothergill, qu'il regrette avec la sensibilité d'un homme & la résignation d'un chrétien.

(Critical Review.)

JOURNAL of travels made through the principal cities of Europe &c. *Journal de voyages dans les principales villes de l'Europe, où l'on trouve le tems employé à aller d'une poste à l'autre, marqué en heures & minutes; les distances en milles anglois mesurées par le moyen d'un odometre appliqué à la voiture; les productions des divers pays, la population des villes; & les choses remarquables dans les villes & sur les routes, avec le nom des auberges. On y a joint le rapport des différentes monnoies, & celui des mesures itinéraires & linéales, ainsi que les prix des chevaux de différens pays. Traduit du françois de M. Dutens, par Jean Highmore, avec un appendice contenant les routes d'Italie, & quelques tables & renseignemens utiles aux étrangers qui voyagent en France. A Londres, 1782, in-8vo. chez Wallis.*

Nous ne pouvons rendre un compte plus détaillé de cet itinéraire que celui que donne l'auteur par le titre seul de son ouvrage. Il y a beaucoup d'exactitude, autant que nous l'avons pu remarquer. Les remarques sur les différens endroits sont satisfaisantes pour un voyageur.

(*Critical Review.*)

A metaphysical catechism, &c. Catéchisme métaphysique, contenant l'abrégé des systèmes du matérialisme & de la nécessité. A Londres, 1782 in-8vo., chez Johnson.

Le dessein de l'auteur est de recueillir les systèmes du matérialisme & de la nécessité, pour les exposer comme en un tableau, dans leur jour, sans aucun déguisement. Il faut avouer que c'est une entreprise difficile, & qui demande la plus grande pénétration. En effet la plupart de ces

systèmes sont abstraits & problématiques ; les uns sont contradictoires & les autres sans consistance. Au moment que l'on s'imagine avoir l'image de la vérité devant les yeux , elle fuit en un instant :

*Par levibus ventis Effugit imago
Par levibus ventis volucrique simillima somno.*

C'est-à-dire : » l'image disparoit, semblable
» aux vents rapides & aux songes légers. »

Si l'auteur, en quelques endroits de son ouvrage , a montré sous un faux jour les systèmes du matérialisme & de la nécessité, il est excusable.

(*Critical Review.*)

AN apology for some of M. Hooke's observations concernin the roman senate, &c. *Apologie de quelques observations de M. Hooke sur le sénat romain, avec un index pour les observations ; par M. Bowyer. Londres, 1782, in-4to. chez Nichols.*

Les observations de M. Hooke sur le sénat romain parurent en 1758, in-4to.

Le sénat romain, suivant Denis d'Halycarnasse, consistoit en 100 membres créés par Romulus, ensuite sous l'alliance de Romulus & de Tatius, 100 membres Sabins y furent ajoutés, & 100 Albins sous Tullus & Hostilius.

Suivant Tite-Live 1. 17. 30. il ne consistoit qu'en 100 du tems de Tullus, & ce témoignage n'est combattu par aucun des historiens latins. Sous Brutus, après l'expulsion des rois, le sénat fut augmenté de 300, selon que Phigius entend le passage de Tite-Live, qui ne peut être concilié avec Denis d'Halycarnasse.

408 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

M. Hooke fait le rapport de Tite-Live. Mais Spelman (*) qui en 1758 publia une traduction de Denis d'Halycarnasse, & en outre un petit traité intitulé : *a short review of M. Hooke's observations* (c'est-à-dire, coup-d'œil rapide sur les observations de M. Hooke) veut que Tite-Live contredise plutôt que Denis d'Halycarnasse. Il prétend, d'après le discours de Canuleius, liv. IV. que les premiers 100 sénateurs étoient Albains, que 100 Sabins furent ajoutés après l'alliance Romulus & de Tatius. Sur cet article M. Bowyer venge M. Hooke, ainsi que sur ce point, savoir que, „ le peuple (Plebs) contenoit tous les chevaliers, valiers & tous les citoyens, excepté les sénateurs.”

L'apologie de M. Browyer renferme six pages. L'index est un supplément nécessaire au grand ouvrage de M. Hooke.

(*Critical Review.*)

A L L E M A G N E.

PATRIOTISCHGEMEYNTER vorschlag wie der gehemmten ausfuhr-handel aufdem Hungarischen und Deutischen provinzen des Hauses Oestreich aufgeholfen werden koennte, &c.
Représentation patriotique sur la manière dont on pourroit remédier à l'obstruction du commerce d'exportation des provinces Allemandes & Hongroises de la maison d'Autriche ; par J. V

(*) M. Edward Spelman a traduit l'expédition de Cyrus par Xénophon, publiée en deux volumes, en 1740 ; Denis d'Halycarnasse en quatre vol in-4to. 1758. Il mourut en 1767.

Les essais & les établissemens, faits dans les états héréditaires de l'empereur & roi, pour augmenter l'agriculture & le commerce, excitent l'attention pour cet exposé, qui ayant pour principal objet des pays particuliers, ne manque pas pour cela d'intérêt pour les autres. Ce qui y touche l'histoire du commerce y est d'autant plus digne de foi, que l'auteur reconnoît l'avoir exercé avec succès. Les revenus des douanes & péages dans les états de la maison d'Autriche montent environ à trois millions de florins, en ce non compris les accises particulières : somme bien modique pour contrebalancer vingt millions qui en sortent annuellement, & en causeroient insensiblement la ruine sans les mines exploitées avec avantage. Le conseil-aulique du commerce a produit peu d'utilité, & la dissension entre les fabricans & les marchands a été d'une conséquence nuisible. Il s'agiroit d'ériger un nouveau college de commerce, en lui prescrivant les moyens de favoriser l'exportation. Le rétablissement du crédit particulier est indispensable, & il importe de pourvoir à la sûreté des créanciers par une réforme de la justice dans les cas de faillite. Les principaux obstacles qui contrarient le commerce, viennent des droits exorbitans de sortie, des difficultés de la manipulation, sur-tout du vin de Hongrie, du tabac & des grains, des frais excessifs de transport jusqu'au port le plus voisin, des défenses d'importer, ou de la rigueur des droits exigés par les étrangers sur les marchandises autrichiennes ; on indique comment on peut lever ces obstacles, & on répond aux ob-

410 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

jections. La clarté & la modestie ajoutent au mérite de cette production d'un patriote très-instruit de son sujet.

TAGEBUCH der reise , &c. *Journal d'un voyage fait en 1771, en différentes provinces de l'empire de Russie par M. Lepechin, docteur & professeur à Pétersbourg, traduit du russe en allemand par M. Hafe, conseiller consistorial du duc de Saxe-Weimar, & surintendant à Alstedt. A Altenbourg, chez Richter, 1783, 3e. partie; grand in-4to. de 236 pag. & 17 planches de fig.*

Les deux premières parties de la traduction ont paru en 1774 & 1775. Dans celle-ci le voyageur nous conduit de Tjoumen en Sibérie, le long du fleuve Lobwa, par les montagnes de l'Urac, à Sol'kamskaja, dans le gouvernement de Casan, ensuite sur le fleuve Kama, à Slobodskoi, & delà à travers diverses rivières jusqu'à Archangel, peignant les mœurs des différents peuples de ces vastes contrées, leur religion, leur histoire-naturelle, & sur-tout la médecine, la botanique, le commerce d'Archangel, &c. Il fait aussi mention des annales de Dwina imprimées à Moscow en 1770.

AUF vernunft und erfahrung gegründete anleitung den kalch und moertel zu bereiten , &c. *Instruction fondée en raison & en expérience sur la préparation de la chaux & du mortier, de manière que les édifices en soient sans comparaison plus durables, & qu'il y faille employer moins de chaux; par M. Forster. A Berlin, 1782, chez Haude & Spener, in-8vo. de 6 feuil.*

Ce traité a été occasionné par celui du doc-

teur Higgins, intitulé : *Experimens and observations on calcareous cemens and of preparing quicklime* ; London , 1780 , in-8vo. qui surpasse autant les ouvrages des autres auteurs sur le même sujet , qu'un chymiste & un physicien expérimenté est au-dessus d'un charlatan. Après des observations sur l'histoire des édifices , en remontant jusqu'aux tems les plus anciens , M. Forster enseigne dans le premier chapitre à bien choisir la chaux , le sable & l'eau qui doivent entrer dans la composition du mortier. Dans le second chapitre , il démontre combien d'autres matieres substituées quelquefois au sable & à l'eau , ou qu'on y a ajoutées , nuisent à la bonté & à la durée des constructions. Dans un troisieme il détermine les proportions du mélange ; & dans le quatrieme le tems auquel on doit faire usage du mortier ; comment l'employer avec avantage , soit dans l'eau , soit à l'air , pour lier les pierres & les briques , & pour les décorations du dedans & du dehors : il y a à profiter dans cet écrit pour ceux même qui s'entendent le mieux en bâtimens.

HISTORISCH politische betrachtung der innungen , &c. *Examen historique & politique des corps de métiers & de l'utilité de leur établissement* ; par M. Firnhaber. A Hannovre , chez Helwing , 1732 , in-8vo. d'un alphabet.

L'auteur ayant lu les écrits publiés nouvellement en divers pays pour & contre la suppression des corps des métiers , les a dégagés de l'enthousiasme qui en a produit la plupart , & en a extrait de sang-froid ce qu'ils ont d'essentiel. Il étend l'histoire des corps de métiers aux contestations qu'ils ont eues , & donne son

412 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

avis sur le système des économistes. Après avoir balancé les raisons de suppression & de conservation, il se range du côté des conservateurs, & tient la suppression entière pour impraticable & nuisible. Il ne méconnoît point les inconvéniens de ces corps & leurs abus, il les détaille même, mais il conseille d'y apporter remède. L'exclusion des métiers donnée aux personnes déshonorées dans l'opinion commune, n'est pas si désavantageuse, selon lui, que plusieurs se le figurent, puisqu'en retranchant ce préjugé, on diminueroit encore plus la considération que méritent les ouvriers, qu'il faudroit au contraire tâcher d'augmenter. Ce livre fourmille de fautes d'impression, sur-tout dans les noms propres : par exemple on a mis presque par-tout Segrier pour Seguiet.

ANNALEN der Bayerischen litteratur. *Annales de la littérature de Baviere*, second volume in-8vo. d'un alphabet 4 feuil. A Nuremberg chez Grattenauer, 1782.

On y remonte, suivant notre vœu, jusqu'à la plus haute antiquité, & de-là en descendant de siècle en siècle, jusqu'à l'érection de l'académie de Munich, on y indique les écrivains de chaque âge avec leurs écrits. La fondation de l'université d'Ingolstadt, qui ouvrit ses écoles en 1472, donna le branle aux sciences en Baviere, où il se forma d'autres compagnies savantes, comme la *Sodalitas Danubiana* en 1501 ; la *Societas Anglesadiensis*, érigée par Aventin vers 1516 ; la société d'Isarstom en 1702, l'académie Carolo-Albertine en 1720. On rencontre ici une courte notice des écrits de ces compagnies. La réforme de Luther donna lieu à

l'introduction des jésuites, qui apportèrent en Baviere leur esprit de persécution. Le duc Albert y établit le premier la censure des livres en 1562. Elle s'étendit bientôt aux livres apportés d'ailleurs, & en 1644, on alla jusqu'à ordonner la visite des maisons des libraires pour en enlever les livres défendus. L'équité exige qu'on remarque que l'auteur de ces annales se montre si prévenu contre les jésuites, qu'il ne fait aucune mention de Gretler, Canisius, Tanner & autres de la même robe qui ont fait honneur à la Baviere à titre de savans. Sous le regne de Maximilien-Joseph il rend compte des écrits occasionnés par le zèle de Sterzinger contre la prétendue sorcellerie, par la dispute de Lochstein & Neuberg, concernant les immunités, & par les cures de Gassner. A l'égard du présent regne, on fait connoître les nouveaux professeurs de philosophie & de théologie; la contestation avec les jésuites Startler & Säiler, d'après la correspondance de Schlozer; la vie d'Oefels & de Lipowsky, & les manuscrits qu'ils ont laissés, & les derniers changemens dans les écoles latines, dont M. Braun n'est plus commissaire perpétuel: mais on a établi une nouvelle commission. Comme l'électeur Palatin de Baviere a fait présent des biens des jésuites à l'ordre de Malthe, les écoles ont perdu ce fonds, destiné à leur entretien; mais les monasteres sont tenus d'y pourvoir. Les nouveaux professeurs vivent en commun sous un supérieur. Chacun reçoit quarante florins d'appointemens ou cent livres de France; 45 florins pour sa biere, 30 florins pour son habillement, son blanchissage & ses menus-besoins, & tous les jours 15 kreutzers ou 12 sols & demi de France pour son vin : traitement bien modique en comparaison de celui des uni-

414 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

versités protestantes de Goettingin, de Halle, de Leipzig, &c.

BEMERKUNGEN ueber verschiedene gegenstaende au feiner reise durch einige deutsche provinzen, &c. *Voyage en plusieurs provinces d'Allemagne, écrit en forme de lettre; par M. Hollenberg. A Stendal, chez Franz, 1782, in-8vo. de 255 pages & 3 planches de fig.*

L'épître dédicatoire au prince-évêque d'Osnabruc, apprend que ce voyage a été entrepris à la faveur de sa protection, en vue de rendre M. Hollenberg plus capable de servir le pays. M. Hollenberg a donné sa principale attention à l'architecture, à la peinture, à la sculpture & aux machines, sans négliger tout-à-fait les autres choses. Partant d'Osnabruc, il a visité Pyrmont, Hamelen, Goettingen, Clausthal, Zellerfeld, Goslar, Blankenburg, Halberstadt, Magdebourg, Berlin, Dresde, Brunswick, Wolfenbutel, Hannovre, &c. Il a remarqué à Berlin, dans l'imprimerie royale, une presse de la nouvelle invention d'un ferrurier de Gera; laquelle, garnie d'un levier au lieu de vis, & mise en mouvement avec les pieds, va plus vite & toute beaucoup moins que les autres; mais elle ne peut servir pour les fins caractères, n'étant pas assez forte. Il en donne la figure.

SAMMLUNG von historischen und litterarischen abhandlungen entworfen, &c. *Recueil de mémoires historiques & littéraires, composés par M. le baron de Hupisch de l'académie impériale d'Augsbourg, de l'académie royale de la Rochelle, de l'académie électoral de Munich, &c.*

1er. cahier. A Cologne, chez Imhof, petit in-4to. de 16 pages.

Le premier mémoire, dont on n'a ici que le commencement, semble devoir être une courte relation d'un voyage littéraire de l'auteur dans les provinces du Bas-Rhin, pour y observer les productions naturelles, l'industrie, l'économie, les édifices, &c. Il s'engage à donner dans les cahiers suivans la topographie de Santen, ancienne ville encore assez considérable du pays de Cleves, autrefois baignée par le Rhin qui s'en est éloigné, comme les monumens l'attestent. Le village de Birten, à peu de distance de Santen, est sur le lieu appelé des anciens, *Vetera*, *Vetera castra*. A un quart de lieue au sud de Santen près de Birton sur le bord du Rhin, commence une élévation ou montagne de sable qui s'étend jusqu'à Nimegue. Sur cette hauteur est bâti Vorstenberg, d'où la vue s'étend agréablement au loin dans le pays de Cleves. Les Romains n'avoient guere pu choisir de plus belle situation pour leur camp, dont il reste quantité de vestiges en débris de murs, de briques, de vases, chargés d'inscriptions, dont un grand nombre sont conservées dans le superbe cabinet de l'auteur. Il en rapporte dès à présent plusieurs. Le savant Pighius a conjecturé qu'il y avoit eu aux *Vetera* un amphithéâtre militaire. Depuis quelques années que le Rhin s'éloigne du pied de Vorstenberg, on remarque sur l'ancienne rive des pieux de bois qui peuvent être des restes d'un pont sur le Rhin bâti là par Jules-César. Il est à propos, dit M. le baron de Hupsch, que plusieurs voyageurs visitent les mêmes pays, parce que leurs observations ont toujours des différences qui

416 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

étendent les connoissances, & ont une influence utile.

VON dem einfluss des moenschwelens auf staat und religion. *De l'influence de la monasticté sur l'état & la religion. In-8vo. de 4 pages.*

Les protestans même désapprouvent cette véhémence déclamation, comme on le peut voir dans les annonces savantes de Goettingen du 25 de novembre. Il est bien plus facile de détruire que de réformer ; mais réformer & édifier vaut bien mieux. Ce n'est pas l'esprit de l'auteur, il ne veut qu'abolir, & dans ce dessein, il prépare & annonce de nouveaux foudres, c'est-à-dire, un ouvrage bien plus étendu, mais qui, à en juger par cet échantillon, ne sera pas autant lu que les lettres écrites d'un noviciat, *Briefe aus dem noviciat*, dont le 3me. & dernier vol. publié récemment, contient 17 feuilles in-8vo., qui néanmoins ont été condamnées à Munich : ce qui est sans doute un préjugé contr'elles, puisqu'elles avoient été composées en apparence pour la Baviere. Ainsi on ne peut faire fond sur rien de ce que l'auteur avance, comme qu'il y a en Baviere 142 monasteres, dont 34 de l'ordre de St. Benoît ; le tout contenant 3692 moines ou moniales, dont l'entretien annuel monte ensemble à 1,180,000 florins. Enfin ces deux ouvrages, comme les lettres sur la monasticté, dont celles du noviciat sont la suite, ont parmi leurs défauts celui d'être anonymes.

ABHANDLUNG was die universitaeten in den kaiserlichen koeniglichen erblanden sind und was sie seyn koennen. *Mémoire sur ce que*

sont & ce que pourroient être les universités dans les états héréditaires de l'empereur & roi. A Prague & à Vienne , chez le Noble de Schoenfeld , 1782 , in-8vo. de 55 pag.

Les états héréditaires de l'empereur , sont affectés d'un mal commun en Allemagne : savoir , le trop grand nombre d'universités. Il y en a dix dans les états-héréditaires , les unes entières , les autres qui ne sont que des demi-universités. Ces demi-universités sont par-tout la ruine d'un pays & des sciences. Van Swieten y a laissé une infinité d'abus. D'abord il seroit nécessaire qu'on n'admit dans les universités que des élèves suffisamment préparés par de bonnes études. Un maître médiocre n'en imposeroit pas si souvent & si facilement à une multitude grossière. Il faudroit aussi pourvoir à l'honorable entretien des professeurs & au besoin de quelques écoliers. Les protestans bien soldés dans leurs académies , ont peine à croire que les honoraires des professeurs soient aussi foibles qu'ils le sont ordinairement dans les universités catholiques ; mais une direction instruite & vigilante est l'ame de tout. Si elle peut indiquer quelquefois une mauvaise route & se tromper , en général cet inconvénient est moindre que d'abandonner des savans à eux-mêmes. Il vaut mieux que l'état les entretienne que s'ils l'étoient par les écoliers , quoique la surveillance de la direction , puisse prévenir les abus qu'on dit régner au préjudice des pauvres dans les universités protestantes , où tout dégénere en leçons privées & très-privées , *Collegia privata , privatissima.*

HOCHFURSTLICHE Hildesheimische medicinal ordnung. *Règlement pour la médecine dans la*

418. L'ESPRIT DES JOURNAUX,

principauté d'Hildesheim. A Hildesheim, 1782, in-4to. de 54 pag.

Cette ordonnance est un nouveau témoignage de l'attention du prince-évêque au bonheur de ses sujets. Elle a sur toutes les autres de la même espece l'avantage que l'exécution en est possible.

BEMERKUNGEN ueber die religions und kirchenverfassung in Lief und Esthland. *Observations sur l'état de la religion & de l'église en Livonie & en Estonie, contenues dans une lettre adressée à un savant étranger, avec une suite. A Leipzig, chez Hilscher, 1782, in-8vo. de 62 pag.*

On y trouve en effet ce que le titre annonce, & non-seulement l'état des églises de Riga & Reval, mais encore quelque chose des savans de la premiere de ces villes. La suite s'étend sur la Courlande en grande partie. Au reste, la moindre relation d'un pays dont on en a si peu, est sûre d'être bien accueillie.

ZUR moral : aus dem grieschichen uebersetz, &c. *Moralités traduites du grec, par Mde. Ernestine-Christine Reiske. A Dessau, de l'imprimerie des Savans, 1782, in-8vo. d'un alph. 1 feuell.*

Le goût dans le choix des morceaux traduits, & l'exacitude de la traduction, caractérisent ce recueil, composé d'extraits de Lucien, de Libanius, d'Hypocrate, de Xénophon, d'Ephese, &c.

GEDICHTE, &c. *Poësies traduites du grec, par*

Le comte Christian de Stolberg. A Hambourg, 1782, grand in-8vo. de 318 pag. (1 rthlr. 4 gr.)

Ce qu'a fait le comte Frédéric-Léopold de Stolberg pour l'*Iliade* d'Homere, son illustre frere l'imite à l'égard des hymnes du même poëte & de plusieurs autres Grecs. Le choix en est heureux & la version d'un goût exquis.

CHELONOGRAPHIA oder beschreibung einiger schildkroeten, &c. *Description de plusieurs tortues d'après nature*; par M. Walbaum. A Leipzig, chez Gleditsch, 1782, in-4to. de 132 pag.

M. Walbaum décrit en allemand cinq tortues & les parties de quelques autres. Afin d'être utile aux étrangers, il a mis l'essentiel de ses descriptions en latin à la fin de son livre.

L'électeur de Mayence, qui sait distinguer le mérite dans tous les hommes, a nommé à la place de professeur en économie & en finances dans l'université de Mayence, M. Pfeiffer, célèbre par plusieurs ouvrages généralement estimés: nonobstant que M. Pfeiffer soit de la religion réformée. Le dernier octobre M. Pfeiffer a pris possession de sa chaire, & il a dû commencer ses leçons à la mi-novembre.

Schwan de Manheim a mis au jour les 14e. & 15e. cahiers de ses *Portraits des ordres ecclésiastiques & laïques*. On y voit le pape Pie VI donnant à Vienne sa bénédiction, très-belle figure; le patriarche des Grecs & celui des Arméniens, des chevaliers de Malthe, auparavant de Rhodes & de St. Jean, avec leur histoire abrégée en 28 pag. qui descend jusqu'au tems le plus moderne,

420 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

puifqu'on y rapporte la fondation de la nouvelle langue anglo-bavaroife , à laquelle l'électeur a confacré les 150,000 florins de revenus laiffés par les jéfuites.

Le fecond volume de l'*Hiftoire de Saxe*, de M. le professeur Heinrich , termine cet ouvrage. On y trouve les événemens les plus intéreffans , de même que les plus nouveaux : l'acquifition du duché de Sagan & de la feigneurie de Sorau , l'ouverture des riches mines d'argent de Schneeberg , le partage des terres de 1485 , l'origine de l'impôt fur les terres en 1469 , la fondation de l'univerfité de Wittenberg , le commencement de la réforme de Luther , la caufe des droits fur Juliers , Cleves & Berg , la guerre avec l'empereur Charles V , la fondation de l'univerfité d'Iena , l'acquifition d'Henneberg , la guerre de trente ans , l'acquifition de la Friefland , du Burgraviat de Leifnic , de l'évêché & de la partie féqueftree de Mansfeld ; le code de l'électeur Augufte , le partage teftamentaire de l'électeur Jean George premier en 1652 , les difficultés touchant Barbi , le partage de Henneberg en 1689 , les prétentions fur Lauenbourg , les droits au trône de Danemarck obtenus en 1668 , le changement de religion du roi Augufte , l'hiftoire des rois de Pologne , de la maifon de Saxe , la guerre avec la Pruffe , les prétentions du roi Augufte III fur Hanau , l'abolition de la torture , la dernière guerre pour la fucceffion de Baviere : tout y eft tiré des meilleures fources & rapporté avec précision.

Le roman de *Paramond* , dont il s'eft fait une nouvelle édition à Erfurth , chez Kayfer , continue d'avoir une grande vogue.

M. Fabri vient de publier à Halle , chez Gebauer , grand in-8vo. d'un alphabet 4 feuil. le

second vol. de la IXe. partie du nouveau cours d'éducation , *Elementarwerk* , mis au jour sous le nom de Mrs. Semler & Schutzen. On vante beaucoup ces deux volumes de géographie , qui se vendent séparément pour le prix modique de 16 gros. Le même M. Fabri , vient aussi de faire imprimer en 12 feuell. in-8vo. la premiere partie d'un cours utile & agréable de lectures de géographie , *Géographisches Lesebuch zum Nutzen und Vergnügen* , qu'il continuera de foire en foire , à l'usage des personnes plus avancées.

Mrs. Gedicke & Bießer , ont dû faire paroître à Berlin , au commencement de janvier , chez Unger , le premier vol. d'un nouveau journal , intitulé : *Berlinische Monatsschrift* : chaque mois ou cahier de 6 feuell. petit in-8vo. au prix de 6 groschen.

M. Kapp , prédicateur du château , & professeur au college illustre de Bareuth , vient de donner une nouvelle édition de *Valere Maxime* , qui porte ce titre : *Valerii Maximi factorum dictorumque memorabilium libri novem cum varietate lectionis notisque perpetuis & indicibus copiosis editi à Jo. Kappio* : Leipzig 1782 , grand in-8vo. de 2 alphabets. Il a extrait avec choix les notes des commentateurs les plus renommés , Pighius , Koeller , Vossius , Perizonius , Torrenius &c. C'est le fruit d'un travail de plusieurs années. Au fond le texte est celui de Torrenius , mais sans les supplémens insupportables & comparé avec les autres éditions dignes de remarque , particulièrement avec une édition qui paroît avoir été inconnue à Fabricius , que Lipsius appelle *veterem librum* , & que l'éditeur juge plus ancienne que celles de Milan & de Mayence.

M. Nicolai propose par souscription la relation du voyage qu'il a fait avec son fils aîné , en

422 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

Allemagne & en Suisse en 1781, qui contiendra des observations sur les sciences, la religion, l'industrie & les mœurs des pays qu'il a parcourus. Elle aura pour titre en allemand: *Beschreibung einer Reise durch Deutschland und die Schweiz im jahr 1781*. Il a vu successivement Wittenberg, Leipzig, Jena, Koburg, Erlang, Anspach, Nurenberg, Ratisbonne, Vienne, Presbourg [& non Pétersbourg comme on lit N^o. 94 des nouvelles littéraires de Halle] Munich, Augsbourg, Ulm, Stuttgart, Tubingen, St. Blaise, Schafhouse, St. Gal, Zurich, Berne, les alpes du voisinage, les glaciers, Basle, Strasbourg, Carlsruhe, Bruchsal, Spire, Schwetzingen, Mannheim, Darmstadt, Francfort, Mayence, Hanau, Giessen, Fulde, Gotha, Goettingen, Cassel, Hannovre, Osnabruc, Brunswic, Wolfembutel, Helmstadt, & Magdebourg. Il rapportera ce qu'il a remarqué de plus intéressant dans ces villes, & plusieurs autres dans les intervalles. Il ne fait point encore ni le nombre ni la grosseur des volumes qu'il estime pouvoir aller à 6 & 8, sans pouvoir le déterminer plus précisément, n'ayant point encore mis ses observations en ordre & au net. Il offre l'alphabet à 14 gros, & les planches, qu'il ne multipliera point, à un prix qu'il modérera aussi favorablement. Les deux premiers volumes seront ornés du portrait de M. Catel de Berlin, inventeur de l'odometre, & d'un plan exact de Vienne. Il espere les livrer à la foire de pâques prochain 1783. On payera un demi-ducats ou un reichsthaler dix gros avant cette époque, ou un ducats entier à cette époque même, en recevant les deux premiers volumes, & toujours ainsi un demi-ducats d'avance pour les volumes suivans. Quand l'ouvrage sera achevé, on comptera avec les souscripteurs, & l'on ré-

glera suivant le nombre des feuilles & des planches le supplément qu'ils pourront devoir fournir. La souscription est ouverte jusqu'à la foire de pâques de Leipzig inclusivement, après lequel tems l'ouvrage se vendra un quart ou un tiers de plus. Les noms des souscripteurs seront placés au commencement : c'est pourquoi ils sont priés de les envoyer avec leurs titres & l'argent francs de port, vers la mi-mars. Les premiers souscripteurs recevront les premières épreuves des figures. Les exemplaires seront livrés francs de port à Berlin, Stettin & Leipzig. Ailleurs le port est pour le compte des souscripteurs.

Kummer de Leipzig, distribue le 3e. & le 4e. cahier qui terminent le premier volume de l'*Histoire des inventions* de M. le professeur Beckmann : *Geschichte der Erfindungen*. Au 3e. il y a l'histoire des horloges de Barrington, & onze autres mém. Au 4e. l'hist. des porte-voix, &c.

M. le conseiller Boehmer vient de mettre au jour la 4e. édition de ses *Principia juris feudalis præsertim Longobardici quod per Germaniam obtinet*, Principes du droit féodal, particulièrement du Lombard, en vigueur en Allemagne; à Goettingen, chez Vandenhoeck, 1782 : excellent ouvrage, auquel le travail de l'auteur a ajouté un nouveau degré de perfection à chaque édition.

M. le professeur Claproth a joint à son recueil d'actes judiciaires, un supplément qui contient les actes de 3 procès criminels, dont il a dirigé lui-même les deux premiers. Le 3e. où il s'agit d'un infanticide, a été conduit par M. Burger. Ce supplément consiste en 7 alphabets in-fol., à Goettingen, chez Vandenhoeck, 1782.

Le premier N^o. du nouveau journal, intitulé *Litteratur und Voelkerkunde*, grand in-8vo. de

424 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

5 feuilles par mois , ayant commencé en juillet ; contient une histoire de l'origine & des progrès de l'inquisition , qui est continuée dans les suivans , qui s'impriment à Dessau dans la librairie des savans.

Le journal latin d'Helmstaedt , rédigé par M. le professeur Henke , étoit prêt de cesser , parce que nonobstant son mérite , il ne rapportoit pas la valeur des frais de l'impression. Le duc de Brunswick l'ayant appris , a envoyé deux cents reichsthalers , ou mille livres de France pour sa souscription d'un seul exemplaire , afin d'encourager l'entreprise , & promettant de continuer chaque année le même bienfait. Aussi-tôt le plan a été étendu & rectifié. Il en paroît tous les mois un cahier de 6 feuilles in 8vo. sous ce titre : *Annales Litterarii curâ H. P. C. Henke & P. I. Bruns , Professorum Helmstädiensium*. Il coûte 3 reichsthalers par an.

R U S S I E.

ENUMERATIO plantarum quæ in horto viri ill. Dni. Procopii à Demidof consiliarii status actualis Moscuæ vigent : recensente P. S. Pallas. *Catalogue rédigé par M. Pallas , des plantes subsistantes dans le jardin de M. Procope de Demidof , conseiller-d'état à Moscow.*

Ce catalogue de 2200 plantes , auxquelles on conserve les noms de Linné , en y joignant les noms russes , est précédé d'une préface & d'une addition. La préface contient la description du superbe jardin , avec une carte qui le représente , & l'on y expose la méthode de M. Demidof , pour élever toutes les semences des plantes dans des serres sur de la mousse , & les transporter ensuite dans des pots , au moyen de

quoi il perd fort peu de semences , & les plus difficiles à venir réussissent. L'addition consiste dans la description de deux plantes rares , dont l'une ici nommée *Demidovia Tetragonoides* , & envoyée par M. Jacquin , sous le nom de *Tetragonia cornuta* , paroît originaire de l'Amérique & annuelle : & l'autre nommée *Doronicum altaicum* a la plus grande ressemblance avec la *Pardalianche*. Ces deux plantes sont proprement figurées avec leurs couleurs naturelles. On ne vend point ce catalogue : il se donne.

Il sera agréable aux botanistes d'apprendre à cette occasion que l'impératrice de Russie a chargé M. Pallas de travailler à la description de toutes les plantes utiles & dignes de remarque , qui croissent dans l'empire Russe. La description de celles des plantes qui sont généralement connues ou souvent gravées , ne sera point accompagnée de leur figure : ce qui réduira le nombre des planches à environ 600 parfaitement enluminées. Chaque livraison contiendra cinquante planches , & deux livraisons ou cahiers formeront un volume avec le texte. Sa majesté fournit les frais de ce précieux ouvrage , qui sera dans le même format que la description du jardin de Vienne par Jacquin. Tous les exemplaires sont destinés en présens , ainsi que M. Pallas l'a notifié dans un avis imprimé en allemand & en françois.

CHRISTIANI Theophili Kratzensteinii tentamen resolvendi problema ab ac. sc. Petr. ad an. 1780 , publicè propositum. *Essai de solution du problème , proposé par l'acad. des sc. de Pétersbourg pour l'année 1780 ; par M. Kratzenstein.* A Pétersbourg , 1781. In-8vo. de 47 pag.

Il s'agissoit d'examiner la nature , le caractère

426 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

& la différence des 5 voyelles, & de composer un instrument comme la voix humaine de l'orgue, qui exprimât distinctement ces cinq voyelles. Après avoir décrit anatomiquement les parties qui concourent à la formation des tons, M. Krattzenstein, donne la figure d'un instrument qui parle quatre syllabes, qu'il a envoyé à l'académie. Ce mémoire peut servir à réformer l'orgue.

RÉFLEXIONS sur les satellites des étoiles, par Nicolas Fuss, adjoint de l'acad. imp. des sc. à Pétersbourg, 1782, in-4to. de 31 pag. avec fig.

Ce mémoire a été lu à l'académie en présence du prince royal de Prusse, le 9 septembre 1780. Il combat le sentiment de M. Mayer, astronome de Mannheim, qui a soutenu que certains astres qu'il a observés, sont des planetes des étoiles fixes. En ce cas, quelle lumiere de réflexion pourroient-ils lancer d'une aussi grande distance? Il faut donc qu'ils brillent d'un éclat qui leur soit propre. M. Fuss examine ensuite si suivant M. Mayer, ils se meuvent autour des étoiles. Oui, suppose M. Mayer, parce qu'elles sont très-proches de leur étoile principale. Mais ils peuvent paroître plus proches qu'ils ne le sont en effet. Leur apparition & leur disparition subite peut venir de la variation de l'atmosphère, de l'œil, du télescope, & être une illusion de l'optique. Leur changement de situation depuis Flamsteed ne prouve rien, parce que les observations des anciens astronomes, n'ont pas été assez précises, pour qu'on puisse en conclure pour des déterminations de cette exactitude. On peut ici se rappeler le compte que nous avons rendu de la contestation sur ce sujet entre Mrs. Hess & Mayer.

TABLE

DES

MATIÈRES

Contenues dans ce Volume.

<i>HISTOIRE de Charlemagne, précédée de considérations sur la première race, & suivie de considérations sur la seconde; par M. Gaillard.</i>	
<i>Pag.</i>	5
<i>La Beauté, conte traduit de l'allemand de M. Nicolai, &c. par M. de la F***.</i>	44
<i>Supplément au dictionnaire de physique; par M. Sigaud de la Fond. Tome V.</i>	54
<i>Lettres de M. Bjoernstaohl, professeur des langues orientales à Lund, adressées pendant le cours de ses voyages dans les pays étrangers, à M. Gjoerwell, bibliothécaire du roi de Suede, traduites du suédois en allemand par M. Just-Ernst Groskurd & Christian-Henri Groskurd.</i>	
<i>Seconde partie du 111e. vol. contenant les lettres écrites de Suisse, d'Allemagne, de Hollande & d'Angleterre.</i>	69
<i>Pensées morales de Confucius, recueillies & traduites du latin, par M. Levesque.</i>	108
<i>Orphée sur les bords du Tanaïs, chante les voyages d'un jeune prince destiné à l'empire du</i>	

T A B L E

<i>Nord. Idylle grecque , avec la traduction françoise ; par M. Chivort.</i>	121
<i>Essai sur le démon , ou l'art de deviner de Socrate.</i>	125
<i>De l'influence des affections de l'ame dans les maladies nerveuses des femmes ; avec le traitement qui convient à ces maladies ; par M. de Beauchene.</i>	143
<i>La Léviite conquise , poëme en deux chants ; par M. de Lamontagne.</i>	149.
<i>Mélanges tirés d'une grande bibliothèque. De la lecture des livres françois. Lettre Ff. 1^o. Supplément aux portraits des illustres militaires du XVII^e. siècle. 2^o. Des livres qui nous apprennent quel a été l'état des arts au XVI^e. siècle.</i>	160
<i>De l'influence du commerce sur les talens & les mœurs.</i>	176
<i>Voyage pittoresque des isles de Sicile , de Malte & de Lipari , où l'on traite des antiquités qui s'y trouvent encore , des principaux phénomènes que la nature y offre , du costume des habitans & de quelques usages ; par M. Jean Houel.</i>	181
<i>Instruction pour les bergers & pour les propriétaires de troupeaux ; par M. Daubenton.</i>	189
<i>Œuvres des poëtes Anglois , avec les préfaces biographiques & critiques ; par Samuel Johnson.</i>	211

M È L A N G E S.

<i>Le docteur Manente. Conte tiré des Nouvelles de Grazzini , poëte italien , dit le Lasca.</i>	224
---	-----

DES MATIERES.

*Ariston, ou dialogue sur l'effet des loix pénales ,
par le baron de Dalberg , traduit sur l'original
allemand , &c.* 245

*Testament fait par un homme , dont la folie confis-
soit à passer pour femme , attaqué & cassé.* 253

De l'archevêque Laud ; article traduit de l'anglois. 255

Notice sur la vie & les ouvrages de l'abbé Coyer. 261

*Lettre aux rédacteurs de l'Esprit des Journaux , sur
un point d'orthographe ; par M. Courtalon.* 265

POÉSIES FUGITIVES.

*Stances à M. le comte d'Estaing , à son passage
à Bordeaux ; par M. l'abbé Hollier.* 267

*Vers à un chêne que Sylvie & Zelmire avoient
pris pour confident de leur secret ; par M. Sa-
laun.* 268

Les trois systèmes. 270

Épître à M. Berenger. 271

Réponse de M. Berenger. 274

*L'Homme & le Temps , fable ; par M. le comte de
la Rodde.* 275

*A Mde. la duchesse de** ; par M. C**.* 276

*Eloge de la vie que mene à la campagne un sei-
gneur fermier de sa terre : épître à M. de G...
par M. Merard de Saint-Just.* 277

*Impromptu à Mde. Lebrun , qui , le jour de la
fête de M. Gretry , lui offrit le portrait qu'elle
avoit fait en pastel de l'ainée de ses trois filles ,
& qui chanta en même tems un air de ce céle-
bre compositeur ; par M. Bassenge , membre du
Musée de Paris.* 282

T A B L E

ACADÉMIES. SÉANCES DE DIVERSES SOCIÉTÉS.

- | | | |
|-----|---|-----|
| I. | <i>Académie royale des sciences de Paris.</i> | 283 |
| II. | <i>Académie royale des sciences, belles-lettres & arts de Bordeaux.</i> | 305 |

S P E C T A C L E S.

- | | | |
|----------|--------------------|-----|
| PARIS. | Opéra. | 313 |
| | Comédie françoise. | 320 |
| | Comédie italienne. | 321 |
| LONDRES. | Covent-Garden. | 334 |

HISTOIRE-NATURELLE. PHYSIQUE. CHYMIE. BOTANIQUE.

- | | | |
|------|--|-----|
| I. | Observations sur le Crocodile de la Louisiane ; par M. P. de la Coudreniere. | 336 |
| II. | Mort d'un éléphant à la ménagerie du roi. | 341 |
| III. | Lettre de M. Buiffart, &c. sur les conducteurs naturels de la foudre. | 347 |

MÉDECINE. CHIRURGIE.

- | | | |
|-----|---|-----|
| I. | De la digestion, extrait des Opuscules de physique animale & végétale de M. l'abbé Spalanzani, traduction de M. Senebier. | 352 |
| II. | Observation sur une gangrene aux jambes à | |

DES MATIERES.

la suite de l'ivresse & d'une forte ligature ;
par M. Léautaud. 357

- III. *Avis aux personnes attaquées de la goutte.* 358

AGRICULTURE. ÉCONOMIE. INDUSTRIE: COMMERCE.

- I. *Procédé pour conserver les fleurs* 362

- II. *Autre procédé pour avoir des fleurs fraîches*
en toute saison. 364

- III. *Procédé pour conserver long-tems les fruits.* 365

- IV. *Le vin rend il plus ou moins d'eau de-vie en*
raison de ce qu'il a plus ou moins cuvé ? 366

- V. *Mèches préparées pour les lampes économi-*
ques. 368

TRAITS DE BIENFAISANCE ;

DE PATRIOTISME , DE COURAGE ;

DE JUSTICE , ET D'HUMANITÉ. 371

ANECDOTES. SINGULARITÉS. 378

BIBLIOGRAPHIE DE L'EUROPE. 380

ITALIE. *ibid.*

ANGLETERRE. 399

ALLEMAGNE. 308

RUSSIE. 424

